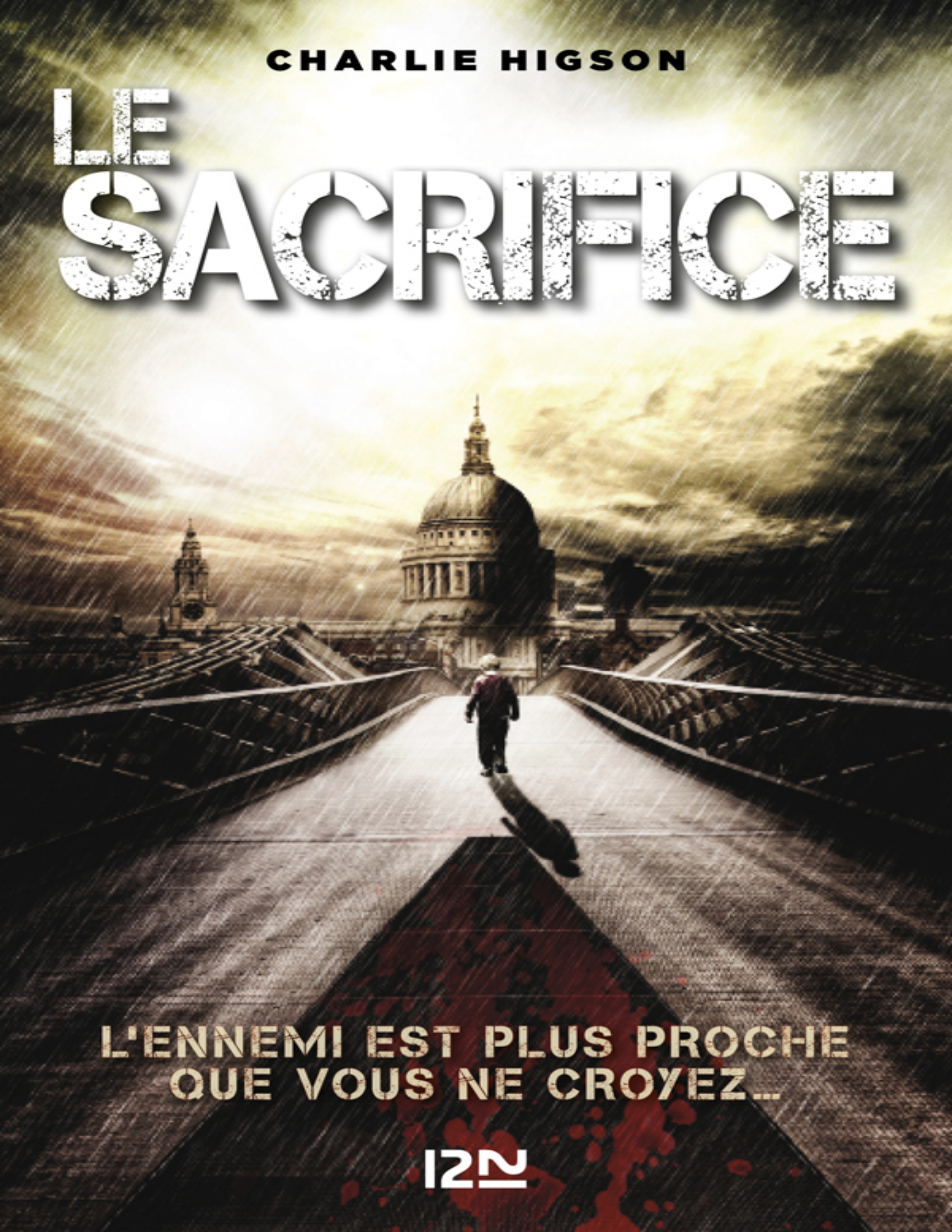
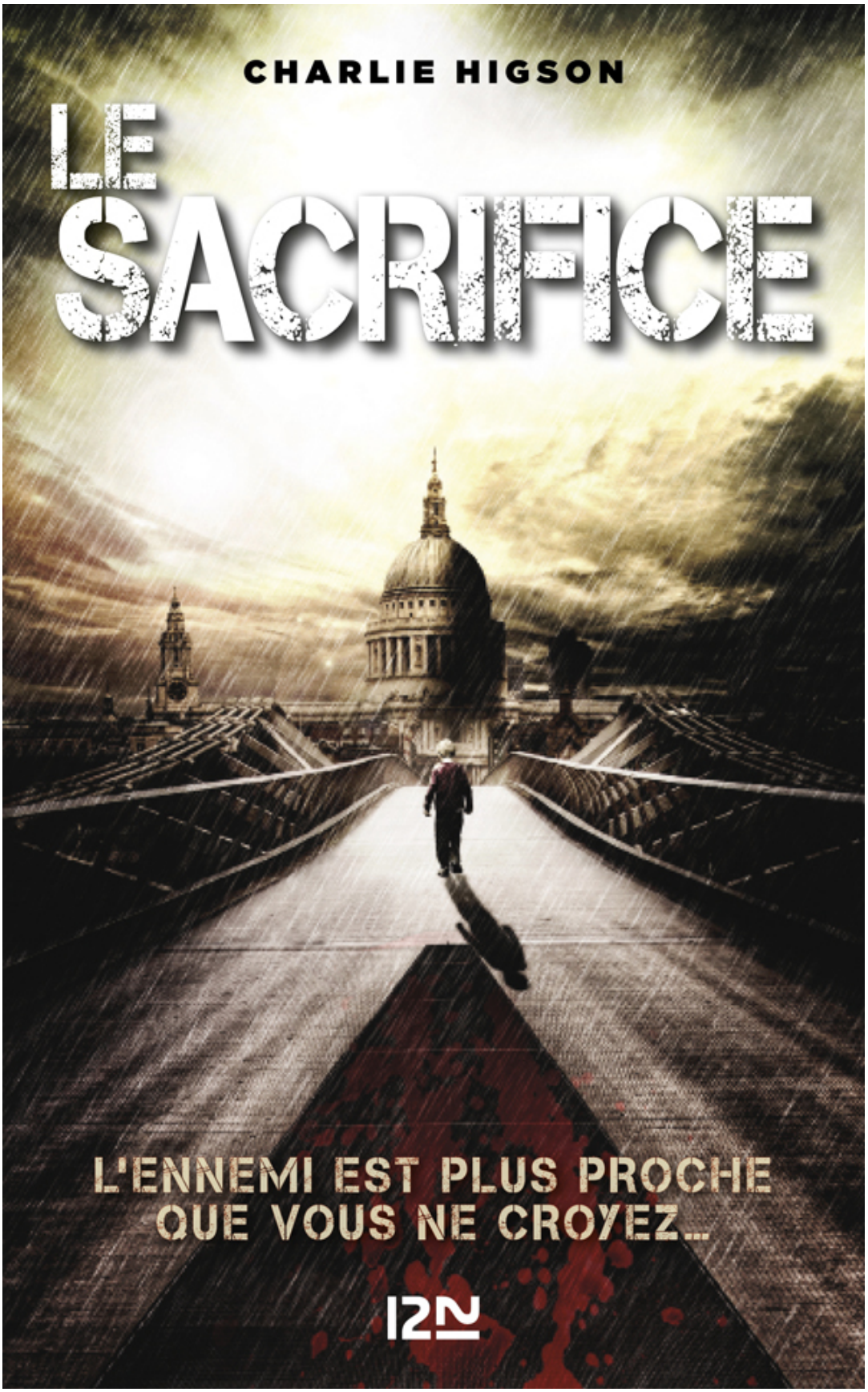
CHARLIE HIGSON

LE SACRIFICE



L'ENNEMI EST PLUS PROCHE QUE VOUS NE CROYEZ…

12N


CHARLIE HIGSON
LE SACRIFICE
L'ENNEMI EST PLUS PROCHE QUE VOUS NE CROYEZ...
12N

CHARLIE HIGSON

LE SACRIFICE

ENNEMIS - TOME 4

Traduit de l'anglais par Julien Ramel

POCKET JEUNESSE
PKJ·

Pour Sam et Joe.

Je voudrais remercier David Cooper de m'avoir fait découvrir les coulisses de la tour de Londres, le premier endroit où je me précipiterais dès les premiers signes d'une invasion zombie.

Redevable, je le suis également envers T.S. Eliot pour l'emprunt de certains vers de « The Waste Land » (« La terre vaine ») reproduits avec l'aimable autorisation de Faber and Faber Ltd.

Le Green Man

Viens plus près. M'oblige pas à crier. J'ai mal rien qu'à parler. Je manque d'habitude. Faut dire que je n'ai guère de visiteurs. Allons, viens t'asseoir près de moi. Je vais pas te manger…

Ha, ha, ha, ha, ha…

Excuse-moi. *Private joke*. Typiquement une blague de père. Et pourquoi pas ? Après tout, je suis un père. Deux garçons et une petite fille. Elle est née cagneuse. Ma fille. S'il te plaît. Te cache pas là-bas, dans le noir.

Bon, bon. Très bien. Restes-y alors.

Je vais te parler de moi.

Je suis un ange déchu. Une poussière d'étoile. Absinthe. Je me suis écrasé sur Terre avec violence. Un choc si terrible que la planète tout entière a tremblé. Suis resté là un long moment, à rêver. Pas seul. Pas à ce moment-là. D'autres anges déchus étaient, comme moi, tombés des étoiles. Certains sont morts – des millions et des millions – qui ne seront jamais amis avec personne. Mais nous sommes un bon nombre à avoir survécu.

Nos premiers amis n'étaient pas grand-chose, du menu fretin, pas vraiment des VIP ; en fait, surtout des miasmes. Nous avons vécu parmi eux. Il y a fort longtemps de ça. Quand tout n'était encore que marécages, tourbières et cancrelats. Et puis, les rampants ont fait ami-ami avec nous et nous ont pris avec eux. C'était super. Une vie d'insecte. On pouvait se

déplacer davantage, découvrir de nouveaux paysages, à dos d'insecte, prier avec les mantes religieuses, colporter avec les cloportes et manger de la crotte avec les mouches. Enfin, ce genre de choses, tu vois.

Non ?

Bah, les gamins d'aujourd'hui. Ils ne connaissent rien à rien.

Dieu. J'ai faim.

Approche, que je puisse mieux te sentir.

Où j'étais ? Ah, oui, dans la jungle – le grand vert. On était tranquilles avec les insectes, à la cool, mais on en voulait davantage. On savait qu'on était promis à de grandes choses. Les moustiques nous ont ouvert la voie et avec eux les puces, les tiques et tous ces petits vampires suceurs de sang. Ils nous ont montré comment évoluer dans le monde. Comment se faire des amis et influencer les gens. J'ai progressé dans l'échelle sociale après ça ; fait ami-ami avec les rats, les chauves-souris et les singes. Mais nos meilleurs copains, notre caviar, c'étaient les humains, qui se baladaient sur leurs deux pattes. Une vraie fringale. On n'en avait jamais assez. On s'est enflammés comme un fétu de paille, comme un chalet en bois ravagé par un incendie. Même si, à l'époque, bien sûr, y avait pas de maisons, pas encore. Rien que des arbres, des feuilles, de la terre et le grand, grand vert.

Oh ce vert ! Comme il me manque. On vivait dans un monde tout vert, mes semblables et moi. T'aurais dû entendre les singes chanter pendant qu'ils se grattaient les puces…

Je t'ai dans la peau… voilà ce que chantent les humains.

Qu'est-ce que tu dis ? Que je suis de la pitance humaine…

J'imagine que j'y ressemble. J'imagine qu'une part de moi est humaine. Mais je suis également bien plus que ça, alors arrête de m'interrompre à tout bout de champ et laisse-moi te raconter mon histoire. Comme ça, quand j'aurai terminé, on passera à table.

Alors, le grand vert.

Les choses se passaient bien, année après année. J'aurais pas pu espérer mieux. Je pensais qu'on était les rois du monde. Et les bipèdes faisaient tout ce qu'on voulait. Ça marche encore. On n'a pas perdu cette faculté. Même ici, les humains m'apportent des choses. Essentiellement de la malbouffe, tu me diras. Des rats, des souris, des chats, des oiseaux morts. Par contre, si on sait y faire – et qu'ils sont d'humeur –, comme quand je leur chantonne gentiment à l'oreille, alors ils m'apportent ce que je veux vraiment.

Toi.

Allons, assieds-toi et tiens-toi tranquille pendant que je te raconte mon histoire. Ça sert à rien de courir comme ça dans le noir. Tout ce que tu vas y gagner, c'est te faire du mal. Y a pas d'issue. Tu penses bien que j'ai regardé.

Approche que je puisse te sentir. Hou, ce soir on va mettre les petits plats dans les grands…

Mais… tu ne me vois sûrement pas bien. C'est parce qu'ils éclairent pas trop. Ils savent que la lumière me fait mal aux yeux. Par contre ils ont déjà dû tout te dire sur moi ? Non ? Je suis Absinthe, l'étoile noire. J'ai grandi dans la chlorophylle, et la chlorophylle a fini par me contaminer. La verdure m'a envahi. D'ailleurs, peut-être que tu le vois, je suis un peu phosphorescent. Ma peau a verdi. Absinthe. L'ange déchu. Le trou noir. Le Green Man.

Mais je te parlais du temps où les autres anges déchus et moi étions les rois de la jungle. Eh ben, très vite, quelques années, quelques milliers d'années, peut-être quelques millions – qu'est-ce que ça peut faire ? – en tous les cas, *très vite*, comparé aux étoiles qui scintillent là-haut comme pour rigoler, très vite, donc, il n'est plus resté un seul humain. Que nous, les anges. Prêts à poursuivre notre lignée dans le monde végétal.

Quels idiots on était ! Penser qu'on était des rois. Des rois de rien du tout, oui. De vulgaires primates mangeurs de terre. Pas plus glorieux que les chauves-souris, les rats et les cloportes avec qui on avait copiné par le passé.

J'étais une vulgaire puce. Point barre. Une puce déchue. On n'avait pas dit un ange ? Peut-être un jour, il y a trop longtemps pour que ça ait encore du sens. On a vécu trop de temps dans les créatures. Les bipèdes humains étaient ce qui nous allait le mieux, mais on était aussi stupides qu'eux. Leur façon de penser nous a contaminés. On s'est fait embrouiller. On n'aurait jamais dû les écouter. Toujours est-il qu'on leur a demandé : « C'est ça, le monde ? » Et qu'ils ont répondu : « Oui. C'est ça, le monde. Tout ça, le vert, les rivières boueuses, les arbres, la terre, les rats, les chauves-souris et les singes. »

« Voici le monde tel qu'il est. »

Et puis, un jour, on a pris conscience qu'on vivait dans un placard. Ha, ha, elle est bonne celle-là ! Coincés dans le noir, on pensait que le monde se réduisait au placard. Parce que, tu vois, si t'avais passé toute ta vie dans un placard, tu croirais qu'il y a que ça.

Alors qu'il y avait beaucoup d'autres choses. Des choses grandes, lumineuses et bruyantes.

Parfois, je me dis qu'on aurait dû en rester là, à continuer de rêver que le monde entier se réduisait à nos petites huttes sous les arbres. Mais, un jour, il n'y a pas si longtemps, on a ouvert la porte du placard et on est sortis dans l'aveuglante lumière du dehors. Trop brillant pour nous. Au début, on a tous détourné les yeux, sans rien comprendre à ce qui nous arrivait. Faut dire que le choc était brutal. Non seulement on découvrait qu'on n'était pas seuls, mais, en plus, qu'on n'était pas rois du tout. Ensuite, on s'est rendu compte que le monde n'était pas que vert, mais qu'il y avait aussi du bleu, du rouge, du jaune, du noir, du blanc et puis du gris.

Tellement de gris ! Là où les bipèdes avaient construit leurs maisons, en grignotant inexorablement le vert. Ce vert qui a si longtemps été mon chez-moi et qui continue à me manquer. Ici, tout est gris et noir. Poussières et cendres.

Ici ? C'est où, ici ? On dirait que j'ai oublié. Apparemment, je me souviens mieux du passé lointain que de ce qui s'est passé la veille.

J'ai faim maintenant. Ça fait des lustres que j'attends qu'ils m'amènent quelqu'un comme toi. Tu vois, à certains moments, j'ai l'impression que je suis leur patron et qu'ils travaillent pour moi ; à d'autres, que ce sont eux qui commandent et que je suis leur esclave.

T'es une fille ou un garçon ? Non que je fasse le difficile. De toute façon, le goût est le même. Allez, viens, maintenant, n'aie pas peur. J'aime pas ça. Pourquoi crois-tu que je te cause ? Je veux être ton ami. Tout ce que je veux, c'est ça : faire ami-ami ; exactement comme je l'ai fait avec les miasmes, les puces, les chauves-souris, les rats, les singes, les humains…

Tu sais, il m'arrive de me demander si je me rappelle bien et, même, si je suis vraiment celui que je prétends être. Un ange, une puce ou un humain ? Telle est la question. Non, ne dis rien. Tais-toi et écoute, d'accord ?

Donc, comme je te le disais, nous avons fait ami-ami avec les bipèdes, de sorte qu'on a pu apprendre leur langage, marcher dans leurs pas, adopter leur vision du monde. De fait, on a fini par parler comme eux, marcher comme eux, penser comme eux. Peut-être même que certains d'entre nous sont *devenus* des hommes, non plus des anges. Comme si la puce suceuse de sang en avait pompé tellement qu'elle était devenue la bête dont elle se nourrissait.

Quand l'angoisse me prend, quand mes souvenirs vacillent et s'effacent, j'ai peur de n'être rien d'autre qu'un homme, un bipède de plus.

Avec un nom d'homme.

Mark Absintis, de Promithios.

Pas Absinthe. Pas un ange. Jamais je ne retournerai chez moi, dans les étoiles, où je suis né.

Regarde-moi. Un jour, j'ai été le fils prodige, l'ange exterminateur, la grande tique, le roi du monde, le superbe Absinthe, né dans les cieux, tombé sur Terre ; j'ai grandi dans le grand vert, puis j'ai traversé le grand bleu et quelque chose a mal tourné.

Je suis devenu un homme.

Mark Abbezzatti.

Tu vois, le bipède, la pitance humaine, *Mark Abbezzatti*, était plus fort que moi. On s'est battus pour ce château, pour ce corps. Tous les jours. Battus pour avoir la place d'honneur à table. Parfois il gagne, parfois c'est moi. Mais chaque combat m'affaiblit un peu plus, tant et si bien que je crains qu'un jour le bipède ne me jette dehors à coups de pompe dans le train ou qu'il fasse de moi son esclave.

Cela est-il déjà arrivé ?

Parfois, cet endroit ressemble à un donjon, parfois à un palace.

Mais je m'éloigne du sujet. Qui était…

Bah, tant pis.

Tant pis.

Venons-en au fait. J'ai l'estomac qui crie famine. Approche, mon enfant. Assieds-toi plus près. Bientôt, ni toi ni moi ne connaîtrons plus la faim…

L'ACTION DE CE LIVRE DÉBUTE HUIT JOURS APRÈS LA FIN DE *LA PEUR*.

Cité fantôme
Sous le fauve brouillard d'une aurore hivernale :
La foule s'écoulait sur le Pont de Londres : tant de gens…
Qui eût dit que la mort eût défait tant de gens ?

« La terre vaine » – T.S. Eliot
Traduction Pierre Leyris (*La Licorne* – Printemps 1947)

1

P’tit Sam n’était pas mort. Il marchait dans l’enceinte de la tour de Londres en compagnie du Kid et de toute une bande de gamins. La troupe se dirigeait vers la Tour Blanche, un gros cube de pierre, avec des tourelles à chaque coin, qui s’élevait pile au centre du château, au sommet d’un petit monticule.

Sam, qui était une sorte d’expert en châteaux, savait tout sur la Tour Blanche. Première place forte érigée ici sous Guillaume le Conquérant, au XI^e^ siècle, avec des pierres spécialement apportées de France, et dont la construction ne s’acheva que sous le règne de son fils, Guillaume II.

Sam avait l’impression de vivre dans un rêve. Il avait toujours été fan de chevaliers et de *fantasy*. Il n’aurait su dire combien de fois il avait vu la trilogie du *Seigneur des Anneaux*. Et voilà que, dans la vraie vie, il se retrouvait à vivre dans un château. Certains enfants portaient même des armures et des armes médiévales, que chacun déposait à l’entrée avant de se glisser à l’intérieur.

Le maître des lieux, le général Jordan Hordern, avait convoqué un conseil de guerre, et tout le monde au château se devait d’y assister, y compris les nouveaux venus tels que Sam et le Kid.

Une fois entrés, ils grimpèrent à l’étage, où se trouvait une immense pièce percée de fenêtres sur tous les côtés. Ils prirent place sur des bancs de

bois alignés le long des murs. Sam, qui avait visité la Tour plusieurs fois, essaya de se souvenir à quoi ressemblait la pièce avant. En vain. Les enfants avaient retiré l'intégralité de ce qui était exposé, rendant ainsi à l'endroit l'aspect qu'il devait avoir à l'époque médiévale. Bannières et fanions pendaient sur les murs de pierre nue, des bougies crevaient la pénombre. À une extrémité de la pièce, une longue table avait été installée, derrière laquelle se tenaient quatre gardes armés de hallebardes, arme conçue pour être tenue à deux mains et qui faisait penser à un croisement entre une lance et une hache. À côté, sur une table plus petite, deux filles et un garçon prenaient des notes sur des feuilles volantes.

Ed s'avança vers l'endroit où Sam et le Kid étaient assis. C'était lui qui les avait retrouvés, deux jours auparavant, exténués, trempés, errant le long de la route menant à la Tour. Il n'arrivait toujours pas à croire qu'ils aient pu survivre aussi longtemps dehors, tout seuls, et qu'ils soient arrivés entiers jusqu'ici. À lui dorénavant de s'assurer qu'il ne leur arrivait rien.

— Vous restez assis là et vous écoutez, d'accord ? dit-il en lançant un regard appuyé au Kid.

Il faut dire que le Kid était un garçon étrange. Étrange et imprévisible. Qui plus est, doté d'un drôle de langage. Du genre à la ramener au moment le plus inopportun. Ed préférait prévenir que guérir.

— Que se passe-t-il ? demanda Sam à mi-voix.

— À vrai dire, j'en sais trop rien, répondit Ed. Ce qui est sûr, c'est que je vais devoir siéger à la table, avec les autres capitaines. Je vous expliquerai ensuite.

Il baissa de nouveau les yeux et chercha le regard du Kid.

— Et évite de te joindre à la discussion.

— À vos ordres, comman-danté ! Message reçu cinq sur cinq sur l'échelle ouverte de Richter.

— Sérieux, Kid, boucle-la.

Le Kid s'exécuta, allant jusqu'à mimer une fermeture Éclair devant sa bouche.

— Pour l'instant, je suis autant dans le flou que vous, poursuivit Ed. Le général a appelé à la réunion d'un conseil extraordinaire, donc j'imagine qu'il va nous dire de quoi il retourne.

— C'est lui, non ? dit Sam.

Ed tourna la tête vers le jeune Noir affublé d'épaisses lunettes de tankiste qui venait de rentrer dans la pièce, flanqué de deux gardes.

— C’est lui. Bon, allez, j’y vais. Et on est bien d’accord, hein ? Motus !

Sam le regarda s’éloigner et prendre place à la longue table, à côté d’autres ados.

Il se sentait en sécurité avec Ed. Au début, il lui avait fait peur, surtout avec l’impressionnante cicatrice qui lui défigurait la moitié du visage, mais il avait vite appris que, derrière ce masque effrayant, se cachait un être doux et gentil. Même si, parfois, il arrivait que ses yeux se perdent au loin et qu’il se mure dans un silence lugubre. Sam ne disait rien, mais il savait que quelque chose attristait Ed. Inutile de demander quoi. Ils avaient tous de bonnes raisons d’être tristes. Ils avaient tous perdu de la famille et des amis.

Au cours des dernières quarante-huit heures, on leur avait fait reprendre des forces. En bref, Sam et le Kid n’avaient rien fait d’autre que manger et dormir. Une fois requinqués, Ed leur avait proposé de faire le tour du propriétaire. Ils se préparaient à la visite lorsqu’on avait sonné le rassemblement.

Jordan Hordern s’assit, présidant une tablée de quatre garçons et trois filles. Il attendait, visage fermé, impénétrable derrière ses épaisses lunettes tenues par un bout de sparadrap au niveau du nez et un autre à l’une des branches.

Le silence se fit de lui-même, sans qu’il ait besoin de dire quoi que ce soit. Son attitude parlait pour lui.

Il embrassa la pièce du regard.

Le général Hordern ne pouvait le dire à personne, mais, la vérité, c’était qu’il n’y voyait pratiquement plus. Non à cause de ses vieilles lunettes rendues opaques par les rayures, mais bien parce que sa vue baissait de jour en jour. Des taches noires apparaissaient au centre de son champ de vision. En revanche, sur les côtés, c’était encore net, ce qui l’obligeait à regarder de biais. Par chance, il n’avait jamais aimé regarder les gens droit dans les yeux car, aujourd’hui, cela lui était presque impossible.

Il faisait tout son possible pour refouler cette idée, pourtant, elle était là, sournoisement tapie dans un coin de son esprit : il était en train de devenir aveugle. De quelle utilité serait-il alors ? Comment pourrait-il conserver son poste de commande à la Tour s’il n’y voyait plus rien ?

L’important, c’était que personne ne le sache. Pour l’instant, il régnait en maître absolu sur ses troupes. Un silence total planait. Motif de fierté. Combien de profs avait-il croisés qui étaient incapables d’en faire autant ? D’ailleurs, Jordan leur en avait fait voir de toutes les couleurs et,

maintenant, il était là, contrôlant plus de cent enfants à la fois, malgré son jeune âge.

Sam n'arrivait pas à détourner les yeux du général. Jordan l'effrayait. Il y avait chez lui quelque chose de froid et de figé. Comme une statue ou comme un vieux crocodile croupissant au fond d'un zoo. À le voir assis là, sans bouger, qui sait quelles idées tordues se tramaient sous le calme apparent ?

Sam sentait la tension monter dans la pièce. Comme le leur avait expliqué Ed, personne ne savait de quoi il retournait, mais, à en juger par l'expression de Jordan, le sujet était d'importance.

Enfin, le général condescendit à rompre le silence.

— Très bien, dit-il. Allons-y.

Sam s'attendait à un langage plus médiéval, plein de « oyez, bonnes gens », de « godelureaux » et d'« adoubements solennels », aussi fut-il surpris d'entendre Jordan parler si normalement. Mais pourquoi pas ? Après tout, ils n'étaient plus au Moyen Âge, mais au cœur de Londres, au XXIe siècle.

— Ceci est une réunion extraordinaire du conseil de guerre. Qui siège aujourd'hui en tant que tribunal militaire. Car il s'agit bien d'un procès.

Les enfants faisant office de greffiers, sur la petite table, se mirent à gratter frénétiquement leur feuille blanche. Un vague murmure bourdonna parmi l'assemblée auquel Jordan mit rapidement fin en levant la main. Pour autant, chacun continuait de regarder autour de lui, cherchant du regard qui pouvait manquer à l'appel. Qui pouvait avoir été arrêté.

— La nuit dernière, un garçon a été surpris en train de voler de la nourriture dans les réserves. Comme vous le savez, lorsque j'ai pris le commandement de cette base, j'ai établi une liste de règles, au premier rang desquelles l'interdiction de voler, surtout de la nourriture. Vous connaissez tous les règles. Donc vous n'avez aucune excuse si vous les enfreignez. Néanmoins, souhaitant que ce procès se déroule en toute impartialité, j'offre la parole au suspect, afin qu'il puisse se défendre. Amenez-le.

Toutes les têtes se tournèrent vers la grande porte : on poussait un garçon, les mains attachées dans le dos et encadré par des gardes. Il était grand, blond et avait un gros bleu au visage. Sa chemise était un peu déchirée. Il semblait avoir pleuré. Ses yeux étaient rouges et gonflés. On lisait sur son visage de la peur, de la colère, du défi, de la haine et du remords.

On lui ordonna de se tenir debout devant la grande table. Ses mains furent détachées. Tous les regards se tournèrent vers lui.

— Nom, prénom ? demanda Jordan.

— Arrête tes conneries, Jordan. Tu sais très bien comment je m'appelle, espèce de trou du cul.

L'insulte fit pouffer quelques-uns dans l'assistance.

Mais pas Jordan, qui demeurait parfaitement impassible, accueillant l'affront sans ciller. Il restait froid, inexpressif, distant.

— Nom complet ?

— Va chier !

Jordan releva la tête et le regarda fixement. Un geste dont il était si peu coutumier que son effet n'en était que renforcé. Le garçon baissa les yeux.

— Bren, *Brendan*, Elridge.

— De quoi es-tu inculpé, Bren ?

— Oh, pour l'amour du ciel, c'est n'importe quoi. On n'est pas devant un tribunal. On n'est que des enfants. Je sais que j'ai mal agi. Donc, mets-moi une fessée et qu'on n'en parle plus.

— De quoi es-tu inculpé ?

— De vol ! Et tu le sais très bien. OK ? Oui, j'ai volé des boîtes de fruits au sirop. La belle affaire ! Bouh, le vilain garçon.

— Le motif de l'inculpation est le vol, dit Jordan en se tournant vers la petite table.

— Le casse du siècle, ironisa Bren.

Jordan marqua une courte pause avant de répondre :

— Sans nourriture, on meurt.

— Jusque-là, on est d'accord, répliqua Bren avec mépris.

— Voler d'autres enfants est un des actes les plus répréhensibles qui soit, continua Jordan sans relever. Si on ne s'occupe pas les uns des autres, on va tous mourir. De ce fait, Brendan, je considère que le vol de nourriture est aussi grave que le meurtre.

— Vas-y, Jordan, arrête ton délire. C'étaient juste des pêches au sirop.

— Vraiment ?

— Mais bien sûr. Et tu le sais pertinemment.

Une fois de plus, Jordan se tourna vers la table des greffiers.

— Veuillez noter, je vous prie. Le suspect reconnaît avoir volé des pêches.

— Hé ! se récria Bren. Je reconnais rien du tout. Je parlais au conditionnel.

— J'appelle le capitaine Ford, dit Jordan avec un signe de tête en direction du garçon assis à sa droite, celui qui avait de longs cheveux noirs et le type asiatique.

Celui-ci se leva.

— Pour le procès-verbal : nom complet, poste, grade et régiment ? poursuivit Jordan.

— Sérieux ?

— Fais ce qu'on te dit, Tomoki.

— Mon nom est Tomoki Ford. Capitaine de la Garde à la Tour.

— Peux-tu nous dire dans quelles circonstances tu as attrapé le voleur ?

— Présumé voleur, corrigea Bren. Si tu veux un vrai procès, il faut respecter la présomption d'innocence, n'est-ce pas ?

— Tu as déjà avoué, répondit Jordan.

— J'étais pas sous serment.

— On s'en fiche. Tu as avoué avoir volé une boîte de pêches.

— Prouve-le.

— OK, déclara Tomoki. Il y a environ dix jours, le capitaine Reynolds, de l'intendance, est venu me dire qu'il soupçonnait quelqu'un de se servir dans les réserves. Il avait déjà remarqué la disparition de plusieurs petites choses. Piqué au vif, il a poursuivi son enquête.

Il sortit de sa poche une feuille de papier et la montra au général Hordern.

— J'ai tout écrit là-dessus. Tu veux que je le lise ?

— Non. Donne aux greffiers, qui consigneront.

— OK. Donc, le capitaine Reynolds a demandé à ses hommes de surveiller de près la remise et de faire l'inventaire matin et soir. Il est apparu très vite que presque toutes les nuits quelque chose était volé. À chaque fois, des petites quantités, le voleur pensant sûrement que ça passerait inaperçu. Je t'en ai parlé, il y a une semaine. (Le général approuva d'un hochement de tête.) Et tu m'as demandé de mettre la remise sous surveillance. On a donc construit une planque et organisé des tours de garde pour être présents toute la nuit. C'est là qu'on a vu Bren arriver, peu après minuit. Il avait sa propre clé. On l'a vu mettre trois boîtes de pêches au sirop dans son sac à dos. Ensuite, on l'a suivi jusqu'à sa chambrée et on l'a arrêté.

— Bon, bon. Très bien, dit Bren. On va pas y passer la nuit. Trois boîtes de pêches. J'avoue.

— Bren arrêté, poursuivit Tomoki, on a fouillé sa chambre. Et on a trouvé tout ça.

Tomoki se tut pendant que trois gamins apportaient des cartons remplis de vivres. Les chuchotements reprirent de plus belle. Quelqu'un siffla. La tête de Bren s'affaissa. Il avait l'air honteux.

— Reconnais-tu être l'auteur de ces vols ? demanda Jordan.

— Oui, répondit timidement Bren.

— Tu as agi seul ?

Bren acquiesça en silence. Jordan interrogea Tomoki du regard.

— À première vue, il n'y avait personne d'autre dans le coup, répondit ce dernier. C'est pour ça qu'on l'a suivi. Pour vérifier.

— Veux-tu ajouter quelque chose, Bren ? Je n'en vois vraiment pas l'utilité, mais si tu le souhaites…

— Non, je n'ai rien à ajouter. Juste que… je suis désolé. C'était vraiment idiot de ma part.

— J'entends ton remords.

Tomoki se rassit.

— Quelle est la sentence, dans ce cas ? demanda-t-il.

— Comme je l'ai dit, répondit Jordan sans quitter Bren des yeux, j'estime que voler de la nourriture à d'autres enfants est aussi grave qu'un meurtre. Par conséquent, la sentence est la peine capitale.

2

— Nooooon ! hurla Brendan en bondissant par-dessus la table pour se jeter sur Jordan.

Instantanément, la situation vira au chaos. Comme un seul homme, tous les enfants se levèrent d'un bond, chacun y allant de son coup de gueule. Ce dénouement les avait pris totalement au dépourvu. L'inondant d'un chapelet d'insanités plus obscènes les unes que les autres, Brendan ceinturait Jordan en essayant de le faire tomber. Sans grand succès. Jordan était incroyablement costaud. Avec une apparente facilité, celui-ci se débarrassa de son adversaire, le fit rouler sur le ventre et l'immobilisa au sol, en lui tordant un bras dans le dos. Et puis il accentua la pression, jusqu'à ce que Brendan le supplie d'arrêter.

Sale, débraillé, ébouriffé, de la crasse collée sur ses joues mouillées, Brendan se leva. De la morve lui coulait du nez ; ses yeux étaient si rouges et si gonflés qu'on aurait dit qu'on l'avait tabassé.

— Emmenez-le, ordonna Jordan d'une voix impassible avant de prendre le chemin de la sortie.

Dans son sillage, les gardes qui avaient escorté Brendan lui rattachèrent les mains et lui emboîtèrent le pas, laissant derrière eux une assistance en pleine effervescence. Les enfants grouillaient en tous sens, criaient,

s'apostrophaient, ouvraient de grands yeux, agitaient les mains, peinant à croire ce qui se passait.

Sam restait assis là, l'air soucieux, sa jeunesse lui interdisant d'interpréter ce qu'il ressentait. Il ne connaissait pas ce garçon, Brendan, mais il n'en était pas moins choqué par ce qui venait de se produire.

— Pff, c'est du lourd, commenta le Kid. L'Inquisition espagnole. Je l'avais pas vue venir, celle-là.

— Tu crois qu'ils vont vraiment le faire ? demanda Sam. Qu'ils vont l'exécuter ?

— Comment veux-tu que je le sache ? répondit le Kid. J'suis pas d'ici, moi.

Ed vint les rejoindre, accompagné d'un garçon que Sam reconnut. Il s'appelait Kyle et était très proche d'Ed. Kyle était costaud et fort en gueule, jamais en reste d'une blague salace, tout le contraire d'Ed, vis-à-vis duquel il se comportait comme une sorte de valet mâtiné d'ange gardien, ne le quittant jamais d'une semelle.

— Ça va ? demanda Ed en fléchissant les genoux pour être à la même hauteur que les petits.

— Ça arrive souvent ? ne put s'empêcher de demander Sam, encore sous le choc.

— Jamais, répondit Ed en secouant la tête. Première fois que je vois ça. Quelques enfants ont déjà été punis, mais jamais comme ça. On ferait bien d'aller voir comment ça se passe.

— Est-ce que Jordan va vraiment le faire ?

— Dieu seul le sait. J'ai pas la moindre idée de ce qu'il a dans le crâne.

— Moi, je trouve ça cool, dit Kyle en souriant bêtement. On va se marrer.

— Kyle !

— Quoi ? répliqua ce dernier en regardant Ed avec des yeux ronds, mâchoire béante.

— Rien.

Pendant que Sam se levait, Kyle fit un clin d'œil à Ed, puis se mit à bêler en mimant des petites cornes avec ses doigts.

— Arrête tes singeries, grogna Ed d'un ton coupant.

Kyle éclata de rire.

— Pourquoi tu fais ça ? demanda Sam. Hier aussi, j'ai entendu quelqu'un bêler.

— C’est rien, répondit Ed en posant une main fraternelle sur son épaule. En temps et en heure, je vous expliquerai.

Sam aurait voulu savoir. Tout de suite. Mais, de toute évidence, Ed ne voulait pas en parler. Déjà, flanqué de Kyle, il s’éloignait à grands pas, ne laissant au Kid et à Sam d’autre choix que de les suivre vers l’endroit où tous convergeaient : la pelouse. Sam connaissait bien ce coin du château puisqu’il dormait dans une des maisons à colombages datant du Moyen Âge qui bordaient la pelouse. Hormis le fait que la plupart du terrain avait été labouré et remplacé par des légumes, l’endroit ressemblait vraiment à une place de village. La petite église en pierre qui se trouvait là ne faisait qu’ajouter à l’impression de se trouver en pleine campagne anglaise plutôt qu’au cœur de Londres.

Brendan avait été traîné au centre, sur un carré pavé, où se dessinait la silhouette d’un billot. Il s’agissait d’une réplique, empruntée au matériel d’exposition d’une des tours. Pour autant, l’objet était massif, qui plus est, accompagné d’une grande, et bien réelle, hache. Jordan avait dû faire réaliser cette mise en scène pendant qu’ils étaient tous à l’intérieur.

— C’est là qu’on décapitait les gens du temps d’Henry VIII, glissa Sam à l’oreille du Kid. Je l’ai lu. Anne Boleyn et Catherine Howard ont toutes les deux été exécutées ici.

À la vue du billot et de la hache, Ed secoua la tête.

— Jordan a pété les plombs. C’est du grand n’importe quoi.

Les amis de Brendan assaillaient littéralement Jordan, parlant tous en même temps, tels des footballeurs contestant un penalty sifflé auprès de l’arbitre. Jordan les ignorait superbement, se contentant de s’approcher de Kyle et de lui glisser quelques mots, auxquels celui-ci répondit par un hochement de tête entendu. Puis Jordan se jucha sur le billot et s’adressa à la foule.

— Vous pensez peut-être que la sentence est trop sévère. Mais si nous bafouons nos lois, il n’y a aucune raison d’en avoir. Sans lois, nous serions comme des bêtes. Pour un meurtre, la sentence est la peine capitale, nous nous sommes tous mis d’accord là-dess…

— Seulement parce qu’on croyait que ça n’arriverait jamais, hurla une fille dans l’assistance.

— Ce n’est pas un argument, rétorqua Jordan.

— D’façon, depuis quand le vol de nourriture est-il aussi grave que le meurtre ? lança une autre fille.

De toute évidence, la décision de Jordan faisait l'unanimité… contre lui. Les enfants étaient à la fois terrorisés et en colère.

— Depuis que j'en ai jugé ainsi, répondit Jordan. Et je ne renie rien. La nourriture est extrêmement précieuse aujourd'hui. Comme je l'ai dit, sans elle, on meurt.

Jouant des coudes, Ed fendit la foule et alla trouver Jordan.

— Tout le monde est contre, dit-il. Arrête ça tout de suite.

— Il faut qu'il soit puni.

— Ah ouais ? Bon, très bien, et à qui tu vas demander de le décapiter, hein ? Tu vas le faire toi-même ? La décapitation de Brendan pour quelques boîtes de pêches au sirop ?

— Moi, je vais le faire ! s'exclama Kyle en sortant du rang.

Sur ces mots, il attrapa la hache, la soupesa, puis exécuta quelques coups dans le vide qui firent reculer d'un bond les enfants qui se trouvaient près de lui.

— Kyle, sois pas con, protesta Ed.

— Bah, c'est pas une tâche facile, concéda Kyle d'un air fataliste. Mais faut bien que quelqu'un le fasse.

Jordan ordonna aux gardes de coucher Brendan sur le billot. Même eux avaient des doutes. Refusant d'obéir, ils reculèrent, les mains en l'air en signe de reddition.

Jordan attrapa lui-même l'accusé, lui arracha le dos de sa chemise, puis le força à s'agenouiller près du billot, jusqu'à ce que son cou dénudé repose sur le bois brut.

— Allez, Bren, sois un homme, dit-il en le clouant sur place. Te débats pas. Accepte la sentence.

— C'est pas juste, sanglota Brendan. Tu ne peux pas me faire ça.

— Il a raison, acquiesça Ed, debout entre Kyle et Brendan. Oublie ça, Jordan. Tu parles sans arrêt de ce qui se passerait si on n'avait pas de lois, mais, de ce que j'en vois, si on commence à s'entretuer, c'est que la loi a d'ores et déjà cessé d'exister. Pour l'amour du ciel, le monde est assez dangereux comme ça pour ne pas en rajouter. Je m'oppose fermement à cette sentence, tout comme l'immense majorité de tous ceux qui sont ici.

— Très bien, dans ce cas qu'est-ce qu'on fait de lui ? répondit calmement Jordan. Comment le punit-on ?

— On avait parlé d'un autre châtiment, au moment où on a érigé les lois. Un châtiment très dur lui aussi, mais si tu insistes…

— De quel châtiment veux-tu parler, Ed ?

— Tu sais très bien de quoi je veux parler. C'est toi-même qui l'as imaginé. Si c'est la seule façon de mettre un terme à cette affaire, vas-y. Fais-le. Mais c'est ta décision, pas la mienne. Je ne fais que te rappeler qu'il existe une autre peine car, personnellement, j'estime que Brendan a été assez puni comme ça.

— De quoi vous causez ? demanda une des filles qui avaient crié. Qu'est-ce que vous allez faire de lui ?

Jordan ressassa quelques instants la question, ses grosses mains toujours cramponnées à Brendan.

— OK, dit-il enfin en relâchant son étreinte. Ed en appelle à ma clémence et, pour cette fois, je vais l'écouter. Mais je veux que vous gardiez tous à l'esprit que la loi, c'est la loi. Si vous l'enfreignez, c'est à vos risques et périls.

— Quelle est l'autre sanction ? répéta la fille. Dis-nous !

— Le bannissement.

3

Ed, Sam et le Kid se trouvaient au sommet de Byward Tower, la tour de garde qui surplombait l'enceinte du château. Accoudés aux créneaux, ils suivaient des yeux Brendan, que l'on accompagnait hors des grilles, le long du passage menant à la tour de garde extérieure. L'allée enjambait les douves remplies d'eau. Une fois de plus, en l'absence de voitures et avec tous ces gamins en armure, Sam eut l'étrange sentiment d'avoir fait un bond dans le temps et d'être revenu au Moyen Âge.

Un groupe d'enfants, enfoncés jusqu'à la taille dans une eau couleur café, curaient le fond de la douve à l'aide de pelles et de seaux. Couverts de boue, ils éclaboussaient de la vase à tout-va. Au passage de Brendan, ils levèrent les yeux, le suivirent quelques instants du regard, puis retournèrent à leur tâche.

Brendan marchait la tête basse, les épaules voûtées. On lui avait donné un sac contenant quelques vivres – l'ironie voulant que certaines de ces denrées soient les mêmes que celles qu'il avait volées –, un sac de couchage, une bouteille d'eau, une épée et un couteau. Quatre garçons portant des hallebardes l'encadraient. Kyle, Tomoki et Jordan Hordern ouvraient la marche, tandis que quelques amis de Brendan la fermaient. Personne d'autre n'avait souhaité assister à son départ. Trop flippant. Presque autant que de le voir se faire couper la tête. Car s'il y avait bien une

chose que tous les enfants de la Tour partageaient, c'était la peur de se retrouver seul dehors.

— À ton avis, que va-t-il lui arriver ? demanda Sam.

— J'espère qu'il va rencontrer d'autres enfants, soupira Ed. Il y a forcément d'autres colonies quelque part.

— Comme à Buckingham Palace, dit Sam.

— Qu'est-ce qu'y a à Buckingham Palace ? s'enquit Ed.

— Ma sœur, répondit Sam. Ella. Elle et tous mes amis y sont allés. Un garçon leur a dit qu'ils y seraient à l'abri du danger.

— J'espère pour elle qu'il avait raison, dit Ed avec un sourire, qui, à cause de sa cicatrice, ressemblait à une grimace carnassière.

— Elle est toujours en vie, affirma Sam. Je le sais.

— Je suis bien de ton avis. Mais, d'ici, c'est pas évident d'aller là-bas. Ça suppose de passer par la zone interdite, la terre vaine.

— C'est quoi, ça encore ?

— Tu vois, répondit Ed en pointant du doigt la cathédrale Saint-Paul, à l'ouest, avant de diriger lentement son bras vers le nord. Toute cette zone-là, la vieille ville de Londres, l'ancien quartier des affaires, on n'y va jamais. D'abord parce qu'il n'y a pratiquement pas de logements ni de magasins, donc peu d'espoir d'y trouver de quoi manger, ensuite parce que le secteur est particulièrement dangereux. Les crevards y sont farouches et imprévisibles. Comment vous deux avez-vous réussi à vous en sortir vivants ? Ça, je le comprendrai jamais.

— Simple, répondit le Kid. En étant moitié idiot, un tiers vernis et trois quarts féroces.

Ed dodelina du chef, les sourcils légèrement froncés. C'était tout juste si Sam prêtait encore attention à la singulière façon de parler du Kid, au contraire d'Ed, qui avait encore du mal à s'y faire.

— Ouais, enfin, bref, c'est ça, la terre vaine. Ça va d'Aldgate, au nord, jusqu'au London Bridge, en passant par la banque d'Angleterre. En fait, ça nous coupe du centre de Londres. En tout cas, quoi qu'il arrive, ne retournez pas dans la zone interdite, d'accord ?

— D'accord.

— *Roger*, papa tango.

Ed poursuivit sa démonstration, embrassant le reste de l'horizon d'un vaste geste du bras.

— Vers l'est, pas de problème. De même qu'on peut sans risque traverser le Tower Bridge. C'est calme par là-bas.

Sam regarda le célèbre pont basculant flanqué de ses deux tours carrées.

Entendant un cri, ils reportèrent leur attention sur ce qui se passait à leurs pieds. Ayant traversé la tour du Milieu, Brendan était conduit dans le vaste espace ouvert qui jouxtait la façade ouest de l'enceinte, là où plusieurs voitures étaient garées et où les enfants avaient entassé des rebuts de différentes natures. Ed baissa les yeux vers le triste aréopage d'enfants, le côté balafré de son visage agité de soubresauts.

— Bah, peut-être qu'au bout du compte tout va bien se passer, dit-il. Après tout, vous autres microbes avez bien réussi à vous en sortir seuls. Brendan est un costaud. Il sait se battre. Et on n'a guère signalé la présence de crevards ces derniers temps. Ouais, ça va aller.

— Tu le crois vraiment ? demanda Sam.

— Non, pas vraiment, répondit Ed avec un petit rire amer. Il n'a pas l'ombre d'une chance s'il ne trouve pas un refuge avant la nuit.

Un frisson glacé parcourut l'échine de Sam. Il en avait la chair de poule. Assister à l'éviction de Brendan le bouleversait. Il revoyait son soulagement lorsqu'il avait compris qu'il ne serait pas exécuté. Quel air réjoui il avait eu, avant de se décomposer de nouveau en réalisant le sort qui l'attendait : l'exil. Puis, piqué au vif, il s'était ressaisi et avait hurlé en direction de Jordan :

— J'suis pas un lâche ! Tu vas voir ce que tu vas voir !

Mais son attitude bravache ne trompait personne. Tout le monde voyait bien qu'il était terrorisé.

Une scène particulièrement pénible, qui avait fini d'ébranler Sam. Il se sentait en sécurité ici. Un sentiment qu'il avait cru ne jamais retrouver durant les sombres heures qui avaient suivi son enlèvement sur le parking de Waitrose. Cette nuit avait été si terrible, si terrifiante, qu'il l'avait archivée dans un tiroir secret de son esprit. C'était un film. Ça n'avait pas vraiment eu lieu. Ne serait-ce qu'effleurer ces souvenirs suffirait à lui faire perdre la raison.

La Tour s'était révélée un endroit magique. Sûr à tous les points de vue. Pensez, un vrai château fort, construit pour repousser les chevaliers ennemis. De hauts murs. D'une épaisseur impressionnante. Gardés en permanence par des gens en armes. Jusqu'aux douves pleines d'eau. Des

défenses que les adultes n'avaient aucune chance de percer. Sans parler de l'idée de vivre comme au Moyen Âge, qui l'avait ravi, au début…

Mais il avait suffisamment lu à propos du Moyen Âge pour savoir que tout n'était pas rose à l'époque, que la violence et la mort étaient omniprésentes.

Dehors, là où allait Brendan, c'était le vrai monde. Le monde que Sam devrait affronter s'il voulait un jour revoir sa sœur.

Au bout de l'esplanade se trouvaient les baraques de vente de billets. Le groupe d'enfants s'arrêta. Les mains de Brendan furent détachées. Une fille courut vers lui et se jeta à son cou. Sam repensa à l'école primaire, quand les CM2 partaient, provoquant les embrassades et les larmes dans la cour, les cris et les sanglots.

— Elle est très amoureuse, commenta le Kid. (La fille relâcha son étreinte et retourna auprès de ses amis.) Mais pas assez pour partir avec lui. Piètre représentation.

Après seulement quelques pas, Brendan fit volte-face et vociféra quelque chose en direction de Jordan. Un des gardes le braqua avec sa hallebarde. Pour toute réponse, Brendan cracha par terre, puis s'éloigna à grands pas, dépassant les stands de vente de billets.

— Pas par là, crétin, grommela indistinctement Ed. Pas la terre vaine.

— Eh bien, dit le Kid, il semblerait que ce soit la dernière image que l'on gardera de lui. À la revoyure, vieille pomme.

Ed secoua la tête.

— Je continue de penser que Jordan est allé trop loin. Il va se faire des ennemis s'il continue comme ça.

Un cri et un éclat de rire provenant des gamins qui travaillaient dans la douve leur firent baisser les yeux. Une fille avait glissé dans le fossé. Elle était couverte d'immondices de la tête aux pieds, les cheveux pendant devant son visage comme autant d'algues noirâtres. Lorsque Sam regarda de nouveau vers les guérites, Brendan avait disparu. C'était comme si rien ne s'était passé. La vie continuait comme à l'accoutumée.

Si seulement Ella était là, pensa Sam.

4

— Y font quoi, là-dessous à patauger comme des nouilles dans la douve ? demanda le Kid.

— Ils essaient de retirer l'eau, expliqua Ed. Faut qu'on draine le fossé pour pouvoir de nouveau planter. C'est une belle parcelle, bien protégée. Avant, on cultivait tous nos fruits et légumes ici.

— Ben, elle vient d'où toute cette eau, alors ? demanda Sam.

— De la Tamise, répondit Ed avec un signe de tête en direction des eaux grises du fleuve qui venaient paresseusement lécher les abords de la Tour. On peut rien faire contre la crue. Dans le temps, il y avait une digue. Elle existe toujours, mais elle ne sert plus à rien.

— Quoi ? s'étonna Sam. Une digue pour empêcher l'eau d'envahir la douve ?

— Non. Pour empêcher le fleuve de tout inonder.

— Tu veux dire la Thames Barrier ? dit Sam. J'en ai entendu parler, mais j'ai jamais su comment ça marchait.

— Imagine une barrière que l'on baissait à chaque grande marée de la mer du Nord. Sans cela, Londres aurait été inondée en permanence. C'est pas loin d'ici, en aval. Mais, évidemment, il n'y a plus personne pour la faire fonctionner, et quand bien même quelqu'un voudrait la manœuvrer, il n'y a pas de courant pour l'alimenter. Régulièrement, on a une très grosse

marée et le fleuve déborde. La dernière fois, ça a inondé la douve. Deux cents ans qu'elle était à sec ! Oh, bien sûr, l'eau s'évapore et le niveau baisse un peu chaque jour, mais on essaie de hâter le mouvement en écopant. Le problème, c'est que, tôt ou tard, ça va recommencer. Et avec la douve inondée, on ne peut plus cultiver autant ni récolter assez pour nourrir tout le monde, ce qui oblige les pelotons de maraude à sortir plus souvent et à aller de plus en plus loin. Ça devient dangereux. Les Éclaireurs ne chôment pas en ce moment.

— C'est quoi, les Éclaireurs ? demanda Sam.

— Quand on a débarqué ici, Jordan Hordern a enrôlé tout le monde dans des unités militaires.

— Y avait personne, quand vous êtes arrivés ?

— Si, quelques enfants, mais mal organisés. Jordan a renversé leur chef en moins de deux… le gars du procès, hier. Le métis japonais. Tomoki.

— Ah ouais, je me souviens de lui.

— C'est Jordan qui a fait de cet endroit ce qu'il est aujourd'hui. Il a tout de suite entrevu l'ampleur de la tâche, tout comme l'obstacle principal qui se dresserait sur sa route, à savoir que la plupart des enfants rechigneraient à effectuer des tâches ingrates, comme la cuisine, le ménage ou la lessive.

— Trop vrai, dit le Kid. Le lavoir, fût-il de la haute, je vous le laisse, très peu pour moi. Le Kid ne saurait consentir à pareille bassesse, s'kuze vot' respect, m'dame.

— Exactement, acquiesça Ed dans un grand éclat de rire. Voilà pourquoi Jordan s'est dit qu'en administrant tout sur le mode militaire, les gens l'accepteraient plus volontiers. Il a assigné chacun à un régiment. L'idée étant que chaque régiment soit fier de ce qu'il a accompli et qu'aucun régiment ne soit supérieur à un autre. Ça marche très bien. Garçons et filles sont mélangés pour qu'on ne puisse jamais parler de tâches réservées.

— Donc, si je comprends bien, vous avez des officiers ? demanda Sam.

— Bien sûr. Chaque régiment a son propre capitaine et tous les capitaines sont au même niveau.

— T'es capitaine, toi ?

— Absolument, capitaine de la Garde, répondit Ed, l'air de ne pas y toucher.

Sam voyait bien qu'il s'agissait là d'un motif de fierté.

— Dans ton régiment être je veux, dit le Kid. J'me vois pas manier de la cocotte et de la poêle, le prends pas mal. Ni *one for the money* ni *two for the show*. Oublie. Le Kid est pas fait pour la popote.

Ed secoua la tête en gloussant.

— T'inquiète, Jordan a pris soin de trouver des noms de régiments qui sonnent un peu mieux que cuisine, blanchisserie ou j'sais pas, moi, entretien. Les gamins en bas, poursuivit-il en désignant du menton les enfants qui curaient la douve, ce sont des gars du Génie. Dès que quelque chose doit être construit, démoli ou réparé, ils interviennent. Tout ce qui se trouve à l'intérieur des bâtiments – meubles, armes, vêtements, livres, outils, bois de chauffage et j'en passe – relève des Armuriers. Les Ingénieurs s'occupent de tout ce qui est mécanique et la Brigade de tout ce qui relève de la nourriture. La trouver, la préparer, la faire pousser. La seule autre unité non combattante est le corps médical, que vous avez déjà eu l'occasion de rencontrer. Viennent ensuite les trois régiments de combattants, chapeautés chacun par un capitaine. Les Veilleurs, les Gardes et les Éclaireurs. Les Veilleurs forment une sorte de police interne, ils s'occupent de tout ce qui peut se passer dans l'enceinte du château. C'est le régiment de Tomoki. Moi, comme je vous l'ai dit, je suis capitaine de la Garde. Notre mission consiste à défendre le château et à en sécuriser les abords.

Ce disant, il pointa du doigt un garçon et une fille qui, sur une coursive en contrebas, observaient les alentours à la jumelle.

— On a du monde sur les remparts, dans les tours et dans les maisons de gardien, jour et nuit.

Pendant qu'Ed parlait, les deux sentinelles levèrent la tête et le saluèrent. Après quoi la fille donna un coup de coude à son compère et lui glissa fébrilement quelques mots à l'oreille, en levant de temps à autre les yeux vers Sam et le Kid. Sam crut voir un brin d'irritation passer sur le visage d'Ed et, quand il reprit la parole, il semblait penser à autre chose.

— On est également en charge de l'entraînement, donc vous n'avez pas fini de m'avoir sur le dos. Tout le monde doit faire au moins une heure d'entraînement militaire par jour.

— Cool, s'enthousiasma Sam à l'idée de posséder sa propre épée et sa propre armure. Et quelle est la tâche des Éclaireurs, alors ?

— Ils sillonnent les rues, assurent la protection des équipes de maraude et explorent le terrain.

Ed avait dit cela rapidement comme s'il était pressé d'en finir. Quelque chose le turlupinait et Sam commençait à se demander si ce n'était pas sa faute, s'il ne posait pas trop de questions. Ed baissa de nouveau les yeux vers les deux sentinelles qui continuaient de les regarder en discutant, tels deux badauds à proximité d'un accident de voiture.

— C'est dehors qu'il faut zyeuter ! brailla soudain Ed.

Benoitement, les deux enfants retournèrent à ce qu'ils étaient censés faire : guetter les alentours.

— Venez, marmonna Ed d'un air contrarié en se dirigeant vers l'escalier. Je veux vous montrer quelque chose.

Ils descendirent au rez-de-chaussée et arrivèrent au pied de la tour.

— Comme vous pouvez le constater, le château est protégé par un double rempart, l'un intérieur, l'autre extérieur, expliqua-t-il, semblant plus à son aise maintenant qu'ils avaient rejoint le plancher des vaches. Tous les deux sont jalonnés de postes d'observation qui ressemblent à des maisons. Cette route les sépare. Elle fait le tour complet.

Sam et le Kid portèrent leurs regards le long de la voie pavée qui serpentait à l'ombre des immenses remparts.

— On l'appelle la rue de la Monnaie. C'est l'endroit où, autrefois, on battait monnaie. Plus tard, ces bâtiments ont été convertis en habitations pour les gens qui travaillaient ici. On les appelle Casemates. Jusqu'à présent, vous étiez à l'infirmerie, mais, maintenant que nous sommes sûrs que tout va bien, vous allez pouvoir vous installer dans une des Casemates. Tout le monde vit ici, sauf Jordan, qui habite la Maison de la Reine, sur la place du village. Un endroit qui a longtemps été la résidence du gouverneur. Vous serez bien. Et puis, si c'était assez protégé pour qu'on y installe l'Hôtel royal de la Monnaie, ça devrait le faire pour deux crevettes comme vous.

— Occupe-toi de tes pennies, répondit le Kid. Le Kid sait très bien s'occuper de lui tout seul.

Ed ne les conduisit pas pour autant dans la rue de la Monnaie, il s'engagea au contraire dans une perpendiculaire, Water Lane, qui les emmena hors du rempart longeant le fleuve.

— À gauche, la Tour Sanglante, dit-il. Et la porte des Traîtres, à droite. Mais, pour l'heure, on va au vieux pub.

Ils arrivèrent bientôt devant une des maisons construites dans le rempart extérieur, devant laquelle tournait un groupe électrogène à essence.

— Quand on a trouvé ça, dit Ed en tapotant amicalement l'engin, on a demandé aux Ingénieurs de le remettre en service. Ce qu'ils ont fait, tout comme siphonner des réservoirs pour qu'il puisse tourner. Ils s'occupent aussi des voitures. Ils récupèrent celles qui sont en état de marche et commencent à nettoyer les rues du quartier. L'idée étant qu'un jour on puisse se balader autour d'ici en voiture.

Ed enfonça dans la serrure une des clés du trousseau qui pendait à sa ceinture, ouvrit la lourde porte en bois et entra, les petits sur ses talons.

À l'intérieur, les murs étaient couverts de fanions de régiments, de drapeaux et de photographies des précédents occupants de la Tour. À l'extrémité de la pièce se trouvait un bar encore bien fourni en bouteilles.

— Avant, cet endroit était réservé à tous ceux qui vivaient et travaillaient ici, expliqua Ed. Aujourd'hui, il nous sert de foyer. Une fois par semaine, on met en route le groupe et on vient se la couler douce à la lueur des ampoules électriques. On écoute de la musique, on regarde des DVD. Ça vous la coupe, hein ?

De fait, dans un coin de la pièce, des chaises étaient alignées devant un grand écran plat. Sam et le Kid esquissèrent des sourires niais, tels deux goinfres pénétrant dans une confiserie. Eux qui pensaient ne plus jamais revoir de films.

— Asseyez-vous, dit Ed avant de passer derrière le bar et d'y attraper deux cannettes de Coca qu'il offrit aux petits.

Le soda avait beau être tiède, ils s'en délectèrent. C'était incroyablement sucré.

Ed s'assit à côté d'eux, l'air grave.

— Il faut que je vous dise quelque chose.

— Quoi ? demanda aussitôt Sam, le cœur battant.

— J'étais pas sûr de vouloir vous le dire, commença Ed d'un ton grave, comme un adulte annonçant une mauvaise nouvelle. Mais, bon, puisque les gens causent et que la rumeur court, je me dis qu'il vaut toujours mieux que vous l'appreniez de ma bouche plutôt que de quelqu'un d'autre.

5

Ed baissa les yeux sur ses baskets.

— Avant, dit-il, j'étais pensionnaire à Rowhurst, dans le Kent. Quand tout est parti en vrille, on s'est retrouvés coincés. Mené par un des gars, Matt pour ne pas le nommer, un groupe d'élèves s'est retranché dans la chapelle de l'école. Et puis, parce qu'ils avaient fait brûler tout un tas de trucs dans des braseros pour se réchauffer, ils se sont empoisonnés au monoxyde de carbone. C'est là que Matt a pété les plombs. Il a commencé à avoir des visions, à croire dévotement en Dieu jusqu'à, finalement, inventer sa propre religion. Il était obsédé par une sorte de divinité qu'il avait créée : l'Agneau. Et que l'Agneau allait tous nous sauver, et patati et patata… Ensuite, ils ont fait cette bannière ridicule, ornées de deux garçons. L'Agneau et le Bouc, comme ils disaient. L'un, blond, l'autre plutôt brun. Un truc genre *yin* et *yang*, si vous voyez ce que je veux dire, ce dont je doute. Bref, le Bien et le Mal. Ou kekchose dans ce goût-là. Personnellement, je n'ai jamais vraiment compris ce qu'il voulait dire. Et le truc… quand vous êtes apparus ici tous les deux… marchant sous la pluie… ben… le truc, c'est que vous étiez exactement comme l'image sur la bannière. Alors, pour rigoler, les gens vous appellent l'Agneau et le Bouc.

— Bêêêêê, fit Sam, comme Kyle avant lui.

— C’est ça. Bêêêê. D’ailleurs, vous avez sûrement vu des enfants chuchoter dans votre dos, comme ces deux saucisses sur le rempart ?

— Oui, acquiesça Sam. Je pensais que c’était parce qu’on était nouveaux.

— Non. Certains gamins sont même complètement flippés. Surtout ceux qui connaissaient Matt. On est revenus en ville tous ensemble, où on a rencontré Jordan Hordern et ses troupes au musée impérial de la Guerre. Ensuite, on s’est pratiquement tous retrouvés ici.

— Tu veux dire que certains croient qu’on est le bouc et l’agneau ? dit Sam.

— Le chevreau, nuança le Kid.

— Quoi ? fit Ed, troublé.

— Ben, j’suis le Kid, n’est-ce pas ? Donc le chevreau.

— Ouais, acquiesça Sam, mais admets-le, Kid, on n’est pas des dieux, non ?

— Parle pour toi, asticot.

— Ben, compte pas sur moi pour te vénérer, ver de terre !

— Oh, oh, du calme, s’exclama Ed en levant les mains. Je voulais simplement vous mettre au courant, d’accord ? Maintenant, venez, on va continuer la visite.

Ils quittèrent le bar. Ed referma à clé derrière eux, puis ils traversèrent le rempart intérieur et remontèrent vers la Tour Blanche. Des enfants jardinaient dans les plates-bandes surélevées, sorte de grosses caisses en bois, qui recouvraient l’essentiel des zones pavées. Les fameux corbeaux de la tour de Londres picoraient non loin d’eux. Gros, noirs, défiants.

— Ça serait cool d’être Dieu, dit Sam. Mais je saurais pas par où commencer. J’ai toujours voulu avoir des super pouvoirs… Même si j’en ai aucun.

— Parle pour toi, rétorqua le Kid.

— Allez, dis pas n’importe quoi.

— Je te dis que si.

— Ah ouais, lequel ?

— Je peux parler aux animaux.

— Prouve-le.

— Ben tiens, regarde, répondit le Kid avant de brailler en direction d’un volatile. Hé, le corbeau ! Fous le camp !

L’oiseau s’envola dans un bruyant battement d’ailes.

— Tu vois ?

— Quoi ?

— Ben, je lui ai parlé. J'ai jamais dit qu'il me comprendrait.

— Crétin.

— Imbécile.

— Blaireau.

— Truffier.

— C'est quoi, ça ?

— OK, dit Ed. Je suis content de voir que vous ne prenez pas tout ça trop au sérieux.

— Finalement, qu'est-il arrivé à Matt ? demanda Sam. Il est ici ?

— Non. On a été séparés en chemin. La dernière image que j'ai de lui, c'est lorsqu'il dérivait sur la Tamise, sur un bout d'épave du bateau. Dieu sait ce qu'il est devenu. Pourvu qu'il se soit noyé. Il était tellement ravagé qu'il en était devenu dangereux.

— J'suis allergique aux dingues, dit le Kid.

— Tu m'épates, Kid, s'esclaffa Ed. La moitié de ce que tu dis paraît parfaitement sensé. Par contre, tout le reste, c'est du charabia.

— C'est parce que j'suis un charabianais. De la planète Dégoise.

— Bah, j'ai rien contre, dit Ed avant de pointer du doigt les cuisines et le café dans lequel tous les enfants prenaient leurs repas.

Il leur montra également le baraquement Waterloo, ainsi que la maison des Joyaux, supposée abriter les bijoux de la Couronne. Impossible de savoir s'ils y étaient encore puisque, comme le leur avait expliqué Ed, ils n'avaient trouvé aucun moyen d'y entrer.

— Alors les gars, qu'est-ce que vous en dites ? fit-il en s'asseyant sur un canon, devant la maison des Joyaux. Vous pensez que vous allez vous plaire ici ?

— C'est génial, répondit Sam du tac au tac. J'ai toujours rêvé de vivre dans un endroit comme celui-là, d'être un chevalier, de porter une armure et une épée, comme toi. J'aurai le droit de porter une épée ?

— Si tu veux une épée, on t'en trouvera une.

— J'adore ici, dit Sam. Vraiment. Tout est super. Sauf que je peux pas rester.

— Comment ça ?

— Je t'ai dit que je cherchais ma sœur.

— Oui, mais…

— Faut que je poursuive mes recherches.

— Mais, Sam…

— Et moi, je lui colle aux basques, ajouta le Kid. Comme du chewing-gum.

— Dès qu'on aura repris du poil de la bête, on ira à Buckingham Palace, annonça Sam avec assurance.

— Vous pouvez pas faire ça, répondit Ed, horrifié. C'est de la folie ! Circuler comme ça, en pleine rue, tout seuls…

— On l'a déjà fait.

— Mais si vous n'étiez pas arrivés ici, vous seriez morts à l'heure qu'il est. À votre place, je ne tirerais pas sur la corde.

— Dans ce cas, viens avec nous. Tu nous protégeras.

— On a besoin de moi ici.

— Y en aura pas pour longtemps. Tu prendras des gardes…

— Pas question que je fasse courir autant de risques à d'autres enfants, Sam. Même pour toi. Il faut tout planifier et… Vous ne comprenez pas. Pour aller à Buckingham, il faut passer par la zone interdite, la terre vaine. À moins que…

— À moins que quoi ?

— À moins de prendre par le fleuve, en bateau.

— Gaffe à ce que tu dis, dit le Kid en faisant sursauter ses deux interlocuteurs. Ça pourra pas le faire. Désolé de monter sur mes grands chevaux, m'sieur Ed, mais Bibi marche pas sur l'eau. Le bateau, très peu pour moi. J'suis pas un Terre-Neuve. L'eau et moi, on ne fait pas bon ménage. En deux mots comme en cent mille, le Kid ne sait pas nager.

— Si vous ne prenez pas par le fleuve, je ne vois pas comment vous pouvez traverser la zone.

— On l'a déjà fait, argua le Kid. Il n'y a pas de raison qu'on n'y arrive pas une deuxième fois.

— Bon, écoutez, dit Ed. On va passer un pacte. Mais vous devrez vous y tenir.

— Ça dépend.

— Non. Ce n'est pas négociable. Au préalable, vous devez jurer d'obéir. Et je vous aiderai à aller au palais, promis.

— Ben, super, fit Sam. C'est quoi, le deal ?

— Vous ne quittez pas le château avant que l'on sache ce qu'il se passe dehors.

— Combien de temps ça va prendre ? C'est pas juste.

— Écoute, lança Ed en regardant Sam droit dans les yeux, des gars sont partis en expédition il y a quelques jours.

— Ah ouais ?

— Oui, en mission d'exploration. Vers l'ouest, en amont du fleuve. Y a un copain à moi, Boule-Chien, plus sept autres personnes. Ça fait un moment qu'ils ont mis les voiles, donc ils ne devraient pas tarder à rentrer. Le deal, c'est que, quand ils seront de retour et qu'on saura plus ou moins à quoi s'attendre, alors, si j'estime que c'est pas trop risqué, je vous emmène moi-même à Buckingham Palace. D'accord ?

Sam remâcha un moment la proposition. Évidemment, l'idée de partir seul ne l'enchantait pas. Il ne voulait tout simplement pas y penser. Dans une large mesure, tout ce qu'il voulait, c'était oublier Ella et rester définitivement ici, avec Ed et le Kid. Mais tout comme Ed lui avait fait une promesse, Sam en avait fait une à Ella. C'était son grand frère. Il lui avait promis qu'il prendrait soin d'elle.

— OK, dit-il finalement. Marché conclu.

Ils se serrèrent la main et se tapèrent dans les paumes.

— Mais avant que Boule-Chien revienne, c'est même pas la peine d'y penser, hein ? insista Ed en regardant Sam d'un œil accusateur. D'ici là, reposez-vous, mangez correctement, apprenez à vous servir d'une arme, faites de l'exercice et quand il sera de retour…

— Et si y revient jamais ?

— Il reviendra. Le gars sait ce qu'il fait.

6

« La Peur », car tel était le nom que Shadowman avait donné à l'armée d'étrangers conduite par Saint Georges, s'était remise en marche.

La Peur.

Durant la nuit, dans une grande maison du côté de Hampstead Heath, ils avaient débusqué un petit groupe d'enfants qui avaient fui en courant. L'un d'eux, toutefois, avait été rattrapé. Et tué sur-le-champ. Les autres, ils les avaient traqués dans les rues avoisinantes et, finalement jusque dans le Heath. Quelques-uns parvinrent à s'enfuir. D'autres, les plus faibles, ceux qui couraient le moins vite, n'eurent pas cette chance. Les étrangers les avaient coincés dans une cuvette. Dans l'obscurité, les enfants étaient désorientés, épuisés et terrorisés. Les adultes, mettant à profit leur odorat, n'avaient eu aucun mal à les pister. Ils leur étaient tombés dessus en masse, et les avaient rapidement exterminés jusqu'au dernier. Ce qui s'en était suivi n'était pas la curée à laquelle on pouvait s'attendre. Après avoir démantelé les petits corps, la Peur se les était partagés, Saint Georges se réservant la part du lion. Car il y avait bien un ordre de préséance chez les adultes, au sommet duquel figuraient Saint Georges et sa bande. À l'autre extrémité du spectre : les plus vieux, les plus faibles et les plus atteints par le mal ne recevaient rien du tout.

Shadowman commençait à se demander combien de temps les grabataires allaient survivre à ce régime et à quel moment les plus forts se retourneraient contre eux pour les manger.

L'aube pointait. La Peur quittait le Heath. Si tant est qu'il se comporte comme à son habitude, le détachement allait trouver une maison où dormir jusqu'à ce qu'il fasse nuit.

Du haut de son poste d'observation, perché sur un arbre, Shadowman suivait attentivement chacune de leurs réactions. La manière dont ils se rangeaient derrière Saint Georges, dont ils se déplaçaient, tous ensemble, comme animés par un but commun. Comment arrivaient-ils à réaliser ce prodige ? Comment savaient-ils ce que Saint Georges attendait d'eux, au-delà d'une servile imitation des agissements du chef ? Ils étaient organisés comme peut l'être une colonie de fourmis, ou une ruche. Tout ce qu'ils entreprenaient semblait avoir une raison d'être. De fait, ils se répartissaient en différents groupes, chacun assigné à une tâche précise. Tout cela sans qu'un seul mot ne soit échangé, les ravages du mal sur le cerveau des étrangers leur ayant depuis longtemps fait perdre la faculté de parole.

Jusqu'à présent, Shadowman pensait que les adultes avaient perdu toute capacité de raisonnement. Erreur. Leur cerveau avait changé, voilà tout. Or si la partie supérieure de leur système cérébral, la faculté d'élaborer consciemment des pensées articulées, avait bel et bien été détruite par la maladie, en revanche, la part animale de leur conscience marchait à plein régime. Le tronc cérébral, siège du cerveau reptilien, comme l'avait appris Shadowman en cours de science. La plus ancienne et la plus primitive partie du cortex, que les humains partagent avec toutes les autres créatures vivantes, jusqu'aux plus petites, tels les vers, les insectes ou les microbes, qui possèdent tous une fonction cérébrale. Or l'absence de pensée articulée chez la mouche n'a pas empêché celle-ci de conquérir le monde. Pas par dessein diabolique, elle n'en a aucun. Elle n'a même pas idée de ce qu'elle fait. Comme tous les autres animaux, elle intègre un programme lui permettant de survivre. Impossible d'en vouloir au parasite de tuer des gens, tout comme au requin d'avoir de grandes dents. Les requins ne sont pas plus méchants que les hérissons ou les lapinous tout mignons.

Ces étrangers étaient-ils mauvais ou se contentaient-ils d'agir dans le seul but d'assurer leur survie ?

Ça ne changeait rien. Les chercheurs ne s'étaient pas préoccupés d'éthique quand ils avaient tenté d'éradiquer la malaria de la surface du

globe. De même qu'aujourd'hui les enfants en pleine santé ne devaient pas se poser de questions lorsqu'ils abattaient des étrangers. En revanche, il appartenait à Shadowman d'empêcher la Peur de se propager.

Les étrangers devaient être exterminés jusqu'au dernier, car l'enjeu se résumait à cette alternative : *eux* ou *nous*.

Quand Shadowman pensait à la maladie, il ne pouvait s'empêcher de se figurer des adultes hagards, marchant d'un pas lourd, tels des zombis. En somme, ils étaient devenus le prolongement de leur pathologie. Ils agissaient comme elle. En se répandant, en détruisant, en essaimant, ils montraient des signes de détermination, une certaine forme d'intelligence, quand bien même, pris séparément, les membres de la troupe étaient bêtes à manger du foin.

Ils lui rappelaient quelque chose. Une volée d'oiseaux. Par la manière dont ils semblaient si bien anticiper les réactions des uns et des autres qu'ils se déplaçaient en ne faisant plus qu'un.

Une volée d'oiseaux, un banc de poissons, une meute de loups…

Un agent pathogène.

7

— Y se passe kekchose.

Ed leva les yeux de son bol de porridge et regarda Kyle en clignant des yeux. De garde la nuit précédente, Ed s'était couché tard et il était encore un peu endormi. En tant que capitaine de la Garde, il était supposé être en état d'alerte permanent. Mais cela ne l'avait pas pour autant transformé en lève-tôt.

— Quel genre ? demanda-t-il d'une voix pâteuse.

— Genre sérieux, répondit Kyle.

— Sérieux comment ? Une alerte rouge ? orange ? violette ?

— Arrête avec ça. Tu sais bien que je m'y perds dans ces couleurs à la noix.

— OK. Sur une échelle de un à dix, alors. Parce que, tu vois, je viens de commencer mon petit déjeuner et, donc, j'aimerais ne pas quitter la table maintenant. Rien de pire que du porridge froid, si tant est qu'il ait été chaud un jour.

— Ben, sur une échelle de un à dix, je dirais dix.

Ed étouffa un juron et laissa choir sa cuiller au fond du bol.

— Tu peux me garder ça ? demanda-t-il en faisant glisser le bol vers une fille aux cheveux frisés nommée Ali qui ne disait jamais un mot plus haut que l'autre. Le mange pas, hein ?

Les yeux d'Ali allèrent du bol de porridge grisâtre à Ed, debout devant la table.

— Pas de danger, répondit-elle en faisant la grimace.

Ed remit son épée et balaya du regard la salle de garde, qui se trouvait au pied de la Tour Sanglante.

— Vous, là, venez avec moi, ordonna-t-il en se tournant vers trois filles et un garçon qui jouaient aux cartes sur une table voisine.

Deux secondes plus tard, le petit groupe sortait en trombe à la suite de Kyle qui leur expliqua de quoi il retournait.

— Les vigies de la tour du Milieu ont entendu des cris près du château, y a environ une heure. Tout était calme par ailleurs. Z'ont pas compris ce qui se passait.

— Des cris d'enfants ?

— T'as déjà entendu des cris de zombis ?

— Euh…

— Non, définitivement des cris d'enfants, poursuivit Kyle. J'étais de garde du matin, donc ils m'ont fait chercher.

— Ils sont restés à l'intérieur ?

— Oui.

Personne n'était autorisé à sortir du château sans y avoir préalablement été autorisé par Jordan ou un de ses capitaines.

— Toi, perso, t'as vu quelque chose ? demanda Ed.

Ils étaient arrivés à Byward Tower. Le gardien ouvrit les grilles pour les laisser passer. Ils traversèrent la passerelle au pas de course jusqu'à la tour du Milieu. Visiblement, ces derniers jours, le Génie avait mis les bouchées doubles dans la douve où il ne restait plus que quelques flaques d'eau stagnante.

— On n'a pas arrêté de ratisser la zone à la jumelle, répondit Kyle, peinant à suivre l'allure imposée par Ed. Au début, on voyait rien et puis Macca a repéré quelque chose.

— Un enfant ?

— À ce qu'on pouvait en juger.

— Un seul ?

— Un seul, oui, par contre une horde de crevards. Dont un groupe aux trousses du môme.

Parvenus à la tour, ils grimpèrent bruyamment l'escalier en colimaçon menant aux créneaux. Quatre enfants les y attendaient. Ed prit les jumelles

des mains de l'un d'eux.

— Quelle direction ? demanda-t-il en levant les lentilles devant ses yeux. Ils venaient d'où ?

— De la terre vaine, répondit le garçon, Macca, à qui Ed avait arraché ses jumelles.

Pour toute réaction, Ed jura à haute voix.

— Depuis, ils se sont déplacés vers le nord, du côté de Trinity House.

Macca avait une tronche à faire peur, et c'était un glandeur de première, mais il avait de bons yeux.

Ed pivota sur la droite, balayant à la jumelle la zone qui s'étendait des stands de tickets jusqu'à la route principale qui longeait la façade nord de la Tour. Leur position n'offrait pas le meilleur point de vue. Ed eut beau scruter les alentours pendant deux bonnes minutes, il ne vit rien. En revanche, il entendait une petite voix aiguë, qui appelait. Une fille à en juger par le timbre, ou alors un très jeune garçon.

— Il crie à l'aide ? demanda Ed.

Les vigies le regardèrent d'un air interdit jusqu'à ce qu'une grande fille à la musculature athlétique, Hayden, réponde :

— Ça se pourrait. En tout cas, moi, c'est ce que je ferais.

— Bon, va falloir tirer ça au clair, dit Ed. On tente une sortie.

Un concert de grognements réprobateurs traversa le petit groupe, à l'exception de Kyle qui souriait en dodelinant de la tête, les doigts courant sur le fil de sa nouvelle hache. Kyle était toujours partant pour la bagarre.

D'un regard, Ed fit taire les récriminations.

— Macca, tu viens avec nous. Toi aussi, Hayden. Kate, tu restes ici. Et sers-toi de ça, ordonna-t-il en lui fourrant d'autorité les jumelles entre les mains, avant de se tourner vers la dernière vigie. Carly, fais le tour et monte sur la tour Devereux. Tu auras un bien meilleur point de vue de là-bas. Rameute de l'aide en chemin. Et une fois que t'es sur place, ne quitte pas ton poste d'observation, d'accord ?

— D'accord, répondit Carly avec un grand sourire, en tournant prestement les talons.

De toute évidence, elle n'était pas mécontente de ne pas avoir à sortir dans la rue avec les autres. Alors qu'elle traversait la passerelle, Ed se pencha au créneau et lui lança :

— Préviens Jordan !

Ed se retourna vers sa section : Kyle, Macca, Hayden, plus les quatre joueurs de cartes qu'il avait tirés de leur partie. Il les avait choisis comme ça, au débotté, principalement parce qu'ils paraissaient désœuvrés, mais le hasard avait bien fait les choses. Avec ces quatre-là, l'épine dorsale de l'équipe était formée.

Il y avait d'abord Adèle, une fille trapue, capable de mettre par terre pratiquement n'importe quel garçon, le plus étonnant étant que cette aptitude au combat soit doublée d'un indécrottable caractère de midinette. De fait, Adèle était sans doute une des filles les plus coquettes de la Tour. Elle portait toujours une multitude de pinces et de barrettes à paillettes dans les cheveux, ne s'embarrassait pas d'armure ou de plastron en cuir, préférant les vêtements faits de tissus chamarrés aux imprimés ostentatoires, rehaussés de perles, d'insignes et de bracelets. La voir charger, tout de rose vêtue, et se déchaîner avec son gourdin était un spectacle à nul autre pareil. Les petits l'adoraient, et il n'était pas rare de la voir se promener en emmenant plusieurs marmots dans son sillage, comme une maman canard avec ses canetons.

Partha et Kinsey étaient de bons éléments, elles aussi, excellentes à la course et, qui plus est, habituées à faire équipe avec Hayden. Parfois, courir vite était plus précieux que savoir se battre. Et enfin Will. Will était finaud, plein de sang-froid et fiable ; l'opposé de Macca, qui pouvait se montrer insolent et indiscipliné.

— OK, dit Ed. On est huit. Ça devrait suffire. Si jamais ça craint trop, on n'engage pas. Restez près de moi et faites exactement ce que je vous dis. Ça fait des semaines qu'on n'a pas eu une seule perte, pas question que ça se produise sous mes ordres.

Les enfants acquiescèrent en silence, l'œil brillant d'un éclair froid, l'expression hésitant entre la crainte et l'excitation.

Moins d'une minute plus tard, ils traversaient au pas de charge l'esplanade après les stands de tickets. L'air était frisquet, et le ciel bouché. Des gouttes commençaient à tomber. Ed comprit qu'il n'était pas équipé en conséquence. Il aurait dû mettre un K-way ou une parka, mais, encore une fois, il n'avait pas les yeux en face des trous quand Kyle l'avait cueilli.

Des détritus voletaient sur le parking. Des pigeons picoraient les amoncellements d'ordures qui s'étaient formés dans tous les coins. Quand il pleuvait, toute la rue était inondée, les caniveaux étant tous bouchés. Et personne pour les nettoyer.

Au loin, la pointe de verre du Gherkin dominait de toute sa hauteur les bâtiments plus anciens, parmi lesquels Trinity House et sa façade délirante, comme si quelqu'un avait pillé à la Rome antique une brassée de piliers de voûtes et de statues et qu'il les avait empilés le plus haut possible, comme un gamin hyperactif avec une boîte de Lego.

Pour l'heure, son attention était ailleurs. L'adrénaline commençait à monter. Il se préparait à combattre ou à fuir, selon ce qu'ils découvriraient. Chez les autres aussi, le stress était palpable. Les joues rouges, ils s'efforçaient de s'exciter eux-mêmes là où Ed se sentait envahi par un calme familier, une sorte d'étrange détachement. Une certaine froideur. Quand viendrait l'heure du combat, il savait ce qui se passerait. Il exploserait d'une rage meurtrière. Pourtant, en retrait, une part de lui-même assisterait au spectacle, observerait cet autre Ed. Ed le tueur. Tous ceux qui avaient pu être témoins de la chose en étaient restés stupéfaits. Et c'était ça qui lui valait l'indéfectible loyauté de Kyle le dingue.

La seule différence entre eux, c'était que Kyle prenait plaisir à traquer, combattre, chasser et tuer.

Ed détestait cela.

Et, dans la mesure du possible, l'évitait.

Mais un enfant en péril, poursuivi par des crevards, ça, c'était de l'ordre de l'inévitable.

8

En approchant de la grande route, ils surent immédiatement à l'odeur que des crevards étaient dans le coin. Une puanteur aigre, rance, puissante, mélange de merde de chien, d'égout, de nourriture moisie, de bonbons Haribo, de produit pour nettoyer les toilettes et de sueur.

Ed leva la main. Son escouade ralentit, histoire de ne pas se jeter bille en tête dans un essaim d'adultes. Car si l'on pouvait les flairer de loin, en revanche, on ne les entendait pas avant d'être pratiquement sur eux, tant ils étaient discrets.

Les enfants arrivèrent à un croisement, et ils étaient là. Une trentaine de crevards. Certains errant sur la route, mais, pour l'essentiel, ils étaient rassemblés sous le porche d'un hôtel particulier de style victorien reconverti en siège d'entreprise, juste à côté d'un resto dont une poignée de crevards surexcités tentaient de forcer les portes.

Alors qu'Ed embrassait la scène du regard, trois adultes émergèrent de la station de métro qui se trouvait pile en face du perron voûté. Devait y en avoir tout un nid, là-dessous. Jordan avait beau organiser régulièrement des opérations commando pour nettoyer les tunnels qui se trouvaient autour du château et en murer les accès, le quartier ne serait pas net avant des lustres.

En silence, Ed demanda à son équipe de reculer. Trop occupés à essayer de s'introduire dans le bâtiment, les crevards ne les avaient pas encore

repérés. Et Ed n'avait aucune intention de se faire remarquer.

Recroquillé, à quelques centimètres du sol, il glissa à l'oreille de Kyle :

— Et moi qui pensais qu'on avait nettoyé tous les nids du coin.

— Moi aussi. Le problème, c'est qu'ils se reforment plus vite qu'on les élimine.

— On reviendra traiter ça plus tard, avec une unité au complet. Pour le moment, on voit après quoi ils en ont, on s'occupe d'eux et on rentre vite fait à la maison.

— Et pourquoi on commence pas par retourner à la base ? On revient avec une division et on les taille en pièces.

— Mmh, t'as peut-être raison.

Ce n'était pas le genre de Kyle de se dérober face au combat. Si lui ne le sentait pas, c'était que ça craignait vraiment. Il faut dire que le nombre ne jouait pas en leur faveur.

— Ça nous concerne pas, ajouta Kyle, visiblement pressé d'aller chercher du renfort.

C'est alors qu'une fille apparut à l'une des fenêtres du premier étage. Ouvrant les vantaux, elle se pencha à la rambarde et jeta un coup d'œil aux crevards qui se chamaillaient devant la porte. Elle avait l'air terrorisée. Puis, sans remarquer la section fondue dans le paysage, elle releva la tête en direction de la Tour, mit sa main en porte-voix autour de sa bouche et hurla :

— À l'aide !

Ed poussa un soupir.

— J'ai bien peur qu'on soit concernés, maintenant.

— Pourquoi ? coupa Kyle. On la connaît pas. Elle est pas de chez nous.

— Tu sais que, par moments, tu peux vraiment être une fiente, Kyle.

— C'est vrai que quand je vois ce qui sort parfois…

— Et puis, je croyais que t'étais toujours partant pour la bagarre ?

— J'ai une règle, Ed. Ne jamais entamer un combat perdu d'avance.

— C'est une fille, Kyle. Une enfant. Et tous les enfants sont avec nous.

— Très bien, dit Kyle. Dans ce cas, on se le fait à la Batman. On vole à son secours.

— On a besoin d'un plan un peu plus consistant que ça, répliqua Ed avant de se tourner vers Hayden et de poser une main sur son épaule. Hayden, prends Partha et Kinsey avec toi, vous êtes les plus rapides, et

faites diversion là-bas. Ayez l'air appétissantes, les filles, d'accord ? Je veux les voir baver.

— Ça faisait longtemps, railla Kyle. Ed et ses plans.

Ignorant la pique, Ed continuait de donner ses instructions.

— Essayez d'en attirer le plus possible et entraînez-les vers l'est, sur Tower Hill. Va falloir la jouer fine. Ne pas prendre trop d'avance pour éviter qu'ils se lassent et reviennent ici, mais sans pour autant risquer de se faire choper.

— T'inquiète pas, répondit Hayden. On ne s'approchera pas trop d'eux. Tu peux me faire confiance.

— Bien. Dans ce cas, *go !* Ah, en passant, essaie de dire à la fille qu'on va l'aider. Dis-lui de ne pas bouger jusqu'à ce qu'on arrive. Nous, on va attendre ici que la balance penche un peu plus en notre faveur.

Hayden, Partha et Kinsey sortirent de leur cachette et traversèrent la route d'un pas prudent, contournant l'ennemi par-derrière. Ed vit un premier crevard puis un autre se détourner de ce qu'ils faisaient et reporter leur attention sur ces nouvelles venues.

La horde était composée d'individus de tous âges, depuis des jeunes d'à peine vingt ans jusqu'à des pères et des mères de soixante ans et plus. On en voyait rarement de plus âgés que ça. Ed en concluait que le troisième âge avait encore moins bien résisté que les autres à la maladie et au vent de folie qu'elle avait provoqué.

À ces âges disparates correspondaient des états de décomposition tout aussi variés. Ainsi certains semblaient-ils quasiment indemnes, malgré leur pâleur, quelques rougeurs autour du nez et des yeux, leurs lèvres gercées et de rares furoncles ici ou là. Si Ed n'avait pas eu autant d'expérience, il aurait pu penser qu'ils n'étaient malades que de la grippe.

D'autres, en revanche, ressemblaient à des charognes ambulantes : des chairs vertes et pourries, agrémentées d'horribles grosseurs, de phlegmons et d'abcès, chauves, plus de nez, d'oreilles ni de lèvres.

Il savait que ce n'étaient pas des zombis. Des morts vivants. Pourtant, beaucoup d'enfants continuaient de les appeler ainsi.

Il faut dire que ça leur allait bien.

Ed se posait tellement de questions qu'il en avait mal au crâne. La tactique était-elle la bonne ? N'avait-il pas fait preuve de légèreté en demandant aux filles de les appâter ? Il savait quelle terreur les étreindrait lorsque les crevards se lanceraient à leurs trousses. Bah, Hayden était rapide

et loin d'être idiote. Elle saurait quoi faire et n'aurait aucun mal à semer ces débris.

Mais c'était quand même dangereux.

Hayden mit la fille à la fenêtre au courant de ce qui se passait. Celle-ci acquiesça d'un énergique hochement de tête.

De plus en plus de crevards se rendaient compte qu'ils avaient de la visite. Un à un, ils reportaient leur attention sur les trois filles.

Et puis ils tournèrent les talons et se mirent en route, la truffe au vent, la bave aux lèvres, surexcités par les effluves de chair fraîche. Certains tremblaient de tous leurs membres, d'autres crachaient comme des chats en colère. L'un piqua une crise et s'effondra sur la route, secoué de spasmes, telle une carpe sortie de l'eau.

— Alors, les gars ? murmura Ed. Vous n'allez quand même pas cracher sur d'aussi jolies proies ? Allez, on se bouge…

Le trio s'était immobilisé, trop effrayé pour approcher davantage. Nerveuses, les filles attendaient que les débris les prennent en chasse.

— Attendez, grommela Ed. Encore un peu. Qu'ils en prennent tous plein les papilles.

Un adulte, plus audacieux et dans une meilleure forme physique que les autres, marchait à la tête du troupeau de traîne-savates, les jambes raides et maladroites, tel un ivrogne essayant de paraître sobre.

N'y tenant plus, Hayden battit rapidement en retraite. Un geste qui sembla déclencher quelque chose dans les méandres putrides de l'encéphale des crevards qui, tout à coup, revenaient à la vie, avides d'être le premier à tuer. Ils se déplaçaient en meute, calquant leur allure sur celle du père aux longues cannes. Hayden n'avait plus d'autre choix que de courir maintenant, ses compagnes et elle jetant de furtifs coups d'œil derrière elles pour s'assurer qu'elles étaient bien suivies.

Le groupe d'Ed s'était tapi sur le sol, parfaitement hors de vue. Kyle caressait toujours sa hache, un énorme truc pesant un âne mort qu'il avait récemment trouvé dans une remise. Un machin conçu pour perforer les armures. Très différent de la hache de bourreau qu'il avait failli utiliser l'autre jour.

Se penchant en avant, Kyle jeta un coup d'œil à l'angle du mur.

— Alors ? demanda Ed.

— Z'ont pas tous mordu à l'hameçon. Certains sont restés en arrière, trop intéressés par la fille.

— Qu'est-ce t'en penses ? On peut se les faire ?

— Je dirais que oui, répondit Kyle avant de se tourner vers le reste du peloton et de demander : Prêts pour la bagarre ?

Ils opinèrent tous du chef en se cramponnant à leurs armes. Macca portait une arbalète. Il chargea un carreau, se redressa lentement au-dessus du muret puis baissa la mire en direction des crevards.

— Vous voulez que je vienne avec vous ou que je reste en retrait pour les dégommer d'ici ? demanda-t-il.

— Bonne idée, acquiesça Ed. On a besoin de quelqu'un pour nous couvrir. Will, toi aussi t'as une arbalète, tu restes avec lui. De toute façon, on va devoir pénétrer dans la bâtisse. Dans ces conditions, je doute que des arbalétriers soient très utiles.

— Entendu, répondit Will en prenant place au côté de Macca, les coudes en appui sur le muret.

Les imitant, Ed, Kyle et Adèle firent le point de la situation.

— Attendez, murmura Ed.

Dans le sillage du groupe de poursuivants lancés aux trousses des filles, trois boiteux donnaient l'impression de vouloir abandonner et faire demi-tour. Ed tendit le bras vers eux. Macca et Will comprirent immédiatement le message. Ils basculèrent sur cette nouvelle cible et lâchèrent leurs tirs. Un carreau se ficha dans le dos d'une grosse mère qui poussa un grognement et s'effondra sur une borne. Le second emporta un père qui se dandinait de façon outrée. Avant que le dernier ne comprenne ce qui lui arrivait, Ed quitta sans bruit son abri, se glissa rapidement dans son dos et lui planta son épée dans le flanc, juste sous les côtes. Tandis que le père s'étranglait et tombait à genoux, Ed le larda de nouveau, au cou, cette fois.

Il jeta un coup d'œil sur la route afin de vérifier que les autres crevards étaient toujours à la poursuite des filles. C'était le cas. Telle une meute de chiens de terrier, ils avançaient obstinément, d'un pas lourd, au pied de l'enceinte nord de la Tour. Les filles n'auraient aucun mal à les semer et à courir se réfugier à l'intérieur.

Il abandonna les trois crevards agonisants et retourna auprès de Kyle et Adèle. Adèle mâchait quelque chose. Elle avait l'air remontée à bloc, cramponnée à sa lourde barre de fer.

Ed attendit que Will et Macca rechargent, puis tirent une nouvelle paire de carreaux sur le groupe qui se pressait à la porte, et il démarra sans attendre qu'ils aient rechargé. Les arbalètes étaient puissantes et précises,

mais leur cadence de tir était vraiment une plaie. Surtout quand, comme ici, il fallait saisir l'instant. En effet, qui disait qu'il n'y avait pas d'autres ennemis dans la station de métro ? Quoi qu'il en soit, plus le séjour hors des murs s'éternisait, plus le danger était grand.

Adèle et Kyle lui emboîtèrent le pas, priant pour pouvoir pénétrer à l'intérieur de l'hôtel particulier avant que le reste des crevards comprennent la situation. Pendant qu'ils détalaient vers le bâtiment, Ed compta rapidement les têtes. Il en distingua sept. Mais ça pouvait être davantage à l'arrivée tant était compact le groupe qui s'agglutinait sous l'arche. Les adultes cognaient contre les portes en verre, en se poussant les uns les autres. L'un d'eux avait un carreau d'arbalète planté dans la jambe, sans que cela semble le gêner.

Sept.

Ça devait le faire.

La fille était toujours à la fenêtre, suivant la scène sans mot dire. Ed se demandait pourquoi elle n'avait pas déguerpi. Il y avait forcément plusieurs accès dans une maison pareille. Mais il était aussi bien placé pour savoir qu'en état de panique on ne réfléchit pas normalement.

Les crevards finirent par les entendre arriver. Ou, plus vraisemblablement, à les flairer. Ils se retournèrent et commencèrent à descendre les marches du porche.

C'était comme si un poing glacé se refermait sur le cœur d'Ed.

— On ne traîne pas, grogna-t-il.

Pour toute réponse, Kyle leva sa hache et lâcha un coup qui décapita purement et simplement le premier d'entre eux. Dans le même temps, Ed enfonça son épée dans la panse du deuxième. Un troisième, la moitié de la face enfoncée, s'avança vers Adèle qui, d'un coup de barre de fer, se chargea de redonner un semblant de symétrie à son visage.

— Restez sur la route, ordonna Ed. Y a pas de place pour se battre sous le porche. Laissez-les venir.

De fait, c'était ce que faisaient ces pauvres loques. Comme d'habitude, la faim et un terrible instinct de chasseur les poussaient à attaquer, quand bien même le rapport de forces les désavantageait. Dépourvus d'armes, ils s'en remettaient totalement à la force du nombre, à leurs mains, à leurs dents, à leurs ongles. Toutefois, les premiers avaient été abattus avec tant de facilité qu'Ed se sentait en confiance. N'en restaient plus que quatre debout,

dont un blessé. Il s'était entaillé le poignet, et sa main pendait lamentablement au bout de son bras, faisant gicler du sang sur son pantalon.

Adèle, Kyle et Ed campaient sur leur position, s'écartant légèrement les uns des autres pour ne pas risquer de toucher un coéquipier durant le combat. Ed avait déniché une grosse épée de l'époque de Cromwell dans la Tour Blanche. Une arme capable de fracasser les os.

Ce à quoi il s'employait de belle manière, frappant deux autres crevards qui descendaient les marches. Kyle et Adèle s'occupèrent sans peine des deux restants et, en moins d'une minute, tous étaient morts ou agonisants. Au petit trot, Macca et Will les rejoignirent et récupérèrent leurs précieux carreaux.

— Montez la garde ici, ordonna Ed. Et n'hésitez pas à donner de la voix. Je voudrais pas me retrouver coincé là-dedans comme cette fille. Au premier signe de danger, prévenez-nous.

— T'inquiète, dit Macca. On sera là.

Ed leva les yeux vers la fille penchée à la fenêtre.

— Bouge pas ! On arrive !

9

Une fois la volée de marches franchie d'un bond, Ed ne tarda pas à découvrir comment le père s'était tranché la main. Les portes de verre étaient brisées à plusieurs endroits. Un éclat en particulier était couvert de sang. Ed le fit sauter avec le talon de son épée, puis passa la main dans l'ouverture et ouvrit la porte. Ils émergèrent dans un hall d'entrée aux dimensions modestes, au mur duquel un panneau énumérait la liste des entreprises qui avaient, un jour, eu leur siège social à cette adresse. Au fond, un petit comptoir de réception, surmonté d'une télévision éteinte. Derrière, les ascenseurs et un escalier.

Aucun signe de présence ennemie pour le moment.

— Vous pensez la même chose que moi ? demanda Kyle.

— Ça dépend de ce que tu penses, répliqua Ed. Si tu veux parler « des nichons », comme c'est le plus souvent ton cas, alors non.

— Je pense qu'y doit y en avoir d'autres là-dedans. Sinon, pourquoi la fille n'aurait pas cherché à se tirer ?

— Rien n'est jamais simple, hein ?

— On dirait.

Ed soupira. Ça avait été facile dehors. La menace avait été clairement visible. Ils avaient eu le temps de s'y préparer. Ici, ce serait une autre histoire. On n'y voyait rien, l'espace était réduit et ils n'avaient pas la

moindre idée de la configuration des lieux. Ed porta son index à sa bouche, et ils tendirent l'oreille.

Pas un bruit.

Ed avança jusqu'à l'escalier et leva les yeux.

— Rien, dit-il. On reste bien groupés, d'accord ? On va y aller en douceur, mais sans mollir. Qui a la torche ?

Regard vide des deux autres.

Ed étouffa un grognement de dépit.

— Mmh, tu vas me dire que j'aurais pu aussi en prendre une, reconnut-il. On est partis trop vite. Kyle ? T'en as pas une ? Je croyais que t'étais de garde ce matin.

— Piles mortes, mon pote. Parlant de ça, faut qu'on se trouve un lot de ces bébés. Tu sais que Jordan n'aime pas qu'on bouffe les piles.

— On parlera de ça au prochain conseil de guerre, répliqua Ed. Priorité numéro un : trouver des piles et des lampes à friction.

— Bah, avec toutes les fenêtres qu'il y a, il ne devrait pas faire trop noir, supposa Adèle.

— OK, mais prudence.

— Tu veux bien cesser de nous dire de faire attention ? fit Kyle. On n'est pas des débutants à ce jeu-là.

— Kyle ? Est-ce qu'il t'arrive de faire attention ?

Kyle se fendit de son sourire le plus idiot.

— Bien sûr que non, rétorqua-t-il. Maintenant, allons-y. Brain-biter[1] a faim.

— Brain-biter ? répéta Ed d'un ton moqueur. T'as pas donné un nom à ta hache, quand même ?

— Et si. Je l'ai trouvé dans un livre. Mais, et toi ? T'as pas donné de nom à ton épée ?

— Terry, s'esclaffa Ed en commençant à grimper l'escalier, de front avec Kyle, pendant qu'Adèle surveillait leurs arrières.

Très peu de lumière filtrait dans la cage d'escalier qui serpentait autour du puits de l'ascenseur, au centre de l'édifice. Ils n'avaient d'autre choix que de chercher leur chemin à tâtons, progressant marche après marche.

— Donc, si c'est comme ça, t'as aussi trouvé un petit nom à la hache de bourreau dont tu avais tellement hâte de faire usage, l'autre jour ? demanda Ed à mi-voix.

— Non, pas celle-là, répondit Kyle avec dégoût. C'est juste une copie. Je suis même pas certain qu'elle marche.

— Mais tu voulais quand même le faire.

— J'sais pas. Jordan m'a donné des instructions avant le procès. Je pense qu'il avait prévu que tout le monde s'opposerait à l'exécution de Brendan.

— Dans ce cas, pourquoi toute cette mascarade ?

— Jordan tenait à paraître inflexible. Mais il espérait que quelqu'un s'insurge et propose une autre solution. Tout ce qu'il voulait, c'était foutre Brendan dehors. L'envoyer en exil.

— Ben pourquoi il n'a pas commencé par dire ça, alors ? Ça nous aurait épargné ce foutu mélodrame…

— J'imagine qu'il a estimé que, face à la sévérité de la peine, tout le monde allait contester sa décision. Alors que là, au contraire, c'est comme s'il avait fait une fleur à Bren. Il a l'image d'un chef sévère, mais juste.

— Et si j'avais rien dit ? demanda Ed. T'aurais fait ce qu'on te demandait ? Tu lui aurais tranché la tête ?

— Chut…

Ils avaient atteint le palier du premier étage, d'où partait un couloir traversant le bâtiment de part en part et distribuant deux rangées de bureaux. Des silhouettes mouvantes se dessinaient dans la pénombre.

Difficile d'être catégorique, vu le peu de lumière, mais il y avait peut-être une dizaine de crevards là-dedans. Ed éprouva une vive envie de faire demi-tour. Une inconnue valait-elle qu'ils risquent ainsi leurs vies ?

Ils redescendirent quelques marches puis Ed demanda dans un murmure :

— Partants pour y aller ?

— Ben, maintenant qu'on est là, répondit Kyle.

— On pourrait toujours revenir la chercher plus tard.

— Alors, capitaine ? On se défile ? Je croyais qu'elle était des nôtres ?

— Je ne veux absolument pas vous forcer la main.

— Avec vous, j'irais jusqu'aux portes de l'enfer, chef, ironisa Kyle en caricaturant l'accent américain.

— Arrête, Kyle. J'suis sérieux.

— Je t'ai dit que Brain-biter avait faim. Marche devant.

— Il a raison, dit Adèle. Pas question que je rentre à la Tour en sachant cette pauvre fille ici. Elle doit être terrorisée.

— Très bien. Dans ce cas, on y va, répliqua Ed en les conduisant au sommet de l'escalier avant de prendre le corridor.

— T'es où ? cria-t-il. Derrière quelle porte ?

Pas de réponse.

— Elle t'entend pas, fit Kyle.

— Ça doit être un des bureaux de devant, dit Adèle.

— Mais de quel côté ? demanda Kyle. Gauche ou droite ?

Finalement, la malheureuse se jeta contre la porte vitrée sur laquelle s'étalaient les mots « McKay CONSULTANCY » et la martela des deux poings, un hurlement silencieux s'échappant de sa bouche grande ouverte.

— À l'attaque ! cria Ed.

Les crevards s'étaient aperçus de leur présence. Ils avançaient des deux côtés.

— On passe en force !

Alors qu'Ed se mettait à courir, quelqu'un tenta de lui attraper les jambes. Quelqu'un qui était allongé dans le noir, dans l'encadrement d'une porte. Ed n'entraperçut qu'un fouillis de longs cheveux. Une main s'agrippa à son pantalon. Il répliqua d'instinct. Un coup d'épée de haut en bas, qui coupa court à la prise. Une seconde estafilade et le corps s'immobilisa.

S'étant approchée dans son dos, une mère passa les bras autour de son buste. Il fit volte-face et lui planta la pointe de son épée dans les flancs.

— Dégage !

— Vas-y, Ed, dépêche !

Adèle et Kyle avaient pris de l'avance. Ils se trouvaient déjà devant la porte du fameux bureau. Ed baissa la tête et s'engouffra dans le couloir tel un taureau dans l'arène, envoyant bouler deux autres crevards sur son passage. Après un dernier bond par-dessus un troisième, dont Kyle avait d'ores et déjà réglé le cas, il arriva enfin près de la porte. La fille était de l'autre côté, collée à la vitre. Elle semblait avoir dans les quatorze ans et était habillée tout en vert.

Gêné par le manque d'espace, Kyle faisait rempart contre les crevards en se servant du manche de sa hache comme d'un gourdin.

Ed hurla à la fille d'ouvrir la porte. Ce qu'elle fit. Tous trois firent irruption à l'intérieur en se montant presque les uns sur les autres. Ed referma prestement le battant et ferma le verrou du haut juste au moment où une nouvelle grappe d'adultes se précipitait. À eux, maintenant, de s'écraser

contre la vitre. Cette fournée-là était essentiellement composée de jeunes, quelques-uns d'entre eux à peine plus âgés qu'Ed et Kyle.

— Raclures de fond de bidet, grogna Kyle en leur crachant au visage.

Un gros mollard visqueux dégoulina le long de la paroi de verre.

— Dégueu, se récria Adèle.

— Pas pire que ces affreux.

— C'est pas ce que j'ai dit. Mais, franchement, ces crados bavent déjà assez partout pour que t'en rajoutes pas une couche.

— Oh, excuse-moi, m'man, répondit Kyle en essuyant le glaviot d'un revers de manche. Je le ferai plus.

— Beurk, s'exclama Adèle, horrifiée.

Trop content de son effet, Kyle éclata de rire et leva son bras souillé sous le nez d'Adèle, qui recula en l'injuriant.

Dans leur euphorie d'avoir traversé le couloir sans encombre, ils en auraient presque oublié l'objet de leur mission. Détachant les yeux des crevards hystériques qui se pressaient contre la porte, Ed se tourna vers la fille.

— T'es toute seule ?

Aussi immobile qu'une statue, celle-ci pinçait les lèvres, apparemment trop choquée pour s'exprimer. Pourtant, ils l'avaient tous entendue crier.

— Y a quelqu'un d'autre avec toi ?

La fille éclata en sanglots. Ed fit mine de la prendre dans ses bras. La fille se raidit instantanément et se déroba. Ed ne fit rien pour la retenir. Elle avait les cheveux courts, bruns, vaguement coupés au carré. Elle portait un jean et un sweat-shirt vert foncé, qui donnaient l'impression qu'elle les avait teints elle-même. En outre, ni l'un ni l'autre n'étaient sales, donc elle n'avait pas dormi dans la rue. Elle avait une blessure au front. Bien que celle-ci eût l'air de dater. Une grosse croûte recouvrait la plaie dont les contours rouges semblaient indiquer une légère infection.

Ignorant un instant la fille, Ed regarda autour de lui. Ils étaient dans un hall d'entrée, rempli de matériel de bureau poussiéreux.

— Très bien, dit-il, si tu ne veux pas parler, ne parle pas. On va te ramener à la Tour. Mais, pour ça, il faut que tu fasses exactement ce que je te dis. Tu crois que tu peux faire ça ?

La fille acquiesça d'un hochement de tête. Elle avait le visage rond et un peu trop de dents pour sa bouche. Elle ramassa quelque chose.

— C'est tout ce que t'as ?

Une fois encore, elle opina du chef.

— Ben, tu ne vas pas faire beaucoup de dégâts avec ça. C'est quoi ? Une canne ?

Elle acquiesça.

— Bon, écoute, on reste groupés, le temps de sortir de l'immeuble. Après, on court. Pigé ? Parfait. Tu verras, tout devrait bien se passer. Kyle, jette un œil dehors.

Kyle alla jusqu'à la fenêtre, se pencha à la rambarde, puis héla Macca et Will. Après un silence, il recula.

— R.A.S. dehors. C'est juste ceux-là dont il faut se méfier. Une fois que ces gogols seront passés, on devrait être peinards. À ton avis, Adèle, y sont combien ?

Celle-ci n'avait pas quitté la porte des yeux, autour de laquelle s'agglutinaient toujours une poignée d'adultes crevards qui léchaient la vitre et pressaient leurs bubons suintants contre la paroi de verre.

— J'en ai compté neuf, répondit Adèle. Mais ça pourrait être plus.

Ed pivota et attrapa la fille en vert par les bras.

— Y aurait-il une autre issue que cette porte pour sortir de ces bureaux ?

Cette fois, la fille secoua la tête.

Ed jura dans sa barbe. Cette fille les avait mis dans un sacré pétrin. Il espérait qu'elle en valait la peine.

— On peut pas refaire le coup de l'appât, dit-il en la lâchant. Pas ici. Ça ne marcherait pas. En plus, on n'est pas assez nombreux. Ce qui signifie que l'on va devoir ouvrir la voie à coups d'épée. J'y vais le premier…

— Attends, dit la fille, retrouvant enfin sa voix.

Elle agita la main et se précipita vers le fond de la pièce.

— Elle a oublié son sac à main, fit Kyle. Typique des filles, ça !

Adèle lui donna un petit coup d'épaule. Kyle éclata de rire.

La fille revint, portant un sac à dos qu'elle laissa tomber sur le sol avant de l'ouvrir et de fouiller à l'intérieur.

— Ah, au temps pour moi, ironisa Kyle. En fait, c'est son porte-monnaie qu'elle a perdu.

Adèle lui mit un coup de coude dans les côtes.

Pourtant, ce n'est pas un porte-monnaie qu'elle sortit du sac, mais une sorte de pistolet, avec un canon court et large. Ainsi qu'une boîte. Ed lut

l’étiquette. Des fusées de détresse. Elle cassa le pistolet et chargea une fusée dans la chambre.

Ed esquissa un sourire conquis. La fille rangea les autres fusées, fourra la canne dans le sac, puis referma son bagage avant de se redresser, le lourd pistolet tremblant au bout de son bras.

— Bon, on va pouvoir y aller maintenant ? demanda Ed en l’aidant à mettre son sac à l’épaule.

— J’suis prête, répondit-elle d’une voix cassée d’avoir trop crié.

1. Nom de l’épée d’un célèbre guerrier du temps de Guillaume le Conquérant, « David the Wake », supposé brandir l’épée du Saint-Esprit, alias Brain-biter, contre les envahisseurs normands. (*N.d.T.*)

10

— Je vais ouvrir, laissez-les venir. À mon signal, on charge.

Sur ces mots, Ed et Kyle allèrent jusqu'à la porte et conspuèrent les crevards, histoire de bien les énerver. Ils en tremblaient, grattaient frénétiquement le battant avec leurs ongles. Une fois qu'il fut certain de les avoir rendus complètement hystériques, Ed posa la main sur la poignée.

— Reculez…

Il ouvrit d'un coup. Deux adultes s'étalèrent à l'intérieur. Kyle et Adèle se jetèrent sur eux. Parallèlement, la fille en vert leva son bras et tira la fusée de détresse dans l'ouverture.

Une détonation retentit et le crevard suivant bascula en arrière, une boule de feu rouge crépitant sur la poitrine. Sa chemise s'embrasa et, durant un instant, le couloir fut envahi d'étincelles et d'une fumée jaune. Confus, les autres reculèrent en toussant.

— Allons-y ! hurla Ed en bondissant dehors, sabre au clair.

On n'y voyait pas grand-chose. Il trébucha sur un corps étendu par terre. Par chance, il parvint à garder son équilibre et à transpercer les lignes ennemies, atteignant bientôt l'escalier. Il allait se jeter dans la descente quand Adèle l'appela :

— Attends !

Quoi encore ? Ed fit volte-face et regarda dans le couloir. Arrêtée au beau milieu du goulet, la fille en vert était accroupie dans l'embrasure d'une des portes.

— Allez !

Derrière elle, les crevards approchaient, émergeant de la fumée, éclairés par le démoniaque halo rouge de la fusée qui brûlait toujours.

— Allez !

Il courut la chercher, mais elle ne voulait pas bouger. Ed comprit alors que c'était la porte devant laquelle il avait tué la chose qui lui avait agrippé la jambe. Il baissa les yeux vers le corps qui gisait sur le sol. Ce n'était pas un adulte. Mais une fille. Elle aussi habillée en vert.

Et il l'avait tuée.

Ed jura, puis étudia le corps un instant. Une main était sectionnée et la gorge était tranchée net. On l'avait aussi éventrée. Ses intestins étaient répandus par terre. Les crevards l'avaient eue en premier… c'est pour ça qu'elle était à terre.

— Elle est morte, dit-il. On y va.

La fille ne bougeait toujours pas.

— Laisse-la ! brailla Ed en agrippant son sweat-shirt.

Un crevard s'approcha d'un peu trop près. D'un geste rageur, Ed le taillada au visage, lui ôtant instantanément la vue. Puis il traîna la fille dans le couloir et, pour ainsi dire, la jeta du haut de l'escalier. Après s'être rattrapée tant bien que mal, elle trébucha au pied des marches, Ed se chargeant de la pousser chaque fois qu'elle faisait mine de vouloir s'arrêter.

Par bonheur, ils arrivèrent sains et saufs au bas des marches et sortirent à l'air libre, où les attendaient Macca et Will.

— Faut se tirer, dit Macca en pointant du doigt un groupe de crevards sur Byward Street.

Les enfants ne se le firent pas dire deux fois. Ils traversèrent la route en courant, puis filèrent ventre à terre vers les grilles du château.

Ed ruminait. Il avait reproché à Kyle d'avoir mimé l'exécution d'un autre enfant et voilà que lui en avait tué un pour de vrai.

Bravo.

Elle serait morte de toute façon, se dit-il. *Ses blessures étaient trop graves. En un sens, je n'ai fait qu'abréger ses souffrances.*

Il continua en se disant que c'était un accident, qu'ils n'auraient jamais pu la sortir de là, avec tous ces crevards qui grouillaient de partout.

Pour autant, il avait beau se trouver mille excuses, la vérité, c'était qu'il avait tué une gamine.

— Bien joué, chef, dit Kyle, hors d'haleine, tandis qu'ils aidaient les gardiens à refermer les lourdes portes noires de la tour du Milieu.

Puis Kyle ajouta :

— Encore une mission de réussie. Sans casse. Et une fille sauvée. (Il lui tapa dans le dos.) De la belle ouvrage, mon pote.

Le jeu en valait la chandelle.

N'est-ce pas ?

11

Il supposait que c'était seulement une question de temps. La Peur devait se nourrir. Elle rassemblait beaucoup trop d'étrangers, dorénavant, pour dépendre uniquement des rares enfants qu'elle capturait. Shadowman avait essayé de compter ses membres, mais c'était trop difficile. Non seulement ils ne sortaient que la nuit, mais, en plus, il ne pouvait pas prendre le risque de s'approcher de trop près. Or, de loin, à la jumelle, il perdait rapidement le fil de son décompte. Quoi qu'il en soit, ils étaient au moins une bonne cinquantaine, peut-être même plus de cent. Et, chaque nuit, de nouveaux arrivants venaient gonfler les rangs, comme irrésistiblement attirés par la horde.

Ils avaient sillonné tout le nord de Londres, passant de maison en maison, de rue en rue, mangeant tout ce qui se trouvait sur leur passage, telle une tache d'huile. Shadowman suivait à distance, en essayant de ne pas trop penser à ce qu'ils laissaient dans leur sillage : des os, des morceaux de peau et des touffes de cheveux poissés de sang. Ils abandonnaient également quantité de vivres dont ils étaient incapables de tirer parti : des boîtes de conserve qu'ils ne savaient pas ouvrir, des aliments lyophilisés protégés par d'épais emballages plastique, des bouteilles, des bocaux… autant de choses que Shadowman récupérait.

La rigueur avec laquelle ils passaient une zone au peigne fin l'impressionnait. Quel fléau !

Cette proximité avec la Peur lui avait fait perdre la notion du temps. Se pouvait-il que seulement quelques jours se soient écoulés depuis qu'il avait quitté la relative sécurité du centre de Londres, où il vivait jusque-là, pour partir en expédition avec une poignée d'amis, à la recherche d'autres enfants ? En y repensant, il réalisait à quel point ils avaient été nuls. Ils n'avaient trouvé personne avant qu'il ne soit trop tard. Pourtant, comme il avait pu le constater depuis, il y avait bel et bien d'autres enfants, que la Peur débusquait sans coup férir.

Les adultes progressaient lentement, ne parcourant que quelques rues chaque nuit, les moins véloces imposant leur allure au reste du groupe. Or celui-ci comptait dans ses rangs de vrais débris : les plus âgés, les plus sévèrement atteints par la maladie, les blessés… qui clopinaient et se traînaient lamentablement. Au dernier recensement, ces croulants étaient au nombre de douze. Faciles à suivre, puisqu'ils étaient toujours à la traîne. De fait, c'étaient ceux que Shadowman avait le plus souvent en point de mire. Pour un peu, il avait presque l'impression de les connaître. D'ailleurs, il avait trouvé des noms pour presque tous.

Et tout ça pour rien.

La Peur avait passé la journée à dormir dans une école primaire. De vieux bâtiments en briques rouges depuis longtemps abandonnés. N'ayant rien trouvé à manger la nuit précédente, les étrangers s'étaient traînés jusque dans l'école pour se reposer. Shadowman, après s'être trouvé un bon poste d'observation dans un des immeubles d'habitation situés juste en face, s'était lui-même installé pour dormir un peu. Finalement, il s'était fait au rythme et aux rituels de la horde, jusqu'à pratiquement calquer son comportement sur le sien.

Il lui arrivait de se demander si, à force, il n'était pas contaminé, devenant lui-même une partie de l'essaim. À d'autres moments, quand il était d'humeur moins noire, il pensait que c'était l'odeur qui le réveillait. Il faut dire que la Peur exhalait une sacrée puanteur, si puissante qu'elle masquait ses propres relents musqués et qu'elle les empêchait de le flairer. Précédemment, il en avait tué quelques-uns : un groupe de chasseurs menés par un étranger mutilé qu'il avait surnommé Bandit manchot. Après coup, par mesure de précaution, il avait trempé son manteau dans leur sang. Dorénavant, il sentait vraiment comme eux.

Il s'était levé au crépuscule, au moment où les premiers membres de la Peur étaient sortis de l'école pour se répandre dans la cour de récréation. Agenouillé devant une fenêtre, Shadowman les avait épiés attentivement tandis qu'ils se rassemblaient près d'une cage à écureuils, comme dans l'ancien temps, quand les parents discutaient entre eux après avoir déposé leurs enfants à la maternelle. Ils traînassaient en attendant, comme le supposait Shadowman, que Saint Georges et sa bande viennent les rejoindre.

De fait, ceux-ci n'avaient pas tardé à se montrer. Spike, d'abord, qui avait toujours le carreau d'arbalète de Shadowman fiché dans les côtes. Et puis Bluetooth, dans son lambeau de costume de jeune cadre dynamique et son oreillette Bluetooth plantée dans l'oreille. Man U, avec son maillot rouge de Manchester United. Et, enfin, Saint Georges lui-même, vêtu d'un pantalon flottant et de son inséparable débardeur blanc crasseux, frappé de la croix rouge qui lui avait valu son surnom, le nez surmonté d'une paire de lunettes sans verres. Il avait une tête énorme, si grotesquement enflée par la progression de la maladie que son cou peinait à la supporter. Elle se balançait mollement au-dessus de ses épaules et il y avait fort à parier que, si son buste n'avait pas été aussi massif et ses jambes aussi robustes, il n'aurait cessé de tomber, emporté par le poids surnaturel de sa tête.

Traînant les pieds, escorté par ses officiers, Saint Georges s'avança jusqu'au centre de la cour. Grattant son crâne chauve, il balayait du regard ses troupes, qui lui répondaient en baissant docilement les yeux.

Chaque jour, il paraissait plus humain, moins perdu. Peut-être que les effets de la maladie s'estompaient ? Peut-être que son système immunitaire se défendait, mais, dans ce cas, pourquoi poursuivait-il sa croisade meurtrière ? Car, chaque nuit, il devenait plus sauvage.

Et puis, il s'immobilisa. Rassemblée en arc de cercle face à lui, la Peur le regardait en silence, comme si elle écoutait. Communiquait-il avec eux d'une manière ou d'une autre ? Étaient-ils liés à lui par une sorte de télépathie ? Comme un seul homme, la Peur s'ébranla, se saisit des douze croulants et les jeta aux pieds de Saint Georges.

Shadowman avait suivi toute la scène à la jumelle. Il avait vu Saint Georges frémir, tourner son visage d'abord vers le soleil couchant, puis vers le pathétique rebut d'humanité qui rampait à ses pieds.

Ensuite, il avait esquissé un sourire auquel la meute avait répondu en écrasant les plus faibles et en les dépeçant méthodiquement. Ainsi avaient-

ils massacré certains des leurs, avant de se partager les morceaux. Trop de souvenirs assaillaient Shadowman. Qui le ramenaient vers un temps révolu. Il se rappelait les fêtes de fin d'année, à l'école primaire, quand tous les parents venaient aider à préparer des currys, des barbecues, des saucisses, des cakes et des fritures végétariennes. Dans un coin, un groupe de pères n'ayant pas encore réglé tous leurs comptes avec leurs rêves de gloire jouaient des airs de blues et de rock and roll ; ailleurs, des enseignants consentants s'étaient laissé clouer au pilori pour qu'on leur jette des éponges mouillées ; un peu plus loin, un concours de tirs de penaltys battait son plein, au milieu des stands où l'on vendait de vieux vêtements, des livres et des jouets d'occasion. Partout ce n'étaient que discussions, ripailles et éclats de rire.

Ce qui se déroulait sous ses yeux aurait pu être un sordide *remake* de ces instants de fête. Sauf que, là, les parents se bouffaient entre eux. Dieu merci, il n'y avait pas d'enfants présents. Regarder les adultes se dévorer les uns les autres n'avait pas vraiment bouleversé Shadowman. D'ailleurs, ça l'ennuyait un peu. Ça l'ennuyait que ça ne lui fasse rien. À quelle vitesse il s'était façonné une carapace… Mais qu'est-ce que ça signifiait sur lui ? Autrefois, un tel spectacle l'aurait traumatisé. Il aurait fallu l'emmener en thérapie pour l'aider à surmonter le choc. Alors qu'à présent, tout ce qui le souciait, c'était l'organisation dont faisaient preuve les étrangers, le cérémonial qui semblait avoir accompagné la mise à mort.

Autre chose le turlupinait.

Maintenant que la Peur était nourrie, elle allait être renforcée, plus rapide…

Et toujours aussi avide de chair fraîche.

Shadowman pria pour qu'aucun enfant ne croise leur route ce soir-là.

12

Elle s'appelait Tish. Elle avait quatorze ans. Elle avait grandi au nord, à Islington, avec sa mère, son frère Neil, et son chien Boris. Tels étaient les éléments que Sam et le Kid avaient pu glaner sur la fille en vert, quand elle s'était enfin arrêtée de pleurer.

Ed l'avait installée avec eux, dans la petite maison de Mint Street, construite dans le rempart extérieur du château, où l'on avait vraiment l'impression de se retrouver dans une ville médiévale. Des pots de fleurs ornaient les portes des maisons et du linge séchait aux fenêtres. Sur l'arrière, la façade en pierre était percée de meurtrières qui s'enfonçaient de biais sur plus d'un mètre. De sorte que l'on ne voyait guère à travers, ce qui n'était pas pour déplaire à Sam. Moins il voyait le monde extérieur, mieux ça valait. Les Casemates étaient bien isolées, il y faisait doux et sec, et l'on s'y sentait en parfaite sécurité. Aucun crevard ne parviendrait jamais à y pénétrer.

Sam et le Kid partageaient la même chambre, mais pas le même lit. Une fille qui s'appelait Ali en occupait une autre et Tish la troisième.

Ed avait demandé à Sam et au Kid d'en apprendre autant que possible sur elle, sans la brusquer, bien sûr. Lui ne se sentait pas encore le courage d'affronter son regard. Il se sentait coupable d'avoir tué son amie qui, il le savait maintenant, s'appelait Louise. De sorte qu'il gardait ses distances. Il

voulait que tous les autres enfants en fassent autant. Tish avait besoin de temps pour s'installer. Le plus important pour l'heure, c'était de la rassurer.

— Quiconque arrive de l'extérieur est une précieuse source d'informations, avait-il dit aux garçons. Quand elle sera en état, Jordan l'interrogera sérieusement. En attendant, essayez d'en découvrir autant que vous le pourrez sur elle.

Il avait raison de ne pas se montrer. Tish était vraiment bouleversée par ce qui était arrivé à Louise. Elle n'arrêtait pas de parler d'elle, de leur magnifique amitié et aussi de cette image qui revenait constamment la hanter : Louise, étendue par terre, morte, une main coupée, la gorge tranchée, les tripes…

Pour autant, après plusieurs jours au fond du trou, si elle était encore très triste, au moins ne pleurait-elle plus à longueur de temps. De toute façon, elle n'avait pas le choix. Soit elle enterrait sa douleur, soit elle perdait la boule. Comme la plupart des enfants, elle avait déjà dû surmonter et refouler quantité d'horribles souvenirs qui refaisaient surface à l'occasion et lui donnaient un petit air égaré. Malgré tout, elle était calme, parlait peu et semblait apprécier la compagnie de Sam et du Kid.

Il était presque l'heure d'aller se coucher. Tous les quatre avaient partagé le repas, au café, avec les autres enfants de la Tour – ce soir, c'était riz haricots – avant de rentrer à la maison.

À peine arrivée, Ali était allée se coucher avec un livre. Comme d'habitude, aurait-on été tenté de dire. Car Ali était une grande lectrice. Auparavant, elle occupait seule la casemate et avait rarement été aussi heureuse. De fait, elle ne s'ennuyait jamais, semblant se suffire à elle-même, sans que rien ne puisse venir la contrarier, pas même l'arrivée de trois colocataires. Il faut dire que, le nez plongé en permanence dans ses livres, c'était à peine si elle les avait remarqués. Étant devenus leur unique source de divertissement – en dehors des rares moments où ils mettaient en marche le groupe électrogène pour regarder des DVD au pub –, les livres étaient des objets de valeur. À l'occasion, les Éclaireurs en ramenaient de leurs maraudes, sans compter les quelques librairies du quartier où ils allaient régulièrement faire le plein de nouveautés.

Sam, le Kid et Tish se trouvaient dans le salon de leur maison, le terrier de Hobbit, comme l'appelait le Kid, assez justement d'ailleurs tant l'endroit semblait avoir été creusé à même la pierre.

Tish était assise sur le canapé, recroquevillée, les genoux sous le menton, une main tenant la tasse de thé qu'elle avait rapportée du café, l'autre caressant d'un air absent la croûte qu'elle avait sur le front. Elle portait toujours son ensemble vert : sweat-shirt et pantalon. Le tout avait été lavé depuis qu'elle était là et la couleur avait un peu déteint. Ils lui avaient donné d'autres vêtements, qu'ils avaient en stock, mais ceux-là étaient ses préférés. Tish aimait le vert.

— C'est quoi, tout ce vert, cousine ? lui avait demandé le Kid, le premier soir où elle était arrivée, histoire de la distraire un peu du souvenir de Louise.

— Bah, Londres est tout gris. Le vert, ça me rappelle la campagne.

— Mmh, si tu le dis.

— Tu peux parler, toi ! J'ai jamais vu quelqu'un porter des fringues aussi bizarres.

Ce n'était pas faux. Le Kid avait une façon bien à lui de s'habiller. Son vêtement préféré était un blouson en cuir élimé pour femme dont il avait coupé les manches. « Trop long. J'suis pas un singe. » À quoi s'ajoutait, depuis qu'il était arrivé, une longue robe qu'il portait sur un pantalon écossais déniché à l'armurerie. Il prétendait que la robe lui tenait chaud. Il avait également jeté son dévolu sur un casque du XVII^{e} siècle dont il aimait se coiffer lorsqu'ils allaient par monts et par vaux, même si celui-ci était trop grand pour lui. Sam et lui étaient fiers de leur équipement. Sam, pour sa part, préférait le style médiéval. Il avait trouvé un pourpoint qui lui allait – Ed avait parlé d'un soldat drôlement chétif – et il arborait une courte épée qu'il portait pendue à une ceinture passée à l'épaule. Il avait aussi une dague ainsi qu'un pistolet à platine à silex pas chargé qui ne fonctionnait vraisemblablement pas.

La pièce était éclairée par la flamme d'une bougie qui faisait danser sur les murs de rassurantes lueurs orangées. Tout le monde est plus beau à la lumière de la bougie. Ça cache bien les défauts. En arrivant, Sam et le Kid avaient été récurés de pied en cap. Sam n'en revenait pas de voir comme la peau du Kid avait éclairci – même si ses cheveux étaient toujours aussi secs, emmêlés et ébouriffés.

Tish sirota une gorgée de thé et sourit, savourant la chaleur du liquide. Elle regardait le fond de sa tasse, perdue dans ses souvenirs. Sam priait pour que ce ne soit pas des souvenirs de Louise.

— Maman préparait le meilleur thé du monde, dit-elle. Pas comme Neil, qui le faisait toujours trop fade. Ça, ou alors il oubliait le sachet dans la théière jusqu'à ce que ça devienne imbuvable.

— Qu'est-ce qui leur est arrivé ? demanda Sam.

— Neil était plus vieux que moi. Il a succombé à la maladie au tout début. Mon père était déjà parti à ce moment-là. Il était à Leicester. On a perdu tout contact quand tout a commencé à déraper. J'imagine qu'il est mort depuis longtemps, comme la plupart des adultes. En tout cas, je l'espère. Ça me ferait mal qu'il soit un Neph'… enfin, un des leurs, quoi, un crevard.

— Tu les appelles aussi des crevards ? demanda Sam.

— Comment ?

— Ben, comme les gars d'ici. Nous, on les appelle juste des adultes, des pères et des mères.

— Ce sont des crevards, dit Tish. Et, quand je pense à papa, je le vois tel qu'il était, pas comme eux. Enfin, pour être honnête, je ne l'ai pas beaucoup connu. On se parlait au téléphone de temps en temps et, une ou deux fois par an, il venait à Londres et m'emmenait au Rainforest Café, même après que j'avais passé l'âge. Quand il me voyait, il me regardait comme si j'étais une étrangère. C'était chaque fois pareil. Il arrêtait pas de s'extasier sur la façon dont j'avais grandi, mûri… jusqu'à la nausée. Je vous dis pas quand j'ai commencé à avoir des seins. Ça l'a carrément secoué. Il n'arrêtait pas de lorgner ma poitrine, comme s'il n'arrivait pas à en croire ses yeux. « Tu grandis trop vite », qu'il disait. Mais, s'il avait voulu, il aurait pu venir me voir plus souvent, non ? Il avait refait sa vie, à Leicester, avec une femme qui n'était pas ma mère.

— Est-ce que ta mère est morte ? demanda Sam. Ou est-ce qu'elle… Enfin, tu vois ce que je veux dire ?

— En réalité, elle a été tuée. Trop rude. Au pire de la crise, des pillards se sont introduits chez nous. Ils cherchaient de la nourriture. Maman a essayé de les repousser. L'un d'eux l'a frappée à la tête et elle en est morte. Ils ne voulaient pas la tuer. Dans un sens, c'était un accident. Alors, après, ils m'ont emmenée avec eux. J'imagine qu'ils se sentaient coupables et que, pour compenser, ils ont voulu s'occuper de moi. Mais, un à un, ils ont succombé à la maladie. J'étais contente. Je pouvais pas les sentir. Le dernier, c'était celui qui avait frappé ma mère. Un grand gars costaud. Il a tenu plus longtemps que les autres. Je voyais bien qu'il allait pas mourir,

mais devenir un crevard. Je lui ai abrégé ses souffrances, à ce fumier. J'ai débarrassé le monde de cette plaie. Je l'ai assommé avec un marteau et puis je lui ai coupé la tête avec une pelle de jardinage. Bon débarras !

Sam la regarda un instant, tandis que, toujours roulée en boule, emmitouflée dans une couverture, elle regardait fixement le fond de sa tasse. Puis il essaya de mettre cette image en rapport avec l'autre, celle de l'attaque avec une pelle de jardinage. Ce qui l'amenait à cette question récurrente, souvent évoquée lors des veillées, à Holloway : pourquoi certains survivaient-ils et d'autres pas ? Bien sûr, c'était d'abord une question de chance. Mais pas seulement. Il y avait aussi cette autre chose qui avait par exemple permis à Sam de traverser Londres tout seul, au Kid de survivre dans les tunnels du métro et à Tish d'arriver jusque-là.

Ils avaient fait le nécessaire pour survivre.

Tant d'enfants avaient complètement perdu pied. Au point d'en devenir barjos. Ils avaient vécu des trucs tellement horribles qu'ils ne pouvaient en supporter davantage. Ils se roulaient en boule comme des hérissons.

Et puis ils mouraient.

Tish ne s'était pas résignée. Elle avait attendu et, quand l'occasion s'était présentée, elle avait décapité le gars.

Aussi simple que ça.

— Ensuite, j'ai fait partie d'une bande d'enfants, poursuivit-elle. Tous à moitié siphonnés. Ils savaient se battre. Ah, ça, ils savaient… En revanche, ils ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez. C'était le bordel, de perpétuelles engueulades et personne pour piloter le navire. On tournait dans Londres à la recherche d'un endroit sûr. Dieu, comme ça paraît loin aujourd'hui ! D'abord il a fallu faire avec les émeutes, les pillages, les meurtres, puis la guerre des gangs, puis la mort de presque tout le monde et, après, des crevards partout. Sans parler des incendies, des meutes de chiens, de… Enfin bref, je vous fais pas un dessin. Je pensais qu'on trouverait jamais un endroit où se mettre à l'abri. Et c'est là qu'on est arrivé au Temple.

— Quel temple ? dit Sam.

Tish éclata de rire.

— Bah, en fait, c'est juste comme ça qu'on a appelé le camp, voilà tout.

— Comment ça un temple ?

— Bah, à vrai dire, c'était juste un surnom, comme ça.

— Ça ressemblait à un temple ?

— J'sais pas, répondit Tish, un brin irritée. Un gars avait dit ça comme ça, parce que ça lui rappelait genre, tu sais, un temple qu'il avait vu sur sa PlayStation.

— Cool.

— En réalité, c'est pas un temple du tout. Une maison. Un immeuble. Des bureaux ou quoi.

— Ah, d'accord.

— Mais dis-moi, voyageuse, reprit le Kid, c'était quoi ton dernier point de départ ? Pis il est où ton temple et comment tu t'es retrouvée à courir comme une brebis égarée dans Zombiland ?

— On venait du centre-ville, tu vois ? Notre base est près de Trafalgar Square.

— Ce fameux temple dont tu parles ?

— Oui, ce fameux temple dont je parle, répéta Tish en gloussant. Je suis désolée. Tu me fais rire.

— Ça, c'est parce que je suis élémentaire, mon cher Watson.

— Mais, donc, tu faisais quoi par ici ? demanda Sam. Si loin de ta base ?

— C'est sûr que ça fait un bout à pagayer, confirma le Kid.

— On était partis en expédition, dit Tish, pour voir si y avait pas d'autres enfants dans le coin. Au départ, on était dix. Et on n'avait pas du tout prévu d'aller aussi loin. Et puis on est tombés sur des crevards qui avaient d'autres idées en tête.

— Vous avez été *ambushed* ? s'enquit le Kid. Pris par surprise, dans l'angle mort, pulvérisés et mis en bocaux comme des harengs pommes à l'huile ?

— On a été attaqués, si c'est ce que tu veux dire, répondit Tish. Ils nous ont traqués comme du gibier. Le groupe s'est scindé en deux. La moitié a fait demi-tour pour rentrer ; moi et trois autres, on a continué à courir. Toujours plus loin par ici. À dire vrai, on ne savait plus très bien où on était. C'est là qu'un autre groupe de crevards nous est tombé dessus. Là où Ed et son équipe nous ont finalement trouvés, cachés dans un immeuble. Sauf que, pour les autres, il était déjà trop tard. Tous morts.

Elle s'arrêta de parler, les yeux mouillés de larmes, la voix éraillée et tremblante.

— Dur, dit Sam.

Tish acquiesça en silence.

— On savait pas, ajouta-t-elle dans un filet de voix. On nous avait dit qu'on serait protégés, qu'il ne nous arriverait rien. Jamais on n'avait imaginé que ce serait aussi dangereux que ça, de l'autre côté du Mur.

— Vous êtes venus par la terre vaine, expliqua Sam. La zone interdite.

— C'est quoi, ça ?

— Comme son nom l'indique, une sorte de no man's land qui s'étend au nord et à l'ouest d'ici.

— Le Far West, enchérit le Kid. Plein de renégats sans foi ni loi, de raclures de fond de bidet et d'emmerdotrons de gros calibre. Crevards, ogres, vampires flairant l'air à la recherche de chair fraîche.

— Le Kid et moi, on a traversé tout Londres avant d'atterrir ici, dit Sam en essayant de faire preuve d'humilité. Tu vois là où y avait toutes les banques ? Le quartier de la finance, avec ses tours de verre et d'acier ? On était comme vous, on savait plus où on était et on ignorait à quel point c'était critique. Finalement, c'est peut-être pour ça qu'on a réussi à s'en tirer. Trop inconscients pour se faire attraper. Les enfants d'ici n'arrivaient pas à y croire. Jamais ils mettent les pieds là-bas.

— Maléfices anciens, lança le Kid. Magie noire. Le préau de Lucifer.

— Quand ils sortent, ajouta Sam, les gamins d'ici vont soit vers l'est, soit vers le sud, par le Tower Bridge. Personne ne s'approche du quartier où vous étiez.

— Mais si je veux rentrer à la maison, faudra bien que je repasse par là, constata Tish.

— Tu veux y retourner ?

— Bien sûr que je veux y retourner. C'est chez moi. Là que j'ai tous mes amis. Ils vont vouloir savoir ce qui nous est arrivé. Mais, bon, ne me faites pas dire ce que j'ai pas dit. De ce que j'en ai vu, ça a l'air super cool ici. Tout le monde est gentil et aimable, le château est très bien défendu, vous avez de quoi boire et manger, tout ça. Mais c'est pas ma maison.

— Pas la nôtre non plus, dit Sam.

— Comment ça ?

— Ben, on est comme toi, en transit.

— Vraiment ? s'exclama Tish en se redressant pour écouter plus attentivement.

— Oui, confirma Sam. Il faut que je retrouve ma petite sœur Ella. On a été séparés. Apparemment, elle serait à Buckingham Palace. J'adorerais

rester ici. Pour rien au monde, je veux retraverser ce qu'on a vécu, mais… faut que je la retrouve. J'ai promis de veiller sur elle.

— Mais, donc, pour la retrouver, tu vas devoir prendre par la terre vaine.

— Ouais. C'est ça ou rien.

Tish réfléchit pendant quelques instants, puis un sourire illumina son visage.

— On connaît les enfants de Buckingham Palace, dit-elle d'une voix triomphale.

— C'est vrai ?

— Vrai de vrai, acquiesça Tish en opinant. Trafalgar Square, c'est tout près de chez eux.

— Tu sais si ma sœur est bien arrivée ? s'enthousiasma Sam. Elle était avec les Holloway ?

— Ouais, dit Tish, se fendant d'un large sourire. T'as dit qu'elle s'appelle Ella ?

— Oui. Ella Brewer. Tu la connais ?

— Ce que je sais, c'est que des enfants sont arrivés récemment, et qu'ils sont du nord de Londres. Ça doit être eux. Ella y est sûrement.

— Faut que j'aille la retrouver, s'enflamma Sam. Mais Ed nous lâchera jamais.

— Qu'est-ce qu'y vient faire là, lui ?

Sam lui raconta alors l'expédition partie du château il y a quelque temps et l'ordre d'Ed de ne pas bouger tant qu'elle n'était pas revenue.

— Et si y reviennent jamais ? demanda Tish. Vous faites quoi ?

Sam haussa les épaules.

— Je vais te dire, moi, intervint le Kid. On est tankés ici comme des moucherons sur le tire-bouchon d'un papier tue-mouches. En un mot, chérie, on est kéblo de chez kéblo.

Tish toisa Sam d'un air grave.

— Il ne te laissera jamais partir, dit-elle.

13

— Il va te garder ici. Il ne veut pas que tu partes.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Ben, t'as vu un peu la puissance des gars d'ici ? Ils pourraient pratiquement lever une armée. Pourtant, ils campent derrière leurs remparts. Mais tu vas pas me dire que, si y voulaient, y pourraient pas t'emmener à Buckingham. Franchement, en deux heures de marche, t'y es. Allez, trois en comptant large.

— Mais il faut traverser la zone.

— J'suis venue par la zone.

— Oui. Et tous tes amis sont morts.

— On n'était pas préparés. On n'était pas une armée. Ici, les gars, c'est des soldats. Nous, on pensait que ce serait les doigts dans le nez. On était cons. Mais je le suis plus. Si on se prépare et qu'on la joue fine, on peut passer.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « on » ?

— Ben, nous trois. On peut y arriver. De jour. Pendant que les crevards dorment. En fonçant bien comme il faut et armés en conséquence.

— Mais…

— Écoute, Ed ne t'y emmènera jamais. Crois-moi. Et il te laisserait pas m'accompagner non plus. Je le sais. Ils veulent pas que leurs troupes

s'intéressent à ce qu'y a dehors. Si tu restes ici, tu ne reverras jamais ta sœur.

— Pourquoi Ed voudrait me garder ici ?

— T'as entendu les rumeurs ? répondit Tish.

— Quelles rumeurs ?

— Oh, tu sais bien lesquelles. Moi-même je les ai entendues. Des gens m'ont raconté. Ils savent que je vis ici avec vous deux.

— Quelles rumeurs ?

— Bah, tout le monde ne parle que de vous. Comme quoi vous seriez spéciaux.

— J'suis pas spécial, se défendit Sam.

— Trente-huit spécial, éventuellement, ajouta le Kid.

— Peu importe que vous y croyiez ou non, dit Tish. Ce qui compte, c'est que *eux* y croient. Dans leur esprit, s'ils vous gardent ici, ils seront protégés. Ed ne vous laissera jamais partir. Vous êtres trop importants pour lui. Mais nous trois…

— C'est là, le hic, intervint le Kid. Nous trois, en train de nous balader tranquillement, copains comme cochons, dans la terre vaine, le nez au vent. Désolé mais je vois pas. Vous, vous étiez des grands et vous vous êtes fait hacher menu, ils vous ont massacré la tronche. Et nous, les trois mousquetaires, on aurait une chance ?

— T'as bien vécu dans la rue tout seul, répliqua Tish. Et Sam a bien fait tout le chemin depuis Holloway, n'est-ce pas ?

— Ouais, mais…

— Deux morveux comme vous. Vous avez eu de la chance. Après tout, peut-être que vous êtes vraiment spéciaux.

— Alors que toi, t'as beau porter du vert, t'es guère vernie, fit le Kid.

Tish leur adressa un sourire à tous les deux.

— Vous deux, vous allez me porter chance. Ça se sent que vous êtes nés sous une bonne étoile.

— Ça a pas de sens, dit Sam. D'abord, tu nous dresses un tableau apocalyptique de la situation au-dehors, et après tu veux qu'on aille tous les trois chez toi et au palais.

— Une armée, c'est bonnard, dit le Kid. Une armée, ça le fait.

— Franchement, c'est seulement le début qui craint, déclara Tish. La zone interdite.

— Ils l'appellent pas comme ça pour rien.

— Y a forcément un moyen, insista Tish. Suffit de le trouver.

— Je vais reparler à Ed, annonça Sam. Essayer de le persuader. C'est pas normal.

Tish tressaillit.

— Tu lui raconteras pas ce qu'on vient de se dire, hein ? Tu lui parleras pas de notre plan ?

— Non, non, t'inquiète. S'il savait qu'on a seulement *envisagé* de partir tout seuls, il risquerait de nous enfermer.

Tish se leva et le prit dans ses bras.

— On est capables de le faire. Tout va bien se passer.

Elle se rassit. Là où elle avait collé sa joue, Sam avait la peau mouillée.

— Hé, poupée ! Et le Kid ? Il a pas droit à son câlin ?

Tish le dévisagea. Durant un instant, elle parut craintive. Et puis elle esquissa un sourire et le prit dans ses bras, d'un geste raide.

— Crack boum hue ! s'exclama le Kid.

Tish lui jeta un regard en coin et Sam comprit. Le Kid était bizarre. Il en faisait flipper quelques-uns. Sam savait néanmoins qu'il avait grand cœur, qu'il était loyal, courageux et solide comme un roc.

Le plus chouette gamin du monde.

Et il se chargerait d'en convaincre Tish.

14

Ed se gratta la tête et bâilla. Aujourd'hui encore, il serait bien resté deux heures de plus au lit. Le soleil lui-même pointait à peine. Et il faisait un froid de canard dans la salle du conseil de la Tour Blanche. Malgré sa capote, son bonnet et ses gants de laine, l'air lui glaçait les os. Son souffle planait devant sa bouche comme un nuage de givre. Une fois par semaine, le général Jordan Hordern convoquait tous ses capitaines pour une réunion. Et il tenait à ce qu'elle ait lieu à l'aube. Apparemment, lui ne dormait jamais. À travers les fenêtres de la Maison de la Reine, on pouvait voir se consumer des chandelles jusque tard dans la nuit, et c'était toujours lui le premier levé.

Il arrivait à Ed de s'en étonner. On aurait pu penser qu'un groupe d'enfants, pour la plupart de jeunes ados, livrés à eux-mêmes, sans aucun adulte pour leur dire quoi faire, auraient dormi toute la journée et fait la fête toute la nuit. Pourtant, ça ne se passait pas comme ça. Le plus souvent, ils se couchaient avec le soleil et se levaient aux premières lueurs du jour. Même si Ed aurait apprécié un peu de rab. Mais, en tant que capitaine de la Garde, il se devait d'être là.

Il n'avait pratiquement pas fermé l'œil de la nuit. Une des filles avait fait du grabuge. Zosia. Dieu sait où, elle s'était déniché une bouteille de vodka et s'était horriblement soûlée. Elle avait explosé une fenêtre de la

maison du gouverneur, copieusement insulté Jordan en hurlant à tue-tête avant de dégobiller partout et de tomber dans les pommes. Ensuite, Ed avait dû rester auprès d'elle un moment pour s'assurer qu'elle ne s'étouffait pas dans son vomi en dormant.

Kyle, le lieutenant d'Ed, faisait son rapport à Jordan.

— C'était la copine de Brendan.

Jordan hocha la tête, le regard impénétrable derrière ses épaisses lunettes. Ils étaient rassemblés juste au-dessus de la salle où s'était tenu le procès.

— La fille, là… comment elle s'appelle déjà ? Celle qui est partie avec Boule-Chien ? Je croyais que c'était elle la copine de Brendan.

— Jessica ? dit Ed.

— C'est ça.

— *C'était*, précisa Kyle. Z'ont rompu. C'est pour ça qu'elle s'est tirée avec Boule-Chien. Pour prendre un peu de distance. C'est là que Brendan s'est mis avec Zosia.

— Et qu'est-ce qu'en dit la troupe ? demanda Jordan.

— Que la rupture avec Jessica a bien secoué Brendan. Qu'il avait un peu la tronche à l'envers et que, s'il a volé la bouffe, c'était uniquement pour impressionner sa nouvelle conquête. Pour lui prouver qu'il était aux petits soins pour elle.

— Ils pensent que j'ai été trop dur ? voulut savoir Jordan.

— Pas tous, répondit Ed. Beaucoup pensent que Bren méritait une punition pour le vol. Mais ses amis, et bien évidemment Zosia, estiment que la sentence est exagérée. Ils flippent complètement en imaginant ce qui l'attend dehors. Bref, ça a bien frappé les esprits.

— C'était un peu l'idée.

— On est contre le régime de la terreur, déclara Tomoki.

Ancien chef de la Tour, avant que Jordan arrive, Tomoki en gardait une certaine aura auprès des siens, même si aucun d'eux n'aurait eu l'idée de contester l'autorité de leur nouveau chef. Brendan était un gars de Tomoki et c'était dans ce camp que la rancœur était la plus forte.

— La peur n'apporte rien de bon, poursuivit Tomoki. Je rappelle que certains enfants, pour peu qu'ils n'appartiennent pas aux régiments les plus actifs, n'ont pas quitté ces murs depuis des mois. Conclusion : ils s'ennuient et ils ont peur. Enfin, pas vraiment peur, mais ils sont anxieux, stressés, nerveux… Ah, le mot m'échappe. Comment on dit déjà ?

— Névrotique ? suggéra Ed.

— C'est ça, merci, Ed ! Plus ces deux gamins qui déboulent…

— Bêêêê, fit Kyle, déclenchant quelques rires.

— Ça a fait disjoncter tout le monde, poursuivit Tomoki. Y en a même certains pour dire que ça va nous apporter le mauvais œil.

— Oh, pour l'amour du ciel, postillonna Ed, grandis un peu, Tomoki.

— C'est pas moi, répondit ce dernier, le rouge aux joues. C'est pas mon groupe. C'est le tien, Jordan, tous ceux qui étaient au musée de la Guerre. Ils pensent que ces garçons ont quelque chose de spécial.

— Ils *sont* spéciaux, lâcha Ed en se retenant de hurler. Ils sont spéciaux parce qu'ils sont braves. Des héros, oui. Ils sont spéciaux parce qu'ils sont arrivés entiers jusqu'ici après avoir traversé la moitié de la ville tout seuls. Mais ça ne fait pas pour autant d'eux des personnages magiques sortis de *World of Warcraft* ou de je ne sais quel autre jeu de *fantasy*. Tout ça à cause d'une foutue coïncidence qui a fait qu'ils ressemblent vaguement aux gamins que Mad Matt avait dessinés sur sa bannière à la gomme. J'en peux plus de ces conneries. Marre que des gamins se montent le bourrichon avec des foutaises pareilles.

— Y a pas que ça, intervint Tomoki.

— Quoi encore ?

— Tout. C'est une vraie cocotte-minute ici. Les gars commencent à se dire que c'est la fin, ajouta Tomoki en mimant un aveugle palpant les quatre murs de sa cellule. Qu'ils vont végéter ici jusqu'à la fin de leurs jours. Faut absolument qu'on trouve kekchose pour les remobiliser. Un but, une raison d'espérer.

— Comme quoi ? demanda Jordan.

— J'sais pas, moi. Sortir d'ici. Reprendre la City. Passer à l'offensive plutôt que faire le siège.

— T'es en train de dire qu'on devrait aller dans la terre vaine ?

— Tôt ou tard, il faudra bien, répondit Keren, capitaine des Éclaireurs en l'absence de Boule-Chien.

— Keren a raison, confirma Tomoki. Cette zone s'étend sur deux flancs de la Tour, comme un rappel constant, et ça rend les troupes nerveuses.

— Névrotiques, corrigea Jordan.

— Oui, névrotiques. Mais pourquoi j'arrive pas à me rappeler ce mot ? En plus, on a les forces pour ça, Jordan. Pourquoi ne pas les utiliser ? Montons des commandos et allons fracasser quelques crânes.

— Y a encore un max de crevards dans le coin, l'interrompit Ed. Pourquoi risquer des vies inutilement ?

— Au contraire, répondit Tomoki. Je pense que ça serait utile. Ça aide à… faire qu'on se sente bien ?

— Remonter le moral des troupes.

— Exactement.

— Tu m'expliques en quoi c'est bon pour le moral que des enfants soient blessés ou tués ?

— Bah, suffit qu'on en dégomme davantage que l'inverse, gloussa Kyle.

Pour Kyle, rien n'avait jamais d'importance. En temps normal, on l'aurait sûrement pris pour un psychopathe, mais, en ces temps troublés, les psychopathes avaient leur utilité. Déjà, c'était le psychopathe d'Ed, qui n'aurait rien détesté autant que se retrouver face à lui sur un champ de bataille.

La cicatrice d'Ed le picotait, comme chaque fois qu'il était stressé. Il n'arrivait pas à se détacher de l'image de cette fille, dans le couloir, Louise, tuée de sa main ; tout comme il gardait présent à l'esprit l'effet que cela avait eu sur Tish. Qu'est-ce qu'ils croyaient ? Que le danger n'existait plus ? Sortir dans la rue, c'était prendre le risque que des moments semblables se répètent, que d'autres enfants soient tués ou dévastés par la perte d'un être cher.

Ed soupira et dégagea la mèche qui lui tombait sur les yeux.

— Je suis pour qu'on ne fasse rien jusqu'à ce que Boule-Chien revienne, déclara-t-il. Rien avant que l'on ait une idée de ce qui se passe vraiment dehors.

— Ben alors, Ed, tu te dégonfles ? lança Keren. Je te rappelle que nous, les Éclaireurs, on y est tous les jours, dehors.

— Pas dans la terre vaine, répliqua Ed d'un ton cassant. Là où, moi, je suis allé pour récupérer Tish.

— Ça t'a foutu les jetons, hein ? ricana Keren.

Kyle le fusilla du regard.

— Ed a pas les jetons.

— Si tu le dis, marmonna Keren.

Ed se tenait la tête des deux mains. Kyle connaissait la vérité. Ed avait peur, mais pas des crevards. Non, de lui-même. Kyle était peut-être un psychopathe mais, au fond de lui, il savait qu'Ed était encore pire. Lui,

quand il se battait, il était capable de faire preuve d'une extrême violence. C'est pour ça qu'il ne tenait pas à prendre les rênes d'un commando pour aller dézinguer du crevard dans la terre vaine. Il ne voulait pas réveiller ses démons, être pris d'une bouffée de folie meurtrière.

— Bon, je vais réfléchir à tout ça, conclut Jordan. Mais je ne prendrai aucune décision avant le retour de Boule-Chien. Le renseignement, c'est le nerf de la guerre.

— Et si y revient pas ? demanda Kyle.

— On reparlera de tout ça au prochain conseil, répondit Jordan. Et j'aimerais bien entendre des idées qui se tiennent.

Il se leva. La réunion était terminée. Son pas résonnant sur le parquet, il traversa la pièce et se dirigea vers l'escalier. Un à un, les autres l'imitèrent, en commentant avec animation la réunion qui venait de se tenir. Ed devait bien admettre que Tomoki avait raison. Les enfants avaient besoin d'un horizon. De quelque chose à faire. D'une impression de pouvoir.

Mais il ne voulait pas en débattre pour l'heure. Aussi attendit-il que tout le monde soit parti pour emprunter l'escalier et sortir sous le soleil rasant du petit matin. Les corbeaux de la Tour sautillaient dans les grands parterres de légumes, fouillant le sol de leur bec à la recherche de vers. Enfin, le thermomètre daignait monter un peu. Le petit déjeuner occupait l'essentiel de ses pensées. Il s'étira, décontracta ses muscles courbatus et entendit quelqu'un l'appeler.

Tournant la tête, il avisa P'tit Sam et le Kid qui remontaient le pavé à grands pas dans sa direction, encombrés par les armures et les épées qui battaient à leurs flancs. Il esquissa un sourire. Ils avaient l'air si volontaires, si pressés de mordre la vie à pleines dents.

— On a à te parler, annonça Sam.

— Tu m'en diras tant. Qu'est-ce qu'y a ?

— Quand est-ce qu'on sera autorisés à partir chercher ma sœur ?

— Oh, une minute ! Qui a dit que vous iriez tous les deux ?

— Toi, tu as promis.

— OK, mais, Sam, je t'ai dit qu'il fallait attendre le retour de Boule-Chien.

— Si tu nous aides pas, on y va tout seuls.

Imaginer ces deux mouflets tout seuls dans les rues était au-dessus de ses forces.

— Pas question, répondit-il du ton hargneux d'un parent autoritaire. (Se ravisant, il ajouta :) Enfin, pas encore. Les choses bougent. On vient d'avoir une réunion.

— À quel sujet ?

— Ben… Une des choses qui se sont dites, c'est que vous…

— Quoi nous ?

— Bah, après tout… On a parlé de vous, de la terre vaine. Bref, on fait des plans.

— Qui nous affecteront ?

— Qui affecteront tout le monde, répondit Ed. Mais, vous deux, vous êtes *spéciaux*, d'accord ? Donc, quoi qu'il arrive, je garderai un œil sur vous. Vous faites pas de bile.

Ed voyait bien que Sam n'était pas convaincu. Il avait essayé de le rassurer, mais ça n'avait pas marché. Le petit avait même l'air totalement dépité, tel un gamin à qui l'on interdit une sortie depuis longtemps espérée. Il était trop jeune pour dissimuler ses sentiments.

Le Kid avait juste la mine renfrognée.

S'accroupissant à leur hauteur, Ed prit Sam par les épaules.

— S'il te plaît, Sam, sois patient, dit-il. Je te promets, c'est pas des conneries, je t'aiderai à retrouver ta sœur. Seulement, pas tout de suite, d'accord ? Dans une semaine, on en reparlera. Tu me fais confiance ?

Les lèvres pincées, le regard baissé, Sam acquiesça d'un léger hochement de tête.

— Allez, viens, l'asticot, fit le Kid en entraînant son ami. On n'a rien à faire ici.

Ed jura. À l'évidence, Sam n'avait pas cru un mot de ce qu'il avait dit. Mais il allait lui prouver que son attente ne serait pas vaine. Dès cette nuit, il allait commencer à étudier la question et élaborer un plan qu'il présenterait à Jordan au prochain conseil. Ouais. Il allait leur faire une sacrée surprise. Ensuite, il irait les trouver dans leur casemate et il arrangerait tout. Et puis, il parlerait à Tish. Ça serait l'occasion de briser la glace. Il s'en voulait à mort d'avoir tué sa copine. Mais bordel ! les crevards lui avaient mis les tripes à l'air. C'était pas sa faute. Il fallait qu'il dépasse ce sentiment de culpabilité.

La vie devait reprendre ses droits.

15

La Tamise était si basse qu'affleuraient de longues plages de vase, sur l'une desquelles était venue s'échouer une péniche, à moitié coincée sous le ponton de la Tour. Le débarcadère était une construction relativement récente, érigée pour que les ferrys puissent accoster. Désormais, seuls les enfants de la Tour l'utilisaient. En effet, ceux-ci avaient commencé à explorer le fleuve à bord de barques, à se familiariser aussi bien avec le rythme des marées qu'avec la navigation. L'épave de la péniche, qui avait dû rompre ses amarres en amont du fleuve, avait toutes les chances d'endommager le ponton si on la laissait là. Sans parler du gisement de matières premières qu'elle représentait.

Couché sur la vase, le bateau n'en paraissait que plus énorme. Les vieilles traverses en chêne de son flanc laisaient apparaître un gros trou. Dans le lit du fleuve, une équipe de grands du Génie, armés de haches, de scies et de pieds-de-biche, se démenaient pour démanteler la coque. Dès qu'ils libéraient un carré de bordé, d'autres enfants le transportaient sur la langue de terre jusqu'au pied de l'embarcadère où on le hissait à l'aide de cordes.

Accoudé à la rambarde, Tomoki observait la scène. Tournant la tête, il avisa trois enfants debout à côté de lui. Tish et les deux petits. Il devait bien admettre qu'à ses yeux ils n'avaient rien d'extraordinaire – sinon la

lourdeur de leur armement, sous lequel ils disparaissaient quasiment, et aussi le fait que le brun portait une robe, comme s'il allait au bal.

— Aujourd'hui, vous auriez mieux fait de prendre des pelles et un marteau, dit Tomoki, en se retenant pour ne pas rire.

— On sort jamais sans notre quincaillerie, jeune hobereau, répondit le Kid en tapotant son épée. Un homme averti en vaut deux.

— Un soir, j'ai dormi avec, ajouta Sam en réajustant le fourreau de la sienne. Mais ça n'arrêtait pas de me piquer et de me réveiller. Je la laisse au pied du lit, maintenant.

— Sage précaution, répondit Tomoki. En attendant, vous n'avez pas peur que ça vous ralentisse un peu ?

— T'inquiète pas pour nous, répondit Sam. Bon, alors, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

— Ben, votre job, c'est de transporter le bois d'ici jusqu'à l'aire de tri, qui se trouve sur le parking de l'entrée. Y a des chariots de supermarché pour vous aider.

Un cri résonna dans le lit du fleuve. Se penchant par-dessus le garde-corps, ils aperçurent deux costauds sortir de l'épave en portant un gros fût métallique.

À l'évidence, le butin ne se réduirait pas à un tas de bois.

C'était pourtant bien du bois que les trois enfants allaient se coltiner. Et en quantité. Attraper les planches et les empiler sur le chariot n'était déjà pas une partie de plaisir, mais, ensuite, lorsqu'il était plein, il fallait le faire rouler… Sam et le Kid s'arc-boutaient sur la barre du Caddy, Tish saisissait l'avant, et ils amenaient l'engin jusqu'à l'aire de triage.

— Quelque chose me dit qu'on ferait mieux de s'abstenir, ahana Sam.

— Allez, fit Tish en luttant pour faire avancer le chariot chargé à bloc, on n'aura peut-être plus jamais une occasion pareille.

— Ça va trop vite pour moi.

— Faut saisir la chance quand elle se présente.

— Peut-être, mais j'ai des doutes.

Ils avaient passé la moitié de la nuit à échafauder des plans d'évasion, pour quand ils seraient prêts. Et puis, ce matin-là, lorsqu'on leur avait annoncé qu'ils allaient travailler hors les murs, Tish était immédiatement montée sur ses grands chevaux. Excitée comme une puce, elle avait tenté de les convaincre que l'occasion était trop belle pour la laisser filer. Dans un

premier temps, Sam s'était laissé gagner par son enthousiasme. Mais à présent, à la réflexion…

— Tu peux me répéter ce que t'a dit Ed, déjà ? demanda Tish.

— Qu'on était spéciaux, le Kid et moi, et qu'il voulait nous avoir près de lui, répondit Sam.

— Tu vois. Qu'est-ce que je disais ?

— Oui, mais peut-être qu'il voulait dire autre chose, rétorqua Sam. Non, vraiment, plus j'y pense, plus je trouve que c'est une connerie. D'abord, ça me paraît incorrect, ensuite… Ben… nous trois… dans la terre vaine… dangereux comme c'est… Franchement, je le sens pas. C'est de la pure folie.

— La pure folie, honnêtement, c'est de rester ici, répliqua Tish. Je te rappelle que t'as atterri là par hasard. Toi, ta destination, c'est le palais de Buckingham. Ta sœur a besoin de toi.

— N'empêche que ça fiche sacrément la trouille.

— C'est le milieu de la journée. Les pathos sont tous en train de dormir. Si on est que nous trois, on peut se déplacer rapidement. Franchement, y a à peine cinq kilomètres. En marchant à bonne allure, on peut le faire en une heure. À la limite, le seul risque, c'est de se faire repérer par les gardes de la Tour. Si on s'en va comme ça, à pied, ils nous arrêteront. Faut faire diversion.

— Tiens tes chevaux, capitaine, intervint le Kid. Comme tu dégoises, comme ça sort tout casqué de ta bouche, c'est trop idyllique. J'aime pas ça. Et puis, c'est trop silencieux. C'est plein d'Apaches, dehors.

— On doit tenter le coup, dit Tish.

— Eh bien…, fit le Kid en se tournant vers Sam. Je suis avec toi, rase-moquette. À toi de décider.

— Je veux pas rester coincé ici éternellement.

— Y nous arrivera rien, affirma Tish.

— Alors on fait quoi ?

— Les gardes sont concentrés sur ce qui pourrait venir de l'extérieur, pas sur ce qui sort. Je vais trouver un moyen de les distraire.

Tish avait un plan de Londres. La nuit dernière, ils ont discuté des itinéraires. Après mûre réflexion, elle a suggéré de prendre d'abord Great Tower Street, puis Eastcheap et Cannon Street jusqu'à la cathédrale Saint-Paul, puis Ludgate Hill, Fleet Street et Aldwych avant d'atteindre enfin le Strand qui les mènerait tout droit jusqu'à Trafalgar Square. L'itinéraire est

quasiment rectiligne. Elle leur a aussi montré sur la carte où se trouve son camp de base, cet endroit qu'elle appelle le Temple, un grand bâtiment situé derrière le London Coliseum, même s'il est difficile de se faire une idée à partir d'un plan.

Ce matin, lorsqu'elle a entendu parler de l'opération de récupération, Tish a mis des rations de survie dans son sac à dos, ainsi qu'une torche, une poignée d'allumettes, un couteau et diverses autres babioles pouvant se révéler utiles.

— On va passer au Temple prendre des renforts, et puis on ira directement au palais, expliqua-t-elle. Et, ce soir, tu seras avec ta sœur et non ici à jouer à *Donjons et dragons*.

Sur la grande esplanade bitumée au pied des caisses où, autrefois, des touristes en goguette s'acquittaient du prix de la visite, le roulage du Caddy était plus aisé. Ils déchargèrent près d'un groupe de grands qui démontaient les planches une par une avant de les empiler, prêtes à être transportées dans le château pour y être recyclées.

Tish en profita pour jeter un coup d'œil alentour. Son regard s'arrêta sur les garçons qui gardaient le périmètre. Par le passé, les foules de visiteurs attendant d'entrer dans la Tour se rassemblaient ici même, aux côtés des touristes chassant la photo souvenir avec le célèbre château en arrière-plan ou se contentant de s'ébahir devant cet impressionnant témoin du passé. Des stands vendaient de la nourriture, des artistes de rue se produisaient, parfois même des fanfares. Pour le moment, les enfants mettaient cet espace à profit pour inventorier, trier et ranger tout ce qui devait pénétrer au château. Et puis ils tenaient à maintenir leur espace vital dans un état de relative propreté, aussi quelques tas d'ordures émaillaient-ils le paysage. Lorsqu'un tas prenait des proportions inquiétantes, ils le déversaient dans la Tamise, qui le charriait ensuite jusqu'à la mer.

Le matin même, dans le garage d'une maison, une unité d'Éclaireurs était tombée sur trois voitures. Il y avait encore de l'essence dans le réservoir et les clés pendaient sagement à un tableau. Deux Mercedes classe C du même gris métallisé et une Porsche 911 Carrera rouge, à présent garées sur l'aire de triage, aux côtés des autres véhicules glanés au fil des mois. Une poignée de petits garçons tournaient autour en les admirant.

— Allons refaire le plein, dit Tish.

Et ils poussèrent le chariot en sens inverse, jusqu'à la rivière.

— Plus on attend, moins le cœur y est, avoua Sam.

— T'inquiète, répondit Tish, j'ai une idée.

— Quoi ? s'exclama Sam, le cœur battant.

Il éprouvait un mélange de crainte et d'excitation. Les événements se précipitaient tellement qu'il avait du mal à suivre. Il n'aurait su se prononcer sur la nature de ce qu'il s'apprêtait à faire.

— Je vais allumer un feu, répondit Tish. Quand on retournera là-bas, vous irez trouver les apprentis pilotes de course et vous les entreprendrez sur leurs jolies voitures, ou n'importe quoi d'autre qui les occupe. Quand vous verrez de la fumée, allez aux caisses. On partira de là.

— OK.

Sur la berge, un nouveau tas de bois les attendait. Ils le chargèrent en silence dans le Caddy. Sam avait la gorge trop sèche pour parler. Il n'arrivait pas à savoir si ce qui l'inquiétait le plus c'était de fausser compagnie aux enfants de la Tour, ou ce qui l'attendait dehors, si d'aventure ils y parvenaient. Il jeta un coup d'œil au Kid. Son visage ne laissait rien paraître. Si lui n'y voyait rien à redire, alors Sam non plus. Il avait déjà survécu seul, dans la rue. Il connaissait le danger.

Euh, c'était pas un peu présomptueux, ça ?

Sam croisa le regard du Kid qui lui fit un clin d'œil.

Qu'est-ce que ça voulait dire ?

— On y va, annonça Tish, prête au départ.

Sam posa les mains sur la barre. Grinçant, le chariot s'ébranla.

Avait-il raison de faire confiance à Tish ? N'aurait-il pas mieux fait de s'en remettre à Ed ? Ed avait promis de l'aider à retrouver Ella. Lui aurait-il menti ? Et puis, il y avait toutes ces histoires à donner la chair de poule sur le Bouc et l'Agneau. Sam avait l'esprit trop embrouillé pour y voir clair. Le mieux, c'était encore de se laisser porter par l'action.

Dans la terre vaine…

Il y était déjà allé. C'était même là qu'il avait été séquestré par deux adultes, Nick et Rachel, dans leur rame de métro aménagée, à la station Bank. Ils ne semblaient pas affectés par la maladie. Ils avaient dit qu'ils voulaient l'aider, le protéger.

Comme Ed.

Et, comme lui, ils avaient essayé de le retenir…

Bien sûr, les adultes n'étaient pas normaux. Ils étaient porteurs du mal, enfoui au tréfonds de leurs corps. Et puis ils l'avaient engraissé pour le

manger. C'est le Kid qui l'avait sauvé. En conclusion, Sam avait déjà fui la zone interdite. Et voilà qu'il s'y jetait de nouveau, tête la première.

Prévoyait-il sincèrement de tourner le dos à la sécurité de la Tour ? Le lieu de ses rêves ? Il leva les yeux sur les hauts remparts.

Tish avait raison.

Cet endroit avait beau être un château, il avait aussi servi de prison pendant des siècles. S'il restait là trop longtemps, il ne partirait sans doute plus jamais. Il oublierait Ella qui, à l'image de ses parents, s'effacerait peu à peu de sa mémoire. Moins de trois semaines qu'il l'avait quittée, et tellement de choses s'étaient produites entre-temps. Il avait franchi une barrière. Il tentait de se représenter sa sœur. Mais tout ce qui lui revenait en mémoire, c'était une vieille photo sur le rebord de la cheminée, à la maison, montrant le frère et la sœur avec le Père Noël. Ella semblait sur le point de fondre en larmes. Sam avait l'air embarrassé.

Elle avait deux ans de moins que lui, préférait les vêtements de garçon et avait les cheveux courts et bruns.

Et ça s'arrêtait à peu près là.

Ce n'était pas assez.

Il fallait qu'il la retrouve. Elle était tout ce qui lui restait du passé.

Ils déchargèrent leur cargaison, puis, d'un pas nonchalant, le Kid et lui s'approchèrent des voitures tandis que Tish s'éclipsait.

Arrivés près de la Porsche, ils s'arrêtèrent et observèrent un instant les grands qui, à tour de rôle, s'asseyaient au volant. Du coin de l'œil, Sam vit Tish se glisser au bout de la rangée des vieilles voitures. Il était censé occuper ces gars, non ?

— Elle monte à combien ? demanda-t-il à l'un d'entre eux.

— Environ deux cent quatre-vingts.

— Cool, répondit Sam avec un hochement de tête entendu.

En réalité, il n'y connaissait pas grand-chose en voitures, par contre 280 km/h, c'est vrai que c'était plutôt parlant.

— Le réservoir est plein ?

— À moitié. Mais ça suce un max.

— Sûr, acquiesça Sam en dodelinant du chef.

Il était à court d'idées.

— J'aime bien la couleur.

— Tu veux t'asseoir à l'intérieur ?

— Non… Merci. Ça va.

Elle en mettait un temps ! D'un coup de coude dans les côtes, il appela le Kid à la rescousse.

— Sors-moi de là, s'teup, souffla-t-il entre ses dents.

— Ouais, la vache, elle a quatre roues, dit le Kid qui, de toute évidence s'y connaissait encore moins que Sam en voitures.

Le grand éclata de rire.

— Vous êtes trop marrants ! fit-il.

— Pas plus marrant qu'un chien avec une tête de chat et un cœur d'oiseau-mouche.

— Mmh, j'imagine.

Par bonheur, Sam vit bientôt un nuage de fumée noire planer au-dessus de la rangée de voitures.

Un cri retentit.

— Hé !

La fumée s'épaississait, formant un panache. Les enfants criaient en accourant vers les voitures. Un vacarme de voix résonnait sur l'esplanade.

— Y a le feu.

— Allez chercher de l'eau.

— N'approchez pas, ça peut exploser.

— Que s'est-il passé ?

Sam et le Kid s'éloignèrent de l'agitation, marchant à contre-courant du flot d'enfants qui convergeaient vers le lieu de l'incendie. Ils arrivèrent bientôt aux caisses où les attendait Tish.

— Purée, dit-elle, j'ai cru que ça ne prendrait jamais. Par contre, là, vous avez vu comme ça crame ?

Distraits par le feu, oublieux de leur mission, les gardes quittèrent leur poste à la lisière du périmètre. Après tout, ils n'étaient encore que des enfants, on ne pouvait pas attendre d'eux la même discipline que celle de soldats surentraînés.

— Qu'est-ce que t'as fait ? demanda Sam sans quitter des yeux les flammes qui s'élevaient au-dessus des voitures.

— J'ai mis le feu à des cochonneries sur le siège arrière d'une vieille Ford Focus.

— C'est pas dangereux ?

— Bien sûr que c'est dangereux ! répondit Tish avec un petit rire aux accents inquiétants. Maintenant, allons-y.

16

Ils s'accroupirent à l'abri des comptoirs de caisses, puis firent rapidement le tour du grand bâtiment moderne qui se trouvait juste derrière. En fait, il s'agissait de deux constructions reliées par un immense mur en verre, qu'ils longèrent au pas de course, s'attendant à chaque instant à ce que quelqu'un leur crie de s'arrêter.

Cela n'arriva pas.

Sam réalisa qu'il pleurait. Fausser ainsi compagnie à d'autres enfants lui donnait le sentiment de les trahir. En particulier Ed. C'était lui le plus gentil. Il voulait simplement aider Sam, le protéger. Et puis Ed était sensible, quand Tish semblait irréfléchie et même, pour tout dire, un peu bizarre.

Sam pressentait qu'il allait causer beaucoup de problèmes à Ed… et à tous les autres. Ils se demanderaient ce qui s'était passé et enverraient sans doute une unité à leur recherche. Ed allait se faire du souci pour lui. Comme il était intelligent, il ne tarderait pas à comprendre. Il devinerait que Sam était parti chercher Ella. Sam espérait seulement qu'il ne les suivrait pas. Il ne voulait surtout pas que quiconque à la Tour soit en danger à cause de lui. Il se souvint qu'Ed lui avait dit qu'il ne pouvait pas prendre le risque qu'un enfant soit blessé uniquement parce que Sam voulait partir à la recherche de sa sœur.

Et tout ça pour quoi, puisqu'à la première occasion il lui avait fait faux bond ?

Tout ça, c'était la faute de Tish. Elle lui avait forcé la main. C'était à cause d'elle qu'ils s'apprêtaient à pénétrer dans la zone interdite. Un lieu que même les plus farouches guerriers de la Tour évitaient comme la peste. Ni Ed, ni Kyle, ni personne ne venaient jamais ici. Et eux s'y précipitaient avec pour seul guide une fille habillée en vert.

Déjà, il commençait à avoir mal aux jambes. Sa poitrine était en feu. Il savait qu'il ne tiendrait pas longtemps à ce rythme. Son épée battait douloureusement contre sa cuisse et, par deux fois, il avait failli tomber en s'emmêlant les pinceaux. Sur son crâne, son casque pesait une tonne. Le plastron qu'il portait, prélevé sur une armure d'enfant, lui entaillait la peau. Il en venait à regretter de s'être équipé ainsi.

— On peut ralentir ? dit-il d'une voix haletante, peinant à suivre le rythme imposé par Tish et le Kid.

— C'qu'y a, lardon ? T'as plus de jambes ? répliqua le Kid.

— J'ai un point de côté.

— Plus vite on sera loin de la Tour, mieux ça vaudra, dit Tish.

Sam s'arrêta et regarda derrière lui. La route s'arrondissait sur la droite. Caché par des immeubles, le château avait disparu. Et s'il ne voyait pas la Tour, à l'évidence, personne là-bas ne pouvait le voir non plus.

— On est hors de vue, annonça-t-il, les mains sur les cuisses. On est à des kilomètres.

— Vaut quand même mieux continuer, dit Tish.

— Ah ouais ? rétorqua Sam.

— Bien sûr.

— Sauf qu'on fuit pas les bonnes personnes, marmonna Sam en se tortillant pour soulager son flanc endolori.

— Haut les cœurs, moussaillon ! s'exclama le Kid. On l'a fait. Fini le cycle infernal, de Charybde en Scylla.

— Tu connais le reste de l'expression, n'est-ce pas ? demanda Sam.

— Quelle expression ?

— De Charybde en Scylla ?

— Je viens de l'inventer.

— Te fous pas de moi !

— Pas du tout. J'suis le phénix des mots.

— Bah, et puis qu'importe, abdiqua Sam en se redressant pour jeter un regard alentour.

Ils étaient dans une de ces rues sans âme, bordée de bureaux et de banques, qui respirait l'ennui. Ed lui avait raconté qu'avant c'était un vaste quartier d'affaires, où les gens venaient travailler, sans que personne n'y habite à proprement parler. De fait, on n'y trouvait aucun des commerces usuels sinon des sandwicheries et autres cafés.

L'ennui ne le dérangeait pas, bien au contraire. La dernière chose dont il avait besoin pour l'heure, c'était d'effervescence. Finalement, peut-être qu'il se faisait du souci pour rien. Tout était immobile et silencieux. Pas un chat. Aucun signe de vie en dehors de quelques pigeons.

Jusqu'ici tout va bien.

Pour autant, il savait que les apparences étaient souvent trompeuses. N'était-ce pas tout près d'ici que Tish et ses copains avaient été attaqués ? Ne restait plus qu'à espérer que tous les adultes soient en train de dormir, terrés dans leurs caves.

— Faut pas traîner, recommanda Tish. Plus tôt on aura traversé cette zone, mieux on se portera.

— Ça vous a pris combien de temps, à l'aller ?

— À peu près une heure.

— Seulement ?

— Bah, entre une et deux. Difficile d'être précis vu que, quand ils ont commencé à nous traquer, on s'est perdus. Maintenant, Sam on y va, d'accord ? On peut parler en courant.

— En marchant vite, nuança Sam. Je ne cours pas pendant deux heures. J'suis pas Superman.

— C'est pas ce que je dis. C'est juste le temps qu'on soit hors de danger.

— Et c'est à partir d'où ?

— Pour être franche, j'en sais rien. Ce sont les enfants de la Tour qui ont inventé cette idée de zone. Nous, on l'appelle pas comme ça. On ne la mesure pas.

— Mais, en général, vous n'y allez pas ?

— Non. Tout le monde sait que c'est dangereux. Donc on mollit pas, d'accord ?

— D'accord.

À petites foulées, Sam rattrapa ses compères. Il avait dégainé sa dague et la tenait fermement. Cela lui donnait une certaine assurance, même s'il savait pertinemment que, s'il voyait un adulte, il partirait en courant dans la direction opposée, sans demander son reste. Un tas de gravats encombrait toute la route. Au milieu des décombres, gisaient deux squelettes, leurs os emmêlés dans un fatras de fer à béton, de briques, de câbles et de meubles calcinés.

Soudain, ils entendirent un son rythmé. Ça semblait venir d'une rue adjacente. Comme le martèlement du métal contre la pierre. Le genre de bruits qui, avant, résonnaient sur les chantiers de construction. Les enfants s'immobilisèrent, tendant l'oreille. Le bruit cessa. Ils attendirent. Rien.

Ils se remirent en route et, aussitôt, le bruit reprit ; cette fois, en semblant venir d'une autre direction.

— Z'avez entendu ça ? demanda Sam, immobile comme une statue au milieu de la rue.

— C'est rien, fit Tish. Un oiseau ou je ne sais quoi.

— T'as déjà entendu un oiseau faire ça ?

— Non, mais qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? Allez, on y va !

— Quel oiseau fait un bruit pareil ?

— Sincèrement, ça pourrait être tout et n'importe quoi.

— On ferait mieux de rentrer. J'aime pas ça.

— On ne va pas rebrousser chemin maintenant ! On a fait le plus dur.

— OK, mais c'est encore super loin. J'aurais jamais dû t'écouter. C'était une mauvaise idée. On ferait mieux de rentrer et de parler à Ed. Le persuader.

Brutalement, Tish entra dans une colère noire.

— On ne rentre PAS ! aboya-t-elle sous le nez de Sam. Fais pas ton mollusque ! Tout va bien.

Puis elle le prit par la manche et le poussa dans la rue.

Durant les quelques instants qui suivirent son coup de gueule, un lourd silence plana, et puis le cliquetis, le martèlement et les coups recommencèrent, semblant venir de toutes les directions.

— Dong, dong, sonne le glas de nos espérances, dit le Kid.

— Merci de me remonter le moral, fit Sam.

— J'aime pas ça, capitaine.

— C'est juste quelque chose qui cogne à cause du vent, lança Tish. Ça veut rien dire.

— Quel vent ? demanda Sam en se dégageant d'un coup d'épaule avant de rengainer sa dague dans sa ceinture et de défourailler son épée.

Le Kid en fit autant.

— Prêt à toute éventualité, dit-il. Osez approcher, manants, et je vous transperce le gésier !

Ils avançaient dans la rue à grands pas, les bruits suivant leur allure. Droit devant, ils pouvaient voir la haute silhouette blanche de Saint-Paul s'élever vers le ciel. Une migraine lancinante tambourinait dans le crâne de Sam. Il avait mal partout à force d'être crispé.

Il avisa un panneau indiquant la station de métro Mansion House et, subitement, son mal de tête empira. Inconsciemment, il ne pouvait s'empêcher d'associer le logo du métro londonien à un dédale de tunnels obscurs peuplés d'adultes affamés.

Et puis il eut un coup au cœur.

La route devant eux était complètement bloquée par une sorte de barricade formée par un bus calciné, un empilement de voitures encastrées les unes dans les autres ainsi que par divers débris. Les enfants étaient forcés de l'escalader, ou bien de la contourner par une rue perpendiculaire.

Celle-là même où continuaient de résonner les bruits.

Tap-cling-tap-cling-tap-tap-tap…

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Sam en interrogeant Tish du regard. Vous êtes passés par ici en venant ?

— Franchement, c'était un peu la panique.

— Pitié, se lamenta Sam. On fait demi-tour.

— On y est presque.

— Mais jamais de la vie. Trafalgar Square est encore à des kilomètres.

— Je veux dire, hors de la zone.

— Je me barre.

— Tiens, j'aurais pas cru que t'étais une poule mouillée, lança Tish.

— P'tit Sam n'est pas une poule mouillée, mère supérieure, intervint le Kid. Il a juste les méninges bien ordonnés sous son scalp. On n'a pas assez préparé notre coup. On a fait un choix. Maintenant, c'est fifty-fifty. Un aller simple pour *danger zone* ou la maison.

— Par ici, indiqua Tish en leur tournant le dos et en commençant à gravir la barricade.

Sans autre choix que de la suivre, Sam et le Kid escaladèrent le monticule.

Arrivés au sommet, ils entendirent Tish jurer et la trouvèrent clouée sur place, tremblant de tous ses membres.

Cinq adultes attendaient de l'autre côté, à l'affût.

17

— Ah, bravo, dit Sam. Bien joué ! On fait quoi maintenant ?

— Vous voulez appeler un ami ? demanda le Kid.

— Non, je veux retourner à la Tour.

— C'est votre dernier mot ?

— Oui, répondit sèchement Sam en tournant les talons et en commençant à redescendre la barricade.

Pratiquement arrivé au bas du monticule, son fourreau se prit dans quelque chose et Sam fit la culbute. Dans sa chute, il se cogna le bras sur une portière de voiture avant de se retrouver les quatre fers en l'air, jurant tant et plus et luttant contre les larmes. Tish et le Kid se précipitèrent à son secours.

— Ça va ? demanda Tish.

— Non, ça va pas. Je me sens idiot. Qu'est-ce qu'on fait là ?

— Voulez-vous appeler un ami ? demanda encore le Kid.

— La ferme, coupa Sam que les plaisanteries du Kid avaient cessé d'amuser. Tu peux pas te taire cinq minutes ?

Alors qu'il ramassait son épée, il réalisa qu'ils étaient pris au piège. Traînant des pieds, un groupe d'adultes plus important remontait la rue dans leur direction pendant que d'autres arrivaient du sud.

Ils étaient aussi craintifs et menaçants que le premier groupe, à l'image des chiens sauvages qu'il avait vus, un jour, dans un documentaire animalier. Ils restaient en meute, progressant à petits pas, le temps d'étudier leurs proies et de préparer leur attaque. Il y en avait de tous âges, à tous les stades de décomposition, leur peau et leurs vêtements si noirs et si graisseux qu'on avait l'impression qu'ils portaient des combinaisons de plongée.

Sam jura de nouveau. Un cocktail de peur, de rage et d'apitoiement sur son propre sort faisait trembler tout son corps.

— Par ici, dit Tish en se précipitant dans une allée partant de la rue principale.

Sam et le Kid lui emboîtèrent le pas. Pas le temps de réfléchir. Ne restait qu'à courir. Courir à en perdre haleine.

En admettant qu'il s'agisse d'une embuscade, celle-ci avait été mal préparée. Les adultes avaient laissé l'allée totalement libre.

À moins bien sûr que ce ne soit une ruse pour les attirer précisément à cet endroit…

Une embuscade ? Sois pas idiot. Les adultes ne prévoient rien.

Sauf que, là, on était dans la terre vaine. Là où les règles habituelles cessaient d'avoir cours. Là où les adultes se comportaient différemment. En tout cas, c'était ce qu'Ed avait dit : qu'ils étaient imprévisibles, qu'ils faisaient des trucs bizarres. D'ailleurs, c'était pour ça que c'était si dangereux.

Et pour ça aussi que c'était interdit d'y aller.

Pourquoi avait-il écouté Tish ? Quelle mouche l'avait piqué ? C'était horrible. Il se sentait tellement en sécurité à la Tour qu'il en avait oublié la terreur qui régnait dans les rues. Il l'avait tout bonnement évacuée de ses pensées. Ces affreux moments passés entre Holloway et la Tour. Quand il avait eu si peur qu'il s'était fait pipi dessus et qu'il s'était roulé en boule, pétrifié, tel un misérable paquet de nerfs à vif. D'ailleurs, une partie de lui voulait en faire autant maintenant : se recroqueviller par terre et attendre d'en finir.

Mais une part de lui plus importante encore lui ordonnait de courir.

Il faisait sombre, dans la ruelle. Les hauts murs semblaient s'incurver au-dessus de leurs têtes. Une série d'anciens ateliers de retouche et de pubs aux devantures noir et or s'alignaient de part et d'autre de la rue. Rien à voir avec les immeubles modernes de l'avenue. Brutalement, on plongeait

dans le Londres historique, un décor rappelant les adaptations télé de Dickens.

Sauf que les œuvres de Dickens ne mettaient pas en scène des enfants pourchassés par des adultes cannibales.

Tandis qu'il courait, Sam entendait l'écho du martèlement se propager partout autour de lui. Beaucoup plus proche. À croire qu'il résonnait juste à côté de lui… au-dessus de lui… dans sa tête…

Pourtant, il ne voyait rien.

Cours et tais-toi.

Ils arrivèrent à un carrefour. La route de gauche était bloquée par une autre barricade.

— Courez ! cria Tish. Vous arrêtez pas.

Courir où ? pensa Sam. Ils auraient dû se diriger vers la Tour au lieu de s'enfoncer dans la zone. Enfin, bon, la balle était dans le camp des adultes maintenant. Dans quelle direction allaient-ils pourchasser les trois enfants ? Tout dépendait de ça.

Une grande église de briques rouges s'élevait devant eux, longée, sur la gauche, par une ruelle.

Sam appela Tish.

— Tu sais où on est ?

— À gauche.

Ils contournèrent l'église en courant et débouchèrent dans un petit square. Un arbre biscornu étendait ses branches vers le ciel, juste à côté de la statue d'un homme qui ressemblait à un pirate.

Le boum-boum était encore plus fort ici. Graduellement, Sam comprit que tous les coins sombres, les encadrements de portes, les angles des murs, les marches et même quelques voitures garées regorgeaient d'adultes. Tapis dans l'ombre par petits groupes, ils avaient tous quelque chose en main : bouteilles, pavés, briques, os ou morceau de métal, avec lesquels ils battaient la mesure. Une symphonie de l'horreur.

Pour l'instant, néanmoins, ils n'attaquaient pas.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Sam.

Les pas de leurs poursuivants résonnaient dans l'allée.

— On y est presque, dit Tish.

— Presque où ? répliqua Sam. Sois pas débile, on n'est près de nulle part.

— J'suis pas débile, répliqua Tish. Me traite pas de débile.

— C’est pas toi qui nous as amenés ici ? accusa Sam en prenant soin de ne pas élever la voix. En plein dans la gueule du loup.

— C’est Nibelheim ici, commenta le Kid.

— Si on continue d’avancer, peut-être qu’ils ne nous poursuivront pas, proposa Tish, sans relever la remarque du Kid.

— Qu’est-ce qu’y font ? demanda Sam.

— Comment veux-tu que je sache ? répondit Tish. Arrête avec tes questions.

— Ce sont les nains qui martèlent leur or, dit le Kid, sans susciter de réaction.

Ils se remirent en marche, lentement, vers l’autre bout du square, qui donnait sur une rue plus large, faisant tout leur possible pour ne pas déranger les adultes, mais s’attendant à ce que, d’un instant à l’autre, ceux-ci jaillissent de leurs cachettes et leur tombent dessus.

Durant un moment, ils purent croire qu’ils allaient s’en tirer : les adultes se contentaient de les suivre de leurs yeux vides tout en continuant leur tapage. Contenue par les immeubles environnants, une forte puanteur flottait dans l’air et les prenait à la gorge. Sam faisait son possible pour ne pas regarder les pères et les mères de trop près, détournant les yeux de leur peau grêlée, de leurs furoncles, de leurs kystes et de leurs chairs en putréfaction qui disparaissaient sous des carrés de mousse verdâtre.

Et ce tintamarre qui ne cessait de résonner dans leurs crânes, jusqu’à l’obsession !

— Le Klick Klick Klan, murmura le Kid.

— Chut, fit Sam.

— On devrait aller dans la grotte d’Alberich.

— *Tais-toi*…

Et puis il y eut du mouvement. Une mère enflée à faire peur sortit péniblement d’une voiture et s’approcha d’eux en traînant la jambe. Ce fut comme un signal. Partout les adultes arrêtèrent de cogner, se redressèrent et se dirigèrent vers eux.

18

Pivotant sur lui-même, Sam ne mit pas longtemps à comprendre que la sortie du square était bloquée. Et que le cercle des adultes se refermait sur eux.

— Crois-moi, Siegfried, dit le Kid d'un ton urgent, sans prendre la peine de baisser la voix. Il faut qu'on aille dans la grotte d'Alberich.

Sam l'insulta.

— On n'a pas le temps pour ces conneries !

— Écoute-moi, tête de pioche, répondit le Kid. Je connais cet endroit. J'y suis déjà venu. La statue là-bas, c'est celle de ce bon vieil Alberich. Et cet arbre, c'est la cendre blanche, le fabuleux espoir immaculé. Et sous ses racines se trouve la grotte d'Alberich.

— De quoi tu parles ? demanda Sam d'une voix tremblante.

Il jeta un coup d'œil à la statue.

— Où tu vois Alberich ? répliqua-t-il. Y a marqué John Smith.

— Fais-moi confiance, dit le Kid. Je suis le roi des tunnels, tu te souviens ? Le rat de Montégout. On peut encore s'en sortir.

— Tu veux dire qu'on est près d'une entrée de tunnel ?

— Tu vois que t'es pas si cloche, quand tu veux.

Sur ce, le Kid démarra en trombe, les deux autres lui emboîtèrent le pas. Un nombre croissant d'adultes se tenaient autour d'eux, les pressant de

toutes parts.

— Va falloir couper le gâteau ! cria le Kid en levant son épée au-dessus de sa tête et en chargeant un groupe d'adultes, sa robe flottant au vent.

Il donna un ample coup de lame, et les adultes reculèrent. Juste derrière lui, Sam agitait son épée en poussant un cri de guerre strident.

Armes au poing, ils se frayèrent un chemin jusqu'à la lisière du square. Non loin du mur de l'église, se trouvait une grosse plaque d'égout. Le Kid rengaina son épée et se mit à genoux. Se marmonnant à lui-même un flot de syllabes compulsives, il sortit un outil en métal de la poche de son blouson, le coinça dans l'une des manicles et commença à soulever la plaque. Tish s'accroupit près de lui pour l'aider à la faire glisser sur le côté pendant que Sam, toujours hurlant, lançait des coups d'épée à tout-va pour tenir les adultes à distance.

Lorsque l'ouverture fut dégagée, le Kid se faufila à l'intérieur. Tish lui emboîta le pas, et enfin Sam. Dos aux adultes, celui-ci serra son épée contre lui afin de ne pas se blesser, puis se jeta dans le trou avec tant d'affolement qu'il se cogna douloureusement les côtes et s'écorcha la peau sur toute la longueur des tibias.

Une échelle était scellée à la paroi. Sam s'y accrocha comme il put et s'enfonça dans les ténèbres. Pas le temps de remettre la plaque d'égout en place. Au-dessus de lui, trois adultes penchaient la tête dans le puits. Des filets de bave tombaient de leurs babines, frôlant Sam avant de s'écraser, deux mètres plus bas.

Un des adultes s'engagea tête la première dans l'ouverture rectangulaire, bloquant toute lumière.

— Attention ! hurla Sam.

Soudain, une lourde masse s'abîma dans le puits, le frôlant, avant de heurter le sol avec un bruit sourd.

— Bien fait, se réjouit-il. Sacrés salopards d'adultes.

Le faisceau d'une lampe creva l'obscurité et dansa sur la paroi, aidant Sam à descendre les quelques barreaux restants. Tish et le Kid avaient tous deux allumé leur torche. Avec la sienne, le Kid éclaira l'adulte qui avait fait le saut de l'ange. Un jeune père, encore vivant, mais dont la colonne vertébrale était brisée. Il tressautait pitoyablement en crachant comme un chat en colère. Tish lui balança un coup de pied dans la tête qui l'immobilisa.

— Suivez-moi, lança le Kid en s'engageant au petit trot dans une galerie au plafond si bas qu'il les obligeait à baisser la tête.

De vieux réseaux de câbles couraient le long des parois de briques, suintantes d'humidité. Ici et là, des panneaux d'avertissement poussiéreux. Des flaques d'eau par terre.

— Où on est ? demanda Sam. Il va où ce tunnel ?

— Ils se rejoignent tous, répondit le Kid. Le métro, les égouts, le gaz, l'électricité, les collecteurs et les galeries des vers. Inutile de demander au Kid qui est qui. Pour lui, c'est juste des tunnels. Des tunnels et des cavernes. Je leur ai tous donné un nom pour pouvoir m'en souvenir. Ici, c'est la grotte d'Alberich, le domaine des nains. Je me disais bien que le boum-boum me rappelait quelque chose. Je l'ai déjà entendu un jour que j'étais en exploration.

— C'est qui Alberich ?

— La statue, là-haut, je sais bien que c'est pas Alberich. Alberich est un nain. Feu mon bien-aimé grand-père, Dieu ait son âme, était un fan d'opéra. Il avait des tonnes de vieux disques noirs qui faisaient trembler son petit appartement. Certains ont déteint sur moi. Parmi eux un morceau que je ne me lassais pas d'écouter. Un machin féroce, d'une puissance envoûtante. *L'Anneau du Nibelung*, *L'Or du Rhin*, quand on descend dans la grotte d'Alberich et que les enclumes des dieux retentissent pour réveiller les collines endormies. Le Kid adorait cette musique, tout comme son grand-père.

— OK, mais ça va où ? demanda Tish en éclairant la galerie sinueuse avec sa torche. Y a une autre sortie ?

— Pas une, des centaines. Tout dépend de l'endroit où tu veux aller.

— Bon, très bien. Attendez.

Joignant le geste à la parole, Tish se figea et tous trois s'immobilisèrent, les épaules voûtées pour éviter de se cogner la tête au plafond.

— T'as dit que c'était relié au métro, c'est bien ça ? demanda Tish.

— Les galeries du métro ? Ouais.

— Pitié, pas le métro, coupa Sam.

— Chut, ordonna Tish avant de demander au Kid s'il pouvait les emmener à la station Saint-Paul.

Le Kid se gratta la tête.

— Mmh, c'est laquelle celle-là ? dit-il. Vois-tu, le Kid ne lit pas. C'est pas un homme des vieux hiéroglyphes.

— Central Line, répondit Tish. Ligne rouge. On doit pas être loin. Saint-Paul est juste de l'autre côté du mur, en allant vers l'ouest.

— Est, ouest, nord, sud, veaux, vaches, cochons, tout ça n'a pas grand sens pour le Kid.

— Exact, dit Sam. En plus, j'veux pas aller dans le métro. Ça grouille de crevards là-dedans. N'importe où, mais pas là.

— Quelle autre possibilité on a ? s'enquit Tish. Le Kid sait ce qu'il fait. Il a l'habitude de ces tunnels.

— Mais c'est pas pour autant que j'aime crapahuter là-dedans, protesta le Kid. Encore moins ici. Dans Nibelheim. Avant, cet endroit me fichait une trouille bleue. Avec les nains d'Alberich là-haut. Le Klick Klick Klan.

— On va y aller prudemment, dit Tish, mais, quoi qu'il arrive, il va bien falloir qu'on remonte au niveau de la rue.

— Pas faux, agréa Sam.

— Au plus court, j'imagine ? supposa le Kid. Donc longer les rails et puis remonter par une station. (Il prit la main de Sam et la serra.) T'es avec moi ou avec le Dahut ?

— Avec toi, répondit Sam d'un ton ferme.

Le Kid lui adressa un clin d'œil, après quoi, il reprit sa route dans la galerie, fredonnant doucement quand il ne baragouinait pas à propos des nains.

Sam cala son pas sur le sien.

— J'suis désolé, dit-il.

— D'quoi ?

— Ben… Là-haut, dans le square, désolé de t'avoir mal parlé. J'étais pas moi-même.

— T'inquiète, Salicorne, fit le Kid. Si je pouvais jacter plus clairement, je le ferais, mais les mots se mélangent dans ma bouche, y se tordent et y convulsent, pour, finalement, ne pas sortir comme je l'aurais voulu. Mais on leur a montré qui était le patron à ces tam-tameurs. On s'est bien foutu de leurs pommes cuites.

— Ouais, rit Sam, en proie à une légère bouffée d'hystérie.

Pourtant, ils étaient loin d'être hors de danger. Et il le savait pertinemment, faisant de son mieux pour évacuer l'idée qu'ils allaient s'enfoncer dans les tunnels du métro.

Il y avait une autre échelle à l'autre bout de la galerie, à ceci près qu'elle menait encore plus bas, dans les entrailles de la terre, plutôt que vers

la lumière du jour. Le Kid prit sa torche entre ses dents, bondit sur l'échelle comme un cabri et disparut dans les ténèbres. Tish était moins sûre d'elle ; quant à Sam, il avançait lentement, soucieux de ne pas se prendre les pieds dans son fourreau.

Au fond, ils découvrirent un réduit rempli d'équipements électriques. Et deux portes.

— Par là, il y a encore plus de goulets et de salles, indiqua le Kid en désignant les deux portes. Par là, ça mène aux voies.

— Qu'est-ce qui serait le plus rapide ? Remonter là-haut ? demanda Sam en levant les yeux au plafond.

Pour toute réponse, le Kid haussa le menton vers la deuxième porte.

— Très bien, acquiesça Tish. On s'assure que la voie est libre et si c'est bon, on dégage. J'ai pas plus envie que vous de m'éterniser là-dessous.

Le Kid ouvrit la porte puis conduisit les deux autres dans une coursive au bout de laquelle se dessinait une ouverture de forme ovale. Approchant du portique, il rampa à quatre pattes puis s'allongea à plat ventre avant de passer la tête dans le trou et d'inspecter les alentours à la lueur de sa torche.

— Rien à signaler, dit-il en entamant la descente d'une troisième échelle.

Bientôt, tous trois se retrouvèrent debout près de l'interminable serpentin des rails étincelants du métropolitain. Aucun signe de vie.

Ce qui ne rassurait pas du tout Sam. Sa poitrine se soulevait. Se trouver là réveillait bien trop de souvenirs. Il sentait monter l'angoisse. Avant ce jour, il n'avait jamais été claustrophobe, ce qui ne l'empêchait pas de se sentir à la fois oppressé et exposé. Ses jambes tremblaient, menaçant à tout instant de se dérober sous lui.

— Sortons d'ici le plus vite possible, d'accord ? dit-il en tentant vainement de maîtriser sa voix.

Tish fit passer devant elle son sac à dos puis fourra la main à l'intérieur, à la recherche du plan de la ville. Au dos, il y avait un plan du métro, qu'elle étudia à la lueur de sa lampe.

— Regardez, dit-elle. Logiquement, on est sur Central Line. On devrait être pile au-dessous du square. Enfin, faut espérer. Donc si on se dirige vers l'ouest, on tombe sur Saint-Paul.

— Y a une station près de la Tour, intervint Sam. On pourrait essayer d'y aller.

Il arracha le plan des mains de Tish et tenta de se repérer. Il n'avait pas baissé les yeux sur le plan qu'un frisson glacé lui parcourait l'échine.

— On va à Saint-Paul, annonça-t-il d'une voix tremblante en rendant le plan à Tish.

— Quoi ? C'qu'y a ?

— Si on va dans l'autre sens, on tombe sur Bank.

— Et alors ?

— Ah, oui, ça me revient maintenant, dit le Kid. C'est l'ossuaire ; là où Sam était retenu par les éleveurs de bipèdes. Cette vieille sorcière doit toujours y être. Donc c'est pas bon.

— OK, mais Saint-Paul, c'est par où ? demanda Tish.

— Attends, j'essaie de me rappeler.

— Honnêtement, j'ai perdu tous mes repères, confia Tish. Mais toi, t'as bien une idée ?

— Par là, indiqua le Kid en pivotant face au tunnel.

Et puis, alors que les autres l'avaient rejoint, il fit volte-face et se ravisa.

— Non, par là.

— Par où, le Kid ? grogna Tish.

Les yeux plissés, celui-ci plongea le regard au fond du tunnel.

— J'ai le sentiment que ceci est la direction de l'espoir, de la liberté, des petits oiseaux et des arbres à jus de pomme.

Il tendit son pouce par-dessus son épaule.

— La folie est sur cette pente.

— D'façon, on n'a pas le choix, se lamenta Sam en se retenant au Kid à l'instant où ses genoux le lâchaient.

— Euh, quoi de neuf, docteur ?

— Éclaire le long des rails.

Le Kid s'exécuta. Les faces livides et glabres de trois adultes apparurent dans le faisceau de la torche. On aurait dit des varans des cavernes : de grands yeux noirs, des ongles comme des griffes. À première vue, ils avaient l'air en bonne forme, secs et nerveux, se déplaçant vite.

— On se taille, fit le Kid.

Tous trois démarrèrent en trombe, trébuchant sur les traverses.

Sam sentait le souffle des adultes dans son dos.

Il ne voyait pas à plus de vingt mètres. Le tunnel prit la forme d'une courbe. Il priait pour qu'il y ait un quai après le virage ou au moins, une issue. Et il priait aussi pour que ce ne soit pas la station Bank. Jamais il ne

supporterait de revoir l'horrible rame dans laquelle il avait été retenu prisonnier, encore moins le wagon boucherie, rempli de morceaux de corps humains.

La courbe était atrocement longue, aussi s'écoula-t-il d'interminables secondes avant que leur horizon se dégage.

— Bingo ! lâcha Sam

La torche de Tish éclaira enfin l'angle d'un quai.

Et si c'était la mauvaise station ?

— T'arrives à lire les panneaux ? demanda-t-il d'une voix hachée.

— Pas encore, répondit Tish.

Ils coururent quelques instants en silence et Tish s'écria :

— Saint-Paul ! C'est Saint-Paul ! Ouais ! Gagné ! Bien joué, petit.

Bientôt, le tunnel s'élargit et ils débouchèrent dans la station. Ça puait là-dedans. Une atroce odeur de déjections humaines flottait dans l'air, prenant Sam à la gorge. Des monticules d'os et d'ordures jonchaient le quai.

Pourtant, en dehors des trois adultes à leurs trousses, jusqu'à présent, ils n'avaient croisé personne d'autre. Les enfants grimpèrent sur le quai et cherchèrent du regard un panneau indiquant la sortie parmi les stalactites de crasse qui pendaient du plafond. Sam regardait encore en l'air quand un corps jaillit des ténèbres et le percuta de plein fouet. Il chuta violemment. Il en eut le souffle coupé. Un flash de lumière crue passa devant ses yeux.

Quelqu'un l'avait attaqué. Heureusement, emporté par son élan, l'assaillant avait basculé par-dessus la bordure du quai et était tombé sur les rails. Durant quelques instants, Sam fut trop choqué pour réagir. Il restait allongé par terre, à l'écoute des nombreux mouvements autour de lui. Le plastron l'avait certes protégé, mais il l'avait également meurtri.

Il savait qu'il ne pouvait pas rester comme ça. Il prit une profonde inspiration, s'assit et essaya d'y voir clair. L'attaquant avait aussi bousculé Tish, qui avait fait tomber sa torche. En roulant sur le sol, la lampe avait révélé plusieurs jambes d'adultes sur le quai. Le Kid avait trouvé la sortie. Il les exhortait à le suivre.

Tish remit Sam debout pile au moment où les trois adultes qui les pourchassaient émergeaient du tunnel. De toute évidence, ils appartenaient à un groupe rival car une bagarre éclata aussitôt entre eux et le père qui était tombé sur les rails. Deux mères se glissèrent par-dessus la bordure du quai pour lui prêter main-forte.

Toute cette confusion offrit une chance inespérée aux enfants qui, une fois encore, fuyaient ventre à terre, à l'assaut d'un immense escalator immobilisé. Ils grimpaient à en perdre haleine, deux marches à la fois, toussant dans les nuages de poussière que provoquaient leurs pas. Sam avait du mal à suivre. Ses jambes commençaient à le faire souffrir. Son pantalon était poissé de sang. Il boitait de plus en plus. Il avait l'impression que tout son corps avait été roué de coups de batte. Il était couvert de bleus et d'entailles. Soudain, il ressentit une affreuse douleur à la poitrine, comme un coup de poignard. Au point qu'il se demanda s'il n'était pas en train de faire une crise cardiaque.

Ça faisait ça, comme effet ?

Tish lui prit la main.

— Allez, Sam, dépêche. On va quand même pas te laisser ici.

Sam comprit que, dans la bataille, il avait perdu son casque. Ses yeux se mouillèrent de larmes. Dans son dos, il entendait déjà résonner le pas et les grognements des adultes lancés à leur poursuite.

— Allez, encore un petit effort, hurla Tish. Je vois la lumière…

Sam était trempé de sueur et proche de l'épuisement lorsqu'ils atteignirent enfin le guichet. Les deux autres bondirent par-dessus les tourniquets, quand lui, à bout de forces, se baissa maladroitement pour passer en dessous. Une lumière aveuglante pleuvait des bouches donnant sur la rue. Sam mit sa main devant ses yeux et courut, ne pensant plus qu'à une chose : émerger à la lueur protectrice du soleil.

Ils prirent à gauche et se précipitèrent dans un escalier.

Et puis ils s'arrêtèrent.

Les grilles métalliques étaient tirées, barrant le passage… et cadenassées par une chaîne.

19

Sam s'accrocha à la grille et la secoua en hurlant des jurons. Le pire, c'était qu'il voyait parfaitement bien à travers les barreaux. De l'autre côté s'étendait une rue déserte, inondée de soleil.

De ce côté-ci…

De longs gémissements plaintifs montaient des profondeurs de la station, entrecoupés de toux et de grognements rauques. Les adultes avaient atteint les guichets.

— Putain de merde ! éructa Sam en balançant des coups de pied sur la grille.

Jamais ils ne réussiraient à la forcer.

— J'aurais dû y penser, se lamenta Tish. J'avais oublié.

— Quoi encore ? dit Sam en se cognant la tête à la grille plusieurs fois de suite.

— Y a une autre sortie.

— Tu veux dire qu'il faut redescendre là-dedans ? rétorqua Sam avec colère en pointant du doigt l'escalier menant aux guichets. Et qu'est-ce qui te fait penser que cette autre sortie ne sera pas bloquée elle aussi ?

— Ben, vas-y, je t'en prie, hurla Tish. C'est quoi ton idée ? T'as un plan ?

— Je te rappelle que c'est toi qui nous as amenés ici, lui fit remarquer Sam.

— Non, c'est pas moi. C'est le Kid. Alors, Kid, comment on se sort de là ?

— Qu'est-ce que j'en sais ?

Pour toute réponse, Tish se cramponna aux barreaux et hurla à pleins poumons :

— À l'aide ! Au secours ! Aidez-nous !

— J'pense pas que ce soit une bonne idée, fit Sam. Les seules personnes qui vont t'entendre, c'est des adultes. Tout ce que tu vas obtenir, c'est en attirer d'autres.

Ignorant la remarque, Tish continuait d'appeler désespérément à l'aide. Sam se tourna alors vers le Kid.

— Peut-être qu'on pourrait effectivement essayer l'autre sortie, dit-il, la bouche si sèche qu'il peinait à articuler distinctement. En tout cas, il faut qu'on tente kekchose.

Laissant Tish à ses hurlements, ils descendirent prudemment les marches. Les premiers adultes (les plus vaillants, ceux qui possédaient encore quelques ressources) arrivaient en haut de l'escalator. Cinq : trois pères et deux mères. Par chance, le brutal passage de l'ombre à la lumière leur était beaucoup plus douloureux qu'aux enfants. Ils reculèrent vivement, en grimaçant et en crachant. Assez près néanmoins pour que Sam puisse les distinguer.

Leurs yeux rouges, leurs dents noires, leurs croûtes galeuses et leurs furoncles.

Il savait parfaitement que, d'ici quelques minutes, ils s'enhardiraient. Quand un adulte a flairé une proie, il ne la lâche plus.

Il dégaina son épée.

— On peut pas les éliminer tous, dit le Kid. Va y en avoir de plus en plus.

— Au moins quelques-uns, répliqua Sam en se cramponnant à son épée, atrocement lourde.

Pire, il se sentait faible et inconsistant. Qui comptait-il berner avec sa lame étincelante ? Il n'était pas chevalier, rien qu'un enfant de neuf ans. Il pourrait éventuellement en blesser quelques-uns, mais quelles chances avaient-ils d'en tuer un seul ? Il avait bien participé à quelques séances d'entraînement, à la Tour. Il avait adoré. Mais, là, c'était différent.

C’était pour de vrai.

Un adulte trouva le courage d’avancer, plissant les paupières au point que ses yeux n’étaient plus que deux têtes d’épingle. Il clopina jusqu’aux tourniquets et essaya maladroitement de s’y faufiler. Face à l’impossibilité de la chose, il se laissa tomber par terre et entreprit de ramper par-dessous. Exactement comme Sam l’avait fait.

— Dans tes rêves ! s’exclama le Kid en bondissant, sabre au clair.

Et il abattit l’arme sur la tête du père. Malheureusement, la lame heurta le caisson d’alu et se brisa net. Le coup ne lui en avait pas moins arraché un bout de crâne. Un sang aqueux s’épanchait de la plaie débordante de gelée grise, à côté d’une section d’os d’un blanc immaculé. Le père se tordait de douleur. Le Kid le frappa de nouveau, avec le bout ébréché de son épée, lui sectionnant l’oreille.

De son côté, Sam était si concentré sur l’assaut de son compère qu’il en avait négligé l’avancée des autres adultes, sur le point de franchir les barrières. Il se précipita et, soucieux de ne pas subir la même mésaventure que le Kid, porta le fer contre une mère chauve, à hauteur d’épaule. C’est à peine si la pointe de l’épée perça la peau. Pour toute réaction, la mère le regarda d’un air absent et sa langue sortit de sa bouche. Il porta un nouveau coup d’estoc, visant le même endroit, sans faire plus de dommage qu’aviver la colère de la mère, qui riposta en tentant d’attraper la lame. Ses doigts ne s’étaient pas refermés que Sam tirait un coup sec pour se libérer.

Le fil de l’épée dégoulinait de sang. Sam s’aperçut alors qu’il lui avait sectionné les tendons des doigts.

Mais il en fallait plus pour l’arrêter.

Des êtres humains normaux auraient sans doute reculé, refroidis par la vue des armes, craignant d’être blessés. Les croulants n’avaient pas les idées assez claires pour cela. Ils n’avaient aucune conscience du danger.

Ce qui les rendait particulièrement dangereux.

Au-dessus d’eux, Tish continuait d’appeler à l’aide en cognant des deux poings contre la grille.

Le premier adulte parvint finalement à se redresser en se tenant à la barrière. Le Kid l’avait en partie déchiqueté et poursuivait ses attaques avec son épée cassée. À chaque coup, il lui enlevait un morceau et, pourtant, le père revenait toujours à la charge.

Se détournant de la femme blessée, Sam se porta au secours du Kid et planta son épée dans le dos du père. Il sentit la pointe riper sur les côtes et

sut d'emblée qu'il lui faudrait se montrer plus tranchant s'il voulait toucher un organe vital.

Il baissa la mire et lança un coup sous la cage thoracique, et, cette fois, la pointe s'enfonça plus profondément. Toutefois, avant qu'il ait pu porter un nouveau coup, deux autres crevards passaient par-dessus la barrière. Sam se retourna et lança un ample coup, écharpant l'un d'eux au biceps.

Insuffisant.

Maintenant que le hall était envahi d'adultes, tous les cinq avançant ensemble, dans un même élan vengeur, le Kid et Sam étaient forcés de battre en retraite.

Le seul petit avantage dont disposait Sam, c'était que les adultes semblaient encore très gênés par la lumière. Ils détournaient la tête et se grattaient, comme si les rayons du soleil les brûlaient.

Sam frappa de nouveau, à mi-hauteur. Cette fois avec davantage de réussite. La pointe de son épée lacéra le ventre de la femme à qui il avait déjà coupé les doigts. Elle vomit un torrent de sang noir qui se répandit sur sa poitrine, se confondant avec la tache cramoisie qui grossissait à vue d'œil sur sa robe.

Fort de ce succès, il frappa encore.

Et rata son coup.

Épaule contre épaule, le Kid et lui reculèrent vers l'escalier, se laissant guider par les cris que continuait de pousser Tish.

À quoi bon appeler à l'aide ?

Sam jura. Ils n'en étaient plus là… Bientôt, ce serait au corps à corps qu'il faudrait se battre. Quelles chances auraient-ils alors ? Un des pères faisait deux fois sa taille. Et ses bras nus, sous les croûtes et les bubons, laissaient paraître de longs muscles noueux.

Sam n'était pas assez fort pour tenter quoi que ce soit. Ce n'était qu'un gamin. Pas assez costaud pour tirer un réel profit de son épée. Son bras lui faisait un mal de chien tandis qu'il lançait pitoyablement son arme devant lui, un coup à droite, un coup à gauche, comme un pendule.

Il y voyait de moins en moins à travers le rideau de larmes qui emplissaient ses yeux.

Il trébucha dans l'escalier. Ce n'était qu'une question de secondes avant qu'il se retrouve acculé, dos à la grille. Les adultes avaient faim, à tel point qu'ils en oubliaient leur crainte de la lumière du jour, bavant tant et plus à chaque pas.

Sam aurait mieux fait d'écouter Ed et de rester à la Tour.

C'est alors que retentirent des voix de garçons. Il fit volte-face.

Trois gamins se tenaient de l'autre côté de la grille. Ils portaient des blousons de camouflage, vert et noir. Ils étaient armés de courtes lances.

L'un d'eux tenait un pistolet.

— Reculez ! ordonna-t-il.

Dans l'instant, tous les trois s'écartèrent de l'ouverture. Le garçon tira à travers les barreaux. Une détonation assourdissante fit trembler les murs de la station. L'escalier disparut momentanément sous un nuage de fumée malodorante. Rien ne permettait de dire si la balle avait fait mouche ou pas. Néanmoins, durant un moment, les adultes se figèrent.

Un des autres garçons trifouillait le cadenas en cherchant désespérément la bonne clé parmi l'énorme trousseau qui pendait à une chaîne accrochée à sa ceinture.

— J'arrive pas à retrouver laquelle c'est, dit-il.

— Grouille ! fit Tish.

Décontenancés par ce soudain rebondissement, les adultes se tenaient toujours en retrait.

— Attention, v'là l'équarrisseur ! cria le Kid en chargeant le petit groupe avec la ferme intention de finir le père dont il avait déjà en partie haché la tête.

Il leva son épée brisée et l'abattit de toutes ses forces, une fois, deux fois, sur le visage de l'homme, lui fendant le nez en deux.

— A y est, je l'ai ! annonça le préposé aux clés.

— Allez !

Les maillons de la chaîne tintèrent bruyamment contre les barreaux d'acier.

Le Kid frappa encore et le père s'effondra enfin, tombant à la renverse dans l'escalier en essayant de retenir les derniers lambeaux de son visage. Galvanisé par la victoire du Kid, Sam porta un coup d'estoc à la gorge du père. C'en fut assez pour l'arrêter. Après quoi il se sentit littéralement happé par l'ouverture de la grille.

On le jeta sans ménagement dans la rue. Les deux garçons aux courtes lances firent barrage pendant que le porteur des clés refermait précipitamment les grilles puis installait de nouveau la chaîne et verrouillait le cadenas.

Sam remarqua alors que quatre autres garçons les accompagnaient, tous plus ou moins habillés comme eux, en mode commando. S'autorisant un bref répit, il s'abandonna à un sentiment de relative sécurité. Pour autant, son corps était pris de tremblements incontrôlables. Des brûlures d'estomac lui cisaillaient le ventre. Il se plia en deux et vomit sur le trottoir.

Les enfants soldats formèrent un cordon de protection autour du trio de rescapés.

— Tu peux marcher ? demanda celui qui avait les clés et le pistolet.

Il était grand. Sa silhouette évoquait celle d'un athlète.

Sam acquiesça en silence. Le garçon l'aida à se relever.

— C'est pas loin.

Sam était trop hébété pour dire quoi que ce soit. Tish le prit par la main et, sans mot dire, ils traversèrent une zone pavée, coincée entre des immeubles modernes. Devant eux s'élevait l'aile de la cathédrale Saint-Paul. Une masse de colonnes blanches, d'arches, de statues, de fenêtres et de reliefs de pierre supportant l'énorme dôme noir qui dominait la rue et les édifices environnants de toute sa hauteur.

— Y z'ont encore passé les défenses, Nathan, dit Tish au gars à la taille impressionnante.

— On va s'en occuper.

Sam était bien trop mal pour prêter attention à la conversation. Il se sentait nauséeux, engourdi. Le sang battait à ses tempes. Il leva les yeux vers le volume imposant de Saint-Paul. Depuis le temps qu'elle était là, elle avait dû en voir – des émeutes, des incendies, le Blitz –, mais certainement rien d'aussi étrange que ce qui s'était déroulé ces derniers mois.

Sam trouvait rassurant qu'elle soit toujours là, indépendamment du destin des hommes. En un sens, elle était la preuve tangible que la vie continuait, quoi qu'il arrive.

À l'angle, ils bifurquèrent et longèrent l'enceinte. Où est-ce qu'ils les emmenaient ? Sam les observait attentivement pour la première fois. De toute évidence, ils avaient apporté un soin particulier à leur mise. C'était marrant comme les différents groupes de Londres se distinguaient par leur apparence. Personne ne portait d'uniforme à Holloway, là où Sam avait vécu au début. Contrairement à la Tour où les enfants avaient tous adopté épée, armure et tenue médiévale. De toute évidence, ceux-là, quels qu'ils soient, préféraient le look paramilitaire moderne. D'ailleurs, avec son sweat et son jean verts, Tish se fondait parfaitement dans la masse.

Sam ralentit sous l'effet du choc : elle les connaissait. Sinon, comment aurait-elle su que ses appels au secours avaient une chance d'être entendus ? Sans compter qu'à l'instant elle avait appelé le garçon par son prénom : Nathan. Mais… on n'était pas à Trafalgar Square ?

Sam détailla les garçons. Ce qu'il avait d'abord pris pour des vêtements militaires n'en étaient pas forcément. Certains ne portaient que de classiques jeans et sweats à capuche, mais tous teints en vert.

Ils passèrent l'angle de la façade et Sam fut surpris de découvrir beaucoup d'autres enfants, rassemblés dehors en silence, comme s'ils les attendaient. Ils avaient quelque chose d'étrange et de familier à la fois. Soudain, ça le frappa.

Ils portaient tous du vert.

Comme des soldats.

Comme Tish.

Il leva les yeux vers elle et elle lui sourit.

— Tout va bien se passer maintenant, dit-elle.

Pourquoi ne la croyait-il qu'à moitié ?

Autour de lui, le monde se mit à tourner.

S'il n'avait déjà vidé le contenu de son estomac, il l'aurait fait sur-le-champ.

Pourquoi ne croyait-il pas un seul mot de ce qu'elle lui disait ?

20

On poussa Sam et le Kid au sommet du grand escalier de Saint-Paul, puis jusqu'aux immenses portes de l'entrée.

Sam n'aurait su dire s'il était déjà entré à l'intérieur de la cathédrale. Si tel était le cas, il devait être tout petit car il n'en gardait aucun souvenir. L'espace était immense, comme un décor tout droit sorti d'un jeu vidéo de *fantasy*. La voûte, soutenue par des piliers et des arches, semblait déraisonnablement haute. Une kyrielle de statues en marbre s'élevaient un peu partout. Des fresques où dominaient le doré, le rouge et le bleu couvraient l'essentiel des murs. Impossible de tout embrasser d'un seul regard. Sam nota pourtant la présence de plantes. Les enfants avaient ramassé des branches et les avaient fixées aux murs ; d'autres végétaux poussaient dans des pots, des plantes exubérantes, avec de grosses feuilles, des grimpantes ainsi que quantité de semis.

Il entendit un cri, et quelque chose fila dans la travée devant lui. Un poulet. Il s'aperçut rapidement qu'il y en avait plein, qui se promenaient un peu partout… en fientant allègrement sur le dallage. Ils couraient entre les jambes des enfants assis sur une mer de chaises, tous vêtus de vert. Au passage de Sam, ils s'agenouillaient et baissaient les yeux. Complètement flippant, cet espace assez vaste pour accueillir vingt maisons, les plantes, les poules, les enfants verts qui se prosternaient en silence…

Tous les sens de Sam étaient bombardés d'un coup. Des feux brûlaient doucement dans des braseros, des encensoirs étaient installés partout où portait le regard, emplissant l'espace de fumée. Un épais nuage flottait sous la voûte que des échardes de lumière tombant des hautes fenêtres nimbaient d'une lueur bleutée. Pour un peu, Sam aurait eu l'impression d'être au paradis.

Mais la fumée lui brûlait les yeux. Les larmes coulaient tellement qu'il était obligé de s'essuyer régulièrement les yeux. Déjà sèche en entrant, sa gorge était doublement irritée. La fragrance entêtante de l'encens, mélangée à l'odeur de charbon de bois ainsi qu'à d'occasionnels effluves âpres et amers, lui arracha une quinte de toux.

Puis vint le bruit. Un groupe d'enfants jouaient sur des instruments de musique. Leur vacarme se mêlait à la fumée, ajoutant à la confusion de Sam. Certains musiciens frappaient sur des percussions – bongos, cymbales, tambours, cloches de vache, tambourins –, faisant naître un rythme, exactement comme les adultes avant eux, dehors.

Comment les avait appelés le Kid ? Le Klick Klick Klan. La secte des batteurs ?

D'autres jouaient sur des violons, des guitares, des saxophones, des flûtes et des trompettes… tout ce qui leur était tombé sous la main. Ceux qui n'avaient pas d'instrument chantaient, ou plutôt psalmodiaient, une suite inarticulée de « hum » et de « ah ». Genre groupe d'école sérieusement dérangé. Il n'y avait pas l'embryon d'une chanson, ni même d'une mélodie dans ce qu'ils jouaient. L'ensemble faisait trembler les murs de la cathédrale d'un ronronnement hypnotique. Le plus souvent, ce n'était qu'une horrible cacophonie, mais, de temps à autre, les différents timbres s'harmonisaient d'eux-mêmes pour donner naissance à une mélodie qui montait, enflait et volait pour mieux s'écrouler quelques instants plus tard et céder de nouveau la place à un vacarme affreux.

Sam sentait son corps palpiter. Des picotements, des élans d'une douleur lancinante le parcouraient. Il avait de plus en plus mal à la tête, derrière les yeux. Tout à coup il eut faim et soif, et il se sentit fatigué.

Quelques minutes auparavant, il était pris au piège dans les tunnels sombres, le pire endroit de la Terre, et maintenant, il était là. Comme dans un mauvais rêve où les différents épisodes n'auraient pas collé ensemble. Exactement comme la musique, qui passait sans crier gare de l'harmonie parfaite au tintamarre. De l'ordre au chaos. De même, son humeur oscillait

entre le soulagement de s'en être sorti et la crainte de ce qui l'attendait à présent, entre la joie et la confusion…

— Entre le Shéol et un ciel d'azur, commenta le Kid, presque comme s'il avait lu dans ses pensées.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Sam.

— J'en sais fichtrement rien, répondit le Kid.

Sam posa la même question, plus fort, à l'un des garçons qui les escortaient. Celui-ci ne répondit pas. Au contraire, il l'ignora superbement, mettant un point d'honneur à poursuivre sa marche sans même lui accorder un regard.

Ils s'approchèrent de deux bancs en bois sculpté disposés face à face, dans un renfoncement à l'extrémité de la nef, là où se tenait le chœur, par le passé, quand il y avait encore des offices, et aujourd'hui transformé en fosse d'orchestre. Au passage de Sam, sans cesser de jouer, ils baissèrent les yeux. Certains marmonnèrent. Le même mot, semblait-il.

Les musiciens avaient le regard vide et l'œil vitreux. Ils paraissaient absents, soûls, sonnés, presque aussi abrutis que des adultes malades. Ils étaient en transe.

Autour de l'autel, tout de colonnes torsadées, de marbre étincelant et de feuille d'or, la fumée était encore plus impénétrable. Émergeant de la purée de pois, Sam aperçut un groupe de six garçons. Ils semblaient l'attendre. Alors qu'il se rapprochait, Sam constata qu'ils portaient des vêtements liturgiques, eux aussi teints en vert.

Au centre, un garçon avait les yeux rivés sur lui. Dans toute la cathédrale, c'était le seul qui le regardait en face.

Lentement, les contours de sa silhouette apparurent dans l'épaisse fumée. Une présence immobile et dure, comme sculptée dans le marbre blanc des statues.

Il souriait.

Il avait l'air d'avoir dans les quinze ans. Plutôt petit, il émanait de lui un calme et une assurance qui le faisaient paraître plus grand qu'il n'était. Il était maigre, émacié, pour ne pas dire squelettique, avec un visage étroit et anguleux. Il avait le crâne rasé. Et le teint si pâle qu'il en paraissait translucide. De fait, Sam entrevoyait les veines bleutées qui couraient sous l'épiderme. Un éclat rêveur brillait au fond de ses yeux, profondément enfoncés dans des orbites violacées, au-dessus d'un long nez droit.

Une balafre noirâtre lui barrait le front, suintante de pus.

— Bienvenue, dit-il en tombant à genoux, sans quitter Sam du regard.

Et puis il tendit vers lui ses deux mains ouvertes, d'un geste suppliant.

— Bienvenue, répéta-t-il. Nous t'attendions. Je m'appelle Matt et c'est un immense honneur pour moi que d'accueillir l'Agneau en son royaume.

21

Shadowman n’arrivait pas à dormir. Voilà des jours qu’il suivait la Peur, calant son pas au plus près de cette armée en mouvement. Une opération particulièrement difficile en terrain découvert, quand il n’avait nulle part où se cacher. Pour l’heure, il était dans la cabine d’un camion garé en face d’un marchand de pneus, non loin d’un complexe industriel, dans le quartier de Kilburn. Le magasin de pneumatiques s’élevait au fond d’une grande cour. En façade, des volets roulants permettaient d’ouvrir sur une vaste zone dégagée pouvant accueillir les véhicules dont il fallait s’occuper tandis que, derrière, se trouvait un hangar rempli jusqu’au plafond de piles de pneus et de pièces de rechange. C’était là que la Peur dormait. Mentalement, Shadowman se les représentait avec précision, entassés les uns sur les autres.

La veille, alors qu’il était à découvert, il avait failli se faire repérer par une phalange de maraudeurs partis inspecter les environs. Il n’avait eu le temps que de bondir à l’intérieur du camion. Il avait attendu une éternité qu’ils décampent avant de décider que, finalement, il était aussi bien là qu’ailleurs. Avec les portes fermées à clé, il était en sécurité, qui plus est, suffisamment haut pour avoir un bon point de vue sur le supermarché du pneu.

Derrière l'entrepôt, on pouvait voir les rails de chemin de fer provenant de West Hampstead. Un mur et une clôture coiffée de barbelés empêchaient d'y accéder, aussi n'y avait-il aucune chance pour que la horde lui échappe pendant la nuit. Avec son armée, Saint Georges avait ratissé une à une les rues de la zone pavillonnaire autour du magasin de pneus. Ils n'avaient pas trouvé un seul enfant depuis qu'ils avaient quitté l'école l'autre nuit. Et Shadowman espérait qu'il en demeurerait ainsi. Pourtant, si le manque de nourriture fraîche rendait la horde apathique, cela augmentait aussi sa colère et son degré d'imprévisibilité. Il faut dire qu'il y en avait, des bouches à nourrir. De temps en temps, dans les maisons qu'ils pillaient, ils tombaient sur quelques denrées à se mettre sous la dent, mais, à l'évidence, ce dont tous se languissaient, c'étaient des enfants.

Tentant de s'étirer, Shadowman poussa un grognement plaintif et se massa la nuque. La dernière chose dont il avait besoin, c'était un torticolis. Il avait tant bien que mal essayé de dormir en travers des sièges, le camion étant, hélas, trop petit pour disposer d'un lit cabine. C'était minuscule, inconfortable à souhait et, pour ne rien arranger, le soleil rasant de la fin d'après-midi tapait en plein sur le pare-brise.

Il s'assit et observa. Tout était calme, la rue morne et déserte. Il attrapa ses jumelles sur le tableau de bord et les pointa vers le magasin de pneus. Rien ne bougeait. Il faudrait encore une bonne heure avant qu'il fasse nuit et qu'ils commencent à se réveiller.

Il caressa l'idée de sortir pour se dégourdir les jambes. Il voulait absolument éviter les crampes. Il attrapa une bouteille d'eau en plastique dans son sac et but quelques gorgées. Puis, enfreignant la règle qu'il s'était lui-même fixée, il mangea un biscuit sec, dur comme de la pierre, qu'il avait déniché dans une boîte pas encore ouverte, la veille, en fouillant une cuisine. Au départ, il s'était dit qu'il devait les économiser et ne les manger qu'à l'heure des repas, mais il se sentait au plus bas. De fait, le sucre lui donna un tel coup de fouet que, durant quelques instants, la tête lui tourna. Pour faire durer le plaisir, il se colla le biscuit sous le palais d'un coup de langue et attendit qu'il se change en pâte.

Après avoir inspecté les alentours une dernière fois, il déverrouilla la portière côté passager et l'ouvrit. Puis il descendit sur le marchepied et referma précautionneusement derrière lui, sans faire de bruit.

Il huma l'air. Si des étrangers se trouvaient dans les parages, il les détecterait. Il s'étonna lui-même de son comportement, de plus en plus

proche de celui de son ennemi, comme si, lui aussi, se fiait entièrement à ses instincts animaux. D'ailleurs, pour tout dire, il avait le sentiment de vaguement flairer la présence de la horde, là-bas, de l'autre côté de la rue, dans l'entrepôt. Une sorte de chaleur, doublée d'un relent de bouc, semblait flotter dans l'air du couchant. Il se faisait sûrement des idées. Ils étaient tous confinés à l'intérieur. Il y avait donc peu de chances pour que leur puanteur parvienne jusqu'à lui.

Il se drapa de sa cape de camouflage et partit en éclaireur. La Peur avait fait halte brutalement la veille au soir, il n'avait donc pas eu le temps d'inspecter les environs.

D'un pas rapide, il parcourut en silence les rues avoisinantes, prenant des repères, intégrant la topographie des lieux. C'était important de connaître le terrain. Sans compter que la Peur allait peut-être établir son camp de base dans l'entrepôt de pneus pendant un moment, ce qui l'obligerait à trouver un endroit où dormir. Au cas où.

Se tenir prêt.

Il jeta son dévolu sur un immeuble d'habitation de trois étages, non loin du camion. Grâce aux outils qu'il portait toujours sur lui, forcer l'entrée ne lui posa aucun problème. Après quoi, il grimpa l'escalier et s'introduisit dans l'appartement d'angle du dernier étage. D'ici, il aurait une vue imprenable sur la grande surface du pneu.

Une odeur de moisi le prit à la gorge quand il ouvrit la porte. Voilà trop longtemps que les fenêtres et les portes étaient fermées. Il attendit une bonne minute sur le seuil, laissant l'air frais du dehors balayer d'éventuelles vapeurs toxiques.

Puis, après une profonde inspiration, il pénétra à l'intérieur, brandissant son couteau.

Qui sait sur quoi on pouvait tomber en entrant ainsi dans un appartement abandonné ?

La première chose qu'il remarqua, c'étaient deux cadavres assis côte à côte dans le canapé. Ils se tenaient la main. Rats, asticots et autres bactéries avaient depuis longtemps rongé leurs chairs, ne laissant que les os, quelques lambeaux de peau et des touffes de cheveux au sommet du crâne.

Les restes d'un repas se trouvaient sur la table basse devant eux. Des assiettes souillées de traces noirâtres impossibles à identifier.

Il fut un temps où Shadowman aurait été pris de panique face à un tel spectacle – de panique, de révolte et de terreur – mais, au cours de l'année

écoulée, il avait été témoin de suffisamment de scènes macabres pour s'y accoutumer.

Il n'y avait aucune raison d'avoir peur des morts.

— Bonsoir, dit-il avec un bref salut aux cadavres.

Ce qui l'aurait vraiment paniqué, c'est que l'un d'eux lui réponde.

Bah, Dieu merci, des tas de choses flippantes s'étaient produites au cours des douze derniers mois, mais, pour autant qu'il sache, les gens ne revenaient toujours pas du royaume des morts. Certains disaient « zombi » à la place d'« étranger », pourtant ça n'avait rien à voir et, quand on en tuait un, heureusement, il ne revenait pas à la vie.

Il se demanda combien de temps allait s'écouler avant l'inévitable revirement qui sonnerait la fin des étrangers, qu'ils soient anéantis par la maladie, la faim ou tués par les enfants. Pour l'instant, ils avaient le dessus. Et pour cause, puisque les enfants vivaient dans un état de peur permanent. Mais ça n'allait pas durer éternellement, n'est-ce pas ?

À moins… À moins… À moins…

L'engeance de Saint Georges montrait d'inquiétants signes de…

Comment dire ?

D'organisation ?

D'intelligence ?

D'obstination ?

Le plus effrayant étant qu'ils changent, qu'ils évoluent. La maladie entrait-elle dans une nouvelle phase ? Voilà pourquoi il était d'autant plus important que Shadowman les suive à la trace. Qu'il en apprenne sur eux autant que possible. Qu'il commence à réfléchir au moyen de les arrêter.

Il s'avança jusqu'à la fenêtre et vérifia la vue.

La masse du magasin se dessinait à ses pieds. Bien. L'angle permettait non seulement d'englober l'entrée, mais aussi de distinguer l'intérieur. Quel dommage qu'il n'ait pas eu le temps de venir ici la veille au soir. Car en plus de l'entrepôt, il avait une vue imprenable sur la rue. Il promena son regard sur le toit du camion, sur les rails de chemin de fer, sur ce qui ressemblait à un centre commercial, un peu plus loin, à droite. Et là…

Un mouvement.

Il leva les yeux vers le ciel. Encore trop tôt pour les étrangers. Il scruta la rue à la jumelle.

C'était où ?

C'était pas son imagination qui lui jouait des tours ?

Pourtant, il était convaincu d'avoir vu du mouvement, et il était même pratiquement certain qu'il s'agissait d'une personne.

Et maintenant, plus rien.

Il réglait les lentilles lentement, méthodiquement…

Oui. Là. Une forme humaine. Quelqu'un. Accroupi. Caché à l'ombre d'un grand arbre, derrière le mur d'un jardin.

Les étrangers ne se cachaient pas, du moins pas comme ça.

Un enfant, alors ?

Si c'étaient effectivement des enfants, il devait les prévenir pour les empêcher de commettre l'irréparable : réveiller les adultes en se jetant tête la première sur leur nid. Pour la même raison, il ne pouvait pas leur crier de faire attention. La division Saint Georges pouvait se mettre en ordre de bataille étonnamment vite quand elle flairait la présence d'une proie.

Shadowman zieuta attentivement l'endroit où il avait vu la personne. En vain. Qui que ce soit, il ou elle s'était réfugié derrière le mur.

Il jura. Il allait devoir descendre et essayer de les prévenir. Ce qui n'était pas sans risques. S'il s'agissait d'un peloton de chasse, les enfants seraient prêts à riposter. Fidèles au bon vieux principe qu'il vaut souvent mieux frapper d'abord plutôt que risquer d'être attaqué. Ainsi le prendraient-ils pour cible avant même de savoir qui il était.

Un étranger. Voilà ce qu'il était pour eux.

Il décrocha l'arbalète de son dos et se dirigea vers la porte, sans oublier de saluer les deux amants en sortant. Il descendit rapidement l'escalier, puis, redoublant de prudence, son arbalète à l'épaule, s'engagea dans la rue, en longeant les bâtiments et en se mettant à l'abri des regards dès que cela lui était possible. Bientôt, il arriva au jardin qu'il avait observé d'en haut, en l'occurrence une bande de terre envahie de mauvaise herbe, coincée entre un muret et le pignon d'une maison.

Personne. Rien, sinon un vélo d'enfant, auquel il manquait une roue, et les exubérances de la frondaison du jardin.

Se pouvait-il qu'il l'ait imaginé ? Les humains sont doués pour interpréter des formes aléatoires. Des nuages en forme de visages, des monstres dans des draps froissés, l'image de Jésus-Christ sur un toast. Son cerveau n'avait-il pas plaqué l'image de quelqu'un sur de vulgaires mauvaises herbes et une ombre mouvante ?

À sa décharge, il fallait reconnaître qu'il avait été bien seul ces derniers temps, son unique compagnie se résumant à cette armée de traîne-savates,

dirigée par Saint Georges et ses lieutenants, Bluetooth, Man U et Spike. Vraiment pas le moment pour s'inventer un ami imaginaire.

D'un bond, il escalada le muret et sauta dans le jardin, à la recherche d'indices, ou d'un signe pouvant indiquer que quelqu'un s'était tenu là. Rien qui sautait aux yeux. Pourtant, à y regarder de plus près… *Yes*. Il ne perdait pas encore la boule. Là, des herbes couchées et des branches brisées.

Quelqu'un était bel et bien venu ici.

À moins que ce ne soit un chien ou un chat.

Soudain, une forme mouvante passa en trombe près de lui et le fit sursauter, bientôt suivie par une autre. Il s'immobilisa, comme statufié.

Mais il n'y avait là que deux écureuils qui se poursuivaient. Il sourit et, avec un ouf de soulagement, suivit du regard les deux petites bêtes qui grimpaient le long du tronc d'arbre à la vitesse de l'éclair, avant de s'ébattre bruyamment dans les branches. Et puis l'un d'eux bondit sur la route et fila sur le trottoir d'en face.

C'est là que Shadowman vit les trois enfants.

22

Sa réaction ne dut rien à la réflexion et tout à l'instinct de survie. Il faut dire que, sans lui, il serait mort depuis longtemps. Instantanément, avant même de l'avoir consciemment décidé, il s'était accroupi à l'abri du muret. Il attendit. Puis, rien ne se passant, il se risqua à jeter un œil au-dessus des briques.

Les trois enfants ne regardaient pas du tout dans sa direction. Ils étaient tapis derrière une voiture et toute leur attention se concentrait sur le magasin de pneus. D'un bref regard circulaire, Shadowman chercha du renfort.

Personne en vue.

Il observa les enfants. Deux garçons et une fille. À peu près son âge. Un des garçons possédait une arbalète semblable à la sienne, l'autre une lance bricolée et la fille une barre de fer.

Ils avaient l'air dégourdis, habitués à la rue. Ils avaient les cheveux longs, attachés en catogan, et portaient des vêtements de motard, en cuir, avec des coudières et des genouillères de skate. Visiblement, le gars avec la lance portait également un gilet de protection par-dessus son blouson. Shadowman rêvait d'en avoir un comme ça.

Soudain, un autre mouvement attira son regard. Un père. Vieux, maigre et pratiquement nu, qui émergeait du magasin de pneus d'un pas hésitant.

Pas bon, ça. Ils étaient en train de se réveiller.

Il y eut un sifflement et le père s'effondra, un carreau d'arbalète fiché dans les côtes.

Mais qu'est-ce qu'ils foutaient, ceux-là ? À attaquer *ses* étrangers ? Quel intérêt de faire ça ? Le père était vieux et faible…

Shadowman se raidit. Se pouvait-il qu'il éprouve de la pitié pour un étranger ?

C'étaient les enfants dont il fallait s'inquiéter.

Ils étaient toujours accroupis derrière la voiture. Le garçon avait rechargé son arbalète. Et puis la fille avait dit quelque chose et ils s'étaient avancés prudemment vers l'entrepôt.

Mais non, bandes d'idiots. Pas par là.

Il fallait qu'il les prévienne. C'était pas un vague nid d'adultes à moitié endormis qu'ils s'apprêtaient à attaquer, c'était la Peur. Ils étaient presque une centaine, là-dedans. Des coriaces. Bien organisés. Les enfants n'avaient pas l'ombre d'une chance. Pour affronter une armée, il faut soi-même être une armée.

S'il ne faisait rien, les enfants allaient se jeter dans la gueule du loup et se faire manger tout cru. S'il criait, les étrangers l'entendraient sûrement et ça les ferait sortir de leur ruche tel un essaim d'abeilles en colère.

La langue contre le palais, il siffla entre ses dents.

— Tsss…

Rien. Ils ne l'avaient pas entendu.

Il se redressa légèrement et tenta un murmure enroué.

— Hum hum…

Toujours rien.

Il ramassa une petite pierre et la lança sur la fille. Le gravier la toucha dans le dos. Poc.

Le garçon à l'arbalète fit volte-face et, sans rompre son élan, d'un geste rapide et fluide, tira droit sur lui.

Bon sang, il est rapide.

Mais Shadowman l'était plus encore. Il plia vivement les genoux, et le carreau passa au-dessus du muret en sifflant avant de se ficher dans le pignon de la maison.

Il resta à l'abri, collé au mur, dégainant son couteau au cas où. Il les entendit revenir sur leurs pas.

Pas question qu'il se laisse abattre aussi bêtement.

— J’suis avec vous, dit-il juste assez fort pour qu’ils l’entendent. Un enfant.

— Montre-toi ! ordonna la fille, sans le moindre effort de discrétion.

Sombre crétine.

— Silence, gémit Shadowman. Ça grouille d’étrangers dans le coin.

— Qu’est-ce que tu racontes ?

— Je vous en prie… Ne faites pas de bruit. Peu importe quel mot vous employez. Adultes, zombis. Y en a une centaine de l’autre côté de la rue. Si vous les dérangez, on sera tous très mal.

— Pourquoi on te croirait ?

— Pourquoi vous douteriez ?

— Montre-toi !

— À condition que vous me promettiez de ne pas me tirer dessus. Ce foutu carreau a bien failli m’avoir.

— OK…

Shadowman était furieux. Tout ce temps passé à étudier la Peur, à la pister, à en apprendre autant que possible sur ceux qui la composaient… Autant d’efforts qui risquaient d’être réduits à néant par ces idiots. Ils allaient tout gâcher. Si les étrangers se réveillaient maintenant, c’en serait fini d’eux… et de lui. Aussi n’avait-il d’autre choix que d’essayer de les convaincre de la réalité du danger qui planait.

Il leva lentement la tête au-dessus du muret. Les trois enfants s’étaient déployés, armes au clair, la pointe de l’arbalète pointée droit sur sa poitrine.

— Vous voulez bien baisser vos armes ? marmonna-t-il.

— Qui es-tu ? demanda la fille. T’es tout seul ?

— Oui. Mais par pitié, croyez-moi. Il faut qu’on dégage d’ici en vitesse.

— Désolé, cousin, mais on fait confiance à personne, répondit la fille qui, à sa manière de mener les pourparlers, semblait faire autorité sur le trio.

— Il faut que vous m’écoutiez. Vous devez me faire confiance. Y a des adultes là-dedans et ce sont pas des tendres. Si vous les dérangez…

— On sait qu’y a kekchose à l’intérieur, dit le garçon à la lance. Mais qu’est-ce qui nous dit que tu nous racontes pas des craques ? C’est peut-être de la bouffe, ou autre chose que tu veux garder pour toi.

— Y a pas de vivres là-dedans, seulement des adultes.

— On n’a pas peur des zombis, répliqua le deuxième garçon. Et puis, t’es sur notre territoire. T’as rien à faire là. Tu viens d’où ?

— Buckingham Palace.

— Hum, je vois. On est tombés sur un marrant. Je répète la question. T'étais où avant ?

— Au centre-ville, répondit Shadowman avec un soupir las. Ça fait des jours que je suis ce groupe d'adultes.

— Pour quoi faire ?

— Pff ! Ça prendrait trop de temps à expliquer. Et vous, les gars, vous faites beaucoup trop de bruit. Donc, maintenant, je vais tourner les talons et m'éloigner en marchant lentement. Je veux que vous me suiviez.

— Et si c'est un piège ?

— Pourquoi diable voudrais-je vous tendre un piège ? Je suis l'un des vôtres. Un enfant. Maintenant, il faut qu'on parte. Quand on sera à bonne distance, je vous expliquerai tout.

— On te croit pas, dit la fille.

— Très bien, dans ce cas, laissez-moi partir. Je ne représente aucune menace pour vous. Les pères et les mères qui sont dans ce magasin, ce sont eux vos ennemis.

— Les ennemis, comme tu dis, on les fait disparaître, déclara le garçon à la lance. Y nous font pas peur. On a éliminé tous les zombis d'ici. Kilburn, c'est chez nous.

Shadowman n'écoutait plus. Son ouïe fine avait discerné un bruit provenant de l'intérieur du magasin. Il huma l'air. Les trois enfants se figèrent.

— Écoutez, dit-il. Je vous en conjure, fichez le camp d'ici. En tout cas, moi, d'un instant à l'autre, je vais me mettre à courir. Franchement, vous n'imaginez pas comme ils sont dangereux.

— Mais tu crois quoi, le guignol ? répondit le garçon à la lance en poussant la voix. Si on est encore là, c'est qu'on sait tout sur les zombis. Et on élimine tous ceux qu'on croise. D'ailleurs, c'est précisément pourquoi on est là. On en a pisté, cette nuit. Maintenant qu'on les a retrouvés, on va les zigouiller.

Ça s'agitait à l'entrée. Des silhouettes émergeaient des bâtiments. Shadowman leur cria de courir.

Mais il comprit aussitôt qu'il était déjà trop tard.

Deux phalanges d'étrangers, certainement surgies d'ailleurs, les avaient pris à revers et remontaient maintenant les deux côtés de la rue.

23

— Je comprends pas, Ed. Hier, tu clamais haut et fort qu'il ne fallait surtout pas rigoler avec la terre vaine et maintenant, tu me dis que tu veux y aller ?

— Les choses ont changé, Jordan. C'est comme ce jeu, répondit Ed en pointant du doigt les deux armées déployées sur la table.

Jordan et lui se trouvaient dans les appartements du premier, dans Queen's House, où ils rejouaient la bataille d'Austerlitz, qui s'était soldée par la victoire de Napoléon malgré l'alliance des Russes et des Autrichiens contre lui. Jordan était fou de jeux de guerre. Dans son sac à dos, en guise d'objets précieux, il avait emporté une collection de petits soldats peints et en avait déniché quantité d'autres à la Tour. Ce qu'il aimait le plus, c'était recréer des batailles célèbres pour essayer de voir si l'issue aurait pu être différente. Il étudiait les règles pendant des heures et dévorait les livres d'histoire, notant tout sur les différents corps d'armée et leurs aptitudes respectives.

Sur la table, environ la moitié des figurines représentaient des soldats de l'époque napoléonienne, le reste étant un joyeux mélange de personnages provenant de guerres plus récentes : Crimée, Boer, Première et Seconde Guerres mondiales, sans oublier un régiment de hoplites de la Grèce antique tenant le rôle d'un bataillon de grenadiers français. Pour être

honnête, Ed trouvait ces parties un peu ennuyeuses – d'autant qu'elles pouvaient durer des heures –, mais il savait aussi que s'il voulait avoir une vraie discussion avec Jordan, la meilleure solution était de lui proposer un jeu de guerre.

Comme d'habitude, Ed perdait, quand bien même il était à la tête des armées napoléoniennes, celles-là mêmes qui avaient remporté la vraie bataille.

— Comment ça, comme ce jeu ? demanda Jordan en plissant les paupières derrière ses grosses lunettes de tankiste pour étudier le positionnement des troupes, se penchant pour vérifier qu'il n'avait rien manqué. Que veux-tu dire par là ?

— Eh bien, soupira Ed en étendant les jambes devant lui, soulagé de pouvoir détourner un instant ses pensées du jeu. Tu sais ce que c'est. Tu décides d'une tactique et puis le déroulement de la bataille te contraint à en changer. C'est quoi déjà, la citation que t'arrêtes pas de me répéter à propos de la tactique ?

— *Aucun plan de bataille n'a jamais résisté à une confrontation directe avec l'ennemi*, récita Jordan.

— C'est ça, acquiesça Ed. J'aurais pas mieux dit. On a tous les deux commencé ce jeu avec une idée en tête, pensant qu'on allait gagner. Mais tu n'as pas fait ce que je voulais. Tes manœuvres ne rentraient pas dans mes plans. Donc j'ai changé de tactique et, par voie de conséquence, toi aussi. C'est comme ça. Les choses évoluent.

— Entièrement d'accord, dit Jordan. Les choses évoluent. Voilà pourquoi il faut garder l'esprit ouvert.

Ed acquiesça.

— Exact. Et, de temps en temps, il ne faut pas hésiter à choisir une autre tactique, ajouta-t-il. Comme je l'ai fait moi-même. Parce que des choses se sont produites qui m'ont forcé à réagir. Hier, j'étais opposé à l'idée de pénétrer en force sur la terre vaine parce que je n'en voyais pas les raisons, et aussi parce que les avantages attendus ne me paraissaient pas compenser les risques. À quoi bon que des enfants soient tués ou blessés ? Pour rompre l'ennui des troupes ? Pour étendre notre territoire ?

— Ouais, tout ça.

— Néanmoins, pour autant que je me souvienne, à la fin, je me suis rallié à cette idée. Et je l'ai approuvée… à condition qu'on attende d'être prêts. Mais la situation a changé. Sam est parti. Et c'est ma faute. Il

n'arrêtait pas de me demander de l'accompagner et je lui répondais toujours d'attendre. Au bout du compte, il n'a pas attendu.

— T'attendais quoi, au juste, Ed ? Que Boule-Chien revienne ?

— Entre autres.

— Il ne reviendra pas, Ed. Faut en prendre notre parti.

— Hum… T'as peut-être raison.

— Ce qui signifie deux ou trois choses.

— Lesquelles ? demanda Ed en risquant un coup d'œil à Jordan, par-dessus la table.

Il savait pertinemment que celui-ci n'aimait pas qu'on l'observe. Mais parfois, au cours d'une conversation, ça aide de regarder la personne à qui on s'adresse. Il voulait savoir ce que Jordan ressentait à propos de Boule-Chien. Il n'exprimait jamais ses émotions, aussi Ed n'avait-il d'autre choix que d'essayer de les lire sur son visage.

Opération malaisée s'il en était. Non seulement Jordan ne laissait pratiquement rien paraître, mais, en plus, ses lunettes déformaient son regard. Pour l'heure, le général était concentré sur le jeu. Plié en deux, le nez collé aux petits soldats, il étudiait le champ de bataille sans se rendre compte qu'Ed l'observait.

— De deux choses l'une, dit Jordan. Soit il est mort, soit il a trouvé un endroit où il se sent mieux qu'ici. Le gars a toujours été ambitieux. Membre de la meute, très peu pour lui. Ce qu'il veut, lui, c'est être le chef, le mâle dominant. Or, il sait très bien qu'ici, tant que je serai là, il ne peut prétendre à autre chose qu'à un poste de numéro deux. Alors, peut-être, je dis bien peut-être, qu'il a trouvé un endroit où être numéro un.

— Possible, admit Ed en détournant les yeux à l'instant où Jordan relevait la tête. Mais Boule-Chien est un type loyal et respectueux. Tu le sais ça. Il ne ferait pas une chose pareille sans nous prévenir.

— Tu crois ça ?

— J'sais pas, dit Ed en haussant les épaules. En même temps, tout change.

— Je te le fais pas dire. À toi ! répondit Jordan avec un geste du menton en direction des soldats.

Ed soupira avant de déplacer laborieusement quelques corps d'armée, vérifiant scrupuleusement leur position à l'aide des règles, des cartes, des rapporteurs et des compas éparpillés sur la table.

— Ma cavalerie lourde attaque ton régiment Jaeger.

— T’es sûr ? demanda Jordan en fronçant les sourcils. Ils vont être à portée de mes grenadiers.

— Ouais, ben, je veux de l’action. Toutes ces tergiversations, ça me tape sur le système.

— Ce ne sont pas des tergiversations, Ed, ce sont des manœuvres d’approche.

— Aussi chiant, si tu veux mon avis. Moi, je veux du sang sur la table.

— Vas-y, mon gars, mais tu vas perdre beaucoup de troupes.

— Que les feux de l’enfer se déchaînent.

Traduits dans les faits, les feux de l’enfer perdaient de leur caractère dramatique, puisqu’il s’agissait surtout de lancer les dés, puis de faire de savants calculs sur une feuille de papier, dont le résultat correspondait exactement à ce que Jordan avait prédit. Ed produisait bien quelques dégâts dans les premières lignes ennemies, mais s’approchant trop près des grenadiers, sa cavalerie était taillée en pièces.

Au moins cela mettait-il un peu d’ambiance dans la partie. Ed n’avait pas la patience nécessaire pour être un grand tacticien. Il aurait fait un très mauvais général. C’était toujours pareil avec lui. Il préférait de loin le foot ou le cricket, là où il suffisait d’aller sur le terrain et de donner son maximum. Les jeux comme les échecs lui matraquaient le cerveau. Il commençait toujours bien, avec audace et résolution, et puis il s’enlisait. L’effort que réclamait le fait de réfléchir à plusieurs coups d’avance, en vérifiant toutes les issues induites par le déplacement de telle ou telle pièce sur l’échiquier, lui était insupportable. Alors, il faisait quelque chose d’inconsidéré, comme, par exemple, manger un fou, quand bien même le coup mettait en péril une de ses pièces les plus précieuses. Dans ces conditions, s’il jouait contre quelqu’un comme Jordan, patient, calculateur, qui ne se démontait jamais et capable de voir à vingt ou trente coups de là… il perdait.

À chaque fois.

Tout comme il savait qu’il allait perdre cette bataille.

C’était au tour de Jordan de redéployer ses troupes.

— Combien tu veux de gars ? demanda-t-il en avançant de quelques centimètres une unité de hussards.

Ed se passa la main dans les cheveux. C’était le moment crucial.

— Vingt, fit-il. Pour limiter les risques au maximum.

— Vingt, non, répondit abruptement Jordan. J'ai besoin de guerriers pour assurer la sécurité des pelotons de maraude, sans quoi, c'est le ravitaillement qui risque de ne plus être assuré.

— Je ne serai parti qu'une journée, plaida Ed.

— C'est pas aussi ce que disait Boule-Chien ?

— Hum, j'étais sûr que tu dirais ça. Donc, à toi la main, combien tu peux donner ?

— Je ne veux pas que tu y ailles, Ed. Tu le sais. T'es important pour moi ici. Les enfants t'aiment bien. Et puis, si ça commence à partir en couille, t'es le genre de type qu'il fait bon avoir à ses côtés. Surtout aujourd'hui que tout le monde flippe à cause de ce que j'ai fait à Brendan et à cause de ces deux garçons, là. Bêêê bêêê, le mouton noir et tous ces trucs. Je veux dire… et si tu faisais comme Boule-Chien ?

— Impossible. Tu me connais, Jordan. Jamais je ne te ferais un truc pareil.

— D'accord, mais tu pourrais aussi te faire descendre.

— Pas si tu me donnes suffisamment de guerriers.

— Quel est ton plan ?

— Sam voulait aller à Buckingham Palace. Non seulement c'est à des kilomètres mais, en plus, ça suppose de traverser le secteur le plus dangereux de la ville. Et il a de l'avance car on vient juste de se rendre compte qu'il manquait à l'appel.

— Et les deux autres ? Le zarbi et la fille ?

— Ouais. Elle a dû partir avec eux. J'peux pas les poursuivre maintenant. Il est trop tard. La nuit tombe, et avec elle le danger. Je partirai demain, au petit jour.

— Tu seras plus mobile en formation légère.

— Si tu le dis.

— Prends dans ton unité. Toi et cinq autres. Je ne peux pas me permettre de me dégarnir davantage.

Insuffisant. Mais Ed savait aussi que c'était tout ce qu'il obtiendrait. Jordan jouait la sécurité. Garder des troupes en réserve. D'ailleurs, c'était une des raisons pour lesquelles il gagnait toujours à ces jeux de guerre.

— Très bien. Merci, dit-il. Je veux juste m'assurer que Sam va bien. Tu comprends ?

Pour la première fois, Jordan croisa le regard d'Ed, ses yeux étrangement proéminents derrière les verres en plastique.

— Ed… Mon vieux… Si quelque chose devait arriver aux petits, ça se serait passé aujourd'hui, peu après leur départ. C'est comme ça dans la terre vaine.

— Je sais. Et c'est ma faute s'il y est allé. J'ai promis de veiller sur lui, et je l'ai fait partir.

Ed était au bord des larmes. De lui-même, il s'était engagé auprès de Sam et il avait échoué. La culpabilité seule sous-tendait cette expédition. Car les chances de retrouver Sam au cas où il aurait fait une mauvaise rencontre étaient bien minces. Mais il fallait qu'il fasse… quelque chose.

— J'ai déjà perdu des amis, reprit-il. Des gens sur lesquels j'aurais dû veiller. Je ne veux pas que ça se reproduise. Tant pis si c'est dangereux. Je prends le risque.

— On ne revient pas sur le passé, Ed.

— Non. Je ne veux pas croire que Sam soit mort. Il est sûrement planqué quelque part. Priant pour que quelqu'un vienne à son secours. Je peux pas le laisser comme ça. N'est-ce pas ?

24

Assis à la table dressée au centre de l'allée centrale de la cathédrale, Sam écarquillait les yeux face à tout ce qu'il avait devant lui. Du poulet avec du riz, des légumes en boîte, des fruits secs, des biscuits, des cannettes de Coca, et même du chocolat. Il n'aurait su dire depuis combien de temps il n'avait pas fait pareil festin. Cette profusion l'étourdissait. Il tremblait. Il n'arrivait pas à y croire. Il était sûrement en train de faire un drôle de rêve, pour l'heure particulièrement plaisant, il fallait bien l'admettre.

Pour autant qu'il ne pense autrement qu'avec son estomac. D'ailleurs, à ce propos, il allait devoir y aller doucement. Inaccoutumé à une nourriture aussi riche et abondante, son ventre gargouillait et se serrait, au point qu'il se demandait s'il n'allait pas vomir de nouveau. Ça ne l'aurait pas fait. Surtout qu'ils s'étaient pliés en quatre pour lui.

Lui, l'invité d'honneur de la fête.

Or les invités d'honneur ne dégobillent pas sur la table, n'est-ce pas ?

Il espérait que le Kid n'était pas trop contrarié d'être tenu à l'écart, n'étant pas aussi « spécial » que Sam. Il était assis à sa droite, les yeux baissés sur son assiette vide et se tortillait sur son siège. Non, ça se voyait bien qu'il n'était pas à l'aise du tout. Tous ces gens autour de la table le rendaient nerveux. Tish se trouvait à gauche de Sam et, face à eux, celui qui chapeautait tout ça, Matt, à côté d'un petit rondouillard appelé Archie

Bishop, ainsi que les quatre autres garçons qui entouraient Matt quand Sam était arrivé. Ils étaient plus jeunes et parlaient peu, se contentant de dévorer leur gourou du regard en opinant du bonnet à tout ce qu'il disait.

Sam commençait même à se demander si leur tête n'allait pas tomber à force de tant la secouer car, depuis que Sam était là, Matt n'avait pas arrêté de parler.

De fait, cela faisait longtemps que Sam avait cessé de l'écouter. Sa voix n'était plus qu'un bourdonnement, une chose à laquelle il s'était habitué, comme à la musique et à la fumée. C'était *là*. Voilà tout. Donc, soit il fallait apprendre à en faire abstraction, soit devenir dingue.

Plus facile à dire qu'à faire, néanmoins. Les yeux de Sam pleuraient tant et plus à cause de la fumée. Le vacarme ininterrompu des gamins dans le chœur lui mettait la tête comme un compteur à gaz. Car, non, jamais ils ne s'arrêtaient. Dès qu'un musicien donnait des signes de fatigue, un autre prenait sa place. D'ailleurs, dans la cathédrale, tout le monde semblait pressé que vienne son tour. Pourvu que personne ne lui demande d'y aller. Ce serait la cata. Sa mère, qui chantait dans une chorale et qui adorait la musique, avait longtemps essayé de lui faire pratiquer un instrument. Il avait commencé par des leçons de piano, puis de guitare, de trompette et même de batterie. Mais aucun de ces instruments ne se laissait facilement apprivoiser et il détestait s'exercer. L'idée d'avoir à rejoindre le groupe le rendait nerveux.

On n'allait tout de même pas demander à l'invité d'honneur de jouer à sa propre fête.

Non. Sam essayait de ne plus penser qu'à deux choses : la nourriture et son estomac. Surtout pas à la raison pour laquelle il était invité d'honneur, pas plus à ce que ces enfants attendaient de lui.

Il savait que ça avait un rapport avec la religion, parce que c'était l'unique sujet de conversation de Matt. Pour autant, pas une religion que Sam reconnaissait. Sa famille n'avait jamais été très dévote, mais un an avant le désastre, ses parents avaient annoncé qu'ils voulaient l'envoyer dans une école religieuse.

— Elle a très bonne réputation, avait expliqué son père. Ils ont de bien meilleurs résultats que n'importe quelle école publique d'ici. Ils sont en bonne place dans les palmarès.

— Et la discipline est stricte, avait ajouté sa mère. Tu ne te feras pas embêter là-bas.

Sam aurait voulu expliquer que personne ne l'embêtait là où il était, mais sa mère était convaincue qu'il y avait trop de mauvais garçons dans le quartier.

— Mais… Et mes amis ?

— Tu t'en feras de nouveaux.

Sam ne voulait pas se faire d'autres amis, il était très content des siens.

Ses contestations ne les avaient pas dissuadés. Restait un hic. Pour être sûrs d'obtenir une place, ses parents avaient dû pratiquer un peu pour convaincre le pasteur de leur dévotion. Ainsi, chaque dimanche ils avaient traîné Sam à l'église, près de l'école. Les histoires que racontait le pasteur à propos des temps anciens étaient parfois sympas à suivre. Sam aimait bien celles où il était question de batailles au sabre et à la lance. Quoique, le plus souvent, il n'y avait rien compris et, surtout, n'avait pas vu en quoi cela pouvait le concerner. Il avait aimé certains des hymnes, sauf ceux que sa mère connaissait et sur lesquels elle n'avait pu s'empêcher de pousser la voix.

Mais ce qui dominait, c'était l'ennui. Il aurait mille fois préféré être à la maison et jouer sur sa PlayStation.

Depuis, il s'était souvent demandé si ça avait eu quelque influence. Ses parents étaient morts tous les deux et il n'allait plus à l'école. Peut-être que P'pa et M'man étaient au paradis. Il le souhaitait. Il aimait penser à eux comme s'ils étaient partis pour de très longues vacances sur une magnifique plage tropicale. Après tout, peut-être que c'était comme ça au paradis.

Où qu'ils puissent être, c'était sûrement mieux qu'ici. Dans cet enfer.

Enfin, pour incomplètes que soient ses connaissances de la chose religieuse et des rituels, Sam n'en trouvait pas moins que ce que proférait Matt était fumeux. Sam avait tenté de se concentrer, au début, parce qu'il était invité d'honneur, et aussi à cause de cette autre chose…

Celle à laquelle il voulait *vraiment* éviter de penser.

Le fameux truc de l'*Agneau*.

« Mad Matt », avait dit Ed en parlant de lui. Plus cette histoire de bannière avec deux garçons peints dessus. L'Agneau et le Bouc. Ed avait dit que le Kid et lui ressemblaient un peu à ces deux garçons et que c'était pour ça que certains enfants de la Tour parlaient dans leur dos.

Et aussi pourquoi Kyle avait bêlé.

Sauf qu'ici *tous* les enfants les regardaient bizarrement, le Kid et lui. Enfin, quand ils les regardaient. Parce que, sinon, ils faisaient toujours ce

truc flippant de baisser les yeux. Et puis quoi ? Ils trouvaient qu'il ressemblait à l'Agneau ? Très bien si cela sous-entendait d'être fêté de la sorte. Enfin, le Kid semblait un peu mis à l'écart. De toute évidence, ce n'était pas avantageux d'être le Bouc.

Sam gloussa. Toutes ces histoires n'avaient ni queue ni tête et il était clair que le Kid n'avait pas écouté un traître mot de ce qu'Ed avait dit. De fait, il se comportait comme si de rien n'était. Il s'était bâfré et maintenant il n'arrêtait pas de se marmonner des trucs ou de fredonner des mélodies, comme s'il essayait d'accompagner la cacophonie. Quoi qu'il en soit, il refusait obstinément de se joindre aux conversations et s'était renfermé dans sa coquille, si bien que Sam se sentait un peu seul tandis qu'il redoublait d'efforts pour ne pas paraître impoli devant Mad Matt.

Soudain, il réalisa que celui-ci lui avait posé une question. Il attendait, en le fixant de ses yeux cernés.

— Pardon ? dit Sam.

Matt sourit.

— Ne vois-tu pas ? demanda-t-il, béat. Tout ce qui s'est passé ; le mal, la mort, les Nephilim ressuscités, c'est notre faute.

— J'ai peur de ne pas comprendre, répondit Sam. La faute à qui ?

— À nous tous.

— Tu veux dire que c'est ta faute s'il y a la maladie ? En quoi ça pourrait être ta faute ?

Matt croisa son regard en souriant de plus belle, comme quelqu'un qui parle à un demeuré.

— Mais c'est évident !

— Euh… Non, désolé, ça ne l'est pas. En tout cas, moi, je comprends pas.

— Sinon, qu'est-ce qui justifierait tout ça ? poursuivit Matt, toujours aussi exalté. Certains accusent les scientifiques, l'armée ou les aliens d'être responsables, alors qu'il ne s'agit que d'un châtiment divin pour la manière dont nous nous sommes comportés. On ne le vénérait pas comme il faut. On s'est écartés du droit chemin, détournés de ses enseignements. Pour nous punir, Il nous a envoyé ça, exactement comme Il avait fait tomber le déluge ou envoyé Ses plaies sur l'Égypte. Là, c'est la dernière. Lorsque nous aurons été suffisamment châtiés, nous serons autorisés à entrer au royaume de Dieu, ici même, sur Terre.

Sam avait du mal à avaler ça.

— Pourquoi il faudrait qu'on soit punis ? demanda-t-il.

— Pour nos péchés. C'est le grand essorage.

Sam faisait ce qu'il pouvait pour se retenir de rire. Plus personne ne disait « essorage », pas même les pubs pour les lessives. Son rire étranglé se mua en douloureuse quinte de toux. Une fois encore, Matt le regardait en souriant. Et Sam commençait à en avoir sérieusement marre.

— La première fois que les révélations me sont apparues, c'était dans un nuage de fumée, expliqua Matt. Depuis, on vit dans la fumée pour continuer à voir de nouvelles choses.

— Ça va pas vous donner le cancer ?

— Non. Pas du tout. Comment ça pourrait nous faire du mal ? Nous sommes les élus. Dieu ne permettrait pas qu'il nous arrive quelque chose.

— Vous ne souffrez jamais ? Personne ?

— À moins qu'on fasse une mauvaise action. Bien sûr, les pécheurs sont punis.

— Ah, d'accord, répondit Sam en repensant à ce qu'il avait appris de la sorcellerie en cours d'histoire.

Ainsi, dans le passé, quand on soupçonnait une femme d'être une sorcière, on la jetait dans un étang. Si elle flottait, c'était une sorcière, et on la brûlait sur-le-champ. Si elle coulait à pic, ce n'était pas une sorcière… et elle se noyait. Dans les deux cas, la pauvre femme mourait. Bien que, pour commencer, les sorcières n'existent pas. Eh bien, la religion de Matt semblait fonctionner de la même manière. Si vous vous faisiez tuer, c'était la preuve que vous n'étiez pas assez dévot. À l'inverse, le simple fait de rester en vie prouvait que vous étiez un bon croyant. Matt ne pouvait pas perdre.

— C'est pour ça que l'hymne ne s'arrête pas, dit-il.

— Quel hymne ?

— La musique que tu entends, c'est le grand hymne. On a commencé l'été dernier et on ne s'est pas arrêtés de chanter depuis. Et ça continuera jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit établi sur Terre. C'est notre manière de Lui envoyer nos louanges, de Lui montrer notre dévotion. Car Il nous entend.

— Vous vous arrêtez quand même pour dormir, non ?

Toujours ce sourire. Et un mouvement de tête.

— Non. L'hymne ne s'arrêtera que lorsque Dieu triomphera. « Et j'ai entendu une voix venant du ciel comme la voix des océans ou celle d'un

grand coup de tonnerre ; mais cette voix que j'entendais était aussi comme celle des musiciens qui chantent en jouant de la harpe. Ils chantaient un cantique nouveau devant le Trône, et devant les quatre Vivants et les Anciens, et personne ne pouvait apprendre ce chant, sinon les cent quarante-quatre mille, les rachetés de la Terre. »

— D'accord, reprit Sam. Mais, euh… Je peux te poser une question ?

— Bien sûr.

Après s'être essuyé la bouche d'un revers de manche, Sam repoussa son assiette. Une bouchée de plus et son ventre allait exploser.

— Comment se fait-il que vous sembliez tous m'attendre ? demanda-t-il. Comme si vous saviez que j'allais venir ?

— C'était annoncé.

— Comment ça ?

— Les voies du Seigneur.

— Allons, moi-même je ne le savais pas.

— Tish, si.

Sam se tourna vers elle. Elle rayonnait, le visage rougeoyant à la lueur de la chandelle.

— Comment tu pouvais savoir ? demanda-t-il.

— C'était écrit.

— Y a jamais eu d'endroit près de Trafalgar Square, hein ? poursuivit Sam d'un ton accusateur. Tu m'as roulé. C'est ici le temple dont tu nous as parlé, n'est-ce pas ? Depuis le début, tu prévoyais de nous amener ici.

— On l'a envoyée te chercher à la Tour, intervint Archie Bishop.

— Tout n'était que mensonge, alors, dit Sam.

— Non, pas un mensonge, objecta Matt.

— Dire qu'une chose est vraie ne suffit pas à transformer un mensonge en vérité, le coupa Sam. C'est pas parce que, tranquillement assis, tu dis : « C'est pas un mensonge » que ce n'en est pas un.

— Elle a dû mentir aux autres, à la Tour, concéda Matt. Aux instruments de Babylone qui te maintenaient enfermé là-bas. Ce sont eux qui t'ont menti. Tish n'a fait que combattre leurs mensonges par d'autres mensonges.

— Je ne comprends rien. Comment tu pouvais savoir que j'étais là, d'abord ? demanda Sam en se tournant de nouveau vers Tish. Tu vas me dire que t'as eu une vision ?

— On nous a montré la vérité, répondit Tish. Je suis venue pour te sauver et ensuite, ce matin, j'ai envoyé un signal au Temple pour leur dire que j'allais rentrer.

— *Alléluia !* s'exclama Matt. *Et sa fumée monte aux siècles des siècles.*

— Vous avez pas d'extincteur ? demanda Sam.

— Tout est écrit, répéta Matt.

Sam s'abstint de répondre. Trop de colère, de confusion et de sentiment d'avoir été floué. Tish lui avait menti ; à cause de ça, il avait trahi Ed ; et il n'avait pas la moindre idée de ce que voulaient ces dingues. Il se perdit dans la contemplation de son verre vide, avec le secret espoir qu'ils allaient tous partir et le laisser seul.

Mais il ne fallait pas y compter. Matt était toujours aussi intarissable.

— Y a un an, on s'est installés au Temple dans l'attente de ta venue, dit-il. Pendant tout ce temps, on a attendu et, finalement, tu es venu.

— J'comprends pas ! s'insurgea Sam, de plus en plus agacé par ce discours évasif, auquel il n'entendait rien. Qu'est-ce qu'on vous a montré ? Qui ça ?

— Son messager s'est occupé de tout, répondit Archie Bishop.

— Quoi ? Comme la colombe ou l'ange Gabriel ? pouffa Sam, enivré par trop de nourriture, de fumée, de musique et de non-sens.

En fait, tout se passait comme dans un rêve, l'incohérence la plus totale régnait sans que personne ne paraisse s'en offusquer. S'il restait coincé trop longtemps ici, nul doute qu'il deviendrait aussi marteau qu'eux.

Plutôt que de répondre à Sam, Matt fit signe à l'un des trois plus jeunes garçons attablés avec eux, qui sauta de sa chaise et disparut aussi sec dans les profondeurs de la cathédrale.

Se penchant en avant, le Kid glissa à l'oreille de Sam :

— Écoute, *small thing*, je n'embobine pas tout. Il m'arrive parfois de me retrouver au mauvais bout du fil. Quand j'arrive encore à retrouver un bout. Les gens me traitent de zinzin de l'espace, mais, franchement, ces zozos-là, y me rongent les sangs. J'ai jamais été une grenouille de bénitier. Par contre, eux, c'est pas des grenouilles, c'est toute la ménagerie, numéro de singes compris. Des singes de bénitier, que je te dis. Et y me foutent grave les chocottes. Première chose demain matin, une fois qu'on se sera bien rempli la panse, on met les voiles. Je vis pas avec des chimpanzés. Non merci. *So long, Cheetah*. À plus, Gus.

Sam le regarda se lever de table et s'en aller flâner derrière le chœur. Comme il aurait aimé l'imiter, quitter pour un temps la compagnie de ces singes de bénitier, comme les avait appelés le Kid. Mais ça aurait été impoli.

Bientôt, le jeune garçon que Matt avait mandé revint, accompagné d'un autre, un grand blond, le visage contusionné. Sa tête lui rappelait vaguement quelque chose. Et puis ça fit « tilt ».

Brendan. Le gars que Jordan Hordern avait exclu de la Tour.

— Ah ! s'exclama Sam. Donc Brendan est le messager de Dieu ?

— Oui, répondit Matt. Dieu a fait en sorte que Brendan vienne jusqu'à nous pour nous exposer la vérité. Il nous a raconté tout ce qui s'était passé à la Tour et aussi votre arrivée. Ensuite, on a envoyé Tish et les autres vous chercher.

— Et les autres ont été tués. Béni soit le Seigneur !

— Ils avaient dû mal agir, dit Matt. On ne doit pas les pleurer. Ils ont été punis pour leurs péchés. Apparemment, seule Tish était sans tache.

Sam se mordit la langue. De toute évidence, Tish n'avait pas lu le passage sur le fait de ne pas les pleurer car, le premier jour à la Tour, elle n'avait pas cessé de bramer et de larmoyer en repensant à ses amis disparus. En particulier Louise, la fille qu'Ed avait accidentellement tuée. Et voilà que, maintenant, elle souriait à pleines dents, comme si elle s'en félicitait, se laissant prendre au jeu délirant de son gourou.

Enfin, quoi que Matt puisse en dire, Tish lui avait menti. Et à présent elle mentait à Matt en prétendant être une vraie croyante, en prétendant ne pas avoir versé de larmes, en prétendant que Dieu avait tout planifié.

*En ce qui me concern*e, pensa Sam, *si c'est tout ce que Dieu a trouvé, on peut dire qu'il a sacrément merdé*.

Il posa ses coudes sur la table et planta son menton au creux de ses mains.

Allez-y, causez. *Voyons ce que vous avez à dire*.

25

Le Kid déambulait nonchalamment devant une des stalles du chœur, en observant les musiciens, qui gardaient les yeux fixés sur leurs instruments, sans le voir. Un garçon cognait sur une vieille poubelle en ferraille avec une cuiller en bois. Un autre soufflait dans un saxophone. Une fille jouait du violoncelle. Pas mal mais pas terrible non plus. Et puis il y avait un gars qui tapait sur une vieille cymbale toute cabossée qui faisait un drôle de bruit sec et métallique. Il la frappait plus ou moins en rythme, avec une baguette, la déformant d'autant plus.

— Ça balance pas très bien, Jean Sébastien, lança le Kid en se bouchant les oreilles.

Le gars tourna la tête, le regard dans le vague, en transe.

— Laisse-moi te dire qu'une cymbale, ça doit *ting-linguer*, bonhomme. Ça doit cracher. Scintiller. En un mot, ça doit faire bouger ton os, Carabosse. Cette cymbale est au paradis des cymbales. Elle fait pic pic alors qu'elle devrait faire tsoin-tsoin…

N'obtenant pas de réponse, le Kid passa à la suivante, une fille aux longs cheveux blonds qui jouait du violon, les yeux clos. Le Kid comprit aussitôt qu'elle maîtrisait un tant soit peu son instrument. De douces harmonies s'épanouissaient sous son archet.

— C’est cool, approuva le Kid en dodelinant de la tête. La musique est en toi. Le Kid aime la musique. T’as dû en passer, des heures, avec ton violon…

— Chut ! murmura la fille. J’suis pas supposée te parler.

— Non ? Vous autres, singes de bénitier, vous êtes vraiment secoués, Yo-Yo.

— Yo-Yo Ma, c’est du violoncelle, répondit la fille. Pas du violon.

— Alors, c’est qui l’autre, la Chinoise ? Au violon ? Vanessa Wap Do Wap.

— Vanessa Mae ?

— Celle-là même. Mon grand-père disait qu’elle aurait pu faire descendre les anges du ciel si elle avait voulu. Mais je crois juste qu’il en pinçait grave.

— Chut. Va-t’en. Je n’ai pas le droit de te parler.

— Comment t’appelles, Yo-Yo ?

— Charlotte.

— Luss, Charlotte, moi c’est le Kid.

— Je sais très bien qui tu es et je n’ai pas le droit de te parler. Si Matt me voit, il va me punir.

— Pouah ! s’exclama le Kid. C’est pire que le bagne ici. (Il siffla.) Ma parole, le gars sait mener sa boutique !

— Il est le seul à comprendre le langage de Dieu, répondit Charlotte, sur le même ton que si elle lisait un texte. Il a des visions. Des révélations. Et il nous les explique. Sans lui, on serait un troupeau égaré et impie.

— Ah ouais ? Pourtant, vois-tu, il me semble qu’à Londres il y a pas mal de jeunots qui s’en sortent très bien sans lui. Merci. De rien.

— Ça, c’est ce qu’ils pensent.

— D’façon, inutile de discuter avec des illuminés. Mais pourquoi la bouche cousue ?

— S’il te plaît, arrête de me parler.

Le Kid regardait les doigts de Charlotte courir sur les cordes du violon.

— T’es à quel échelon, Yo-Yo ?

— Sixième.

— C’est bon ça, enfin, je crois. En tout cas, toi, tu sais jouer. Pas comme ces singes-là. Sûr que le président du fan club veut récupérer sa mise. Et, d’après ce que je vois, ici, c’est Matt le P-DG du fan club.

— Je ne comprends pas ce que tu dis.

— T'es pas la première, Yo-Yo. Et on dirait que Matt et moi, on a plus en commun qu'on n'aurait pu le penser. *Toi*, tu captes pas ce que je dis et *moi*, je capte pas ce qu'*il* dit, sauf qu'apparemment, *lui*, il capte ce que *Dieu* dit. Tout le monde cause et moi, j'entends pas un seul mot.

Le Kid regarda un moment les autres musiciens massacrer leurs instruments. Aucun n'était du niveau de Charlotte. Un trompettiste s'endormait littéralement. De fait, sa tête basculant en avant, le bout de sa trompette vint cogner sur le dossier du banc de devant. Il s'éveilla en sursaut, la lèvre endolorie. Il se frotta les yeux, se leva, puis se dirigea vers une fille entourée d'un groupe de gamins sans instrument. Il lui tendit la trompette puis s'enfonça dans l'obscurité, derrière le grand autel. Le Kid remarqua qu'un groupe de garçons étaient rassemblés là-bas, parmi lesquels Nathan, le grand gars qui les avait secourus dans le métro. Il donnait des ordres en le pointant du doigt. Le Kid lui répondit par un salut de la main, puis pivota de nouveau vers Charlotte.

— J'aime ton style, Yo-Yo. Ça me rappelle la maison, mon vieux pépé. Les sons qui sortaient de son vieux tourne-disque. Hou. Le Kid adorait ces sons. J'aimerais bien t'entendre en solo, Yo-Yo, un de ces jours.

— C'est tout ce qu'on a le droit de jouer, le grand hymne ; tout le reste c'est de la musique du diable. On doit ouvrir nos esprits et jouer ce que Dieu nous dit de jouer.

Se penchant en avant, le Kid lui glissa à l'oreille :

— Eh, Yo-Yo, on ne me la fait pas à moi. Ce que tu joues là, c'est Beethoven, *Sonate à Kreutzer*.

Charlotte rougit. Son archet ripa sur les cordes, faisant un raffut dissonant.

— Te fais pas de bile. Avec moi, ton secret sera bien gardé, dit le Kid. Je t'aime bien, Charlotte. Quand t'auras terminé de scier, viens me voir. On sera amis. Une fille qui joue comme ça, le Kid veut forcément la connaître. Si tu veux, tu peux même être mon amoureuse.

Charlotte ouvrit de grands yeux et fusilla le Kid du regard.

— Va-t'en !

Le Kid lui fit un clin d'œil, puis s'éloigna d'un pas nonchalant.

— J'suis au *top*, ici, murmura-t-il pour lui-même en claquant des doigts, sans voir le signe que Nathan faisait aux garçons qui l'entouraient.

Après un hochement de tête approbateur, ceux-ci convergèrent dans sa direction.

26

— J'comprends toujours pas, dit Sam. Pourquoi envoyer Tish me chercher ? Pourquoi est-ce si important pour vous ? Et pourquoi je suis l'invité d'honneur ?

— Parce que tu es spécial, Sam, répondit Matt. Si on est ici, c'est à cause de toi. Tu es… l'Agneau.

— Non, je suis pas l'Agneau, dit Sam d'un air buté.

— La vérité est en toi, fit Matt en lui souriant d'un air terriblement niais. Nous devons libérer la vérité. Pour l'instant, tu es encore entravé par ta part d'ombre. L'ombre te masque la vérité. C'est seulement lorsque nous t'aurons libéré de ton côté sombre et du royaume des hommes que tu comprendras réellement qui tu es. Ensuite, tu nous guideras vers notre salut et nous établirons le royaume de Dieu sur la Terre.

Sam n'écoutait pas. Il regardait le Kid qui déambulait dans la nef, jusqu'à une statue représentant un soldat. Il y avait un gros cube juste à côté, recouvert d'un tissu vert. Sam se demanda vaguement ce que ça pouvait être. Sûrement un truc débile, comme tout ce qui se trouvait ici. Un groupe de garçons semblaient suivre le Kid, qui, tout à coup, paraissait bien seul et bien petit dans ce décor. Sam avait envie de le rejoindre, d'être au côté de son ami. Il en avait plus qu'assez d'entendre les fadaises de Matt. Il

se sentait prisonnier, oppressé, il aurait voulu courir en braillant à tout le monde de se taire et de le laisser tranquille.

— Je suis fatigué, déclara-t-il en se levant. Je voudrais me coucher. Où est-ce que vous dormez ? Si tant est que vous dormiez.

— Il est important que tu comprennes q…

— Non, c'est pas important ! aboya Sam. Tout ce que tu dis, c'est bidon ! Je veux plus rien entendre, compris ? Tu m'as pris pour ce que je ne suis pas.

Sur ces mots, il s'éloigna de quelques pas, s'enfonçant dans l'obscurité omniprésente dès qu'on quittait la table. La voix de Matt l'arrêta.

— Tu possèdes une part d'ombre. Un double maléfique. Le Bouc, le démon, le malin. Il faut le détruire. Tu ne connaîtras pas la liberté tant que nous n'aurons pas réalisé ce sacrifice.

Sam ricana.

— T'es un maboul, souffla-t-il dans un petit rire moqueur. Et je ne veux surtout pas que tu zigouilles une pauvre petite bête innocente pour moi.

Matt s'approcha de lui et posa sa main décharnée sur l'épaule de Sam.

— Tu es l'Agneau, dit-il, et quand nous aurons sacrifié le Bouc, tu connaîtras la vérité et nous nous réjouirons tous ensemble.

— S'il te plaît, je suis fatigué, fit Sam. Je veux aller me coucher.

Il jeta un coup d'œil au Kid, maintenant cerné par Nathan et ses gars. Nathan lui parlait.

— Nous allons offrir le Bouc en sacrifice au grand démon, à Absinthe, déclama Matt. Absinthe mangera le Bouc et le Bouc sera détruit. Ensuite, nous serons tous libres ; et tu verras la lumière ; et tu comprendras la vérité ; et tu nous la révèleras.

— Qu'est-ce que tu racontes ? dit Sam avec un haussement d'épaules pour que Matt enlève sa main.

Le Kid était totalement hors de vue, maintenant. Les idées se bousculaient dans la tête de Sam. Quel sens fallait-il donner aux paroles de Matt ?

Et plus il s'interrogeait, plus il avait peur de ce qu'il pourrait trouver. Priant pour que ce ne soit pas ce qu'il pressentait autant qu'il le redoutait.

Un autre groupe d'enfants déplaçaient le catafalque vers le centre de la cathédrale. Il devait être sur roues.

Matt parlait encore. Sam avait raté un bout du discours.

— … de nombreux noms, disait-il, toujours aussi véhément. Azazel, Belzébuth, Iblis, mais, à toi, il s'est présenté sous les traits du fils du Bouc : le Kid.

— Non, pas le Kid, dit Sam d'une voix tremblante.

Au même instant, celui-ci quitta le groupe de garçons et démarra en trombe dans l'allée, courant ventre à terre vers la porte.

— Cours ! cria Sam en bondissant lui aussi.

Mais Matt le retint et l'immobilisa entre ses bras.

— C'est un faiseur, dit-il en se penchant à son oreille. Le roi de l'illusion. Un démon aux mille visages. Il t'a berné, t'a pris pour un idiot en te faisant croire qu'il était ton ami.

— Mais c'est mon ami ! hurla Sam en se débattant pour échapper à Matt tandis que, sous ses yeux, Nathan rattrapait le Kid et le plaquait au sol.

Des larmes lui piquaient les yeux.

— C'est le Bouc, déclara Matt en faisant signe aux gamins avec le catafalque.

Ils retirèrent le tissu, révélant une grande cage.

— Et c'est seulement lorsqu'il sera mort que l'ultime révélation nous sera donnée.

27

Endolori, Shadowman reprit connaissance. Il gisait dans une mare de sang. Il comprit rapidement qu'il était sur le ventre, la tête tournée sur le côté, la joue écrasée contre le sol. Le bas de son corps était surélevé. Il sentait quelque chose de doux sous ses jambes et ses hanches.

Il faisait nuit, mais un rayon de lune révélait des traces de sang et une multitude d'éclats de verre. C'était tout ce qu'il distinguait. La tête lui tournait. Manque d'oxygène. Il essaya de prendre une profonde inspiration et grimaça de douleur. Un terrible poids lui écrasait la poitrine.

Il était coincé, incapable de faire un geste, et n'avait pas la moindre idée de l'endroit où il se trouvait. Encore moins de la manière dont il était arrivé là. Une terrible migraine l'empêchait de réfléchir. Il ferma les yeux et s'endormit instantanément. Il avait beau ne pas avoir les idées claires, il était encore assez lucide pour savoir que, s'il s'endormait maintenant, il avait toutes les chances de ne jamais se réveiller.

Il se força donc à ouvrir les yeux. Avisa les bouts de verre. Le sang.

Au prix d'un terrible effort, il s'efforça de bouger et sentit quelque chose de pointu s'enfoncer dans ses côtes, ainsi qu'un poids sur sa nuque.

Il s'immobilisa. C'était sans espoir. Il était coincé, crevait de soif, manquait d'air et avait mal partout. Perdu. Peu à peu, de vagues souvenirs

lui revinrent. Des flashes qui lui glissaient entre les doigts, comme s'il était en train de rêver.

Allez, concentre-toi…

Un écureuil…

Malgré lui, il rit… et ressentit une vive douleur.

Un écureuil…

Mais c'est vrai qu'il y en avait un qui avait traversé la rue en trombe. Ce qui l'avait conduit aux trois enfants. La fille et les deux garçons.

Oui. De la bile amère remonta dans sa bouche et avec elle les souvenirs. Des souvenirs de sang, de bruit et de douleur. Il aurait presque regretté qu'ils lui soient revenus. En restant dans l'ignorance, il aurait pu continuer à se bercer d'illusions.

Car les dernières heures avaient été un vrai cauchemar. Ça avait mal commencé et, ensuite, ça avait empiré. Si seulement ces gamins n'étaient pas venus. Enflés de vanité et de présomption. Ils connaissaient tout ça par cœur, hein ? Les étrangers ne leur faisaient pas peur.

Il toussa. Un flot de sang coula de son nez.

Il revit les adultes.

Un souvenir parfaitement net. De cette première image, quand il les avait vus les prendre en tenaille, de part et d'autre de la rue, et que, durant un court instant, le temps avait semblé s'arrêter. Shadowman et les autres enfants s'étaient figés, pétrifiés par ce brutal basculement de situation.

Caché derrière le mur du jardinet envahi par les mauvaises herbes, devant la maison, en face du magasin de pneus, Shadowman tentait d'intégrer ces faits nouveaux et de comprendre comment il s'était fait piéger.

Comment les étrangers avaient-ils fait pour sortir du magasin sans qu'aucun d'eux ne remarque quoi que ce soit ?

Par une autre entrée, forcément.

Combien ils étaient ?

Une dizaine dans chaque groupe ? Donc ils avaient encore une chance. Si les trois autres et lui unissaient leurs forces, s'ils combattaient côte à côte, alors ils pourraient peut-être s'en sortir. À condition de ne pas mollir. Si la Peur flairait leur présence, elle ne tarderait pas à sortir en masse du supermarché.

Et cette armée était forte d'au moins quatre-vingts hommes.

— Faut se barrer d'ici, avait crié Shadowman en sautant par-dessus le muret.

La fille l'avait regardé avec mépris.

— On a déjà vu pire que ça, bleu-bite.

— Non, j'crois pas.

— Écoute, on court pas, on les éclate. Point barre.

— On suit ces crevures depuis ce matin, avait ajouté le gamin à l'arbalète. Depuis qu'on les a repérés à Willesden, près du cimetière juif.

C'est là que Shadowman avait commencé à tiquer. Comment ces gars avaient-ils pu voir la Peur dans le quartier de Willesden alors que les adultes avaient dormi toute la journée dans le magasin de pneus ? Sans compter que, depuis le temps qu'il les pistait, ils n'étaient jamais allés dans ce coin-là. Il revoyait parfaitement leur itinéraire depuis qu'il les avait pris en chasse, près du stade d'Arsenal. Il avait précisément suivi leur route sur son plan. Donc, à moins de supposer que certains adultes se soient éclipsés pendant qu'il dormait dans le camion, il ne voyait vraiment pas comment ils avaient pu les repérer à Willesden.

Non. Impossible. Au fil du temps, il était devenu bien trop réceptif à leurs mouvements pour rater une chose pareille.

Il y avait forcément une autre explication.

Alors, il avait étudié le premier groupe d'étrangers, qui, sur sa gauche, remontaient la rue en traînant des pieds, essayant de reconnaître un visage, ou un vêtement. Mais c'était pas évident. Ils avaient la peau noircie par la nécrose, des grosseurs partout. Dans un sens, ils se ressemblaient tous. La plupart d'entre eux étaient chauves et leurs hardes étaient tout aussi noires et crasseuses. Ils s'étaient rapprochés. Ils avaient quelque chose de différent. Était-ce l'odeur ou le fait qu'ils paraissaient moins organisés, moins en phase les uns avec les autres ?

Oui, c'était ça. Ils n'agissaient pas en groupe. Shadowman était devenu assez fin connaisseur de la Peur pour savoir que si jamais ils se scindaient en petits groupes, un des lieutenants de Saint Georges prenait presque systématiquement la tête du peloton. Man U, Bluetooth ou Spike. Or, là, personne ne semblait commander.

Inutile d'essayer d'expliquer ça aux trois autres. Des adultes organisés ? Ils lui auraient ri au nez.

Conclusion, il devait s'agir d'un autre groupe d'étrangers. Et, dans ce cas, c'était pire que ce qu'il avait imaginé. Car cela laissait planer la

menace de la Peur, toujours confinée dans le magasin de pneus.

— Faut se tirer, avait-il braillé d'une voix enrouée.

Enrouée non seulement par la panique, mais aussi par le fait qu'il n'avait parlé à personne depuis que ses amis l'avaient abandonné à la station King's Cross.

Depuis combien de temps ? Deux semaines ? Trois ? Il avait perdu la notion du temps.

— Le sujet est clos, bleu-bite, avait répondu la fille. On se carapate pas, on se bat.

— Ouais, ben moi, je me taille. Ou, du moins, j'essaie. Parce que tout seul, ça va être dur, tandis qu'à quatre, on pourrait facilement forcer le passage.

— Dans ce cas, reste et bats-toi. On va te montrer ce qu'on en fait, nous, des zombis.

— Mais si on ne bouge pas rapidement, on est morts, s'était lamenté Shadowman. Les zombis, comme vous dites, vont nous prendre en tenaille. Faites au moins une percée d'un côté, pour ménager une sortie.

— Il a pas totalement tort, avait admis le garçon à la lance en se tournant vers le groupe de droite, plus lent à remonter la rue.

La fille avait réfléchi un moment.

— Bon, d'accord, avait-elle concédé en brandissant sa barre de fer.

Ne voulant pas gâcher ses carreaux pour rien, le garçon à l'arbalète avait fait sauter son arme sur son épaule et dégainé une machette qui pendait à sa ceinture. Elle était plus droite que celle de Shadowman. Le fil dentelé. De toute évidence, elle en avait vu.

Tous les trois faisaient front, épaule contre épaule, prêts à charger le premier groupe d'étrangers, refusant de demander l'aide de Shadowman, qu'ils jugeaient sans doute trop nul pour leur apporter du soutien. Tout ce qu'ils attendaient de lui, c'est qu'il reste en arrière et admire leur technique.

— On va transpercer leur ligne, puis les prendre à revers en profitant de la confusion, avait dit la fille. Prêts ?

— On y va…

Ne lui en déplaise, Shadowman avait dû admettre que leurs aptitudes au combat forçaient l'admiration. Ils étaient rapides comme l'éclair et particulièrement incisifs, faisant feu de tout bois, qui avec sa barre de fer, qui son gourdin, qui sa lance. Les étrangers étaient tombés comme des

mouches. Gravement blessés, deux d'entre eux s'étaient vidés de leur sang, un troisième avait titubé après avoir reçu un coup à la tête.

Shadowman s'était engagé dans leur sillage, machette au clair. Il avait lâché quelques coups aux étrangers qui faisaient mine de s'approcher trop près. Apparemment, ils avaient été sur le point d'ouvrir une brèche sans trop de difficultés.

Si seulement il était arrivé à convaincre les trois autres de continuer sur leur lancée, ils auraient pu rapidement se mettre à l'abri et, lui, reprendre son plan initial.

Pourtant, à peine étaient-ils passés que les trois autres s'étaient arrêtés et avaient fait volte-face pour harceler les étrangers par-derrière.

— Oubliez ça ! avait hurlé Shadowman. Laissez-les et barrons-nous ! À quoi bon en descendre un ou deux de plus ?

— C'est notre manière de faire, avait répondu le garçon à la lance. Mais, vas-y, toi, cours si c'est ton truc.

Mais mon truc, c'est surtout de rester en vie, pauvre naze, avait pensé Shadowman. *Et s'il faut courir, tu peux compter sur moi. Même Carl Lewis me rattraperait pas.*

C'était complètement idiot. Ils avaient pris un risque insensé pour rien. Ces mômes étaient des cadors, bien entraînés et parfaitement impitoyables. S'il n'y avait eu que ces dix étrangers, ça aurait été du gâteau.

Mais la Peur était tapie dans l'ombre.

Le trio de gamins avait continué le combat. Très vite, une bonne moitié des étrangers avaient été hors d'état de se battre. Deux étaient allongés sur la route, définitivement refroidis, tandis que les autres, gravement blessés, avaient rampé et s'étaient tortillés par terre. Shadowman n'avait pas participé à la curée. Il avait regardé plus loin, en direction du deuxième groupe, en approche.

C'est alors que, dans leurs dos, il avait vu ce qu'il redoutait le plus. Un flot d'adultes qui s'était déversé en masse du supermarché du pneu. À toute vitesse. L'armée de Saint Georges était sortie de sa torpeur, et elle était en chasse.

28

— Courez ! hurla Shadowman. Ils arrivent !

— OK, salut, répondit la fille. Pense à nous envoyer des cartes postales.

— Regardez ! Y en a trop !

S'il courait maintenant, il réussirait à s'en sortir. Ensuite, il n'aurait plus qu'à se requinquer et reprendre sa surveillance de la Peur une fois que les choses se seraient calmées. La Peur était trop lente pour espérer le rattraper. Elle ne prendrait sans doute même pas la peine d'essayer et se contenterait des trois enfants…

Il étouffa un juron et hurla de nouveau en direction des autres :

— Bande de crétins ! Vous allez vous faire bouffer !

Fallait qu'il décampe maintenant. Avant qu'il ne soit trop tard. Il tourna les talons et courut. Trois mètres, quatre, cinq…

Il s'arrêta.

Jura de nouveau.

Se retourna.

La Peur s'était répandue sur la route et elle avançait à toute vitesse… bien plus vite que ce à quoi les trois autres étaient habitués. C'est alors qu'ils comprirent trop tard quel danger ils couraient. Ils étaient en minorité et, à cette allure, ils allaient être rapidement submergés. Les étrangers ne connaissaient pas la peur ; quand ils flairaient quelque chose, ils ne

s’arrêtaient pas avant de l’avoir attrapé. Ils auraient escaladé une pile de cadavres pour atteindre une proie.

Shadowman savait très bien ce qui se passerait ensuite, pour y avoir trop souvent assisté ces derniers jours. Telle une masse de chair mouvante, les étrangers encercleraient les enfants, les empêchant de faire usage de leurs armes, jusqu’à l’étouffement. Et qu’importe les pertes que cela provoquerait dans les premiers rangs, immanquablement découpés, tronçonnés et tués. Il y en aurait toujours dans leur dos pour prendre leur place.

La fille ordonna à ses deux compères de battre en retraite. Pourtant, alors qu’ils reculaient, le gars avec la lance butta contre un cadavre et manqua se casser la figure. Un père sanguinolent qui se trouvait là lui attrapa la jambe et planta ses dents pourries dans son mollet. Le lancier poussa un cri et s’effondra. Instinctivement, ses amis se précipitèrent à son secours et essayèrent de l’arracher à son prédateur, et ce fut là leur deuxième grosse erreur. Après tout, peut-être n’étaient-ils pas aussi bons guerriers que ça. Car, dorénavant, ils ne pouvaient plus vraiment se servir de leurs armes. Or, c’étaient les armes qui faisaient la différence contre les étrangers. Sans elles, ils étaient plus que vulnérables. Pitoyablement alourdis par le blessé qu’ils traînaient avec eux, les deux autres remontaient le terrain en balançant coups de coude et de savate, tandis que barre de fer et machette oscillaient mollement au-dessus de leurs têtes.

Shadowman sut qu’il ne pouvait pas les abandonner ainsi. Il avait vu trop d’enfants périr ces derniers temps. Non que la perspective le réjouisse. Il jura une fois de plus – ce qu’il connaissait de plus ordurier – et courut les aider. Il fonça dans le tas d’étrangers, en renversant trois au passage, manquant de peu de perdre lui-même l’équilibre, se rattrapant en lançant des coups de machette. Mais la machette n’était pas l’arme idéale. N’allait-il pas blesser les autres avec ça ? Il la rengaina et ramassa la lance à l’endroit où le garçon l’avait laissée tomber. Avec ça, il pouvait plus facilement repousser l’ennemi, qu’il éperonna aussitôt, de toutes ses forces, en effectuant des quarts de tour pour que la pique ne reste pas coincée et en concentrant ses efforts sur les étrangers les plus hardis et les plus menaçants.

Mais c’était sans espoir. Jamais il ne parviendrait à repousser ce front, cette masse de corps agglutinés, qui bouchaient la route, tel un laminoir d’humanité corrompue, suintant et puant, qui écrasait tout sur son passage.

Traînant désespérément leur ami derrière eux, le garçon et la fille étaient trop lents. Des mains se tendaient de toutes parts pour les agripper. Des filets de bave avides pendaient aux lèvres de l'ennemi. Le garçon blessé hurlait et suppliait tandis que de plus en plus d'adultes se cramponnaient à ses jambes, le griffaient, le mordaient et le léchaient.

La lutte était par trop inégale. Dorénavant, ils arrivaient de partout. Le garçon à la machette frappait au hasard, d'une main molle.

Jusqu'à ce qu'un gros père lui arrache son arme.

— Hé ! s'exclama le garçon, à la fois surpris et indigné.

Les zombis, comme il les appelait, n'étaient pas censés faire ça. Ils ne savaient pas se servir d'une arme.

Eh bien, *ceux-là*, si, comme il l'apprenait à ses dépens.

Une leçon trop tardive pour être fructueuse. Le père qui lui avait volé la machette appartenait à la Peur. Cela signifiait qu'il était plus intelligent, plus structuré… plus mortel. Il abattit le coupe-coupe d'un ample mouvement du bras. Pour maladroite que fût l'attaque, elle toucha néanmoins son but, blessant sévèrement le garçon au niveau du coude. Celui-ci poussa un horrible cri et lâcha son ami tandis que, flairant l'odeur du sang, les adultes se jetaient sur lui. Il braillait affreusement. La fille essaya de l'emmener.

En vain.

— Laisse-le, dit Shadowman. Tu peux plus rien pour lui.

— Pas question que je l'abandonne.

Pourtant, déjà, le garçon disparaissait sous une masse d'adultes qui lui tombaient littéralement dessus. Shadowman y vit sa chance. La meute était distraite par cet appel de viande fraîche. Il se baissa, prit l'autre garçon par la taille et, d'un puissant coup de hanche, le remit sur pieds. Il avait les jambes couvertes de sang, mais il pouvait marcher.

— Ceux-là, on peut pas les battre ! dit Shadowman en titubant dans la rue, le garçon sous le bras. On y resterait tous.

La fille n'avait pas d'autre choix que de les suivre. Elle les rejoignit au pas de course. Ainsi unis, tous trois hâtèrent l'allure. Le blessé traînait la jambe et gémissait à chaque pas. Shadowman baissa les yeux. Du sang coulait de la plaie. Le bas de son jean, déchiré, en était totalement imbibé ; en dessous, la peau était déchiquetée et couverte de traces de morsures. Certaines entailles étaient profondes. Difficile d'imaginer les soigner sans point de suture, sans parler du risque d'infection.

Il y avait peu de chances qu'il survive.

Et tout ça pour rien.

— J'ai essayé de vous prévenir, lança Shadowman.

— Tais-toi, répliqua amèrement la fille.

Elle avait raison. C'était ridicule d'argumenter maintenant. Ils devaient au contraire se concentrer sur la fuite.

— On n'aurait jamais dû abandonner Ricky.

— On n'avait pas le choix, répondit Shadowman. Son bras était coupé. Jamais il n'aurait survécu.

— Ça, t'en sais rien.

— Enfin, bref. Maintenant, c'est fait, répliqua Shadowman. Elle est loin, votre base ?

— Environ trois kilomètres.

— Trois kilomètres ? Tu plaisantes. Qu'est-ce que vous faisiez si loin de chez vous ?

— On t'a dit. On traque les zombis. On couvre beaucoup de terrain.

— Pas sûr que ton copain tienne trois kilomètres.

— T'inquiète, on a une voiture.

Shadowman regarda en arrière. La plupart des adultes semblaient se disputer la dépouille du garçon, mais certains avançaient sur la route. Les plus proches n'étaient qu'à une dizaine de mètres derrière eux.

— Bon, ben j'espère qu'elle n'est pas loin.

— Tout près.

— J'vais pas tenir, s'étrangla le garçon. J'ai trop mal.

— Tiens bon, l'encouragea Shadowman.

— Ah, on y est ! s'exclama la fille en levant le menton vers une rue perpendiculaire au milieu de laquelle était garée une grosse Lexus RX noire.

— Surtout, me dis pas que c'est ton pote là-bas qui a les clés, dit Shadowman.

La fille jura. S'arrêta net. Jura encore.

Magnifique…

29

— Oh, seigneur, soupira le garçon blessé. J'peux pas marcher, Jaz. Je vais vomir.

— Elle est fermée à clé ? demanda Shadowman.

— Bien sûr que non. Pourquoi ça ? Les zombis ne savent pas conduire.

— Dans ce cas, on monte à l'intérieur et on avise ensuite. Si on continue à ralentir comme ça, ils vont nous rattraper.

— On sera totalement coincés, là-dedans.

— On trouvera kekchose, répondit Shadowman en pivotant sur lui-même.

Les étrangers de tête avaient gagné du terrain. Et ils étaient plus proches à chaque seconde.

— Allez ! cria-t-il en accélérant brutalement l'allure, traînant les deux autres dans son sillage.

Arrivés à la voiture, la fille, Jaz, ouvrit la porte arrière, fourra le gars sur la banquette, puis grimpa à sa suite pendant que Shadowman montait devant. À peine avaient-ils claqué les portières qu'il appuyait sur le bouton de verrouillage centralisé. Les serrures s'enclenchèrent avec un gros bruit aussi sourd que rassurant.

Il jeta un rapide coup d'œil à l'habitacle de ce qui, un jour, avait été un luxueux 4 × 4, avant que les enfants ne s'en occupent. Les sièges étaient

tachés et éventrés à divers endroits. Des détritus jonchaient le sol. Il remarqua en outre que la vitre du côté du passager était entrouverte de quelques centimètres. Il tenta de la fermer en actionnant la commande électrique. En vain.

— Sans le contact, oublie, dit Jaz.

— Bah, même le plus rachitique des zombis aurait du mal à se faufiler par là, répondit Shadowman en levant les yeux vers le rétroviseur pour voir où en était l'ennemi.

Presque à la voiture. Un groupe de six. Une ribambelle d'autres suivaient, éparpillés sur la route.

Il se ratatina sur son siège et soupira.

— Hum, c'est douillet, dit-il, tandis que les premiers étrangers commençaient à taper sur les vitres, y laissant de longues traînées graisseuses.

Bientôt, tous les six se pressèrent autour de la voiture. Un gémissement monta de la banquette arrière. Le garçon pleurait. Jaz l'enlaçait. On aurait dit qu'elle aussi pleurait, mais elle avait une telle couche de sang séché sur le visage que c'était difficile à dire. Tous les deux étaient en piteux état, et Shadowman supposait que lui-même ne valait guère mieux. Le sang poissait ses vêtements.

— On est fichus, se lamenta Jaz. Cette voiture sera notre tombeau. Soit ils pètent les vitres et réussissent à entrer, soit on meurt de faim.

— C'était ton idée, lui reprocha Shadowman. Peut-être que si tu t'étais rappelé que t'avais pas les clés…

— Ma jambe, ma jambe, gémit le garçon. C'est pas bon, Jaz. J'ai vraiment mal.

Toute arrogance ravalée, le gars ressemblait à un petit garçon de cinq ans, au genou couronné, se faisant consoler par sa mère. À bien des égards, Shadowman aurait voulu en faire autant, se rouler en boule en sanglotant et se faire cajoler par quelqu'un.

Mais y avait personne.

Il retira sa pèlerine de combat et attrapa son sac à dos, duquel il sortit un rouleau de pansement et de l'antiseptique.

— Tiens, dit-il en tendant le tout à Jaz.

Elle renifla, s'essuya le nez d'un revers de manche et lui adressa son premier sourire.

— Merci.

— Oui, merci, ajouta le garçon. Au fait, moi c'est Johnny.

— Moi, Carl.

Le mensonge était venu spontanément. L'habitude du secret. Et puis, il ne connaissait pas assez ces mômes pour leur donner son vrai nom.

Quel qu'il soit.

Son nom de baptême était Dylan, mais personne ne l'appelait plus comme ça. Pour la plupart, il était Shadowman, pour les autres, divers vocables. Carl était le nom d'un des gamins du camp de squatteurs où il vivait avant de se lancer dans cette funeste expédition dans le nord de Londres, en quête d'autres enfants rescapés.

Jaz entreprit de bander son ami, tous trois faisant de leur mieux pour ne tenir aucun compte des étrangers qui se bousculaient autour de la voiture, pressant leurs visages aux carreaux, grattant la carrosserie de leurs affreux ongles noirs et cassés. Une mère avait découvert l'ouverture de la vitre, côté passager. Elle y insérait consciencieusement les doigts, qui se tortillaient près du plafond. Shadowman l'entendait haleter.

— Barre-toi ! cria-t-il en lâchant un coup de couteau.

Elle retira sa main. Quelques minutes plus tard, elle était de retour, répandant son sang à l'intérieur de la voiture. Cette fois, il l'ignora.

À quoi bon ?

Il sortit son plan de la ville du sac. Tout plutôt que rester assis là à ne rien faire. Et puis, il était toujours utile de connaître sa position.

— C'est quoi la rue ? demanda-t-il.

— Je n'ose plus trop me prononcer, répondit Jaz. D'autant qu'on a pisté ces zombis pendant des heures. Z'arrêtaient pas de quitter la route, de se balader dans les résidences, de couper à travers des jardins, de rentrer dans des maisons. On avait du mal à les suivre avec la Lexus. Fallait sans cesse descendre et tracer à pied. À un certain moment, on les a perdus pendant deux heures. On pense qu'ils sont descendus sur les voies ferrées. C'était comme s'ils cherchaient quelque chose.

Shadowman plia sa cape et la rangea dans le rabat de son sac à dos. Il ne voulait pas que ça le ralentisse au cas où il faudrait de nouveau courir.

— T'es d'où, Carl ? demanda Johnny.

— De l'ouest, à la base. Notting Hill. Mais, l'année dernière, j'ai surtout vécu au centre-ville.

— T'étais vraiment à Buckingham Palace ?

— Par moments, oui.

— Cool.

— Hé, vous voulez que je vous laisse seuls ou quoi ? railla Jaz.

Johnny lui demanda de se taire. Mais celle-ci ne l'entendait pas de cette oreille.

— Donc, t'as trouvé un plan, Carl, ou pas encore ? lança-t-elle d'un ton sarcastique. Tu vas nous sortir de là d'un coup de baguette magique ?

— Écoute, Jaz, répondit Shadowman. Vous vous êtes fichus de ma gueule quand j'ai essayé de vous prévenir. Vous avez refusé d'écouter. Vous saviez tout mieux que tout le monde. Si vous aviez daigné m'écouter, on n'en serait pas là maintenant. Tu aurais les clés de la voiture, et ton pote, j'sais pas comment y s'appelle, serait encore parmi nous.

— Ricky.

— Ouais, Ricky. Donc ne me rends pas responsable. J'aurais pu me barrer en courant. J'aurais pu vous laisser. Je vous connais ni d'Ève ni d'Adam. Mais on est tous dans le même bateau. Donc essayons de nous serrer les coudes, plutôt que nous écharper.

— OK, d'accord, répondit Jaz, même si elle n'avait pas l'air entièrement convaincue.

— Écoute ce qu'il raconte, Jaz, dit Johnny. De ce que j'en vois, il sait de quoi il parle.

— Peut-être.

— On a le choix, exposa Shadowman. Soit on essaie de mettre les bouts avant que le reste de la meute arrive. On sort de la voiture, on déguerpit et on tâche de trouver un endroit plus sûr où se planquer le temps que Johnny soit suffisamment remis pour pouvoir marcher.

— Pas question que je bouge d'ici, rétorqua Johnny. On ferait pas deux mètres.

— Effectivement, c'est un risque, admit Shadowman. L'autre solution serait qu'on te laisse ici et qu'on y aille à deux, Jaz et moi. On file jusqu'à votre camp de base et on revient avec du renfort.

— Vous allez pas me laisser tout seul dans cette bagnole ! miaula Johnny. Jamais de la vie.

— Dans ce cas, un seul y va, proposa Shadowman.

— C'est trop loin. Quand bien même on réussirait à passer ceux-là, dit Jaz en agitant la main vers les faces noirâtres qui se pressaient aux carreaux et léchaient les vitres, occultant l'essentiel de la lumière. Retourner au camp, ça veut dire une bonne demi-heure de marche, peut-être plus.

Ensuite, il faut compter le temps de revenir ici. D'ici là, la voiture aura disparu sous les zombis. Et, avec l'effet de nombre, il y a toutes les chances pour qu'ils arrivent à forcer le passage avant qu'on soit de retour.

— Sans doute, dit Shadowman.

— Bon plan, répondit Jaz. Vraiment, super.

— Reste la dernière option, reprit Shadowman.

— Qui est ?

— L'un d'entre nous tente une sortie avant que le reste de la horde n'arrive.

— Et ?

— Il fait diversion, essaie d'entraîner le gros des troupes dans son sillage, puis il fait demi-tour et récupère les clés de la voiture.

— Tu penses que ça peut marcher ?

— Si on se bouge vite, la plupart des adultes vont se retrouver éparpillés entre ici et là où on a laissé Ricky. Si on court et qu'on revient avant qu'ils n'arrivent… Ceux-là sont les plus rapides, les plus vigoureux. Je les connais.

— Drôlement dangereux, dit Jaz.

— Moi, ça me paraît un bon plan, fit Johnny. Avec la clé, on pourrait se tirer d'ici.

— Ça te va bien de dire ça, ricana Jaz, vu que c'est sûrement pas toi qui vas retourner là-bas.

Sur ces mots, elle se pencha en avant et demanda à Shadowman :

— Qu'est-ce qui se passera si y en a encore plein autour de Ricky ? Ou si ça grouille de zombis quand tu reviens ?

— Comment ça, quand *je* reviens ? contra Shadowman. Qui a dit que c'était à moi d'y aller ? Après tout, c'est ton ami, pas le mien.

— Bah, je pensais que…

— Si je sors de cette voiture, qui dit que je ne vais pas m'en aller sans me retourner ? Vous n'avez guère été accueillants avec moi, au début. Je ne vous dois rien. Au contraire, tout ce que vous avez fait, c'est me mettre dans la merde.

— Faut que tu y ailles, dit Jaz.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que j'ai peur, voilà. Ça te va comme réponse ? Moi, je peux pas le faire. Sortir de là toute seule… c'est au-dessus de mes forces.

— Jaz, reprit Johnny, la voix cassée. Jaz…

Shadowman leva les yeux vers deux pères occupés à piétiner le pare-brise. L'un n'avait plus de nez, l'autre la bouche tellement pleine de kystes qu'il ressemblait à un type qui aurait fait un pari pour savoir combien de balles de golf il pouvait avaler. Shadowman n'arrivait pas à y croire. Ces fichus gamins avaient ruiné ses efforts, alors même qu'il avait enfin tout calé aux petits oignons, qu'il étudiait la Peur, de loin, en la suivant à distance. Et voilà que ces trois crétins étaient venus tout fiche par terre.

Était-il vraiment disposé à mourir pour eux ?

Sortir de cette voiture, ça revenait à signer son arrêt de mort. Il savait de quoi la Peur était capable.

Il ferma les yeux. Tenta de faire le vide dans son esprit. Compta lentement jusqu'à dix. Sentit son cœur cogner dans sa poitrine.

Et puis il écrasa son doigt sur la commande du verrouillage centralisé.

30

Shadowman ouvrit la portière d'un grand coup de pied, renversant deux étrangers au passage. Il sortit en trombe, en brandissant sa lance, écartant à coups de hampe tous ceux qui se trouvaient sur son passage. Un groupe plus important avançait sur la route et d'autres apparaissaient au coin de la rue.

N'y pense pas.

Cours.

Il s'extirpa péniblement de la masse d'étrangers qui pullulaient autour de la voiture, puis courut droit devant lui.

Après les avoir relégués à bonne distance, il s'arrêta et se mit à sautiller sur place en invectivant les étrangers.

— Hé, bande de demeurés ! Attrapez-moi si vous pouvez ! Hou hou ! Le dîner est servi. Par ici !

Il avait attiré leur attention. Quelques-uns s'écartèrent du 4 × 4 et s'avancèrent vers lui en chancelant. Essayer de rentrer dans la voiture était comme tenter d'ouvrir une boîte de conserve sans ouvre-boîte. Alors que Shadowman, lui, était à portée de main, prêt à être consommé. Il esquissa un sourire quand il vit que ceux qui remontaient vers la Lexus venaient dans sa direction.

— C’est ça. Par ici. Allez, bougez-vous, y en aura pas pour tout le monde. Viande fraîche. Sur l’os. Allez…

Le père avec des grosseurs plein la bouche était le plus avide et le plus pressé. Il allongeait le pas, les yeux rivés sur sa proie. Shadowman attendit qu’il soit presque sur lui, avant de lui assener un puissant coup de lance en pleine poitrine. L’étranger s’effondra. Ce fut comme un signal. Un nombre grandissant d’étrangers convergeait dans sa direction. Shadowman battit en retraite, les éloignant de la voiture. Convaincu qu’ils allaient lui emboîter le pas, il jeta un coup d’œil à son plan et démarra au petit trot, calculant un itinéraire. Régulièrement, il s’arrêtait pour étudier la carte et vérifier que ça suivait, derrière. Il fallait la jouer fine : s’il prenait trop d’avance, ses poursuivants pouvaient être tentés d’abandonner la partie et de retourner à la voiture ; en revanche, s’il se laissait approcher trop près, il risquait de se faire attraper. Pour autant, il savait qu’à un moment ou un autre il devrait accélérer, sans quoi il n’aurait jamais le temps de récupérer les clés.

Ça aurait pu s’appeler : « Dans la peau du Joueur de flûte de Hamelin ». De fait, il rêvait de pouvoir précipiter la meute du haut d’une falaise.

Son itinéraire : une longue parabole le menant à l’appartement qu’il avait visité plus tôt. Non seulement il pourrait s’y cacher, mais en plus, il aurait un bon point de vue sur l’endroit où Ricky avait été attaqué.

Pourquoi diable venait-il en aide à ces bolos ? Pourquoi prenait-il le risque de se sacrifier pour eux ? Pourquoi ne pas les abandonner à leur sort ? Laisser Jaz et Johnny se débrouiller tout seuls. Sûr que c’est ce qu’ils auraient fait à sa place.

Il se rappela comment son meilleur ami, Jester, l’avait abandonné sur les voies de chemin de fer, à King’s Cross, après qu’ils eurent été attaqués. Ayant reçu un coup au crâne, Shadowman n’était pas en état de marcher. Alors, Jester l’avait tout bonnement abandonné à une mort quasi certaine. D’ailleurs, c’était la chose la plus sensée à faire. Celle qui permettait de rester en vie.

Lui-même n’avait-il pas agi de la sorte en persuadant Jaz de laisser Ricky ?

Maintenant il savait ce qu’avait ressenti Jester. Pourquoi il l’avait fait.

Mais il se souvenait également comment *lui* s’était senti.

Jamais aussi mal.

Était-ce pour autant comparable ? Jester et lui étaient amis, alors qu’il ne connaissait pas du tout Ricky. Et puis Ricky était trop gravement blessé

pour survivre…

Jamais aussi mal. Pas la peine de tortiller.

D'ailleurs, c'était pour ça qu'il était là, à essayer d'éloigner la meute de la voiture. Il voulait se prouver qu'il n'était pas comme Jester. Il voulait venger tous les enfants que la Peur avait chassés et tués sous ses yeux, démontrer qu'il faisait partie des gentils.

Au bout de cinq minutes, il accéléra brutalement, laissant sur place ses poursuivants. Il joua ainsi les lièvres à travers les rues du quartier, ses pieds martelant le bitume à un rythme soutenu, et se retrouva bientôt non loin du supermarché du pneu, en vue des appartements qui se trouvaient à l'autre bout de la rue. Il fit voler la porte principale d'un coup d'épaule, puis s'engouffra dans l'escalier, grimpant les marches quatre à quatre jusqu'au dernier étage.

Entré dans l'appartement, il ferma la porte à clé, s'adossa au battant et se laissa glisser par terre. Il était épuisé, la gorge lui brûlait, ses jambes étaient en feu. Soudain, sans crier gare, son estomac se retourna et il se plia en deux pour vomir sur la moquette, entre ses bottes. Un simple mécanisme de défense de l'organisme, comme il avait eu l'occasion de l'apprendre lors de ses pérégrinations. L'estomac a besoin de beaucoup d'énergie pour digérer. Il concentre une bonne part du flux sanguin. Aussi, quand le corps a un besoin urgent de sang pour, par exemple, faire fonctionner les jambes ou délivrer un regain de force pour vous aider à fuir ou à vous battre, l'estomac se vide automatiquement. Qu'importe que vous ayez mangé ou pas, le haut-le-cœur est inévitable.

Il lampa une lichette d'eau à sa gourde. Ensuite, il s'autorisa à admettre qu'il avait eu la peur de sa vie. Depuis l'instant où il avait vu débarquer les nouveaux adultes jusqu'à maintenant, il avait vécu dans un état de terreur absolue, qu'une part de son instinct de survie avait contribué à dominer.

Jaz avait confessé qu'elle avait peur. Ce qui avait dû lui coûter. Il se demandait si elle avait remarqué qu'il était aussi terrifié qu'elle.

Probablement pas. Il était fort pour dissimuler ce genre de choses.

Il cracha et se leva. Il lui restait une dernière chance : courir et laisser Jaz et Johnny se débrouiller seuls. Après tout, ils lui avaient causé beaucoup de torts.

Il éclata de rire en repensant à l'élan protecteur qu'il avait ressenti pour « ses » étrangers lorsque Jaz et les autres les avaient attaqués.

À quoi ça rimait, au fond ? De suivre la Peur ?

Il pénétra dans le salon, salua d'un signe de tête les cadavres sur le sofa et s'approcha de la fenêtre. Le supermarché du pneu paraissait vide. Les adultes avaient dû sortir. Il ouvrit la fenêtre et se pencha au-dehors. Il avait une vue directe sur l'endroit où ils s'étaient battus, matérialisé par une grosse tache humide, sombre et huileuse. Des morceaux de chair et des bouts de vêtement étaient éparpillés à droite à gauche, plusieurs cadavres d'étrangers gisaient sur la route, certains déjà à moitié dévorés. Neuf étrangers bien vivants se disputaient les quelques restes de viande. C'étaient les plus souffreteux et les plus malingres de la Peur. Les derniers à manger, qui n'en avaient plus que pour quelques jours avant d'être eux-mêmes abattus. Au fond, ils ne faisaient qu'engraisser un peu avant que Saint Georges ne décide que c'était leur tour de servir de plat de résistance. Malin, ce Saint Georges. Shadowman devait bien l'admettre. De fait, il n'était pas loin d'éprouver une certaine admiration pour lui. Saint Georges était en train de renforcer son armée, éliminant peu à peu les plus faibles et les plus lents au profit des autres, qui s'en repaissaient. Et cette stratégie semblait porter ses fruits car, dorénavant, d'autres tentaient de le rejoindre. C'est pour ça que la meute de Willesden était venue par ici.

D'une manière ou d'une autre, le mot était passé. L'armée de Saint Georges recrutait.

Shadowman sortit les jumelles et observa le groupe d'étrangers en pleines ripailles. L'idée de les descendre à l'arbalète lui traversa l'esprit, et puis il se ravisa, estimant que cela reviendrait à gâcher inutilement de précieux carreaux. L'arbalète de Ricky était abandonnée sur le trottoir. Trop compliquée à utiliser, même pour ces étrangers plus dégourdis que la moyenne.

C'est alors qu'il remarqua quelque chose d'étrange. Un père seul, debout, immobile comme une statue, à une dizaine de mètres du groupe, les bras tendus devant lui, comme s'il tenait une boîte invisible. Il avait les yeux grands ouverts, fixés sur le lointain. Il attendait quelque chose.

Shadowman avait déjà été témoin de ce comportement.

Il pivota dans la direction opposée. Aucun signe des étrangers qu'il avait écartés de la Lexus.

Seulement une question de temps.

Il fit glisser son arbalète de son épaule, la vérifia, dit à nouveau au revoir au couple de défunts, et descendit l'escalier.

De retour dans la rue, il avança prudemment vers les étrangers en train de manger et dirigea son arme vers le dos d'une vieille mère. Il appuya sur la détente. Le carreau se ficha en elle avec un bruit sourd, et elle bascula en avant. Il posa la pointe de son arbalète sur le sol, glissa le pied dans l'étrier, tira sur la corde pour la réenclencher, puis arma un nouveau carreau. Le tout lui avait pris moins de trente secondes. Il faut dire qu'il avait eu le temps de s'entraîner. Les autres étrangers ne semblaient pas avoir remarqué qu'une de leurs congénères avait été abattue. Deux minutes plus tard, quatre autres étaient plantés. Deux gisaient sur le sol, morts, les autres rampaient et se tortillaient, les flèches plantées jusqu'à l'empennage dans leurs corps putrides. L'un d'eux tressautait sur le sol, pris de spasmes.

Shadowman estima qu'il en avait assez fait, qu'il pouvait sans risque avancer. Il avait beau être prompt à recharger son arbalète, le temps manquait. Il fallait qu'il retourne à la voiture avant que le gros des troupes ne l'atteigne. Il épaula son arme, dégaina sa machette et se précipita vers les étrangers agonisants.

Une mère tenait la tête de Ricky et la frappait par terre pour ouvrir le crâne et accéder à la cervelle. Le visage de Ricky, mou et déformé, ressemblait à un de ces vieux masques d'Halloween en latex que l'on découvre défraîchi au fond d'un coffre de déguisements.

Refoulant un haut-le-cœur, Shadowman leva sa machette et frappa. La mère voulait de la cervelle, eh ben, elle était servie. Sa calotte crânienne sauta comme le chapeau d'un œuf à la coque.

— Voilà comment on prépare la cervelle, dit-il en détournant le regard afin de s'épargner la vue de la pâte visqueuse et rosâtre qui débordait de la boîte crânienne.

Un frisson lui parcourut l'échine tandis qu'il pourfendait les autres étrangers qui bientôt furent tous achevés.

À l'exception de celui qui avait pris racine sur la route. Alors qu'il le regardait, Shadowman en repéra deux autres, espacés d'une dizaine de mètres, qui attendaient, tout aussi immobiles, les bras tendus.

Quelque chose dans leur attitude faisait penser à des sentinelles.

Pas le temps de chercher à comprendre. L'important, c'était qu'ils l'ignoraient. Et réciproquement.

Ne restait qu'une chose à faire : trouver les clés.

31

Shadowman essayait de ne pas trop penser au chaos général, préférant se remémorer les départs en week-end, quand il était petit et que toute la famille se rendait à la campagne. Il se rappelait la première fois qu'il avait vu un animal écrasé sur la route. Il avait été frappé de voir à quel point la chose était difficilement identifiable. Tellement de voitures lui étaient passées dessus et l'avaient aplati sur le bitume, tellement d'oiseaux avaient picoré les restes, qu'il ne restait plus sur l'asphalte qu'un méconnaissable pâté de poils et de sang.

Ricky était pareil. La horde n'avait pas fait dans le détail. Une centaine de gueules affamées l'avaient déchiqueté. Il ne restait plus grand-chose de lui, sinon les os, quelques morceaux de cartilage, un bout d'intestin et des lambeaux de vêtements. Une main avait volé sous une voiture : un étranger essayait de l'attraper quand Shadowman l'avait abattu.

Il remarqua aussi le fameux gilet de protection, qui était encore entier. Il se débarrassa de son arc, retira son sac à dos et l'enfila. Il n'avait pas été d'un grand secours pour Ricky, mais c'était mieux que rien. Non loin se trouvait son blouson en cuir, lui aussi intact, bien que couvert de sang et de déjections. Shadowman le ramassa et fouilla rapidement les poches, en extrayant quelques pathétiques reliques de la vie de Ricky. Une vieille photo fripée de ses parents, une carte de la Saint-Valentin, une carte de

membre d'une salle de sport, un ticket de match de foot, une patte de lapin porte-bonheur (éditée par une enseigne de gadgets) et un canif que Shadowman mit dans sa poche.

Mais pas de clés.

— Merde, grogna-t-il en jetant le blouson par terre avant de s'essuyer les mains sur son pantalon.

Continue de chercher.

Il y avait un tas de guenilles dans le caniveau, un répugnant fouillis de peau, de cheveux, de parties immangeables et de vêtements. Il sonda la chose avec la pointe de sa botte, la retourna pour essayer de voir ce qui se trouvait en dessous. Trop lent. Après une profonde inspiration, il s'agenouilla et fouilla les immondices avec sa machette, soulevant couche après couche. Et là, dessous, il découvrit ce qu'il cherchait : un jean. Il était d'une saleté innommable, maculé de ce qui semblait correspondre à tout le contenu de l'estomac de Ricky. D'infects lambeaux de chair étaient collés à l'intérieur. Il palpa les poches et sentit quelque chose de dur.

Les clés de la Lexus.

Il les prit, les essuya sur son pantalon, puis les rangea dans la poche de son blouson qui possédait une fermeture Éclair.

Il leva les yeux. Les sentinelles n'avaient pas bougé. Puis il tourna la tête. Juste à temps. Clopin-clopant, ses poursuivants avaient fini par arriver tous ensemble, formant un groupe compact qui lui barrait la route. Il attrapa l'arbalète de Ricky, la fit sauter sur son épaule, à côté de la sienne, puis retourna à la voiture, par le même chemin que celui qu'ils avaient pris au début, lorsqu'ils fuyaient la Peur. Le seul problème, c'était qu'il allait devoir franchir la barrière des sentinelles.

Et après ? Elles étaient éloignées les unes des autres, elles ne bougeaient pas et elles n'avaient pas d'arme, alors que lui avait sa machette. Cependant, il fit un grand écart pour contourner la première, s'attendant à chaque instant à la voir s'animer et se lancer à sa poursuite. Mais rien. Pas même un battement de paupière. D'ailleurs, s'il n'y avait eu ces yeux ouverts, on aurait pu croire que le type était mort, ou en plein sommeil. Même chose avec la deuxième et la troisième, et puis, alors qu'il passait le coin de la rue, il en vit d'autres disséminées le long de la route, à intervalles réguliers. Il les compta en les dépassant au pas de course. Trois, quatre, cinq, six, sept…

Bientôt, il avisa les lignes arrière du bataillon principal, une sombre masse grouillante qui progressait lentement vers la voiture, d'un pas erratique. Ils n'avaient pas mis beaucoup de temps à manger Ricky, mais ça les avait quand même retardés. Avec un peu de chance, il n'y en aurait que quelques-uns autour de la Lexus quand il y arriverait.

Pour autant, inutile d'espérer passer au travers de cette foule en courant, aussi vira-t-il dans la première rue, heureusement déserte, afin de les contourner. Il courait à en perdre haleine. Doubler les étrangers était vital. Ses jambes le mettaient au supplice. Il avait l'impression qu'elles étaient de plomb, et que tout son sang s'était changé en acide lactique. Il poursuivit son effort, ignorant la douleur. Depuis combien de temps était-il parti ? Cinq minutes ? Six ? Disons plutôt dix. Il espérait que Jaz et Johnny seraient encore là.

Au croisement suivant, il tourna de nouveau et avisa la voiture, autour de laquelle pullulaient beaucoup plus d'étrangers que ce qu'il avait espéré. Toutefois, le gros de la Peur n'était pas encore là. Aucun signe de Saint Georges. Mais ça en laissait tout de même une trentaine autour du 4 × 4, dont trois collés aux vitres, et il en arrivait d'autres à chaque instant.

Une fois de plus, il fut fortement tenté de tourner les talons et de fuir cet enfer. Il avait vu mourir suffisamment d'enfants depuis qu'il suivait la Peur. Il se souvenait du premier, à Waitrose, avec sa tête plantée sur une pique. Il pouvait très bien regarder mourir ceux-là aussi s'il n'avait pas le choix. Il n'y avait aucune raison qu'il risque sa vie pour rien.

Sérieusement, comment pouvait-il espérer passer devant trente étrangers pour atteindre la voiture ?

Il arrêta de courir. Commença à battre en retraite.

Et puis un long coup de klaxon déchira l'air, effarouchant les étrangers qui, d'instinct, reculèrent, ouvrant une brèche. Shadowman eut le temps d'apercevoir Jaz, assise au volant, le visage blême, les yeux écarquillés, la bouche grande ouverte.

D'une manière ou d'une autre, elle l'avait vu et lui envoyait un signal.

Merde ! Maintenant, il fallait qu'il y aille.

Et vite avec ça, s'il voulait profiter de l'ouverture.

Il défit l'arbalète de Ricky de son épaule, la prit à pleines mains, et commença à courir, de plus en plus vite, sans autre plan qu'aller à la voiture et grimper à l'intérieur. Les étrangers ne l'avaient pas encore repéré. Ils étaient trop concentrés sur la Lexus.

Plus près. Plus près. Encore plus près. Il accéléra.

Au dernier moment, il poussa un rugissement et tira dans le tas. Un père s'effondra, ouvrant une voie. Il brandit l'arbalète et s'en servit comme d'un gourdin pour se frayer un passage. Des faces gâtées par le mal se tournaient vers lui, déformées par des plaies purulentes… Des yeux manquaient, des oreilles, des nez, des dents…

Au cinéma, tout se serait passé au ralenti ; ça aurait été aussi beau qu'une chorégraphie maintes fois répétée. Mais, dans la vraie vie, tout allait beaucoup trop vite. C'était haché, désordonné, confus. Shadowman était au milieu des étrangers, qui tourbillonnaient autour de lui. Des bras et des mains aux ongles acérés se tendaient vers lui. Il était noyé dans un monde chaud et puant de bouches grandes ouvertes, d'yeux globuleux, de chairs jaunâtres. C'est alors qu'il reconnut un costume bleu marine, un visage familier. C'était Bluetooth, son oreillette toujours en place. Il avait ramassé la lance et chargeait dans la foule.

Donc, c'était lui qui commandait, c'est ça ?

Shadowman esquiva l'attaque et riposta en levant le bras à hauteur de son cou. La clé se referma d'elle-même sur la gorge de Bluetooth. Il le tira en arrière et l'envoya bouler dans la mêlée, où il renversa plusieurs de ses congénères. Shadowman lança également l'arbalète. De toute façon, elle ne lui était d'aucune utilité en combat rapproché.

Puis il chargea les étrangers qui étaient le plus près de la voiture et les écarta de son passage à coups d'épaule. Maintenant, c'était sa chance. La porte était dégagée. De l'autre côté du carreau, Jaz le regardait fixement.

— Ouvre !

Mais elle secoua la tête.

— J'peux pas. Trop risqué, répondit-elle en actionnant le verrouillage centralisé.

Clonk.

— Ouvre cette foutue porte, crétine !

— Passe-moi les clés par la fenêtre, répondit Jaz en remuant les doigts dans l'interstice.

— Ouvre !

Jaz secoua la tête de nouveau.

À crétine, crétin et demi.

Shadowman saisit la clé, appuya sur la touche « déverrouiller », et, avant que Jaz ait compris ce qui lui arrivait, il ouvrit rageusement la

portière. Malheureusement pour elle, qui se cramponnait à la poignée, le geste eut pour effet de la propulser hors de la voiture. Elle s'étala par terre. Immédiatement, quelques étrangers se ruèrent vers elle.

Elle poussa un cri.

À leur tête, Bluetooth donna un coup de lance. La pointe s'enfonça dans l'épaule de Jaz, lui faisant ravaler son cri. Shadowman dégaina sa machette et frappa en direction de l'agresseur, mais une mère se mit en travers et la lame s'incrusta dans son front, éclaboussant la voiture de giclées de sang et de pus. Shadowman la poussa sur Bluetooth afin de l'empêcher de lever sa lance. Puis il releva Jaz. Mais, pour ce faire, il avait dû lâcher sa machette, qui tinta sur l'asphalte.

Il poussa Jaz dans la voiture. Un ado en profita pour se glisser à l'intérieur. Shadowman l'attrapa par le collet et le jeta dehors. Après quoi, se débattant comme un diable, il repoussa la meute à coups de coude, d'épaule, voire de tête, jusqu'à se faufiler dans l'habitacle, s'affalant à moitié sur elle. Roulant sur le dos, il frappait à pieds joints sur les visages agglutinés dans l'encadrement de la porte. C'est alors qu'il perçut du mouvement sur la banquette arrière. Johnny n'était pas en reste, qui repoussait les adultes avec la barre à mine de Jaz.

Shadowman y vit sa chance. Il s'assit, attrapa la poignée et tira. Or une mère avait la main dans l'ouverture. La porte rebondit sur l'obstacle. Il lui fallut deux autres claquements avant qu'elle ne retire ses doigts mutilés et qu'il puisse enfin fermer correctement. Il appuya sur la télécommande de verrouillage de la clé qu'il avait en main.

Clonk.

Il était toujours allongé sur Jaz qui geignait, haletait et saignait. Shadowman se tortilla pour se glisser sur le siège passager, repoussant les jambes de la fille afin de se libérer une place. Il était couvert de sang de la tête aux pieds, sans pouvoir encore dire s'il s'agissait du sien.

— Bien ouéj, mon pote, dit Johnny. C'était génial.

— Ouais, merci, répondit Shadowman, tremblant de tous ses membres et craignant de s'évanouir d'un instant à l'autre.

Hystériques, les étrangers cognaient sur la voiture avec un bruit de tonnerre. Shadowman essayait de les ignorer. Ils n'étaient pas encore tirés d'affaire.

— J'imagine que c'était Ricky qui conduisait ? demanda-t-il.

— Exact, répondit Johnny.

— L’un de vous sait-il conduire ?

— Moi, un peu. Mais vu l’état de ma jambe, jamais je pourrai appuyer sur les pédales.

— Et Jaz ?

— Bah, elle a pris quelques leçons. Maintenant, est-ce qu’elle peut, là, comme ça ?

— Va falloir qu’elle prenne sur elle.

32

Shadowman aida Jaz à se redresser. Aussitôt, elle se plia en deux et s'affala sur le volant pour garder l'équilibre. Son épaule n'était plus qu'une plaie sanguinolente. Shadowman pressa sa main sur l'entaille dans l'espoir d'arrêter l'hémorragie.

— Tu peux conduire ?

— J'sais pas, répondit Jaz, plus pâle que jamais. J'ai mal. J'vais mourir, hein ?

— Faut juste qu'on se barre d'ici.

— Me prends pas pour une bille, y avait du sang du zombi sur cette lance. Elle était contaminée. Sûr que j'suis infectée.

— Pense pas à ça pour l'instant, dit Shadowman. Le plus important, c'est qu'on décanille.

— J'crois pas que je peux. Je vais m'évanouir.

— Non, tu ne vas pas t'évanouir.

Jaz sursauta à l'instant où un adulte frappait le pare-brise avec un objet contendant. Des fissures apparurent.

Shadowman mit le contact et tourna la clé. Le moteur toussa. Dehors, Bluetooth essayait de briser une vitre latérale à l'aide de la lance. Un autre père tailladait le capot avec la machette de Shadowman.

— Démarre, hurla ce dernier. Allez, allez, allez…

Jaz grimaçait en essayant de mettre la voiture en prise. Malgré ses efforts, elle était incapable de bouger le bras gauche. Shadowman baissa les yeux sur la boîte de vitesses. A priori, il s'agissait d'une automatique. De sa main libre, il bascula le levier sur D. Jaz appuya sur la pédale d'accélérateur et la Lexus bondit en avant, creusant par à-coups un sillon dans la masse des étrangers. Depuis la banquette arrière, Johnny poussa un cri de triomphe.

— À la revoyure, les tronches de cake !

La voiture s'engagea sur la route et prit de la vitesse, louvoyant d'un côté à l'autre de la voie, Jaz faisant ce qu'elle pouvait pour contrôler la direction d'une main. Abordant un peu vite un ralentisseur, la Lexus tapa sèchement et un affreux frottement de métal résonna sous le châssis. Il faut dire que le pare-brise était si lézardé et si sale qu'il était difficile de voir au travers.

— Ralentis, ordonna Shadowman d'une voix cassée.

Jaz ne répondit pas. Ses joues étaient mouillées de larmes.

Quelle merde !

Non seulement Jaz ne ralentissait pas, mais elle accélérait. À l'arrière, Johnny tentait de lui indiquer le chemin, mais il n'était sûr de rien, ce qui avait le don d'exaspérer Jaz. De son côté, Shadowman ne pouvait pas ôter son sac à dos pour y prendre son plan sans retirer la main de la plaie béante de Jaz. À croire que le fer de la lance l'avait quasiment perforée de part en part. Lui-même était poissé de sang. Elle en perdait beaucoup. Seuls la peur, l'adrénaline et un instinct de survie particulièrement développé lui maintenaient les yeux ouverts.

Serait-ce suffisant pour les ramener jusqu'au camp ?

Ils se cognaient partout à chaque virage, Jaz n'hésitant pas à s'appuyer sur des trottoirs ou des voitures en stationnement pour rester tant bien que mal sur la route. Aux abois, elle ne pensait plus qu'à une chose : la maison. Ils y seraient peut-être arrivés s'ils n'étaient pas tombés sur une autre escouade d'étrangers, composée d'une douzaine d'individus environ, qui erraient sur la route en trois petits groupes.

— Seigneur, mais d'où y viennent ? s'exclama Johnny.

— Qu'est-ce qu'on s'en fout ? bafouilla Jaz. Par contre, je sais où y vont.

— Oublie, l'interrompit Shadowman. Tout ce qui compte pour l'instant, c'est de rentrer entiers.

— Ils m'ont tuée, se lamenta Jaz. Ces putains de raclures m'ont tuée.

Sur ces mots, elle écrasa l'accélérateur et, dans un ronflement de moteur, la Lexus fonça droit sur la première grappe d'étrangers. Shadowman réalisa tout à coup qu'il n'avait pas sa ceinture. De fait, aucun d'entre eux ne l'avait. Pas eu le temps. Se cramponnant au tableau de bord de son bras libre, il se crispa en prévision de l'impact. Avec un bruit sourd, légèrement grinçant, ils fauchèrent le premier étranger, puis un autre, et un autre ; leurs corps volaient littéralement autour de la voiture. Et puis la Lexus se mit à zigzaguer, hors de contrôle, vers un lampadaire.

Jaz poussa un cri et tourna le volant pour renverser ce qui restait d'étrangers. Maintenant, ils avaient toutes les chances de s'emplafonner une voiture garée sur le trottoir d'en face. Une fois encore, Jaz donna un énorme coup de volant. Beaucoup trop sec. Le 4 × 4 bascula sur le côté, avec deux roues au sol. Tentant de reprendre le contrôle, Jaz le fit partir de travers, déquillant au passage les derniers étrangers encore debout. Et puis la voiture, finalement, bascula. La tête de Shadowman heurta le plafond. Ils partaient en tonneaux.

Il percevait encore les bruits, les vitres qui explosaient, les froissements du métal, les chocs, les cris. L'étrange sensation de se retrouver à l'envers dans une voiture lui revenait.

Voilà où il en était.

Combien de temps était-il resté inconscient ?

Assez longtemps pour que la nuit soit tombée.

Il devait encore être dans l'épave. Incarcéré dans un cocon de métal racorni. Il sentait un corps sous lui. Johnny ? Jaz ? Un étranger ?

Au moins, il n'avait pas été mangé. La Lexus avait-elle miraculeusement dégommé tous les adultes ? Ou est-ce qu'ils avaient simplement commencé par extraire les autres ? Avaient-ils échoué à le sortir des décombres ? Après tout, il était coincé.

— Y a quelqu'un ? Johnny ? Jaz ? Z'êtes là… ?

Il fallait qu'il dégage.

Mon Dieu. Et s'ils avaient commencé à me dévorer ? Il ne sentait plus ses jambes. Les auraient-ils mangées ?

Il grogna. De peur, de rage et de frustration.

Trop de questions.

Trop d'inconnues.

Cependant, une chose au moins était certaine. Et c'était un gros point positif. Quelles que soient les causes exactes de cette bérézina, il était encore en vie. Et, d'une manière ou d'une autre, il allait s'en sortir.

Un bruit de pas l'alerta.

Il se figea.

Quelqu'un tournait autour de la voiture.

À bien y écouter, ils étaient même plusieurs.

Ils venaient lui faire la peau.

Il ferma les yeux, ouvrit la bouche et hurla…

33

— On a trouvé sept autres Nephilim ce matin. Dieu sait comment ils réussissent à passer. On a colmaté toutes les brèches qu'on a pu trouver dans le Mur. Comme on ne sait pas exactement par où ils passent, on ne sait pas par où commencer. Quant à l'idée de renforcer tout le Mur, faut même pas y penser. Trop lourd. On a mis presque un an à le construire. Et on a besoin de soldats dans les rues pour organiser les patrouilles.

— L'Agneau nous protégera, Nathan.

Celui-ci leva furtivement les yeux au ciel, ce qui échappa à Matt, mais pas à Archie.

— D'accord, soupira Nathan, mais il a quand même besoin qu'on l'aide, non ? Tu devrais voir ce qu'y a dehors, Matt. C'est le Woodstock des Nephilim. Tous les jours, les esquintés sont un peu plus nombreux de l'autre côté du Mur. Ça grouille de partout. On dirait des mouches autour d'une grosse bouse. J'ai jamais rien vu de pareil, mec. C'en est bondé. Comme s'ils étaient après quelque chose.

À la cathédrale, Nathan officiait en tant que chef de la sécurité. C'était lui qui commandait les troupes. Il était grand et costaud. Un mordu de foot, avant le grand chambard. Qui aurait pu légitimement prétendre décrocher un test dans un club londonien. Archie l'aimait bien. Il ne se laissait pas marcher sur les pieds et ne parlait pas pour ne rien dire.

Nathan, Archie et Matt grimpaient laborieusement l'interminable escalier en colimaçon collé à la façade sud de Saint-Paul, leurs pieds résonnant sur les planches de bois qui recouvraient les anciennes marches en pierre.

— T'as dit combien de Nephilim de ce côté-ci du Mur, ce matin ? demanda Matt, le souffle court.

— Sept, répondit Nathan, en sirotant une cannette de Coca.

Contrairement à Archie, il était trop K.-O. pour prononcer un seul mot. Le sport n'avait jamais été son truc et, depuis qu'il était à la cathédrale, il n'avait pour ainsi dire aucune activité physique. Il restait à l'intérieur, à se gaver de trucs malsains.

— Ils étaient tous ensemble ? demanda Matt.

— Non. Un groupe de cinq et un de deux.

— C'était difficile de les faire dégager ?

— Pas vraiment. On était largement assez nombreux pour régler le problème. On les a tous éliminés et on a balancé leurs corps dans la Tamise depuis le pont branlant. Plouf. Adieu les Neph'.

— Dans ce cas, où est le problème ? demanda Matt en s'arrêtant sur un des petits paliers. Tu peux t'occuper de ceux qui arrivent à passer, non ?

— Ouais, mais y sont de plus en plus nombreux, dehors. J'te jure, faut que tu voies ça.

— Mais c'est ce qu'on fait, Nathan, c'est ce qu'on fait. Tu crois tout de même pas que je me tape cet escalier pour faire de l'exercice.

— Pourtant, ça te ferait du bien, ironisa Nathan.

— Tss, souffla Matt avant de se remettre en marche.

Après avoir gonflé ses poumons à l'agonie, Archie leur emboîta le pas.

Enfin, ils parvinrent à la galerie des Soupirs. Archie n'avait jamais aimé cet endroit : une coursive courant autour du dôme, pratiquement au sommet, et d'où, par définition, la vue plongeait jusqu'au sol, des kilomètres plus bas, vous donnant l'impression de flotter en apesanteur dans un immense espace ouvert, au sommet d'un bocal démesuré. Archie avait le vertige. La première fois qu'il était monté, l'appel du vide avait failli le faire vomir.

Au début, les enfants montaient tous ici. Quand on était sur la coursive, il suffisait de murmurer pour que la personne de l'autre côté du dôme vous entende. Ils y avaient passé des heures, à murmurer des insanités et à rire bêtement. Aujourd'hui, ils n'y venaient pratiquement plus.

Archie essayait de ne pas penser à la vue vertigineuse sur le damier noir et blanc qui recouvrait le sol de la cathédrale. Fort heureusement, ce n'était pas là qu'ils allaient cette fois. Non, ils montaient à la galerie d'Or, au pinacle du dôme, un belvédère offrant une vue à trois cent soixante degrés sur le monde extérieur.

Ne lui en déplaise, cela signifiait aussi plus de marches. Or Archie était déjà hors d'haleine, les jambes en feu. Nathan et Matt avaient pris de l'avance. Il entendait l'écho de leurs voix dans l'escalier. Il redoubla d'effort, en jurant dans sa barbe. Toutes les vingt marches, des bancs jalonnaient le parcours. Archie s'arrêtait sur chacun d'eux. La fumée qui montait de la nef n'arrangeait rien. Passant dans un nuage plus épais que les autres, il se mit à tousser. En sortir, dans la galerie de Pierre, qui ceignait la base du dôme, fut un grand soulagement. Archie se sentait mieux ici que dans la galerie des Soupirs. Ici, c'était la sécurité du bâtiment qui l'emportait. Sans trop qu'il sache pourquoi, à l'intérieur, le vertige était bien pire que face au panorama de la ville.

Il avait caressé l'espoir qu'ils s'arrêteraient ici. Hélas, la haute balustrade de pierre empêchait de bien voir et puis la galerie d'Or, plus haute, offrait un meilleur point de vue.

Enfin, Matt voudrait forcément aller tout en haut. C'était plus facile de s'y prendre pour Dieu. Seigneur Matt tout-puissant contemplant son royaume.

Archie ne put s'empêcher de soupirer en voyant Matt et Nathan franchir la petite porte donnant accès à l'escalier suivant.

Le pire de tous.

En fait, le dôme possédait deux enveloppes, une intérieure, l'autre extérieure, séparées par un petit espace. Au creux de cet interstice, un colimaçon métallique avait été construit, qu'Archie allait devoir gravir jusqu'à la dernière marche pour arriver au sommet.

Il détestait cet escalier qui, non seulement comptait des centaines de marches, mais, en plus, était ajouré, si bien que l'on voyait au travers.

Arrivé au seuil de la galerie d'Or, pantelant et ruisselant de sueur, il baissa la tête pour franchir la porte donnant sur l'extérieur, où il avala de longues bouffées d'air frais.

Il se concentra sur le spectaculaire panorama, le temps de reprendre ses esprits, après quoi il se faufila jusqu'à Matt et Nathan qui, penchés au garde-corps rouillé, pointaient des choses situées en contrebas.

Dans la lumière du petit matin, Archie pouvait voir le Mur, et cette série de barricades qu'ils avaient laborieusement érigées au cours de l'année écoulée afin de bloquer toutes les rues autour de la cathédrale, créant ainsi une zone tampon qui renforçait la sécurité.

Ce qu'il voyait également, c'étaient des hordes d'adultes, les Nephilim, comme les appelait Matt, en référence aux géants de la Bible. À croire que tous les crevards de Londres s'étaient donné rendez-vous ici. Ils s'agglutinaient contre les barricades.

Et il les entendait, qui tapaient du pied en cadence.

Pauvres nouilles.

Matt avait institué le grand hymne peu de temps après leur arrivée à la cathédrale, essayant de le jouer en permanence, jour et nuit. À cette époque-là, les adultes pouvaient avancer jusqu'aux portes de l'édifice, où ils se rassemblaient et tentaient d'imiter les velléités musicales des enfants qui se trouvaient à l'intérieur. Ensuite, ça s'était répandu comme une traînée de poudre. Ils étaient tous devenus complètement hystériques. Comme si la musique continuait d'exister dans les tréfonds de leur cerveau reptilien.

Archie n'en revenait pas que les nouveaux venus adoptent ainsi la tradition. Car ils faisaient un boucan du diable là-dessous. De l'intérieur de la cathédrale, on ne les entendait pas, mais, pour peu que le vent soit dans la bonne direction, le bruit montait jusqu'ici, puissant et clair.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? demanda Archie, sans attendre de réponse.

— C'est à cause de l'Agneau, dit Matt.

— Quoi ?

— L'Agneau. Ils savent qu'il est là. Ils sont venus pour lui. Ils veulent le détruire.

— Donc, t'es d'accord avec moi pour dire que c'est une armée au complet, hein ? dit Nathan.

— Ce sont les Emim, les Awwim, répondit Matt. Les Plaies, les Rephaïm, les Morts, les Gibborim, les Dévastateurs.

— Un ramassis de nigauds moisis, oui, assena Nathan.

— Ce sont les Nephilim, poursuivit Matt. Les déchus, les maudits. Et ceci est leur ville, Kiriah-arba, Babylone.

Nathan soupira. Archie voyait bien qu'il luttait pour ne pas perdre patience. Nathan était quelqu'un de pragmatique, qui ne s'intéressait guère au côté religieux de la vie à la cathédrale.

— Quoi qu'il en soit, dit-il, il y a peut-être de quoi s'inquiéter, non ?

— Non, répondit Matt. Je ne m'inquiète de rien. L'Agneau est avec nous. Notre foi est indéfectible. Nous vaincrons.

— Ah oui ? Et comment, dis-moi ? rétorqua Nathan, à deux doigts d'exploser. Je veux dire, sérieusement, Matt. Qu'est-ce qu'on va faire, *concrètement* ? Comment ça va marcher ? Il est censé nous guider, c'est ça ? L'Agneau ? Ça veut dire quoi ? On sort et on les massacre tous ? Dis, est-ce que des rayons laser vont jaillir de ses doigts ou est-ce que le ciel va s'ouvrir en deux et qu'un rayon de lumière va tous les réduire en poussière ? Ils vont tous s'effondrer raides morts ou quoi ? Explique-moi. J'ai du mal à comprendre.

— Dieu nous montre le chemin.

Archie se mordit les lèvres et détourna aussitôt la tête afin que Matt ne le voie pas. Quand il était comme ça, Archie le bafferait. Impossible d'être aussi chiant que Matt quand il s'y mettait. Il le connaissait depuis qu'il avait huit ans. Cela faisait sept ans qu'ils étaient ensemble à l'école. D'abord en primaire à Rowhurst, puis au collège. Et dire qu'il avait changé était un doux euphémisme.

Le père d'Archie était pasteur mais, avant de se prendre un bon coup de lumière divine sur le carafon l'année dernière, Matt n'avait jamais été pieux. Archie se remémorait le fil des événements qui les avait conduits à se réfugier dans la chapelle de l'école pour échapper aux crevards. Pour se réchauffer, ils avaient brûlé des bibles et des prie-Dieu, mais, en l'absence d'aération, les fumées s'étaient accumulées et ils avaient tous failli mourir d'intoxication au monoxyde de carbone. Lorsque Matt était sorti du coma, il avait changé. Une étrange lubie mystique et prophétique s'était emparée de lui. Il était persuadé qu'il détenait une sorte de vérité cachée et que tous les autres étaient dans l'erreur.

Parfois, il arrivait à Archie de se demander si lui-même y croyait vraiment. Pourtant, au fond de lui, il savait que s'il lui posait la question, la réponse serait…

Tout. Au mot près.

Pourtant, ces mots changeaient, non ? Presque chaque jour. Au gré de ses humeurs ou des situations. De toute évidence, la vérité avait beau être révélée, elle était fluctuante.

Non, la vérité, c'était que Matt était complètement cinglé. Archie en était sûr à cent pour cent. Mais peut-être que, dans un monde de dingues, il fallait un cinglé aux commandes.

De fait, jusqu'ici, ils s'en étaient plutôt bien tirés, non ? De l'instant où Matt avait dit que l'Agneau allait les protéger, c'est ce qui s'était passé. Comme une série de miracles successifs. C'était vraiment incroyable quand on y réfléchissait.

Ils avaient survécu au naufrage du bateau sur la Tamise. Ils avaient réussi à venir ici. Ils avaient battu les Nephilim. Construit le Mur. Trouvé une source d'approvisionnement en nourriture qui leur permettait de ne pas mourir de faim. Ils avaient trouvé Absinthe. Ils avaient même trouvé l'Agneau et le Bouc.

Comme Matt l'avait prédit.

Au bout du compte, peut-être que c'était Matt qui était sain d'esprit et que tous les autres étaient des fous.

Cent pour cent brindezingue.

— Tout s'éclaircira avec le sacrifice du Bouc, dit Matt. Nous saurons quoi faire. Aujourd'hui, nous allons l'amener à Absinthe. Et nous verrons de quoi il retourne.

34

Entre les poulets qui couraient partout, la fumée, le bruit et les enfants siphonnés, Sam avait l'impression de devenir complètement maboule. C'est à peine s'il avait fermé l'œil de la nuit. Dans les rares moments où il avait réussi à trouver le sommeil, il avait fait d'horribles cauchemars. Il ne comptait plus le nombre de fois où il s'était réveillé, en sueur et mort d'angoisse. Le fait qu'il soit gardé n'aidait pas non plus. Il y avait en permanence deux enfants plus âgés qui le surveillaient. Ils se relayaient, restaient assis là en silence, faisant ce qu'ils pouvaient pour éviter de le regarder de manière trop ostensible.

Son lit consistait en un vulgaire tapis de sol de camping, posé à même le dallage. Tous les enfants semblaient dormir dans la nef, à l'exception de Matt et de sa cour, qui disposaient de chambres ailleurs.

Sam s'assit et regarda autour de lui, s'assurant par deux fois qu'il ne s'agissait pas d'un énième cauchemar. Il avait une horrible migraine. Les coupures et les hématomes de la veille le mettaient au supplice, en particulier aux tibias, qu'il s'était abîmés en crapahutant dans le tunnel. L'épais nuage de fumée qui emplissait la nef avait fini par lui irriter la gorge et il sentait encore les effets roboratifs de toutes les calories qu'il avait ingurgitées, sans parler du Coca qu'il avait bu.

Dans le chœur, quelques enfants continuaient de produire un vague chahut à l'aide de leurs instruments. Il en serait ainsi toute la nuit, comme avait prévenu Matt. C'était ce que Sam avait le plus de mal à supporter. Un jour, il était parti en vacances en Espagne avec ses parents. Ils séjournaient dans un bel hôtel, avec piscine et toboggans, mais leurs chambres étaient juste au-dessus de la discothèque et, toute la nuit, le boum-boum de la sono, mélangé aux rires, aux cris et hourras des noceurs, faisait trembler le sol et les murs, ce qui avait le don de rendre son père à moitié fou. Sam ne l'avait jamais vu comme ça. Il faisait les cent pas dans la chambre, au beau milieu de la nuit, et tapait du pied sur le plancher en hurlant aux fêtards de se taire.

Sam bâilla et se passa la main sur le visage. Ses yeux lui semblaient pleins de sable, tant ils le piquaient. S'il les bougeait trop, ça lui faisait mal. Au-dessus de lui, la lumière du petit matin donnait un aspect laiteux au nuage de fumée qui emplissait le dôme. Deux pigeons voletaient tout là-haut. Il toussa. Cracha par terre. Et puis une grosse larme coula le long de son nez et s'écrasa à côté du pathétique petit glaviot. C'était tellement injuste. Il n'aurait pas dû se trouver là. C'étaient des adultes dont il fallait avoir peur, pas des enfants. Comment ces gamins pouvaient-ils prétendre être du côté du bien, déclarer vouloir l'aider et même se flatter de le vénérer et, dans le même temps, les traiter de la sorte, le Kid et lui ?

La veille, ils avaient mis le Kid en cage. C'était honteux. Comment pouvait-on faire une chose pareille ? Après l'avoir attrapé, ils l'avaient traîné dans l'allée, jusqu'à la cage. Le Kid ne s'était pas débattu, conscient qu'il ne pouvait rien faire. Sam n'avait pas fait preuve d'autant de retenue. Il était devenu fou furieux, avait hurlé, juré, craché, braillé, rué, donnant force coups de pied aux grands qui l'immobilisaient. Il s'était démené ainsi jusqu'à l'épuisement et, pour finir, ils l'avaient lâché. Il s'était alors retiré dans une des chapelles et il avait pleuré, jusqu'à ce qu'on le mette au lit.

La cage était installée au centre de la cathédrale, pile sous le dôme, là où ils l'avaient disposée la veille. Elle était en métal, mais paraissait fausse, comme s'il s'agissait d'un accessoire de théâtre ou d'un élément du vieux donjon de Londres. De fait, c'était peut-être là qu'ils l'avaient récupérée – ils ne l'avaient certainement pas construite eux-mêmes. Mais la serrure de la porte fonctionnait parfaitement ; ce n'était donc pas un décor.

Sam jeta un coup d'œil à son ami. Le Kid était assis en tailleur, le dos bien droit, ses yeux noirs lançant des éclairs dans la lumière laiteuse.

Sam fit mine de se lever. Un des garçons qui le gardaient réagit aussitôt.

— Reste où tu es, s'il te plaît.

— Au moins aller parler à mon ami ?

— Matt a dit que tu ne devais aller nulle part.

— J'vais nulle part. J'vais juste là.

— J'sais pas. On m'a dit de te garder ici.

Sam lui répondit par une volée de jurons que le garçon accueillit en inclinant la tête et en regardant ses pieds.

— Que se passe-t-il ? demanda Tish, venant aux nouvelles, accompagnée d'une autre fille.

Elles avaient des petits yeux. Sam se demanda si une seule personne réussissait à dormir dans ce tintamarre permanent. Peut-être que Matt le faisait exprès, pour que tout le monde soit dans un état second, incapable de réfléchir, comme des zombis. Sam avait vu une émission là-dessus, un jour. Le lavage de cerveau, ou comment l'armée américaine utilisait la privation de sommeil pour torturer certains prisonniers… en leur balançant des heures durant du *heavy metal* à fond les manettes. Au bout du compte, ça les brisait littéralement.

— Ça va ? demanda Tish avec un sourire gnangnan, comme si elle s'adressait à un bébé.

Au moins, elle, elle le regardait.

— À ton avis ? répondit Sam. Comment ça pourrait aller ? S'il te plaît, est-ce que je peux au moins parler au Kid ? Ça me crève le cœur de le voir comme ça, tout seul.

Tish étudia la question et se renfrogna. La cicatrice à son front paraissait encore plus sombre que d'habitude. Quasiment la moitié des enfants d'ici en avaient.

Ça mettait Sam en panique.

— Si vous voulez que j'accepte ce qui se passe, dit-il, vous devez me laisser faire ce que je veux.

Tish jeta un regard circulaire à la cathédrale. Aucun signe de Matt ni d'Archie Bishop ni d'aucun acolyte.

— Bon, très bien, acquiesça-t-elle. Après tout, si ça peut te remonter le moral. Mais juste une minute, hein ? Et après, tu te tiendras bien, tu coopéreras ?

— Je pense.

— Dans ce cas, viens, dit Tish en souriant de nouveau. Honnêtement, je ne vois pas où est le problème.

Elle conduisit Sam jusqu'à la cage. L'autre fille et les deux gardes les accompagnaient. Sam se sentait un peu gêné par tout ce cérémonial. Une gêne qui s'évanouit aussitôt qu'il fut près de son ami, la compassion l'emportant sur tout le reste. Il passa les doigts entre les barreaux de la cage en essayant de retenir ses larmes. Ses pleurs n'arrangeraient rien.

— Je suis désolé, fit-il. J'savais pas. C'est pas ma faute. J'suis pas ce qu'ils croient. Je suis navré qu'on soit venus ici.

Le Kid ne disait rien. Il ne bougeait pas d'un pouce, le regard fixe. Sam se sentait atrocement mal à l'aise. Le Kid devait le tenir responsable de tout ce qui lui arrivait. D'ailleurs, à sa place, c'est ce que Sam aurait fait. Il se tourna vers Tish.

— Comment pouvez-vous dire qu'il est mauvais ? demanda-t-il d'un ton hargneux. Comment pouvez-vous dire qu'il est le Bouc dont vous ne cessez de parler ? Il n'est pas maléfique. C'est juste un garçon. Comme moi. C'est mon ami.

— Il t'a leurré.

— J'sais même pas ce que ça veut dire.

— Il a pris l'apparence d'un ami alors qu'en réalité il est le Bouc.

— Mais c'est n'importe quoi. C'est pas un bouc. Où vous voyez un bouc ?

— Ce… Ce n'est pas littéral, répondit Tish, elle-même un peu confuse. Honnêtement, moi, j'crois pas qu'il soit… J'veux dire, c'est clair qu'il n'est pas un vrai bouc. Enfin, pour tout dire, moi-même, je ne comprends pas tout. C'est des symboles, des images. Faut être du cénacle pour comprendre. Matt, Archie et les acolytes se réunissent fréquemment pour former des groupes d'étude. Matt leur dicte des mots et ils les notent. Les écrits religieux sont chaque jour un peu plus longs et, parfois, ils changent, quand, par exemple, Matt dit qu'il a pas bien entendu tel ou tel mot ou qu'il a mal compris tel ou tel passage. Alors ils écrivent de nouvelles règles. C'est à ça que sert la fumée, à nous procurer de nouvelles visions.

— Depuis quand est-ce que la fumée éclaircit les idées ? dit Sam. C'est idiot. Fumeux. Comme tout ce qui se trouve ici.

— Matt pourrait mieux expliquer.

— Mais, dis-moi, si j'étais tel que vous le dites, tu ne crois pas que j'en aurais un minimum conscience ? fit remarquer Sam. Si j'étais l'Agneau, je devrais le sentir, non ? C'est insensé votre truc.

— Tu *es* l'Agneau.

— Non, je ne le suis pas !

— C'est la prophétie.

— Arrête d'essayer de m'embrouiller avec tes mots compliqués.

— Matt a été averti que tu viendrais.

— Mais comment c'est possible ? Puisque je te dis que je ne suis *pas* l'Agneau.

Soudain, le Kid prit la parole.

— C'est pas le Messie, dit-il, juste un sale petit morveux.

Sam éclata de rire. Il avait vu le film d'où était tirée la réplique : *La Vie de Brian*, des Monty Python. Un des films préférés de son père. Le Kid rit lui aussi. Après tout, peut-être qu'il n'accablait pas complètement Sam.

Partager ainsi une blague avait rompu le sortilège, telle une saine injection de normalité dans un contexte qui en manquait cruellement. Ils ne pouvaient pas croire à ces foutaises, n'est-ce pas ? Matt leur avait-il à ce point lavé le cerveau ?

De fait, l'ambiance était très différente quand il n'était pas là. Tout était plus détendu, plus normal. À croire que penser au loup avait suffi à le faire apparaître car, au même instant, la porte de l'escalier s'ouvrit et Matt fit irruption dans la nef, Archie et Nathan sur ses talons.

Sam sentit immédiatement l'atmosphère fraîchir. Les sourires disparurent des visages des gardes.

Il faut dire que, comme à son habitude, Matt souriait pour deux, voire plus. Il s'approcha de Sam et le salua en inclinant brièvement la tête.

— Comment vas-tu aujourd'hui, monseigneur ?

— Horrible, répondit Sam. J'ai pas pu fermer l'œil de la nuit.

— Ton esprit est tourmenté, dit Matt. Tu t'éveilles. La lumière de la vérité pénètre en toi et éloigne les ténèbres. Peut-être as-tu été trop ébloui pour trouver le sommeil ?

— Non, c'est juste trop fort. Cette foutue pseudo-musique va finir par me rendre marteau.

— La vérité fait son chemin en toi.

— Tu déformes tout, le coupa Sam. Ça n'a rien à voir avec ça. Pourquoi tu nous laisses pas partir, le Kid et moi ? On veut pas participer à vos simagrées.

— Le Bouc te tient sous son empire.

— C'est pas un bouc, c'est un enfant. C'est le Kid, et par là je ne veux pas dire un jeune bouc. C'est son nom.

— Il s'appelle le Kid ?

— En tout cas, c'est comme ça qu'on dit.

— Et son vrai nom, c'est quoi ?

— J'sais pas. Il me l'a jamais dit. C'est juste le Kid. Voilà. Les fiches d'état civil, on s'en cogne un peu ces temps-ci, non ?

— Tu vois comme il te trompe ? confirma Matt. Comme il te cache sa véritable identité ?

— Jamais de la vie. Il a un surnom. C'est tout.

— Mais il n'est pas le seul à avoir un surnom, un autre t'aurait dit son vrai nom, tu crois pas ?

— Il n'est pas comme les autres.

— Ah…

— C'est pas ce que j'ai voulu dire. Arrête de tout déformer. Il est juste différent.

— Ça, je te l'accorde, il est vraiment différent, confirma Matt en se tournant vers la cage. Dis-nous ton vrai nom.

— Perlimpinpin, répondit le Kid.

Sam vit le masque tomber. Un voile sombre frémit sur le visage de Matt qui, durant un instant, parut fâché. Il était habitué à ce que tout le monde l'écoute religieusement, les yeux mouillés de reconnaissance. Le Kid n'était pas de ceux-là.

Matt s'approcha de la cage et se pencha vers lui.

— Comment faut-il t'appeler ? demanda-t-il d'une voix à la fois douce et fiévreuse. Quel est ton vrai nom ? La bête ? La putain de Babylone ? Le dragon ? Belzébuth, Satan, Lucifer, Léviathan…

— Croquignol, Filochard et Ribouldingue, l'interrompit le Kid.

Une fois encore une grimace irritée palpita sur le visage de Matt, avant qu'il n'ajoute :

— Méphistophélès, Iblis, Chaïtan, Azazel…

— Pugh, Pugh, Barney McGrew, Cuthbert, Dibble, Grub…

— Tu vois, dit Matt. Il essaie de nous tromper avec sa magie.

— Pas du tout. Il se moque de toi.

Matt parla de nouveau au Kid :

— Dis-nous ton vrai nom, ça nous fera gagner du temps.

— Le Kid. C'est tout ce que t'as besoin de savoir.

— Quel *kid* ?

— Le Kid du Milky Bar, le Kid de Zanzibar, Billy le Kid, Billy the Fish, Super Meat Boy, Kid Creole, Kid le Taquin.

— Dis-nous ton nom ! hurla Matt.

— Qu'est-ce que ça peut faire comment y s'appelle ? aboya Sam. Laisse-le tranquille.

— Le premier pas pour dompter la bête, c'est trouver son nom.

— Mais c'est pas une bête, tu le vois bien.

— Tu le reconnaîtras à ses attributs. Il portera une épée, mais cette épée sera brisée. *By his dress also shall ye know him*…

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est dans la prophétie. Tout est écrit. « *By his dress also shall ye know him*… » et, tu vois, il porte une robe.

— Arrête de délirer, s'esclaffa Sam. Ça veut juste dire « vêtement », « façon de se vêtir », et pas *dress* au sens de « robe ».

— Tout est écrit, répéta Matt en se détournant de Sam. Tout comme il est écrit que nous devons découvrir son nom.

— Écrit où ça ?

— Écrit. C'est tout ce que tu as besoin de savoir.

— Je parie que non. Je parie que tu inventes.

— Nous devons savoir son nom.

— Oui, ben, apparemment, y veut pas te le dire…

— On va le faire parler.

— Bonne chance, dit Sam. Quand y veut pas faire kekchose, crois-moi, tu peux y aller, il le fait pas.

— La vérité est plus forte que le mensonge, assena Matt. La vérité triomphe toujours, au bout du compte. Ouvrez la cage.

Sam se sentit gagné par l'ivresse. Ils allaient libérer le Kid. Matt reprenait ses esprits. Un des gardes ouvrit la porte. Les acolytes s'étaient approchés pour assister à la scène. Matt leur parlait à voix basse. Ils acquiescèrent.

Au bout d'un moment, le Kid s'extirpa de la cage. Il semblait raide et engourdi. Sam le prit à bras-le-corps.

— *Kiss me*, Hardy, dit le Kid.

— Et puis quoi encore ?

— Allons, fais un petit effort.

Matt les regarda durant quelques secondes, puis fit un signe. Ce qui se passa ensuite choqua profondément Sam. Un des acolytes attrapa le Kid et

lui retira son blouson en cuir sans manches. Deux autres baissèrent le haut de sa robe à fleurs. Cette fois, le Kid se débattit, mais c'était inutile, il était écrasé. Les acolytes le mirent face à la cage. À l'aide de deux lacets en cuir, Matt garrotta ses poignets fluets contre les barreaux. Les lacets lui sciaient la peau. Ses mains devenaient rouges.

— Qu'est-ce que vous faites, bande de malades ! hurla le Kid. Retirez vos sales pattes de là, maudits culs-bénits !

Trop ému pour parler, Sam chercha du regard le soutien ou à tout le moins une sorte d'explication du côté de Tish qui, pour toute réponse, haussa les épaules et détourna le regard.

Un acolyte tendit à Matt un fouet à chevaux. Sam ne pouvait pas croire que celui-ci allait l'utiliser contre le Kid. Matt s'avança et le titilla dans le dos.

— Dis-nous ton nom.

— Non, répondit doucement le Kid.

— Tu vas nous le dire ou je te fouette jusqu'au sang.

— Ça te regarde pas.

— Tu ne pourras pas te cacher longtemps derrière tes mensonges. Nous *saurons* la vérité.

— La vérité, tu peux te la tailler en pointe et te la carrer bien profond, espèce de rat d'église.

Un des acolytes était monté dans la chaire, où il faisait sonner une petite cloche, ding-ding-ding. Un à un, tous les enfants de la cathédrale, à l'exception de ceux qui jouaient de la musique, s'approchèrent et formèrent un demi-cercle autour de la cage. Un océan de vert.

— Seule la douleur permet d'accoucher de la vérité, fit Matt. Nous devons chasser le démon de ce corps.

— Si vous lui faites du mal, je jure que je vous tue, sanglota Sam.

— Celui qui épargne la verge hait son fils, mais celui qui l'aime met de la diligence à le discipliner.

— Je jure que je le ferai !

— Dis ton nom ! hurla Matt, en faisant raisonner sa voix dans l'immense cathédrale.

— Non !

— Que tu le veuilles ou non, tu nous le diras. Dis-le maintenant, ça t'évitera de souffrir.

— Oh crotte ! Va te faire…

— Ton nom ! répéta Matt en abattant le fouet qui claqua sèchement contre le dos du Kid.

Le Kid tressaillit et se tortilla, tirant sur les lacets qui l'entravaient. Une horrible ligne rouge se dessinait sur sa peau blême.

— Dis ton nom.

— Non.

Le Kid jappa de douleur à l'instant où Matt abattit de nouveau le fouet. Il s'effondra contre les barreaux de la cage, des gouttes ruisselant dans son dos. Il marmonnait et bredouillait. Le deuxième coup de fouet croisait le premier pour former une sorte de X dans son dos. Les marques commençaient à enfler. Sam ne pouvait pas bouger. Un garçon le tenait. Il balaya du regard la congrégation de vêtements verts. Certains semblaient choqués. Ils avaient mis leurs mains sur leurs bouches en écarquillant les yeux ; d'autres regardaient leurs pieds ; quelques-uns ricanaient et le montraient du doigt.

Matt avait l'air exalté. Il bichait. Non, cette nauséabonde mise en scène n'était pas uniquement un moyen pour lui d'étaler son pouvoir. Il y prenait plaisir. La pire violence gratuite à laquelle Sam ait jamais assisté. Car le Kid n'avait rien fait. Rien du tout. Au contraire, c'était un gars adorable. Le voir traité ainsi était plus que Sam ne pouvait en supporter. Il tenta d'échapper à son garde, lui donna des coups de pied dans les tibias. Mais c'était inutile. Non seulement le garçon était costaud, mais, en plus, il savait s'y prendre. De toute évidence, ce n'était pas la première fois qu'il muselait quelqu'un de la sorte.

Huitisch. Le fouet claqua une troisième fois et le Kid sursauta comme un chat sous un coup de botte.

— Dis-nous ton nom. Je n'arrêterai pas tant que tu ne nous auras pas dit ton vrai nom !

Dis-lui, le supplia mentalement Sam. *Je t'en prie*.

— Angus, murmura le Kid, comme s'il avait lu dans les pensées de Sam. Je m'appelle Angus Day. T'es content, maintenant ? Tu vas arrêter ?

Soudain, Matt se figea. Ses bras tombèrent. Un frisson parcourut l'assemblée d'enfants, murés dans le silence. Sam ne comprenait pas ce qui se passait. En quoi le vrai nom du Kid était-il aussi important ?

— Tu mens, dit Matt.

— Non, je ne mens pas, répondit le Kid. Pourquoi je mentirais ? Quelle différence ça fait comment je m'appelle ? Angus Day ? C'est ce que tu

voulais savoir, non ?

Sam entendit une fille à côté de lui glisser à l'oreille de sa copine :

— On s'est trompés.

Matt se gratta le crâne, qu'il avait rasé, d'un geste vif, comme un singe.

Un singe de bénitier, pensa Sam.

Matt leva le menton vers Archie, et tous deux s'écartèrent du reste de la troupe pour échanger à voix basse. La discussion avait l'air animée. Tish s'avança et demanda quelque chose au Kid, qui fit « non » de la tête. Elle lui caressa gentiment le dos en essayant de le réconforter.

Finalement, le garde lâcha Sam, qui le traita d'« enfoiré » et de diverses autres choses. Le garçon détourna les yeux, ne voulant pas croiser son regard.

Matt et Archie revinrent, l'air aussi préoccupés l'un que l'autre.

— Détachez-le, ordonna Matt. Il se peut que nous ayons été dupés. Les choses ne sont peut-être pas aussi simples qu'il y paraît. Le Bouc est fourbe par définition. On ne peut pas prendre ce qu'il dit pour argent comptant.

Sam esquissa un demi-sourire. Ils avaient gagné du temps. À l'évidence, le patronyme du Kid revêtait une importance particulière aux yeux de ces enfants, sans qu'il sache pourquoi.

Matt se planta devant lui et le dévisagea intensément, comme s'il cherchait quelque chose.

— Bon, très bien, dit-il. Qu'on les enferme tous les deux dans la cage.

35

— Ceci est votre dernière chance de faire marche arrière. Je ne veux pas que vous vous sentiez obligés. Et sachez que si vous déclinez, personne ne dira ou ne pensera du mal de vous.

Ed balayait du regard l'alignement de visages familiers : impassibles. Ils avaient tous l'air tristes, mais ça ne voulait pas dire grand-chose.

Personne ne mouftait.

— OK, c'est mon idée, poursuivit Ed. Pour être franc avec vous, Jordan Hordern ne me cautionne pas. Il préférerait me voir ici, à côté de lui, et ne pas risquer de perdre quelqu'un d'autre. Car ce risque existe. Je ne vous le cache pas. Qui sait sur quoi on peut tomber dans la terre vaine. Ce qui est certain, c'est que ce ne sera pas une partie de plaisir. Ça, on peut en être sûrs. Si je vous le demande, à vous, c'est que vous êtes tous venus avec moi, l'autre jour, quand on a sauvé Tish. Donc vous savez à quoi vous attendre.

— Ouais, dit Kyle. À des crevards.

— Exactement, poursuivit Ed. On en a descendu quelques-uns, mais y en aura d'autres. Donc, comme je vous le disais, si quiconque a un doute, qu'il n'hésite pas à le dire maintenant, et tout s'arrête.

Personne ne répondit. Pas un geste.

Un grand sourire tordit le visage balafré d'Ed.

Ils étaient rassemblés devant les grandes portes noires de la tour du Milieu. Au-delà de ces portes : le vaste monde.

Ils étaient cinq en tout. Les premières personnes à qui il avait demandé. Personne n'avait refusé. Ils le respectaient et voulaient l'aider. Outre Kyle le dingue, qui ne se séparait quasiment jamais d'Ed, celui-ci avait choisi Hayden, qui était la plus rapide à la course de tous les gamins de la Tour et qui savait garder la tête froide, ainsi que Macca et Will, qui s'étaient bien battus et qui n'avaient pas paniqué. Will était malin. En cas de décision difficile à prendre, ce serait bon de l'avoir à son côté. Quant à Macca, il aimait se battre, possédait une vue exceptionnelle et savait se servir d'une arbalète. Enfin, il y avait Adèle, qui, pour être entièrement vêtue de rose et d'argent et avec sa barrette en forme de coccinelle dans les cheveux, n'en demeurait pas moins un sérieux client en cas de bagarre.

— OK, fit Ed en vérifiant son épée.

Il resserra les sangles du fourreau qui pendait à sa ceinture. Il portait son armure la plus légère et, en plus de l'épée, il était armé d'une massue, qui dépassait de son sac à dos.

— Tout ce qu'on sait, c'est que Sam voulait aller à Buckingham Palace, reprit-il. Soit à quatre ou cinq kilomètres à l'ouest d'ici. La route la plus directe et la plus sûre serait de longer la Tamise. D'abord parce que ça exclut le risque de se perdre, ensuite parce que ça fait un flanc de moins à surveiller. À la place de Sam, c'est ce que j'aurais fait.

— Pourquoi on prendrait pas un bateau, comme Boule-Chien ? demanda Macca. Comme ça, on n'aurait même pas à poser le pied sur la terre vaine.

— Non, répondit Ed en sortant une carte de son sac. Il faut qu'on suive Sam à la trace. Si ça se trouve, il est encore dans la zone. On doit essayer de deviner la route qu'il a prise et chercher des indices.

Il déplia la carte, la posa sur une urne qui, par le passé, avait servi à recueillir les dons des visiteurs pour l'entretien du château, et montra du doigt l'itinéraire qu'il comptait prendre.

— D'abord, Lower Thames Street jusqu'à Upper Thames Street, ensuite, Victoria Embankment jusqu'à la station Charing Cross. C'est là qu'on quitte la rivière. On remonte vers Trafalgar Square et puis on prend le Mall jusqu'au palais. C'est quasiment tout droit. En marchant bien, on devrait y être en une heure et demie, deux heures maxi. Tout dépend des obstacles qu'on rencontrera en chemin. Des rues seront peut-être bloquées,

peut-être qu'il y aura trop de crevards, et Dieu sait quoi encore, donc on doit être prêts à changer d'itinéraire si cela s'impose et prier pour qu'on puisse forcer le passage si on tombe sur quelque chose qui craint. A priori, la première partie du voyage devrait être la plus dangereuse. Avec un peu de chance, une fois qu'on aura passé le secteur, les rues devraient être plus calmes.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda Will. On n'a aucune idée de ce qui nous attend.

— Tish venait d'un camp près de Trafalgar Square, expliqua Ed. Et, d'après ce que m'a raconté Sam, un enfant s'est pointé là où le groupe de Sam était retranché. Il venait du palais et il a persuadé tout le monde de le suivre jusqu'au centre-ville, où, selon lui, la situation était plus sûre. La grosse inconnue, c'est la partie entre ici et Charing Cross. Là-bas, les crevards sont complètement imprévisibles. Ils ne dorment pas toujours le jour. Ils sont plus malins que les autres. Donc on ne traîne pas, mais, en même temps, on ouvre l'œil, histoire de ne pas passer à côté d'un indice.

— Quel genre d'indice ? demanda Hayden, qui faisait des étirements comme si elle s'apprêtait à prendre le départ d'une course de fond.

— Très franchement, j'en sais rien, répondit Ed en haussant les épaules. Des signes d'affrontements, des traces de sang, des cadavres de crevards. Difficile de dire à l'avance. Ce qui compte, c'est qu'on essaie de sentir la rue.

— Donc, si je comprends bien, on va au palais ? poursuivit Hayden. Mais qu'est-ce qui se passe si on y arrive et qu'il n'y est pas ?

— Ben, on rentre, répliqua Ed. Au moins, on aura une idée plus précise de comment ça se passe dans la zone.

— Dans ce cas, pourquoi on commence pas par ratisser la terre vaine ? demanda Will.

— Trop vaste, trop dangereux. Et puis si Sam a réussi à passer, non seulement on perdrait notre temps, mais, en plus on prendrait des risques inutiles. Le but, ce n'est pas d'essayer de deviner ce qui leur est arrivé en chemin. Tout ce qu'on peut faire, c'est mettre nos pas dans les leurs et observer.

— Et pourquoi on ferait pas juste… ? commença Macca avant d'être brutalement interrompu par Kyle.

— Et si on y allait au lieu de discuter ? On perd notre temps, là. Allez, on va défoncer du crevard.

Joignant le geste à la parole, il lança en l'air sa lourde hache en jetant aux autres un regard lubrique, un sourire de dément aux lèvres. Tout le monde recula d'un pas, certains se plaignant, d'autres riant, d'autres enfin l'inondant d'injures.

Une bande de mômes en route pour une sortie scolaire.

Ed les regarda, en priant pour ne pas les conduire à leur perte. C'était de bons gamins. Des durs. Affûtés comme des lames. Tous des guerriers. Ils avaient leurs chances. Si seulement Jordan lui avait permis d'en sélectionner davantage. À eux cinq, ils formaient à peine un détachement, mais Ed avait promis de s'en tenir aux ordres.

Il eut une pensée pour P'tit Sam, qui s'était aventuré dehors avec, pour seule escorte, Tish et le Kid. Une fois encore, il fut impressionné par le courage de ces deux mômes et s'émerveilla de la chance qu'ils avaient eue de survivre dans la rue, livrés à eux-mêmes. Il espérait juste que leur bonne étoile ne les avait pas quittés, qu'ils étaient arrivés sains et saufs au palais, qu'ils y avaient retrouvé la petite sœur de Sam et qu'en ce moment même ils se la coulaient douce, les doigts de pieds en éventail devant la cheminée de la reine.

Pourtant, Ed devait bien admettre que partir à leur recherche était une idée insensée, une entreprise quasiment vouée à l'échec. Les chances de retrouver Sam, si, effectivement, il était coincé quelque part, étaient infimes, et les probabilités pour qu'il s'en soit sorti vivant étaient encore plus faibles.

Pourtant, il fallait qu'il y aille.

N'avait-il pas donné sa parole à Sam ?

Sa cicatrice lui faisait mal, comme si un antigel circulait dans ce bourrelet de chair meurtrie, comme à chaque fois qu'il était tendu. Le mieux était encore d'arrêter de cogiter. Sortir et prendre les choses les unes après les autres. Il se souvenait que, la veille au soir, il avait dit à Jordan que la première chose qui passait à la trappe lors d'une bataille, c'était le plan initial.

Il fourra la carte dans la poche arrière de son jean.

— Ouvre, ordonna-t-il en se tournant vers le garde en faction à la grille.

Celui-ci s'exécuta et leur souhaita bonne chance tandis qu'ils passaient devant lui.

Le temps était couvert. Tout semblait indiquer qu'il allait pleuvoir dans la journée. Ed toucha sa cicatrice pendant que l'escouade se regroupait sur

la vaste esplanade.

— Merci, les gars, dit Ed. J'apprécie vraiment votre geste.

— Tu peux arrêter de jacasser, fit Kyle. Brain-biter commence à avoir faim.

Un petit rire nerveux s'empara de quelques enfants en voyant Kyle embrasser la lame de sa hache.

— Le premier crevard qui nous cherche aura affaire à ça, déclara-t-il en basculant son arme sur son épaule.

Et ce n'était pas de l'esbroufe. Il aimait vraiment ça.

— Dans ce cas, allons-y, dit Ed.

Après un instant d'hésitation, les autres poussèrent un cri de guerre et lui emboîtèrent le pas.

Ils s'engagèrent sur Lower Thames, la voie qui longeait la Tamise. Comme dans la plupart des quartiers de Londres, le neuf et l'ancien se côtoyaient et se confrontaient de manière abrupte. La route ne suivait pas exactement la berge. D'immenses bâtiments bouchaient la vue sur le fleuve, essentiellement d'anciens entrepôts réhabilités, des ateliers et des bureaux qui, par le passé, avaient vécu de l'activité fluviale, séparés les uns des autres par d'étroites ruelles. C'était seulement à partir de Victoria Embankment qu'ils seraient, à proprement parler, sur une voie sur berge.

Ils avançaient groupés, au pas de course, Ed et Kyle en tête. Maintenant qu'ils étaient sur la brèche, Ed éprouvait, comme à son habitude, une sorte de calme froid. Il n'avait plus à cogiter, réfléchir, prévoir. Les dés étaient lancés. Advienne que pourra.

Il ressentait l'état d'esprit de Kyle. Très différent du sien. Kyle était surexcité, tendu, impatient de se battre. De tout le groupe, c'était lui qui était le plus susceptible de désobéir aux ordres. De ce fait, Ed devait l'avoir à l'œil.

— Règle numéro un : on court, dit-il. Si on peut éviter de combattre, on le fait. On ne fait pas ça pour tuer des crevards, compris ?

— Toi peut-être, chef, mais moi si.

— Je compte sur toi pour ne pas mettre les autres en danger.

— T'inquiète, j'assure.

Il arrivait à Ed de se demander pourquoi Kyle était si loyal envers lui. A priori, tout les opposait. Ils venaient de deux univers différents et n'avaient pas du tout la même vision du monde. Si tout n'était pas parti en vrille, jamais ils n'auraient été amis. Mais le fait d'avoir combattu côte à côte lors

de la bataille de Lambeth Bridge avait créé un indéfectible lien entre eux. Kyle avait décelé quelque chose chez Ed qui l'avait poussé à s'accrocher à lui et, aujourd'hui, il le traitait comme un frère. Peut-être avait-il senti qu'au-delà des apparences ils n'étaient pas si différents que ça. D'ailleurs, Ed n'était pas mécontent d'avoir Kyle à son côté. Le plus souvent, il le faisait rire, le reste du temps, il l'ulcérait. Pourtant, en cas d'affrontement, ils étaient aussi soudés que les doigts de la main et constituaient un binôme particulièrement efficace.

En ces temps troublés, il faisait bon avoir un allié comme Kyle.

Ils passèrent en courant devant le vieux marché au poisson de Billingsgate, un bâtiment de style victorien, avec une façade à colonnades et une statue de Britannia sur le toit. L'édifice voisin n'aurait pas pu être plus différent : un gros cube d'acier et de verre bleuté. N'importe quelle bâtisse pouvait abriter une centaine de crevards. Mais, pour l'instant, tout était calme. D'expérience, Ed savait que les crevards avaient tendance à ne plus se rassembler en grand nombre. Il n'y avait pas assez de ressources pour nourrir des groupes trop importants. Ils chassaient essentiellement en meutes d'une dizaine ou d'une vingtaine d'individus, rarement davantage.

Il n'en demeurait pas moins qu'ils se trouvaient dans la terre vaine et que, comme il avait essayé de le dire aux autres avant de partir, les règles habituelles n'y avaient pas cours.

Un invariant demeurait néanmoins : les crevards devaient se nourrir. Après tout, ils étaient encore humains. Ça, ça ne changeait pas. Une personne restait une personne, même si elle se comportait comme une espèce inférieure. Or, comme il n'y avait ni enfants, ni plantes, ni animaux, pourquoi un crevard serait-il resté ?

Ed commençait juste à se détendre un peu lorsque Kyle hurla :

— Stop !

Il s'arrêta brutalement. Les autres s'alignèrent à ses côtés.

Ils avaient repéré le premier crevard.

Un père, debout sur une passerelle enjambant la route. Il était parfaitement immobile, les bras raides, tendus devant lui, la tête basculée en arrière, les yeux grands ouverts, fixés vers le ciel. Les enfants le regardèrent un moment en silence, puis s'interrogèrent.

— Il est mort, vous croyez ? demanda Hayden.

— J'sais pas, répondit Ed, dubitatif. Ce qui est sûr, c'est qu'y bouge pas.

— On pourrait monter là-haut, suggéra Kyle, et lui régler son compte.

— Pitié, Kyle, oublie ça, répondit Ed en secouant la tête. Regarde, il a l'air inoffensif. Allez, on continue. Par contre, va falloir être super prudents à partir de maintenant.

Ils se dépêchèrent de passer sous la passerelle et poursuivirent leur chemin. Une église s'élevait sur leur gauche. Ed se souvenait l'avoir vue sur sa carte – Saint-Magnus-le-Martyr –, ce qui signifiait que, juste après, ils allaient tomber sur le London Bridge. La rue descendait légèrement pour passer en dessous.

Alors qu'ils approchaient, ils aperçurent un autre crevard. Une mère, cette fois. Debout au bord de la route. Exactement dans la même position que le père qu'ils avaient croisé un peu plus tôt, immobile comme une statue, les bras tendus à l'horizontale, comme si elle s'apprêtait à embrasser quelqu'un.

— C'est flippant, dit Macca.

— Flippant, mon cul ! jura Kyle. C'est juste des cons de crevards. Oh, et… joyeux Noël ! En voilà un autre.

Il pointa sa hache vers un troisième, figé sur place dans une rue perpendiculaire, sur leur droite.

— Allez, je me fais la mère, annonça Kyle. C'est trop tentant.

Il avança, mais Ed le suivit et le retint.

— Écoutez, dit-il.

Kyle s'arrêta. Tous tendirent l'oreille. Un rythme résonnait au loin.

— C'est quoi, ça ?

— On dirait un bruit de chantier, fit Macca. Ou un percussionniste trisomique.

Il mimait un batteur faisant le tour de ses fûts avec ses baguettes.

— Qu'est-ce qui peut faire un bruit pareil ? demanda Ed.

— Un ouvrier du bâtiment dans un groupe de rock, répondit Kyle.

Macca éclata de rire. Tous deux avaient le même sens de l'humour.

— Sérieux.

— Sérieux ? Aucune idée, reprit Kyle. Et, la vérité, je m'en contrefous.

— Ça vient d'où ? demanda Will en plissant les yeux pour se concentrer sur le bruit.

— On dirait que ça vient de partout, répondit Hayden, une pointe d'anxiété dans la voix. Moi, je dis qu'on ferait bien d'y aller.

— Oh, vous allez quand même pas me sucrer mon crevard, se lamenta Kyle.

— Si, répondit Ed en se dirigeant à grands pas vers le London Bridge.

Tandis qu'il marchait, l'étrange bruit semblait enfler et se rapprocher…

Tap-tap-tap-tap-tap-tap-tap…

Il frissonna.

Comme quelqu'un qui cognerait sur le couvercle de ton cercueil…

Une phrase que sa grand-mère disait souvent et que, jusqu'à ce jour, il n'avait jamais vraiment comprise.

Tap-tap-tap…

— Toujours aussi lent, lança Kyle en le bousculant au passage.

Suivit Hayden, forçant l'allure pour les doubler. Très vite, tous les six détalèrent et s'engouffrèrent dans le passage souterrain, tels une harde de cerfs effarouchés par un chasseur.

Et puis Hayden poussa un petit cri et s'arrêta net. Caché dans l'ombre du tunnel, debout près du mur, se tenait un autre crevard.

— Bon sang ! s'écria Hayden d'un ton accusateur, comme si les autres étaient responsables. J'ai failli lui rentrer dedans.

Un père. Tellement immobile que l'on aurait pu le prendre pour une statue de cire. Kyle s'approcha prudemment et passa la main devant ses yeux. Aucune réaction. Pas même un frémissement.

— Il est horrible, ce con, émit Kyle sans que personne ne le contredise.

Sa peau tirait sur le violet, couleur aubergine trop mûre, constellée d'entailles d'où saillaient des abcès de chair rose. Une nuée de furoncles jaune vif grêlait son front. Ses yeux et sa langue étaient si enflés qu'ils lui sortaient de la tête. Il lui manquait les deux oreilles, rongées par la nécrose. Ne lui restaient plus que deux plaies purulentes de part et d'autre du crâne.

— T'es vraiment une épave, mec, dit Kyle, pris à la gorge par la puanteur de l'homme.

De fait, il flottait autour de lui un épouvantable remugle d'excréments, de sueur et de pourriture.

— Çui-là, je me le fais, dit Kyle en faisant tourner sa hache au creux de sa main, tel un joueur de tennis s'apprêtant à renvoyer un service.

Macca ricana.

— Laisse-le, le raisonna Will.

— Oh, je vais le laisser, dit Kyle. Mort.

— Quel est l'intérêt ?

— Le fun, Will. Et puis, Brain-biter a soif de sang frais.

— C'est pas un jeu, Kyle.

— Will a raison, dit Ed. On perd notre temps.

Pendant qu'Ed parlait, le père bougea. À tout le moins, ses yeux qui semblaient palpiter. Ils lui sortirent de la tête un moment, puis reprirent leur place.

— Sainte merde ! s'exclama Kyle. Vous avez vu ça ? Il a des rats dans la tête, ou quoi ?

Les yeux enflèrent de nouveau, un filet de liquide marron sortant des canaux lacrymaux.

— Dégueu, dit Kyle.

Adèle se porta à sa hauteur et observa attentivement le père, avant de tourner la tête.

— Vous entendez ça ?

— Non ? Quoi ? Tu veux dire le cliquetis ? demanda Kyle en fronçant les sourcils.

— Non, écoutez.

Ed tendit l'oreille, mais, à part le « tap-tap-tap » qui continuait de résonner au loin, il ne voyait pas de quoi Adèle voulait parler.

— Qu'est-ce qu'on devrait entendre ?

— Comme une sorte de gémissement.

— Non.

— Oui, j'entends kekchose, confirma Hayden en s'avançant à côté d'Adèle et de Kyle.

— Un bruit super aigu, précisa-t-elle. Comme un signal radio.

— J'entends rien, moi, dit Macca en se tournant vers Ed pour l'interroger du regard.

Ed secoua la tête.

Et puis Kyle et les deux filles firent un bond en arrière. Tout le corps du père s'était mis à palpiter. Un spasme le secoua, depuis l'estomac jusqu'à sa tête. Les yeux lui sortirent quasiment du crâne. Le père lâcha un rot bruyant avant de vomir un flot de bile jaune. Les enfants reculèrent d'effroi.

Durant tout le temps qu'avait duré l'intermède, le père était resté droit, les bras tendus devant lui.

— Bon, allez, lâcha Kyle, je le finis avant qu'y nous pète à la gueule. Reculez !

— Pas question que j'assiste à ça, rétorqua Will en prenant le chemin de la sortie.

— Chochotte, dit Kyle en lâchant un puissant coup de hache.

Des heures d'entraînement à la Tour lui avaient apporté une indéniable dextérité. La lame de sa hache trancha net le cou du père dont la tête vola avant de heurter le mur et de s'écraser par terre dans un bruit de craquement.

Macca accompagna l'effondrement de l'autre partie du corps par un « hourra ». Kyle poussa un cri de joie et shoota dans la tête, qui vola de l'autre côté de la voie. Les filles l'injurièrent copieusement.

Soudain, l'écho de la voix de Will résonna dans le passage souterrain :

— Vous devriez venir voir ça…

Il s'était reculé dans l'ombre et regardait quelque chose. Ed et les autres le rejoignirent.

— Qu'y a-t-il ? demandèrent-ils en chœur.

Alors qu'ils approchaient, Will leur fit signe de se montrer discrets. Ed pencha la tête au-dehors pour voir ce qui se passait sur le pont.

Des crevards. Une foule de crevards, traînant les pieds en silence, vers un but connu d'eux seuls. Ils arrivaient du sud. Voilà bien la dernière chose à laquelle s'attendait Ed. Après l'incendie qui avait ravagé cette partie de la ville un an auparavant, cette rive de la Tamise n'était plus qu'un champ de ruines.

Qu'est-ce qu'ils font là ? D'où viennent-ils ?

Ed recula vers le passage souterrain et fit taire les autres, qui, à voix basse, le bombardaient de questions.

— Il y a une armée de crevards, au-dessus, expliqua- t-il doucement. Mais ils ne peuvent pas descendre ici. Pour l'instant, on est tranquilles.

Il observa de part et d'autre de Lower Thames Street. Mis à part le crevard que Kyle avait tué, il n'en voyait aucun autre à ce niveau.

— On fonce, dit-il. En priant pour qu'ils ne nous voient pas. Dieu sait après quoi ils en ont. A priori, pas après nous. Du moins pas encore.

Macca fit mine de dire quelque chose. D'un regard, Ed l'en dissuada.

— À mon commandement. Un, deux, trois, allez, *go !*

Tandis qu'ils détalaient, aucun d'entre eux ne vit ce qui arrivait à la tête tranchée, dans le passage souterrain. Bien qu'elle soit séparée du reste du corps, les yeux continuaient de palpiter, la langue de bouger, comme si le mort voulait dire quelque chose. Et puis, lentement, les yeux enflèrent

encore, jusqu'à tomber pour de bon, et rouler hors du crâne, emmenant dans leur sillage une masse gélatineuse de matière grisâtre.

36

— Mec, j'savais pas. Ils sont fous. J'savais pas. Franchement, j'suis désolé, dit Brendan, debout devant la cage où étaient enfermés Sam et le Kid.

Il parlait à mi-voix, pour ne pas attirer l'attention car, bien que ne connaissant pas la moitié des règles en vigueur à la cathédrale (jamais il n'arriverait à les retenir toutes), il était convaincu qu'il n'était pas supposé parler aux prisonniers.

— T'y es pour rien, fit Sam.

— Z'ont rien dit, ajouta Brendan, brûlant de se justifier auprès des deux petits. Si j'avais su ce qu'ils avaient en tête… Oh, Sam, comme je m'en veux. Ils délirent complètement.

Trop abattu pour répondre, Sam laissait Brendan poursuivre, le front appuyé aux barreaux de la cage, les yeux baissés.

— Le truc, ajouta-t-il, c'est que j'étais vraiment fâché en arrivant ici. J'avais la tête à l'envers. Me faire éjecter comme ça de la Tour. Jordan qui avait menacé de m'exécuter. Perdre tous mes amis. J'étais au trente-sixième dessous. Et puis, dehors, c'était de la folie, mec. Vous avez vu comment c'est, avec tous les crevards qu'y a à chaque coin de rue. Ils m'ont pourchassé tout le long du chemin. J'ai bien pensé que j'allais y passer. Leurs gars m'ont trouvé en train d'essayer d'escalader le grand mur qu'ils

ont construit. Ouah, comment j'étais heureux de les voir, j'vous dis pas. J'étais au nirvana quand ils m'ont amené ici. Et puis, après, tout a commencé à se mélanger dans ma tête. J'étais fou. Fou de rage d'avoir été exclu et fou de joie d'avoir survécu. Matt a été cool avec moi. Il a dit que j'étais sauvé. Il a dit que je pouvais avoir tout ce que je voulais. Vous avez vu toute la bouffe qu'ils ont ? Et les bouteilles d'eau ? Alors, là, j'ai commencé à me dire que j'étais bien tombé. Et puis Matt a voulu me parler. Il a dit qu'il n'avait jamais vu quelqu'un arriver de l'est. Il connaissait déjà Jordan et il voulait savoir où il en était aujourd'hui. Forcément, je me suis pas fait prier pour lui raconter toutes les saloperies qu'il m'avait faites. Je lui ai aussi parlé de vous deux. Erreur. Vous auriez dû voir ça. Il était électrisé. Des yeux de fou. Moi, j'savais pas pourquoi. J'savais pas pour l'Agneau, le Bouc et toutes ces conneries. J'comprenais pas. Si j'avais su…

— C'est bon, dit Sam. C'est pas ta faute.

— Si je peux faire kekchose pour vous aider… Mais y sont flippants, ici. Y me foutent les jetons. Ils te surveillent en permanence. J'sais pas ce qu'ils seraient capables de me faire si je vous aidais à vous évader. Matt est aussi dangereux que Jordan. Les deux dans le même sac. Cinglés et froids. J'veux me tirer d'ici. Mais y surveillent tout… Et puis, dehors…

À l'évocation du périple qui l'avait mené jusqu'ici, Brendan marqua une pause et avala sa salive.

— J'suis pas sûr que je pourrais le refaire. J'ai eu la peur de ma vie. Quand je suis arrivé, j'étais rincé, mec. Une vraie épave.

Il se tut et leva les yeux vers les garçons, recroquevillés l'un contre l'autre, le Kid tenant Sam par l'épaule. Les voir ainsi lui déchirait le cœur.

— J'sais pas, dit-il. Peut-être que c'est pas si terrible. Peut-être que c'est juste un énorme coup de bluff ? Genre, comme Jordan ? Ils pensent quand même pas sérieusement vous tuer ? J'veux dire, un sacrifice humain ? Faut arrêter de délirer.

— *It's the blimp, Frank, it's the blimp*, répondit le Kid en prenant une voix de fausset.

— Quoi ?

— Laisse tomber, fit Sam. Il est pas dans son état normal. Il n'a pas dit un truc sensé depuis qu'on m'a enfermé là-dedans avec lui.

— Harry, Harry, je suis de retour. Préviens Frank.

— Harry ? Quel Harry ? demanda Brendan.

— J'sais pas, répondit Sam. Harry Hill ? Harry Potter ?

— Harry Houdini, précisa le Kid. Le roi de l'évasion. Ça, c'est pas de la gnognotte. Harry va veiller sur nous. Il va trouver un moyen de nous faire décaniller. Dieu bénisse Harry et Dieu me bénisse. Merci, bonne nuit.

— T'as trouvé un moyen pour qu'on s'évade ? s'enquit Sam, des éclairs dans les yeux.

— Pas encore, répliqua le Kid. Laisse-moi un peu de temps.

— T'as pas le temps, mec, annonça Brendan. Je les ai entendus dire qu'ils allaient s'occuper de vous dans quelques minutes. C'est pour ça que je suis venu. Fallait que je m'explique. Que je vous dise que j'y suis pour rien.

— On sait, répondit faiblement Sam.

— Les gars, j'ai peur que votre délai soit arrivé à expiration. Désolé.

37

— Continuez de courir ! hurlait Ed.

Ils détalaient sous un autre passage souterrain. Sous la station Cannon Street, cette fois. Les minutes qui venaient de s'écouler avaient été éprouvantes. Des crevards sortaient de tous les coins, quittant le confort de leur terrier pour ramper à la lumière. Difficile de dire ce qui avait tout déclenché, mais une véritable meute était lancée à leurs trousses, avançant dans leur sillage, sans compter ceux qu'Ed voyait se dessiner à contrejour, à l'autre bout du passage.

— Là, devant ! hurla Hayden.

Elle ouvrait la voie, ses longues jambes martelant le bitume à un rythme effréné. Chez elle, la course était une deuxième nature.

— Oui, je les ai vus, cria Ed, tout en dégainant sa lourde épée. Faut surtout pas s'arrêter.

— Combien de temps on va courir ? demanda Macca, hors d'haleine.

— Le temps qu'il faudra.

— On devrait faire demi-tour.

Ed jeta un coup d'œil en arrière. La route était noire d'adultes.

— Oublie, répliqua-t-il. Y en a encore plus derrière que devant. On continue. Et s'ils essaient de nous bloquer, on passe en force.

— Cherche pas, dit Kyle en dépassant Ed. Ils vont essayer !

Poussant un terrible cri de guerre, il jaillit à la lumière et heurta de plein fouet les crevards plantés au milieu de la route.

Les enfants transpercèrent la première ligne ennemie à grands coups de hache et d'épée. Avant qu'ils comprennent ce qui leur arrivait, cinq adultes gisaient morts et cinq autres se traînaient sur la route, gravement blessés.

Les enfants poursuivirent leur chemin en poussant des vivats, mais leur joie fut de courte durée.

Un peu plus loin, une masse compacte de crevards leur barrait le passage, arrivant en flot continu de Southwark Bridge pour se déverser ensuite au carrefour qui croisait leur route. Une foule bien trop nombreuse pour qu'ils puissent espérer forcer le passage. Ed devait prendre rapidement une décision. Soit faire demi-tour, soit partir vers le nord, c'est-à-dire quitter la rive du fleuve et s'enfoncer davantage dans le dédale de rues de la zone interdite, dans ce quartier vers lequel les crevards eux-mêmes semblaient converger, soit, enfin, prendre le chemin inverse, vers le fleuve. Et tenter leur chance par là-bas. La marée était basse. Donc le rivage serait peut-être assez dégagé pour qu'ils puissent y avoir pied et ainsi contourner cette meute grouillante.

— Par ici ! cria-t-il en bifurquant sur sa gauche et en s'engouffrant dans une allée, Cousin Lane, qui longeait la station de métro.

— T'as pété un câble ? hurla Macca. On va être pris au piège si on va par là.

— C'est la meilleure solution, répondit Ed. Crois-moi. Tu peux essayer de taper ceux-là si tu veux, mais, moi, je me tire.

— T'inquiète, dit Kyle. Il sait ce qu'il fait.

— C'est de la folie.

— Tu crois ? répondit Kyle.

Cousin Lane descendait en pente douce, bordé d'un côté par la série d'arches de briques supportant la station du métro, chacune des niches étant occupée par une petite échoppe. Tout au bout se trouvait un pub, The Banker, lui aussi niché au creux d'une arche. Un nom qui rappelait à Ed qu'avant que tout s'effondre, cette partie de la ville était l'épicentre de la finance londonienne. Après le pub, s'étiraient les eaux de la Tamise, enjambées par le viaduc du métro.

Juste avant le pub, sur leur gauche, s'ouvrait une sombre ruelle. Une des arches était béante à cet endroit et, alors que les enfants passaient devant, un groupe de crevards sortit de l'ombre et les attaqua. Un violent

corps à corps s'engagea. Ed pourfendait l'ennemi avec une froide brutalité. La première ligne des adultes mordit rapidement la poussière, les autres reculèrent dans le passage sous la station.

La folie meurtrière s'était emparée d'Ed. Il voulait les suivre et les tuer jusqu'au dernier. Les débiter en tranches. Adieu la face civilisée de sa personnalité ! Il l'avait cadenassée, profondément enfouie en lui-même, pour ne laisser s'exprimer que sa part la plus dure et la plus bestiale. Alors il frappait, entaillait, découpait, tuait et se délectait de voir le sang gicler.

— Ed, viens, ils sont partis ! cria Will.

Il s'arrêta net et prit une grande inspiration, toisant Will d'un regard si sauvage que celui-ci recula.

— Bon Dieu, Ed ! On dirait que tu vas me tuer.

Ed soupira et se passa la main sur le visage.

— Pardon, Will.

Au pied du pub, une volée de marches conduisait jusqu'au rivage. Ed y conduisit sa troupe.

— *Yes !*

Joignant le geste à la parole, Ed brandit son poing.

Une éclaboussure de sang vola de son épée.

— Qu'est-ce que je t'avais dit, Macca ? Suis-moi et tout se passera bien.

De fait, une bande de terre boueuse, large d'environ deux mètres, courait le long de la berge. Ils bondirent au bas de l'escalier et reprirent leur route vers l'ouest, pataugeant dans la vase de la Tamise.

Pas de crevards, pensa Ed et pas de Sam non plus. Comme il l'avait craint, son idée initiale, qui consistait à prendre la température de la rue et à chercher des indices au fur et à mesure de leur avancée, avait volé en éclats dès qu'ils avaient croisé un adulte. Si le petit avait eu la mauvaise idée de passer par ici la veille, il n'avait certainement pas tenu plus de cinq minutes.

Ils escaladèrent deux péniches, chargées de containers rouillés et échouées sur la rive, qui bloquaient le passage. Au sommet de l'une d'elles, Will s'arrêta.

— Hé, vous devriez venir voir ça, dit-il en regardant fixement Southwark Bridge, dont la structure en fer forgé peinte en jaune vif et vert pomme semblait parfaitement déplacée dans cette journée grise marquée par une violence aveugle.

Un flot continu de crevards traversait le pont, en provenance du sud.

Il se mit à réciter quelques vers.

— *Sous le brouillard ocre d'une aurore hivernale,*
Une foule coulait sur London Bridge, tant et tant,
Je n'aurais pas cru que la mort en eût pourfendu tant.

— C'est quoi, ça ? demanda Ed.

— Un poème que j'ai étudié à l'école. C'est à côté d'ici.

— Quoi donc ?

— Mon ancienne école. City. Au bord du fleuve, à côté de Saint-Paul. Après le pont, on devrait l'apercevoir. On va passer juste à côté. J'y ai pas pensé une seule fois pendant tout ce temps. Ce poème m'est revenu tout seul.

— C'est tout toi, ça, dit Ed. Tu vois un pont grouillant de crevards et tu penses à un poème.

— Et toi, tu penses à quoi ?

— À d'autres tueries, au sang versé. C'est pour ça qu'on a besoin de gens comme toi, Will. Pour nous empêcher de devenir tous comme, j'sais pas moi… comme Kyle.

Après un instant d'hésitation, Will ajouta :

— T'avais vraiment l'air d'un monstre, là-bas, tu sais, Ed ? J'ai cru que tu allais me tuer.

— C'est à cause de cette foutue cicatrice. Ça me donne une gueule de tueur.

— Non, c'est pas ça. C'est *toi*, Ed.

Pour toute réponse, celui-ci haussa les épaules et se remit en route. Will posa une main sur son épaule.

— On va s'en tirer ?

Ed poursuivit son chemin.

— Ouais.

Ils crapahutèrent sous le pont, pataugeant dans la vase qui leur collait aux pieds et alourdissait le bas de leurs survêtements. Une forte odeur montait du fleuve. Mais pas désagréable. Surtout comparée à celle des crevards. L'odeur de la vie.

Ed observa le courant. La marée était montante. La bande de terre sur laquelle ils marchaient ne resterait pas longtemps émergée. Il accéléra l'allure, encourageant les autres à en faire autant.

Bientôt, ils arrivèrent près d'un grand bâtiment évoquant un temple grec. Will leur expliqua qu'il s'agissait de Vintners' Hall. Un truc en

rapport avec le commerce du vin. Son architecture fantaisiste n'était visible que depuis la rive opposée ou depuis le fleuve lui-même. Une terrasse surélevée s'étirait en surplomb, tandis qu'un escalier descendait jusqu'au fleuve. Ed se demanda si les péniches avaient un jour accosté ici pour décharger des barriques de vin, et puis il remarqua que l'édifice était en fait de facture moderne.

Ils gravirent les marches et se penchèrent à la balustrade. Épuisés, ils regardaient d'un œil vague les eaux boueuses de la Tamise.

— Quelqu'un est blessé ? demanda Ed.

— Non, répondit Hayden. Je ne crois pas.

— Je me suis éraflé le doigt, intervint Macca en grimaçant.

— Tu t'es éraflé le doigt ? répéta Kyle en écarquillant les yeux et en ouvrant démesurément la bouche.

Après un silence, un immense éclat de rire s'empara de la petite troupe, balayant momentanément les angoisses des uns et des autres. Ils l'avaient fait. Ils étaient arrivés jusque-là en un seul morceau. Dans ces conditions, entendre Macca se plaindre parce qu'il s'était écorché le doigt leur paraissait la chose la plus drôle qu'ils aient jamais entendue. Ils se tapaient sur les cuisses, s'étranglaient de rire, s'appuyaient les uns sur les autres pour ne pas tomber, jusqu'à ce que des larmes mouillent leurs joues.

— Il s'est éraflé *le doigt* ! hoqueta Kyle.

— Quel drame ! fit Adèle.

Finalement, l'euphorie retomba et ils se murèrent dans le silence, perdus dans leurs pensées.

Sur leur gauche, il y avait Southwark Bridge, à droite, le pont branlant, comme tout le monde surnommait la passerelle du Millenium ; et, face à eux, sur la rive opposée, les ruines carbonisées de l'ancienne centrale électrique un temps reconvertie en musée d'art moderne, la célèbre Tate Gallery.

Toutes ces œuvres d'art, pensa Ed, *parties en fumée*. Toutes ces toiles, ces sculptures, disparues à jamais.

Tous ces gens.

La fin du monde.

Je n'aurais pas cru que la mort en eût pourfendu tant.

— Et maintenant, boss, on fait quoi ? demanda Kyle en s'accoudant au parapet, à côté d'Ed.

— On peut continuer par la berge, répondit celui-ci en le prenant par l'épaule.

L'éclat de rire lui avait remis les idées en place, balayant sa folie meurtrière avec la même efficacité qu'un vent violent dégage un ciel bouché. L'ostensible accolade avec Kyle était moitié pour rire, moitié sincère.

— Dès que ce sera plus tranquille, on pourra reprendre par la route.

— Ou quand la marée sera haute, fit remarquer Kyle.

— Exact.

— En même temps, c'est sûrement pas ici qu'on va retrouver les petits, hein ?

— Non.

— Faut regarder les choses en face, Ed. On les retrouvera jamais, ni ici ni ailleurs.

— Pas question que je renonce, répondit Ed en se redressant, se sentant soudain vidé. Jusqu'à présent, on s'en tire plutôt pas mal. Si on n'a pas d'autre souci qu'une éraflure au doigt, alors…

— Le problème, c'est le « si », objecta Kyle.

— Hum, je vois qu'on peut toujours compter sur toi pour remonter le moral des troupes. En indécrottable optimiste que tu es. Bon, allez, on y va.

38

Shadowman finit par réaliser qu'il était éveillé depuis un bon moment et qu'il fixait le plafonnier sans réellement comprendre ce que c'était. Il cligna des yeux pour y voir clair. Il n'était pas supposé se trouver là. Ça ne collait pas. La dernière chose qu'il se rappelait, c'était qu'il était dans la Lexus et qu'on l'avait traîné dehors…

J'ai dû perdre à nouveau connaissance. Un redoutable cocktail de douleur, de peur et d'état de choc avait déconnecté son cerveau.

Une chose était claire : il n'était plus dans la voiture, mais à l'intérieur d'une bâtisse. Au prix d'un immense effort, il s'assit et regarda autour de lui. Une horrible migraine tambourinait sous son crâne à chaque battement de cœur, comme si quelqu'un jouait de la grosse caisse à l'intérieur de sa tête. À peine s'était-il redressé qu'il eut un haut-le-cœur. Il lutta pour se retenir de vomir et ferma les yeux, le temps que la douleur et la nausée se calment.

Il ouvrit les yeux.

Il était dans un lit, dans une chambre impeccable, en totale contradiction avec le monde tel qu'il était aujourd'hui. Des draps propres, qui sentaient le frais. Des taies d'oreillers tout aussi soignées. Des murs habillés d'un papier peint aux délicats motifs. Des stores en bois hermétiquement clos. De sorte qu'il n'avait aucune idée de l'heure qu'il

pouvait être, ni même si c'était le jour ou la nuit. Tous les meubles semblaient neufs. Une chaise, une commode et une penderie. Un tapis par terre. Une table de chevet sur laquelle était posée une lampe. Aucune lumière ne fonctionnait, bien sûr. Puisqu'il n'y avait pas d'électricité. Une bougie chauffe-plat dans un photophore permettait néanmoins d'y voir.

La porte était fermée.

Il se laissa retomber sur les oreillers.

C'était bizarre.

Il se toucha la tête. Elle palpitait comme si elle était sur le point d'éclore. Était-ce possible, se demanda-t-il, qu'une tête s'ouvre en deux, d'elle-même ? Ça devait certainement arriver aux étrangers, de temps à autre. Ils éclataient au soleil comme des fruits trop mûrs.

Un verre d'eau était posé sur la table de nuit. Il le renifla, puis en but une gorgée. Elle avait bon goût. Il avisa ses vêtements, soigneusement pliés sur une table basse, à côté de son sac à dos et de ses armes, posés par terre.

Il portait son tee-shirt et son caleçon. Dans cette chambre impeccable, il se sentait d'autant plus sale. Sa puanteur le gênait. Il n'aurait su dire à quand remontait la dernière fois qu'il avait pris une douche ou un bain. Chaque fois qu'il en avait l'occasion, il enfumait ses vêtements et se servait de l'odeur pour masquer ses propres effluves. Dans cette chambre quasiment stérile, son odeur le gênait.

Une épave puante et dolente, voilà ce qu'il était. De fait, il avait mal partout.

Il se passa la main dans les cheveux. De nouvelles bosses s'étaient ajoutées à celle que son ami Jester lui avait faite en le frappant accidentellement avec une batte de base-ball. S'il continuait à se faire cogner comme ça, il allait finir complètement neuneu. Sûr que ça ne lui faisait pas du bien. Il s'imagina en détraqué baveux, traînant des pieds avec le reste de l'armée de Saint Georges.

Il toussa et ressentit une vive douleur dans la poitrine. Il souleva son tee-shirt répugnant et constata que ses côtes étaient constellées d'hématomes.

Bah, ça aurait pu être pire. Au moins, il était vivant.

Mais où diable était-il, et comment s'était-il retrouvé là ?

Il s'extirpa douloureusement du lit, ses muscles perclus de courbatures lui arrachant un gémissement plaintif.

Il alla en clopinant piteusement jusqu'au store et tira sur le cordon. Les lamelles de bois remontèrent, révélant…

Rien. Pas de fenêtre. Juste un mur nu.

De plus en plus bizarre.

Depuis le début, cette chambre lui faisait un drôle d'effet. Trop propre, trop bien rangée, bref, trop parfaite. Or, à y regarder de plus près, il s'aperçut que tout était faux, comme dans un décor de théâtre. Ce n'était pas une vraie chambre. Il s'avança jusqu'à la porte en pressentant ce qu'il allait trouver : elle serait fermée à clé. Il était prisonnier ici.

Il posa la main sur le bouton, tourna et…

La porte s'ouvrit.

Il sourcilla. Et lâcha la poignée.

Crétin.

S'il avait été fait prisonnier, pourquoi lui aurait-on laissé ses armes et ses vêtements ? Il n'avait pas les idées en place. Pour quelqu'un comme lui, qui avait toujours eu un temps d'avance sur les autres, c'était plutôt embarrassant. Restait à espérer que ces coups à la tête n'avaient pas irrémédiablement réduit ses capacités mentales.

Il s'habilla et prit sa machette. Valait toujours mieux prévenir que guérir. Il enfila son sac à dos et se dirigea vers la porte. Après l'avoir lentement entrouverte, il jeta un coup d'œil dehors et découvrit une chambre presque identique à la sienne. Sauf qu'elle avait un mur en moins. Plus loin, d'autres chambres, ainsi que des meubles éparpillés un peu partout. Des étiquettes avec des prix. De drôles de noms scandinaves.

Il éclata de rire. Il se trouvait dans un magasin de meubles. Et pas n'importe lequel.

Il était chez Ikea.

Il y était allé quelquefois avec ses parents.

Ils faisaient provision de bougies chauffe-plats. Des centaines. Emballées dans de grands sacs en plastique.

Il avisa quelques enfants qui lisaient à la lueur de chandelles, un autre qui écrivait sur un bloc-notes. Levant les yeux, celui-ci lui adressa un sourire et se leva pour l'accueillir.

— T'es réveillé.

— Faut croire. À moins que ce soit un rêve.

— Non, tu ne rêves pas. Enfin, pour autant que je sache. D'ailleurs, il m'arrive de le regretter. Moi, c'est Dan.

— Carl, mentit Shadowman.

Ils se tapèrent dans la main.

— Oui, c'est ce que Johnny a dit.

— Johnny ? Il est vivant ?

— Ouaip. Et, grâce à lui, toi aussi. Viens. Ça fait des heures qu'il attend que tu te réveilles.

Shadowman lui emboîta le pas et ils s'enfoncèrent dans le dédale de salles d'exposition, conçu pour que les clients passent devant le plus de produits possible, les incitant ainsi à acheter des choses auxquelles ils n'avaient pas forcément pensé en entrant. Comme des bougies chauffe-plats.

Les décors factices transformés en lieux de vie par les enfants étaient visibles. Cependant, une atmosphère calme et paisible régnait, agissant comme un baume réparateur sur Shadowman, qui sentait la douleur et la tension s'estomper.

Dan le conduisit sur le devant du bâtiment, percé de fenêtres par lesquelles filtrait la lumière du jour. Ensuite ils descendirent un escalier jusqu'au rez-de-chaussée, puis sortirent sur un immense parking. Johnny était là, seul, assis dans un fauteuil roulant, une jambe en l'air disparaissant sous un épais bandage, au milieu de meubles de jardin : parasols, tables, tapis en faux gazon, dans un carré cloisonné par des treilles et des plantes en pots.

Le temps était gris, mais doux. Ça faisait du bien de respirer l'air du dehors.

Un grand sourire illumina le visage de Johnny lorsqu'il vit arriver Shadowman. Pourtant, il n'esquissa pas le moindre geste. Il avait les traits tirés et le teint blafard. Son œil était agité de tics. Shadowman s'approcha de lui et ils se tinrent un moment par les poignets.

— Je croyais que t'étais cuit, dit Shadowman.

— Moi aussi.

— Et Jaz ?

Johnny secoua la tête.

— Je suis désolé.

— Hum, répondit Johnny. J'arrive toujours pas à y croire. C'est trop injuste.

Il avait les larmes aux yeux. Il s'essuya d'un revers de manche et renifla.

— Il y avait quelqu'un en dessous de moi, quand j'ai repris connaissance, annonça Shadowman. Je pensais que c'était toi.

Johnny secoua de nouveau la tête.

— Elle était blessée à l'épaule, à cause du coup de lance, et salement commotionnée par l'accident. Ensuite, elle a eu la malchance de se retrouver avec un pied qui sortait de la voiture. Ces putains de zombis le lui ont bouffé. Elle est morte d'avoir perdu trop de sang.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Shadowman en s'asseyant sur une chaise en plastique bleu vif. J'arrive toujours pas à comprendre comment on a pu atterrir ici.

— Ce malade a rampé, intervint une voix derrière lui.

Shadowman se retourna et vit s'approcher un groupe d'enfants en armes. Celui qui avait parlé était grand et effilé, avec des cheveux bruns, brillants, entortillés en dreadlocks qui lui tombaient sur les épaules. Toutes sortes de trucs étaient accrochés à ses cheveux : des petits porte-bonheur, des rubans, des figurines en plastique. Il lui rappelait un personnage de *Pirates des Caraïbes*. Il était beau et il le savait. Sa chemise était déboutonnée jusqu'au nombril, et jamais Shadowman n'avait vu quelqu'un porter un jean noir aussi serré que le sien.

— Tu lui dois une fière chandelle, ajouta-t-il. C'est grâce à lui que t'es encore en vie.

Shadowman n'avait pas besoin qu'on lui confirme que ce gars commandait la colonie Ikea. Il bombait beaucoup trop le torse pour qu'il en soit autrement. Vu le décor, Shadowman se serait presque attendu à un grand blond, discret, genre suédois. Ce garçon ne pouvait pas être plus différent.

— Je m'appelle Saif, dit-il. Bienvenue dans mon repaire.

Shadowman le salua d'un signe de tête.

— Mazette, vous vous êtes fait une planque aux petits oignons, ici.

— Tu l'as dit, mon frère.

Ben voyons, pensa Shadowman, *et modeste avec ça*.

— Ici, c'est mon antre, poursuivit Saif. On a de l'espace. Des palissades pour nous protéger des intrus. De bonnes lignes de mire un peu partout. Plus – parce qu'il y a un plus, mec – j'ai des caisses. Tu vises le topo ? Dans tout Londres, y a pas un seul gadjo aussi bien loti que moi.

Puis il secoua la main en faisant claquer ses doigts.

— Y avait même de la bouffe quand on est arrivés. C'était gavé, mec. Y avait tout ce qui fallait, de la bouffe, des meubles, de l'eau. Bien sûr, aujourd'hui, c'est plus la même chose. Faut qu'on aille gratter des trucs ailleurs. Mais y a plein d'appartements abandonnés par ici, donc la pêche est plutôt bonne.

Saif s'arrêta et dévisagea froidement Shadowman. Puis, pointant son index, il l'enfonça à plusieurs reprises dans la poitrine de son interlocuteur.

— Oui, cousin, reprit-il. Tout baignait avant que tu te pointes.

39

— C’est pas moi qui ai tué vos potes, se défendit Shadowman. C’est les zombis. Ricky n’avait aucune chance. Il a été dépassé par les événements. Y s’attendait pas à ce qu’ils utilisent des armes. Y en a un qui lui a coupé le bras à la machette, et puis Bluetooth a planté Jaz avec une lance.

— Répète un peu ?

— Un zombi l’a entaillée, répondit Shadowman, regrettant de s’être laissé emporter.

Il poursuivit, essoufflé :

— Et puis, ensuite, elle nous a mis dans le décor.

Mais Saif n’allait pas lâcher si facilement l’affaire.

— Non, cousin. Avant ça. Qu’est-ce t’as dit ?

— Un zombi lui a mis un coup de lance.

— Hum hum, c’est pas ce que t’as dit, fit remarquer Saif en se tournant vers ses amis. C’est pas ce qu’il a dit, hein les gars ? J’ai bien entendu la nouille parler d’un mec.

— Il a dit « Bluetooth », j’crois bien, répondit un garçon râblé à la tête plate.

— C’est rien, se défendit Shadowman. Juste un nom comme ça.

— Le nom de quoi ?

— Un des zombis que je traquais. Il avait une oreillette Bluetooth dans l'oreille.

— Tu leur donnes des *noms* ? s'exclama Saif en faisant la grimace. C'est quoi, c'est… tes potes, ou quoi ? Tu les connais personnellement ? Tu veux faire partie de leur bande ? Ou juste te faire un resto ?

— C'est pas ça.

— Écoute, la nouille, reprit Saif, accompagnant ses mots d'une chiquenaude pleine de mépris. Nous, des zombis, on en fait de la bouillie. Jaz aussi. La seule différence qu'y avait, hier, c'est toi.

— Je te l'ai dit, Saif, intervint Johnny. Il a essayé de nous aider.

— Ben, j'lui dis pas bravo, dit Saif en se laissant tomber dans un transat, les yeux plongés dans ceux de Shadowman.

Celui-ci soutint son regard jusqu'à ce que Saif, enfin, abandonne. Shadowman se tourna alors vers Johnny.

— T'as vraiment rampé jusqu'ici ?

— Pratiquement. Pour finir, j'ai été récupéré par une patrouille qui nous recherchait.

— Mais tu ne pouvais pratiquement pas bouger.

— Ben, faut croire que l'instinct de survie te pousse à faire des choses impossibles. Par chance, j'ai pas été blessé dans l'accident et j'ai pu sortir de la voiture. Mais l'avant était ratatiné et je pouvais rien faire pour toi et Jaz.

Il marqua une pause, ému aux larmes.

— J'ai essayé. Vraiment. J'ai tout essayé. Jaz était encore vivante à ce moment-là. Par le plus grand des hasards, on a écrasé tous les zombis du coin dans l'accident. Mais j'en ai vu d'autres qui commençaient à venir fouiner. C'est là que je me suis mis à ramper.

— Je te remercierai jamais assez, dit Shadowman. Et comment tu vas maintenant ?

— Pas terrible. Ma jambe est à moitié bouffée. J'sais pas quand je vais pouvoir remarcher.

— Va aussi falloir surveiller l'infection, fit remarquer Saif. Y a plus de miasmes dans une morsure de zombi que dans un colombin fraîchement démoulé.

— C'est bon, ça, gloussa un de ses amis.

— Vous avez des médicaments ici ? demanda Shadowman. Des antiseptiques ? Sinon, j'en ai.

Saif le fusilla du regard.

— Bien sûr qu'on a des médocs. Tu nous prends pour des sauvages, ou quoi ? Je te l'ai dit, j'ai organisé la meilleure planque de Londres. Ouais, tout baignait dans l'huile avant que tu te pointes.

— Et moi, je te dis que c'est pas ma faute, répondit Shadowman. Je traquais cette bande de zombis depuis des jours.

— Pourquoi ?

— Comment ça, pourquoi ?

— Ben, c'est une question simple. Pourquoi tu traquais des zombis ?

— Ben… pour en apprendre davantage sur leur compte. Ceux-là sont différents des autres. Ils sont organisés.

— Wouah !

— Écoute ce qu'il a à dire, Saif, intervint Johnny. C'est pas des conneries. Je les ai vus de mes propres yeux. Y sont flippants. Z'ont rien à voir avec les autres zombis.

— Un zombi, c'est un zombi, rétorqua Saif. Ça fait un an qu'on se les coltine, on sait à quoi y ressemblent. Z'ont pas changé du jour au lendemain, cousin. Ils font leur truc, et nous le nôtre. En bref, on les éclate.

— On croirait entendre Jaz, soupira Shadowman. Et c'est ce qui a causé sa perte.

— Non, monsieur, dit Saif en quittant son transat. Comme je disais, la seule chose qui était différente, hier, c'est toi. C'est toi qui as causé sa perte. Tu l'as sortie de la voiture et ton pote, Bluetooth, l'a plantée. Tu vas nier ça ? Non. Donc, dès que tu seras prêt, je veux que tu dégages d'ici. Vu ?

Saif fit un signe à ses troupes. L'escouade traversa le parking en direction de la route principale, les uns et les autres en profitant pour vérifier leurs armes.

— Il se la joue un peu, commenta Johnny en le regardant s'éloigner. Mais il sait y faire. C'est un bon chef.

— Les bons chefs sont rationnels, dit Shadowman. Ils montrent des *signes* d'intelligence.

— Il est loin d'être stupide.

— Allons, répliqua Shadowman en passant sa main sur son visage. Tu y étais comme moi. T'as bien vu que c'est pas de l'affabulation, que je n'invente pas. Ils *sont* différents. Et ils sont chaque jour un peu plus malins. Un exemple parmi d'autres, t'as vu les sentinelles ?

— Les sentinelles ?

Shadowman se leva et prit la pose : bras tendus, tête en arrière.

— Maintenant que tu le dis, oui, j'en ai vu quelques-uns quand je me suis barré. Le premier que j'ai vu, j'ai cru qu'il allait me suivre, mais il a pas bougé d'un pouce.

— Est-ce que t'avais déjà vu ça ?

— Non. Pas que je me souvienne.

— Et, à ton avis, ça veut dire quoi ?

— Ça me fait penser à un ancien documentaire animalier sur la jungle, sur les insectes, je crois, que j'avais regardé, un jour, répondit Johnny.

— Développe.

— Ben, c'était une colonie de fourmis, tu vois ? poursuivit Johnny en entortillant le bout de tissu de sa queue-de-cheval autour de son doigt. Des fourmis soldats, si je me rappelle bien. En Amazonie. Elles étaient des millions, pourtant, chacune avait une tâche préétablie, comme si elles s'étaient toutes réunies et qu'elles s'étaient distribué les rôles. Genre « vous, vous irez chercher la nourriture ; vous, vous garderez la reine ; vous, vous protégerez les ouvrières et vous, les balèzes, vous irez vous poster tout autour et vous servirez de poteaux indicateurs pour que les autres fourmis ne se perdent pas ». Ça m'a fait penser à ça.

— Bien vu, agréa Shadowman. En fait, ils indiquent aux autres le chemin à suivre. Des sentinelles, en somme.

— Une des vigies en a repéré une, ce matin, indiqua Johnny en faisant un geste dans la direction où Saif et les autres étaient partis. Elle est toujours là, de l'autre côté du périph' nord. Elle a pas bougé de la journée. Saif est parti la dégommer. Il a dit que ça ferait un bon exercice de tir.

Shadowman se retourna et constata que Saif et sa bande étaient postés sur une passerelle qui enjambait la route.

— Faut que j'aille lui parler, dit Shadowman en serrant d'un geste affectueux l'épaule du blessé. Merci encore, Johnny. Ce que tu as fait est très courageux.

Et il tourna les talons.

— Carl ? lança Johnny dans son dos.

Shadowman se figea.

— Ce que j'ai fait là-bas ? Ça n'a rien à voir avec le courage. C'est la terreur qui m'a fait agir. En réalité, j'ai eu la peur de ma vie. Et je ne veux plus jamais ressentir ça. La solitude. Tu fais pas ce genre de rêve où t'es

dans une maison avec une bande de potes et quelque chose vous attaque, sauf que t'arrives à réveiller personne ?

— Avant, oui, répondit Shadowman. Quand j'étais petit.

— Ben, c'était comme ça. Un vrai cauchemar. Jaz et toi étiez dans le coaltar. J'étais tout seul, alors que les zombis approchaient. C'est la peur qui m'a fait ramper. Une putain de peur. L'énergie du désespoir, mon pote.

— Le pourquoi du comment, on s'en fout. Ce qui compte, c'est que tu m'as sauvé la mise. Je te serai toujours redevable de ça, répondit Shadowman avec un sourire avant de tourner les talons et de se diriger vers la passerelle.

Les enfants Ikea avait barricadé l'accès à l'aide de fil de fer barbelé et de blocs de béton afin d'empêcher les adultes d'y monter. Eux-mêmes s'étaient aménagé un accès direct depuis le parking en construisant une rampe, elle aussi protégée.

Il prit la rampe, puis gravit les marches menant à la passerelle où Saif et ses copains rigolaient autour d'un garçon armé d'une arbalète. « Hou, raté ! » criaient les gars en raillant le tireur qui tendait l'arme au suivant.

— Jaz a elle-même creusé sa tombe, lâcha Shadowman en arrivant à proximité.

— Quoi, t'es encore là, toi ?

— Elle a été prise de panique. Elle a voulu en faire plus qu'elle ne le pouvait et elle a paniqué.

— Jaz était un bon soldat. Elle savait garder son sang-froid. En toute circonstance.

— Saif, j'y étais.

D'un mouvement rageur, celui-ci pivota, l'attrapa au collet et le pencha brutalement par-dessus la rambarde. La quatre-voies en contrebas lui sauta au visage.

— C'était mon meilleur élément, proféra Saif, et, en plus de ça, c'était ma meuf, tu vois ? Elle s'affolait jamais. Ça, je le sais.

Sur ces mots, il le lâcha et alla rejoindre ses copains. Un grand type dégingandé visait quelque chose sur le trottoir opposé. Shadowman s'approcha pour regarder. C'était une mère, figée dans la position habituelle des sentinelles, totalement indifférente aux gars qui, à tour de rôle, la prenaient pour cible. Elle avait une cinquantaine d'années, était presque chauve, à moitié nue et couverte de kystes.

L'arbalète claqua. Le carreau plana en silence, ratant sa tête de peu.

— Wouah ! Super ! Presque.

— Pourquoi tu ne veux pas m'écouter ? demanda doucement Shadowman en se portant à la hauteur de Saif.

— Je te connais pas, mec. Et pis, tu m'inspires pas confiance. T'as l'air de bien les aimer, les zombis. « Oh, comme ils sont intelligents, organisés… Tellement meilleurs que vous. » D'ailleurs, t'as toujours pas dit ce que tu foutais collé à leurs basques. Tu veux en être ? C'est ça ? T'es un aspirant zombi ? Ou peut-être que t'en es déjà un. Un de ces génies. Je ne sais rien sur toi, mec. D'où tu viens ? De quel camp es-tu ?

— Du centre-ville, répondit Shadowman. Il y a plusieurs colonies là-bas. J'étais parti chercher d'autres enfants. J'ai été séparé de mes amis et je suis tombé sur cette meute de zombis au comportement étrange.

— Alors tu t'es dit comme ça : « Tiens, je vais les suivre. » Ça a pas de sens, mec.

Lui-même aurait eu du mal à l'expliquer. Sauf que, sur le coup, ça avait paru la chose à faire.

L'arbalète atterrit entre les mains de Saif. Il se pencha en avant, posa l'arme sur la rambarde, puis visa longuement la mère.

— Crève, pourriture.

Il grogna en appuyant sur la détente, avant de pousser un cri triomphal à l'instant où le carreau se fichait dans la gorge de la mère, juste au-dessus du sternum. Elle s'effondra sous les acclamations des autres enfants, dont les cris redoublèrent en la voyant gigoter par terre, agitée de spasmes, avant que, tel un fruit beaucoup trop mûr, elle n'explose et qu'un geyser sorte de sa bouche en gargouillant. Une minute plus tard, ce qui restait de son corps n'avait plus rien d'humain.

Les garçons tapèrent dans le dos de Saif pour le féliciter.

— Personne vient me faire iéch chez moi, déclara-t-il en se tournant vers Shadowman. Voilà ce qui attend les zombis qui m'ont pris ma meuf. L'heure est venue de leur rendre la pareille.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda Shadowman.

— Je vais débarrasser les rues de ces lépreux, la nouille.

— Combien t'as de soldats, en tout ?

— Suffisamment. Ce soir, y aura plus un zombi vivant dans un rayon de dix kilomètres.

— Combien de soldats tu comptes engager ?

— Bah, à vingt, vingt-cinq au max, on les bousille tous. On a des armes, on a des bagnoles, et Dieu nous protège. *Bye-bye*, zombi.

— Il va te falloir plus de troupe qu…

— Me dis pas ce que j'ai à faire, cousin, le coupa Saif en l'écartant d'un coup d'épaule. T'es qu'un clochard qui n'a nulle part où aller. J'ai pas de conseils à recevoir d'un *loser* comme toi. Maintenant, on va faire provision de flèches. Quand je reviendrai, j'espère que tu seras plus là.

40

Une procession d'enfants habillés en vert, certains transportant des branchages, sortait de la cathédrale Saint-Paul par la grande porte et descendait lentement l'escalier. À leur tête se trouvait Matt, qui avait revêtu une panoplie d'évêque, à l'origine brodée de rouge et d'or, mais entièrement teinte en vert. Suivaient Archie Bishop, pareillement déguisé, puis les quatre acolytes, l'un d'eux portant la bannière du Bouc et de l'Agneau – dans les faits une grossière image peinte représentant deux enfants, l'un rayonnant, l'autre sombre. Un autre acolyte tenait entre ses mains le livre des révélations de Matt, qu'il lisait tout en marchant.

— … Jusqu'à quand, Maître saint et véritable, tarderas-tu à juger, et à réclamer vengeance de notre sang sur les habitants de la Terre… ?

Venait ensuite une sélection des meilleurs musiciens, dont Charlotte, la jeune fille avec laquelle le Kid s'était accroché la veille au soir, qui jouait d'harmonieuses mélodies sur son violon pendant que d'autres cognaient comme des sourds sur des tambours ou soufflaient dans des trompettes, voire, pour l'un d'entre eux, dans un saxophone.

Derrière les musiciens venaient Brendan et Tish, l'air soucieux et pas particulièrement contents d'être là, suivis de Sam et du Kid, tenus en laisse par Nathan et par l'un des gardes les plus vaillants.

Les autres défilaient dans leur sillage. Les seuls qui ne participaient pas à la procession étaient un quarteron de gardes et un autre groupe de musiciens.

Par-dessus la musique, Sam n'entendait que la voix de l'acolyte.

— Et le cinquième ange sonna de la trompette, et je vis une étoile qui était tombée du ciel. La clé de l'abîme lui fut donnée, et elle ouvrit le puits de l'abîme. Une fumée s'éleva du puits, et le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée du puits. De la fumée sortirent des sauterelles, qui envahirent la Terre ; et il leur fut donné un pouvoir semblable à celui des scorpions de la Terre. Et il leur fut dit qu'elles ne nuisent à aucun végétal, mais aux hommes qui n'ont pas le sceau de Dieu sur leur front.

La procession se dirigea vers le sud et entama un tour de la cathédrale. Sam pouvait apercevoir la longue allée qui descendait jusqu'à la Tamise, puis le Millenium Bridge. Si seulement le Kid et lui avaient pu briser leurs chaînes et fuir, de l'autre côté du fleuve, loin de ces siphonnés. Il se demanda s'il reverrait un jour Ella, comprenant bien vite que cet espoir était la seule chose qui le tenait encore debout.

Arrivés derrière Saint-Paul, ils tournèrent à gauche. Ce quartier était le plus ancien de la ville. Pourtant, en dehors de la cathédrale, il n'en restait plus grand-chose. À l'école, Sam avait appris que ce secteur avait été bombardé durant le Blitz, que tous les immeubles avaient brûlé, sauf Saint-Paul dont le dôme s'élevait triomphalement au-dessus des flammes. Les nouvelles constructions étaient laides, et encore plus aujourd'hui, après un an d'abandon.

Ensuite, Matt conduisit la procession sous une arche donnant dans un square moderne traversé par une allée se perdant vers le nord.

— Quand ils auront achevé leur témoignage, poursuivait l'acolyte d'une voix monocorde, la bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera. Et leurs cadavres seront sur la place de la grande ville.

Sam se sentait gêné, idiot et pitoyable. Il n'avait jamais aimé être au centre de l'attention. Parader ainsi, enchaîné, un collier de chien autour du cou, le mettait particulièrement mal à l'aise. Il avait eu le temps de bien regarder la bannière, dans la cathédrale, avant que le signal du départ ne soit donné. Il fallait beaucoup d'imagination pour voir dans cette peinture enfantine une représentation du Kid et de lui-même. Toute cette histoire était une farce. Sauf une chose. Le nom écrit en grosses lettres sur la bannière : Angus Day.

Le nom du Kid.

— Jamais j'aurais cru que tu t'appelais Angus, chuchota-t-il, par peur d'enfreindre une des éventuelles règles mouvantes de Matt.

— Tu pensais que je m'appelais comment ? demanda le Kid.

— J'sais pas. Aussi bien Dracula, Frankenstein que James ou Brian. Je ne t'imagine pas avec un vrai nom. Ton surnom te va bien. Même si, forcément, je trouve qu'Angus colle aussi.

— Tu le penses, vraiment ?

— Ouais.

— Réfléchis, crâne de piaf. Tu crois que le Kid dirait son patronyme comme ça, pour rien ?

— Quoi, reprit Sam, en fait tu t'appelles Monica ?

— Jamais de la vie, c'est Horace.

— Arrête. C'est Angus ou pas ?

— Bien sûr que non.

— Mais… Comment… ?

— J'suis pas totalement abruti, répondit le Kid. J'ai l'oreille fine et les mirettes partout. J'ai imbibé l'info à la Tour. Et quand j'entends kekchose, ça me reste dans le crâne. C'est que ça carbure, là-dedans. Tout y est. Un peu dans le désordre, parfois, mais rien ne manque. Enfin, toujours est-il que j'ai causé aux gamins de la Tour.

— Et ?

— Et je me suis intéressé à cette histoire du Bouc et de l'Agneau. Le Kid a l'imagination fertile. Il aime les histoires. Donc j'ai bûché la question, et glané tout ce que j'ai pu à ce sujet. Au départ, très peu de gens avaient entendu parler de Matt. C'est quand il a commencé à faire des zizis sur sa bannière qu'il est passé sous les feux de la rampe et que tout le monde s'est foutu de sa gueule. D'ailleurs, ils en rigolaient tous encore et se faisaient pas prier pour la raconter.

— Quoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Sam. Je pige pas.

— Eh ben, une des anacoluthes de Matt…

— Tu veux dire acolytes.

— C'est bien ce que je dis. Bref, un gars nommé Harry a été chargé d'écrire des mots latins sur leur drapeau. *Agnus Dei*, si je me trompe pas. Et je me trompe pas. À l'inverse dudit Harry, qui s'est foutu le pinceau dans l'œil jusqu'au coude et s'est grave emmêlé les doigts. Le gars a un vrai

problème avec l'orthographe, ce qui suffit à me le rendre sympathique, tant le Kid a, lui aussi, une tendance charabianesque.

— Tu t'embrouilles peut-être dans les mots, dit Sam, mais t'as plus de jugeote que beaucoup de gens que j'ai eu l'occasion de rencontrer. Donc, si je te suis bien, c'est pour ça qu'y a écrit Angus Day sur la bannière ? Parce que Harry s'est gouré ?

— Comme je te le dis. Grosse marrade. Le Kid aime les comédies. Donc il a mis celle-là à lever dans un coin de son étuve mentale pour pouvoir la resservir le moment venu. Il est fort…

— Certes. Mais pourquoi avoir dit à Matt que c'était ton nom ?

— Eh ben, d'abord pour qu'il arrête de me dérouiller comme un chien qui aurait chié dans sa godasse, ensuite parce que je pensais que ça nous ferait gagner un peu de tic tac de l'heure Rolex et que leur balancer à la tronche le chat à neuf queues leur rabattrait un peu le caquet. Sauf que ça a eu pour seul effet de te plonger avec moi dans la semoule de mouise. Toutes mes excuses, mon ami éclairé et néanmoins rase-moquette.

— J'suis pas plus petit que toi, protesta Sam.

— À l'intérieur, je fais dix kilomètres de haut, répondit le Kid.

— Ouais, bah moi, à l'intérieur, je fais vingt kilomètres de haut ! Et j'ai des rayons laser qui me sortent des yeux.

— Pff, c'est rien, ça. Moi, je peux transformer le vin en fromage.

— Triple saucisse.

— Handicapé du bulbe.

— Bolos.

— Galapiat.

— Truite saumonée.

— Encornet.

— Amphigourique.

— Mollusque invertébré, poisson chat-bite…

— Sérieux, Kid, l'interrompit Sam. Qu'est-ce qu'y vont nous faire, à ton avis ?

— Rien de bon, si tu veux mon avis, répondit le Kid. Du sadisme en barre.

— J'arrive pas à croire qu'ils vont nous faire quelque chose.

— Tu plaisantes, ou quoi ? s'exclama le Kid. Z'ont trop joué au casse-tête chinois. Y sont au-delà du pétage de plomb. M'enfin, microbe, t'étais là quand l'autre dérangé en chef m'a donné le fouet !

— À ce propos, comment va ton dos ?

— À ton avis, bigorneau ? C'est tout rouge, à vif, et ça me fait un mal de chien, voilà comment ça va. Sérieux, *j'espère* qu'ils vont me sacrifier, au moins ça mettra fin à mes souffrances.

— Dis pas ça, répondit Sam, au bord des larmes.

Toute cette mascarade, c'était plus qu'il ne pouvait en supporter. Faire l'idiot avec le Kid était la seule chose qui lui avait fait oublier un instant ce qui se passait.

— Broie pas du noir, petit cochon d'Inde, dit le Kid. On va trouver kekchose. On est le binôme de choc, je te rappelle.

— Me sens pas tellement de choc, si tu veux tout savoir.

— On dirait pas. Tu ressembles à un caniche nain à qui on aurait collé la voix de Calimero.

— Ah ouais ? Ben toi, tu ressembles à un babouin imberbe dessiné par un illustrateur aveugle.

— C'est ce que je suis, Sam, une œuvre d'art.

Ils en étaient arrivés à une section du Mur coincée entre deux immeubles modernes. En fait de Mur, il s'agissait surtout d'un incroyable amoncellement d'ordures et de matériaux de construction récupérés à droite à gauche. À travers les interstices, Sam pouvait apercevoir une horde d'adultes, rassemblés de l'autre côté.

Matt leva la main et la procession s'arrêta ; un autre signe et les musiciens cessèrent de jouer. Pourtant, la musique continuait de résonner, tel un écho spectral. Sam mit quelques instants à réaliser que ce qu'il entendait venait des adultes, massés de l'autre côté de la barricade – le Klick Klick Klan, comme les avait surnommés le Kid –, qui tapaient sur tout ce qu'ils avaient pu trouver, comme si la City entière s'était transformée en machine infernale.

Matt attendit qu'Archie Bishop ait trouvé la bonne clé parmi la vingtaine qui pendaient à sa ceinture. Il s'approcha alors d'une porte fermée par une chaîne et fit sauter le cadenas. La chaîne tinta, tandis que, dans la procession, de nombreux enfants allumaient des bougies.

Une fois la porte ouverte, Matt les conduisit à l'intérieur, où d'autres chandelles étaient fixées aux murs. Les enfants les allumaient au fur et à mesure qu'ils avançaient. Ils franchirent deux autres portes pareillement verrouillées qu'Archie dut ouvrir avec une clé différente à chaque fois. Le bruit des chaînes résonnait particulièrement fort dans l'espace confiné. Ils

se trouvaient dans une sorte de bâtiment industriel. Les murs étaient nus et mal finis, les portes étaient métalliques.

Enfin, ils arrivèrent en haut d'un escalier que Matt descendit, la troupe sur ses talons. Au pied des marches, ils passèrent une énième porte et pénétrèrent dans une vaste cave plongée dans de telles ténèbres que leurs bougies en paraissaient faiblardes. On y voyait assez néanmoins pour comprendre de quoi il retournait. La mâchoire de Sam se décrocha.

Il s'attendait à tout sauf à ça.

41

Ils se trouvaient dans un vaste entrepôt, rempli jusqu'au plafond d'étagères pleines de boîtes en carton. Et le contenu de ces boîtes ne faisait guère de doute.

De la nourriture.

Sam lut les étiquettes les plus proches de lui : riz, pâtes, légumes en boîte, soupes, céréales, haricots en boîte, jus de fruits. Le rayon suivant accueillait une suite infinie de packs d'eau minérale en bouteille plastique. Ensuite, venaient les huiles, les sauces, les épices, le sel et le poivre, le sucre, la confiture et le beurre de cacahuète, les barres de chocolat et les bonbons, les biscuits, le poisson en boîte, les fruits au sirop, les fruits secs, les pignons, les raisins… Sam en avait la tête qui tournait.

Il se disait aussi… Comment les enfants de la cathédrale pouvaient-ils être aussi soumis à Matt et à ses préceptes de cinglé, à sa fumée, à sa musique et à sa cruauté ? Il avait la réponse sous les yeux. Vous auriez donné n'importe quoi et avalé n'importe quelle couleuvre pour avoir le droit de piocher là-dedans.

Il y en avait assez pour tenir des années.

Sam se rappelait le moment où ils étaient arrivés à Waitrose. Un groupe d'enfants avaient forcé l'ouverture du supermarché, à la recherche de nourriture. Il ne restait pratiquement plus rien, seulement quelques cartons

de trucs cachés dans une remise, à l'étage. Pourtant, ils étaient restés là, et y avaient vécu pendant un an. Leur chef, Arran, veillait sur eux. Tout s'était bien passé jusqu'à ce jour funeste où un groupe d'adultes étaient arrivés sur le parking et l'avaient enlevé.

Il n'avait pas revu un seul de ses amis depuis.

Ils lui manquaient. Pas uniquement sa sœur, mais aussi Monkey-Boy, Maxie, Josh, Freak et Deke, Maeve, Achille… La bonne nouvelle, c'était qu'Arran devait s'occuper d'eux, où qu'ils soient.

Si seulement ils avaient trouvé quelque chose comme ça il y a un an, leur vie aurait été changée. En mieux.

Pour autant, peut-être que c'était comme ça, à Buckingham Palace. Sam se figura les enfants du palais, rassemblés autour d'un festin dressé sur une immense table. Des enfants levant leur timbale en argent et plantant les crocs dans des cuisses de dinde. Il esquissa un sourire. L'image le réconfortait.

Debout au milieu de l'entrepôt, Matt attendait que les enfants se mettent en cercle autour de lui. Nathan et le garde détachèrent les laisses et libérèrent Sam et le Kid. De toute façon, ils ne pouvaient fuir nulle part, ils étaient cernés.

— Nous sommes dans le saint des saints, dit Matt. L'Arbre de vie. Tel qu'il nous a été révélé par le Seigneur, conformément à la prophétie…

Les yeux clos, il leva la tête vers le ciel et déclama quelques phrases de son livre.

— L'ange me montra un fleuve d'eau de la vie, limpide comme du cristal, qui sortait du trône de Dieu de l'Agneau. Au milieu de la place de la ville et sur les deux bords du fleuve, il y avait un Arbre de vie, produisant douze fois des fruits, rendant son fruit chaque mois, et dont les feuilles servaient à la guérison des nations. Il n'y aura plus d'anathème. Le trône de Dieu et de l'Agneau sera dans la ville ; Ses serviteurs Le serviront. Ils verront Sa face et Son nom sera sur leur front. Il n'y aura plus de nuit.

Il marqua une pause et dévisagea le cercle de ses ouailles.

— Tout ce qui m'a été révélé, tout ce que je vous dis, est la vérité. Et Notre-Seigneur protège ceux qui suivent la vérité. Pour Le remercier, nous venons ici Lui apporter des offrandes. Aujourd'hui, nous Lui apportons notre plus beau cadeau. Aujourd'hui, nous détruisons le malin pour toujours. Aujourd'hui, nous sacrifions le Bouc. Et son sang ira nourrir les racines de l'Arbre de vie.

Un murmure passa dans les rangs des enfants, que Matt fit taire d'un signe de la main.

— Je vous avais promis de vous apporter tout ce dont vous auriez besoin. C'est fait. Je vous avais promis de vous livrer le Bouc et l'Agneau. Voilà qui est fait. Mais qui est qui ?

Sam frissonna, bien qu'il ne fasse pas plus froid ici que dehors. Matt s'approcha et regarda fixement ses deux prisonniers.

— Sous nos pieds s'ouvre l'Abîme, dit-il. L'un d'entre vous doit y descendre et accomplir son destin. Absinthe vous y attend pour vous dévorer, après quoi nous serons tous absous. L'Agneau resplendira de lumière. Il éclairera notre chemin et nous mènera à la victoire contre les Nephilim. Mais le Bouc est fourbe. Il essaie de nous duper. C'est le roi de la dissimulation, il a des milliers d'années de pratique. Aussi, nous allons devoir décider… A-t-il pris les traits de l'Agneau et travesti l'Agneau en Bouc ? Il a semé le doute parmi nous. C'est sa manière de faire. Donc, lequel de vous est pur, lequel est le diable ?

— Ni l'un ni l'autre, hurla Sam. Mais pourquoi personne ne veut m'écouter ?

Matt l'ignora superbement, préférant continuer de haranguer le cercle d'enfants.

— Lequel doit aller dans l'Abîme pour y être dévoré par Absinthe ? aboya-t-il sous le nez des enfants du premier rang. Lequel doit nous éclairer de lumière divine et nous conduire à la béatitude éternelle ?

— Par Jupiter, marmonna le Kid, ce gars débagoule encore pire que moi. Jamais entendu autant d'âneries en si peu de temps.

— Deux garçons ! hurla Matt en se tournant de nouveau vers Sam et le Kid. L'un nommé Samuel, l'autre Angus Day. Un brun, un blond. Un bon, un maléfique. Mais qui est qui ? Nous ne devons pas nous laisser induire en erreur. Il n'y a qu'une manière de savoir la vérité. Nous devons demander à l'un et à l'autre qui doit être sacrifié aujourd'hui.

— Hé, s'exclama Sam. C'est pas juste, ça. Tu peux pas.

Matt s'approcha de Sam à grands pas et posa une main sur son front, en écartant les doigts.

— Réponds à ma question, dit-il en baissant la voix.

Sam ne pouvait détourner les yeux de la cicatrice que Matt avait au milieu du front.

— C'est la marque de l'Agneau, expliqua-t-il. Une bénédiction divine, un stigmate de la vraie foi, qui prouve que je suis un bon croyant, un pratiquant vertueux.

— Une tête de bite, oui, lança le Kid, sans que Matt réagisse.

— Donc, Sam ? reprit-il. Lequel d'entre vous devons-nous sacrifier ?

— Moi, répondit doucement Sam, l'air abattu. Sacrifiez-moi. Mais laissez le Kid tranquille.

Matt se détourna de lui et s'approcha du Kid. Mais quand il posa la main sur son front, celui-ci se mit soudain à frémir et à trembler. Les joues mouillées de larmes, il se jeta dans les bras de Matt.

— Pitié, supplia-t-il. Pas moi. Ne me tuez pas. Sacrifiez Sam. Pas moi. Par pitié.

Sam avala douloureusement sa salive, essayant de paraître brave. Lui aussi pleurait à chaudes larmes.

— Dans ce cas, c'est décidé, dit Matt. L'Agneau nous a montré la vérité tandis qu'une fois de plus le Bouc a essayé de nous tromper. Dorénavant, nous savons qui est qui.

Il marqua une pause et, tel un présentateur de télé-réalité, regarda alternativement les deux garçons, faisant monter la tension, jouissant de son pouvoir.

Tous les enfants étaient pendus à ses lèvres. Captivés. Tentant de deviner ce qu'il allait dire. Finalement, les yeux de Matt se fixèrent sur le Kid, qui continuait de pleurnicher.

— Toi, lança-t-il, faisant monter d'un cran le suspense. Angus Day… Tu *es*… le Bouc ! Et aujourd'hui, tu dois mourir.

— Quoi ? Non ! hurla Sam en se jetant sur Matt et en le rouant de coups de poing.

Matt l'immobilisa.

— Tu es l'Agneau, dit-il. Seul l'Agneau est assez brave, assez pur et assez miséricordieux pour se sacrifier pour un ami.

Il se tourna vers les musiciens avant d'ajouter :

— Que votre musique dissipe les ténèbres !

Sur ces mots, il serra Sam contre sa poitrine, étouffant d'autant ses protestations et inclina la tête, imité dans l'instant par tous les autres enfants, à part ceux qui s'échinaient sur leurs instruments. Sam tourna vivement la tête et croisa le regard du Kid qui mimait un mot.

« Blaireaux. »

Matt lâcha Sam qui se précipita vers le Kid avant que quiconque n'ait pu l'arrêter. Et l'embrassa.

— J'ai essayé. J'ai vraiment essayé.

— Pas assez fort, mon gars, fit le Kid. Je t'ai abusé avec mes dons d'acteur.

— Comment tu savais ce que Matt allait faire ?

— Leur logique de tordus est lisible à des kilomètres, répondit le Kid. J'ai regardé assez de navets pour savoir comment ça allait tourner. C'était cousu de fil blanc. Adieu, fidèle compagnon.

Matt retint Sam pendant que Nathan et le garde s'emparaient du Kid, qui se laissa faire sans se débattre, se contentant de parcourir du regard la foule d'enfants en souriant.

— Souvenez-vous de ce jour, déclara-t-il. Souvenez-vous de ce que vous m'avez fait. Allez, adieu, les kékés !

Sam les regarda emmener son meilleur ami, qui paraissait soudain très petit entre ces deux garçons plus âgés. Il n'arrivait pas à croire que c'était la dernière image qu'il aurait de lui. Il ne pouvait pas l'envisager.

— On trouvera un moyen, menu fretin, cria le Kid de sa voix cassée qui se perdit dans l'immensité de l'entrepôt.

— Parle autant que tu veux, démon, hurla Matt. Plus rien ne peut te sauver, maintenant.

42

Ed grogna en abattant son épée de toutes ses forces, là où le cou du père rejoignait l'épaule. Une giclée de sang jaillit de l'artère sectionnée et le corps sembla éclater en deux parties, telle une valise trop pleine dont on ouvre la fermeture Éclair. Les chairs se séparèrent et une écume fétide coula de la plaie. Un mélange de tissus roses, de sang écarlate et de substance grisâtre, aussi visqueuse et brillante que de la gelée, qu'Ed voyait pour la première fois. Le père tomba à genoux, la tête pendant sur le côté. Ses os se désintégraient. Il n'était plus qu'un sac informe fondant lentement sur la route. Ses tripes et ses organes internes, hideusement gonflés, se répandaient hors de lui. Bientôt, il ne resta plus qu'un tas de viscères nauséabonds.

Pourtant, ce n'était pas terminé ; il y avait deux autres pères derrière lui. Sortis de nulle part. Qui encerclaient le groupe.

Tout se passait pourtant si bien. Ils avaient parcouru une bonne distance, sur la grève, en longeant la Tamise, mais, à Victoria Embankment, la marée montante les avait contraints à remonter sur la route. Tout était plus calme maintenant qu'ils avaient dépassé la terre vaine. Ils avaient ignoré les trois esseulés croisés en chemin, pétrifiés sur la route, le regard aussi vide que trois mannequins de supermarché sans rien à vendre. Ils avaient simplement hâté le pas pour les dépasser, sachant que ceux-là ne

représentaient pas une menace directe. Même Kyle semblait avoir eu son quota. Leur dernier accrochage à Steelyard Passage avait étanché sa soif de violence.

Ils s'étaient sentis en relative sécurité sur Victoria Embankment. La rue était large, plantée d'arbres, bordée à gauche par le fleuve et à droite par une succession de jardins publics et de gros bâtiments administratifs hérités précisément de l'ère victorienne et protégés par des grilles en fer forgé. Ed avait le sentiment que, laissant derrière eux la zone, le pire était passé et qu'ils entraient en terrain plus tranquille.

Et puis, alors qu'ils remontaient vers Trafalgar Square, ils étaient tombés nez à nez avec une bande. Après un instant de panique, Ed avait changé de direction… en vain. Où qu'ils aillent des crevards leur bloquaient le passage.

Ed n'avait jamais vu un tel comportement. De fait, tout ce qui se passait ce jour-là était étonnant. Les crevards qui envahissaient les ponts en pleine matinée pour occuper les rues, plus nombreux même qu'aux premiers jours du désastre.

Y sortaient d'où, tous ceux-là ?

Il n'avait pas eu le temps de s'appesantir sur ces questions, la première chose à faire étant de mettre le groupe hors de danger. Pour finir, ils étaient retournés sur Embankment avec l'espoir de contourner l'ennemi par le flanc. Hélas, non loin du Parlement, ils avaient été pris dans une embuscade.

Une trentaine ou une quarantaine de crevards s'étaient jetés sur eux, venant d'une rue adjacente, se déplaçant avec rapidité et détermination. Une fois de plus, Ed et les siens devaient défendre leur peau. Mais il n'avait pas le temps d'abattre un adulte qu'un autre prenait sa place. Ed aurait bien donné l'ordre de battre en retraite si tant est qu'il y ait eu une échappatoire, mais ils avaient épuisé toutes les possibilités. Leur seul espoir était de les tailler en pièces.

Et c'était exactement ce à quoi s'employait Ed qui, ayant dépassé le stade de la pensée rationnelle, s'était transformé en foudroyante machine de guerre, frappant à tout-va. Certaines de ses victimes tombaient raides mortes, d'autres s'ouvraient et leurs entrailles jaillissaient hors de leur enveloppe dans une véritable éruption de tissus et d'humeurs, ce qui rendait la route dangereusement glissante. Ed en avait jusqu'aux chevilles.

Il était vaguement conscient d'être fatigué. Il avait mal au bras. Son épaule le mettait au supplice. Pourtant, ce n'étaient là que des informations dont il prenait note de manière détachée. Sans que cela l'affecte. Ça concernait quelqu'un d'autre.

Son souci était ailleurs, car si Kyle était à son côté, comme toujours, faisant des ravages avec sa hache, il était en revanche sans nouvelles des autres. Ce qui lui restait de raison, claquemurée dans un obscur recoin de son cerveau, espérait qu'ils allaient bien. Pourvu qu'il n'ait perdu personne.

Le meurtrier qui avait pris possession de son être n'en avait cure.

— Ils arrivent de partout, boss, hurla Kyle.

Jetant un coup d'œil sur le côté, Ed vit approcher un nouveau peloton d'assaillants. D'ici peu de temps, ce serait à une foule en rage qu'ils auraient affaire. Puisant dans ses réserves, il redoubla d'énergie, augmentant la fréquence de ses coups d'épée jusqu'à être littéralement douché du sang des crevards qu'il pourfendait. Mais même pour Ed et Kyle, il y en avait trop. Peu à peu, ils perdaient du terrain. Ed ne pouvait plus tenir ; son bras s'engourdissait ; tout son corps était couvert d'éraflures, d'entailles et d'hématomes. Alors qu'il se retournait pour frapper un père qui tentait de le dépasser, il vit que ses compagnons s'étaient collés les uns aux autres, l'air terrifié.

— On est dépassés ! cria Macca. Qu'est-ce qu'on fait ?

L'idée de lui grogner : « On crève, mais on ne rompt pas » lui traversa l'esprit, mais il était incapable de parler. Alors, il fit face aux crevards qui le chargeaient et les transperça, aveuglé par la rage du combat.

Et puis Ed perçut un autre bruit. Un rugissement affolant, un concert de jappements. Un frisson parcourut les rangs des adultes. Eux aussi comprenaient qu'il se passait quelque chose. Leur assaut faiblit. Soufflant et crachant, Ed se jeta sur eux, Kyle ajoutant son bras au sien.

Le combat cessa faute de combattants, les adultes cherchant soudain à fuir. À la faveur de la foule qui s'écartait, Ed aperçut une bande d'enfants accompagnés de gros chiens de combat qui les prenaient à revers et ouvraient une brèche dans leurs rangs.

— Les tuniques bleues ! hurla Kyle. Allons, montrons-leur de quoi on est capables !

Sur ce, poussant un cri de guerre, il leva sa hache et chargea le noyau de crevards le plus proche de lui. Ed l'accompagnait, à peine conscient de ce

qu'il faisait, perdu dans une brume cramoisie, animé par sa seule folie meurtrière.

Les nouveaux venus étaient de farouches combattants, aussi impitoyables que Kyle et dotés d'autant de sang-froid qu'Ed. Très vite, il n'y eut plus un seul crevard debout. Les valides avaient pris la tangente, en direction de l'est, attirés par quelque chose que les enfants ne pouvaient que deviner.

— Laissez-les partir, ordonna le chef, un gars au look sauvage, le visage caché par un masque de cuir.

Pantelants, à bout de forces, trempés de sueur, les vêtements maculés de taches, Ed et les siens étaient cloués sur place. Ed passa ses troupes en revue d'un air las, tel un chef de rayon mourant d'ennui pendant un inventaire.

Tout le monde était là. Une idée lui vint : c'était bien qu'ils soient encore tous là. Pour autant, il ne ressentit aucune émotion.

Juste ça.

C'est bien.

— C'est qui, le chef ? demanda le garçon d'une voix étouffée par le masque de cuir.

Ed était encore trop en état de choc pour parler. Kyle le désigna d'un coup de menton. Les nouveaux venus s'approchèrent prudemment. Ed les dévisagea d'un œil vide.

— Tu viens d'où ? demanda le garçon.

Ed haussa les épaules. Il aurait voulu répondre : « Du Kent, école Rowhurst. » Pendant des années, c'était ce qu'il avait répondu à cette question. Un souvenir plus vivace dans sa mémoire que le temps passé à la Tour.

Mais c'était il y a si longtemps. Une éternité. Une autre vie. Avec Jack, Bam et tous ceux qu'il avait perdus.

— De la tour de Londres, répondit Kyle à sa place. Plus bas, le long du fleuve.

Le type au masque renifla et regarda longuement dans la direction que Kyle indiquait.

— C'est les mauvaises terres, ça, dit-il. On n'y va jamais. Les chiens ne supportent pas. Ils entendent des trucs que nous on ne perçoit pas. Ils se mettent à hurler et à tirer sur leur chaîne.

— D'habitude, on n'y va pas non plus, reprit Kyle, continuant de parler pour Ed. Enfin, le moins possible, quoi.

— Les temps sont durs, fit le garçon masqué.

— Tu l'as dit.

— Malgré tout, vous me semblez du genre fines lames.

— On était juste un peu dépassés par le nombre.

— Oh, un contre cent, t'appelles ça dépassé ? ironisa le masqué.

— On cherche quelqu'un, lâcha enfin Ed, revenant lentement à la vie, tel un membre engourdi qui retrouve peu à peu ses sensations.

Un processus douloureux. Si tant est qu'il soit possible d'enfoncer des aiguilles dans le cerveau, c'était ce qu'Ed ressentait.

— Cherchez quelqu'un ? demanda le gars au masque.

— Ouais, c'est pour ça qu'on a traversé la terre vaine. On cherche quelqu'un. Et aussi, on ne pensait pas que ça craindrait autant.

— En général, c'est pas comme ça.

— Non ?

— Non. Tout est bizarre, ces temps-ci… Au fait, je suis Ryan Aherne, dit-il en levant la main pour un *check*.

Ed lui tapa dans la main.

— Rien ne se passe dans le coin sans que je sois au courant, poursuivit Ryan en retirant son masque.

Il était moche comme un pou. Le visage grêlé d'acné.

— On est des chasseurs, ajouta-t-il, comme si Ed et les siens étaient censés comprendre ce que ça voulait dire.

Tous les gars de sa bande, peut-être vingt-cinq personnes en tout, étaient habillés de cuir et de fourrure. Ed remarqua que Ryan avait un collier d'oreilles humaines séchées qui pendait à sa ceinture.

Le remarqua, mais n'en éprouva rien.

Les enfants se présentèrent, et la discussion s'engagea. Il y avait beaucoup d'infos à échanger. Ed croisa le regard d'Adèle, d'Hayden, de Will et de Macca. Il était content qu'aucun n'ait été tué. Et c'était grâce à Ryan et à ses chasseurs. Enfin, Ed se sentit assez humain pour le remercier et lui serrer chaleureusement la main.

— J'ai vu que t'en faisais du steak haché, de ces bâtards, dit Ryan. J'sais pas d'où tu viens, mais si jamais tu veux intégrer ma bande, y a une place pour toi.

— Merci, répondit Ed avec un sourire forcé. Je m'en souviendrai.

Il éprouvait un soulagement croissant d'être encore en vie, mais largement contrebalancé par une immense fatigue et une horrible migraine. Et derrière tout ça, une lugubre dépression. Le combat l'avait miné.

— On chasse le vérolé depuis qu'on est levés, indiqua Ryan en caressant la tête de son chien, un rottweiler massif, avec un collier à clous. Généralement, par ici, de jour, les rues sont relativement sûres.

— On pensait aussi qu'après la terre vaine on serait tranquilles. Jamais on s'attendait à ça, dit Ed avec un geste du bras vers l'infecte abjection qui couvrait le sol, un tombereau de tripes et de sang, déjà couvert de mouches.

Ryan s'approcha d'un corps et le poussa du bout du pied.

— Z'ont commencé à débarquer y a quelques jours, dit-il, avant de cracher sur la route. D'abord, au compte-gouttes, se dirigeant presque tous vers l'est, vers la terre vaine. Ensuite, ils se sont mis à traverser les ponts. Au début, seulement la nuit, et ensuite le jour aussi.

Il shoota dans une tête comme si c'était un caillou. Le crâne glissa sur la route.

— C'est la merde, maugréa-t-il.

Puis, repérant quelque chose, il s'approcha d'un monticule de chairs mortes et s'agenouilla.

— Tu veux bien venir voir ?

Ed le rejoignit. Il y avait un amas de gelée grise, épaisse et visqueuse.

Et puis autre chose.

Quelque chose qui bougeait.

Comme de minuscules asticots gris.

— T'as déjà vu ça ? demanda Ryan.

— Non, répondit Ed en se redressant.

Il ne voulait surtout pas y penser maintenant.

— Tu l'as dit toi-même, Ryan. Les temps sont durs.

— En attendant, il faut qu'on vous emmène dans un endroit sûr. Allez, on déboîte !

Sur ces mots, ils se mirent tous en route, en direction du Parlement. Au loin, Ed distinguait la silhouette familière de Big Ben, comme sortie d'un rêve. Le témoin d'un passé depuis longtemps révolu.

— Au fait, qui est-ce que tu cherches, soldat ? voulut savoir Ryan tandis qu'ils remontaient la rue d'un pas lourd.

— Un garçon, enfin, deux garçons et une fille.

— En terre vaine ?

— Ouais.

Ryan fit un bruit de bouche, puis siffla.

— Sans vouloir te démoraliser, je donne pas cher de leur peau.

— Moi non plus.

— En tout cas, j'ai croisé personne, poursuivit Ryan. D'façon, quiconque en a un minimum dans le citron va pas se promener dans les rues tant que ces salopards défilent.

— Sauf toi, ironisa Ed.

— Je t'ai dit, soldat. C'est notre boulot de faire en sorte que les rues soient sûres. La police de proximité, en quelque sorte, le bon vieux flic de quartier que tout le monde connaît. Mais, dis-moi, z'allaient où, tes copains ?

— À Buckingham Palace.

— À leur place, j'irais pas traîner mes guêtres par là-bas en ce moment. Ça grouille de vérolés. Sans compter qu'on est un peu en bisbille avec les mecs de Buck'. Vous avez besoin de vous refaire la cerise, de vous nettoyer et de changer de porte-jarretelles avant d'aller faire les pingouins au palais. Le meilleur plan, c'est de vous emmener chez Nicola. Elle s'occupera de vous.

— Nicola ?

— Ouais, répondit Ryan en riant. Le Premier ministre, fieu. T'étais pas au courant ?

Ce fut au tour d'Ed d'éclater de rire.

— T'es pas sérieux, là.

— Moi peut-être pas, mais elle, si. Et je te promets qu'elle est à fond. Elle est planquée au Parlement. Avec une armée de tronches. Y votent et tout, là-bas. Leurs décisions s'appliquent nulle part ailleurs que chez eux, mais, bon, si y sont heureux comme ça… Une bonne fille, Nicola. Elle s'est bien comportée avec nous. Pas comme certains. Elle devrait te plaire, tu verras.

Soudain des cris résonnèrent. Des ombres passaient sur la route. Ed sursauta, puis leva les yeux au ciel.

Des mouettes.

Des centaines de mouettes, tombant en piqué pour ramasser les débris. Tels des vautours.

Et il y avait de quoi faire !

43

Il faisait aussi noir que dans une nuit sans fin, dans ce trou. Et ça puait comme c'était pas permis. Le Kid connaissait ces relents : une puanteur de vieux, malade et putride.

Plus l'autre chose. Eh oui, tout le monde fait la grosse comission.

Le Kid restait immobile, à l'affût des vibrations de la pièce. Chauve-souris et radar à la fois.

Les méchants, là-haut, l'avaient débarrassé de son précieux blouson, fouillé de la tête aux pieds et emmené. Ils étaient quatre, les deux des laisses, plus deux autres, hérissés de lances et transpirant d'angoisse. Ils avaient une trouille bleue. La preuve, ils étaient allés jusqu'à lui entraver les poignets avec des lacets de cuir, le temps de l'escorter jusqu'à une ouverture percée dans un des murs de l'entrepôt. Un grand trou noir, dans lequel ils l'avaient forcé à se faufiler, et qui marquait le passage du nouveau à l'ancien monde, le passage du béton et des parpaings en aggloméré, des gaines, des câbles et des étagères en métal à un vieux monde de briques, de bois, de salpêtre et de poussière qui était là depuis si longtemps qu'il était devenu aussi gris qu'un personnage de pub pour les caramels Werther.

Il y avait des ruines romaines, là-dessous. Son grand-père le lui avait dit. C'étaient les Romains qui avaient posé les fondations de cette ville, il y a une éternité de cela. Les dates n'avaient jamais été son fort. Cependant,

une chose était sûre : sous les édifices modernes, il y avait encore des vestiges. Chaque fois que des fondations étaient creusées, les archéologues débarquaient en premier pour voir ce que les Romains avaient laissé.

Traversant l'endroit, le Kid se demandait s'il avait été construit par quelque Julius, Claudius ou Caligula oublié, du temps des sandales et de la grandeur de Rome.

Des marches usées, creusées, cassées s'enfonçaient sous la terre, vers un étroit couloir donnant sur une cave voûtée, en briques. Des barriques de vin étaient entreposées dans des niches, à l'abandon.

Intérieurement, le Kid n'avait pu s'empêcher d'esquisser un sourire, tandis qu'une impression familière et douce lui réchauffait le ventre. C'était *son* monde. Le monde du dessous. Le royaume d'Alberich. Et lui, le roi du tunnel, comme dans *La Grande Évasion*. Il avait déjà visité des caves comme celle-ci, lors de ses multiples explorations souterraines.

Ça aussi, ça remontait au temps jadis, à bien des lunes. Ils étaient nombreux à l'époque, au marché de Spitalfields, là où ils vivaient, mettant tous la main à la pâte. Ils s'en étaient bien sortis pendant plusieurs mois. Et puis, ils étaient tombés malades. Pas du mal qui frappait les vieux ou les adultes, mais de la grippe, de la peste ou du choléra. Elle s'était répandue parmi eux et, un à un, ils étaient morts.

Alors le Kid s'était dit qu'il devait prendre ses cliques et ses claques. Ajouter son nom à la liste des victimes, non merci. Mieux valait tenter sa chance, seul.

Ensuite, il avait rencontré Sam I Am, son alter ego, son pote. *Pourvu que tout aille bien pour lui, là-haut*.

Toutes ces idées s'entrechoquaient dans son esprit, pendant que le Kid cheminait dans les entrailles de la terre, à la lueur jaunâtre de la bougie.

Enfin, ils étaient arrivés devant une porte.

Une lourde porte. Noire. Blindée. Munie d'une grosse clé. Nathan l'avait déverrouillée. Plonc-cric-clang-clang. Le Kid n'avait pu s'empêcher de penser au Klick Klick Klan, là-haut, tambourinant en attendant l'avènement du royaume. Et aussi à la chouquette Yo-Yo, sa violoniste. Fallait qu'il reprenne le dossier. Qu'il lui ouvre les yeux. Il aimait Yo-Yo. Il aimait quiconque savait jouer de la musique comme ça. Son grand-père lui avait initié l'oreille. L'avait ouvert à toutes les musiques, à ce qu'il y a dedans, aux lieux où elles vous emmènent, à trouver votre propre voie.

Ensuite, les grands s'étaient mis en garde, lance dressée, la peur suintant tellement d'eux qu'ils étaient presque devenus brillants. Ils redoutaient qui se trouvait derrière cette porte.

Nathan avait allumé une puissante torche. Carrément éblouissante, pour le coup. Et ils avaient compté…

Un… Deux… Trois…

Et puis ils avaient ouvert. Dans un déchaînement de cris, de coups de lance, destinés à faire fuir le démon. Dans le même élan, ils l'avaient poussé à l'intérieur.

Une volée de marches commençait juste de l'autre côté. De fait, il avait failli tomber. Pourtant, sans trop savoir comment, il avait descendu les marches en sautillant et, avant qu'il ait atteint la dernière, la porte avait claqué dans son dos. Et, VLAN, plus de lumière.

Il n'avait pu qu'entrapercevoir l'endroit où ils l'avaient jeté comme une vieille chaussette. Un cellier. La plupart des barriques avaient disparu. Ne restaient que les voûtes et la poussière, beaucoup de poussière. Des traces de pas…

Et puis le noir.

Le parfum de la mort.

Les ténèbres l'enveloppaient tandis qu'il tâchait vaille que vaille de rassembler ses pensées.

Il n'était pas seul. Les vibrations le confirmaient. Sans parler des effluves.

L'odeur d'un type qui a faim.

Un remugle qu'il avait eu maintes fois l'occasion de sentir, dans les tunnels, et qui lui avait appris à tourner les talons et à prendre une autre galerie. Mais il n'y avait pas d'autre galerie par ici. On était au terminus. Les oubliettes. Le donjon. Et un dragon y habitait.

Il ne faisait pas un geste, respirait faiblement, en essayant d'imaginer où était le monstre.

Sans grand succès.

Faut un peu de temps.

Il attendit, aussi pétrifié qu'une souris apeurée, et, enfin, il l'entendit. Le monstre était en train de le flairer.

Et puis autre chose résonna.

Une voix.

— Y a quelqu'un ?

Une voix d'homme. Grave, douce et amicale. Une voix sympa.

Te laisse pas avoir, gamin. *C'est l'alerte, chef. L'alerte.*

Le Kid suivit le conseil et ne daigna pas répondre.

— N'aie pas peur, dit encore la voix sortant des ténèbres, mielleuse à souhait. Je veux simplement te parler. Je me sens un peu seul, ici, tu sais. Comment t'appelles-tu, mon enfant ?

Décidément, tout le monde voulait savoir son nom, ces derniers temps. Ouais, ben ça, ça resterait entre lui et lui. Tout le monde a besoin de garder une part de mystère cachée dans une tirelire en prévision des jours de vache maigre. On sait jamais quand on peut en avoir besoin. Son nom, c'était à lui. À lui seul de le porter et d'en être digne.

Suis les conseils. Tiens ta langue. Et donne-la au chat.

— Pourquoi tu viens pas t'asseoir près de moi ? Tu dois avoir peur, là, dans le noir. Je m'occuperai de toi. Y a des rats là-dessous, tu sais ?

Ouais. Un bon gros rat doué de parole, qui pue les baskets pourries et les cabinets de café miteux.

— On fera une fête. Ce n'est pas souvent que j'ai des visiteurs. Mais, quand c'est le cas, je fais toujours en sorte qu'ils se sentent bien.

Une fête ? Ben voyons. Le Kid en avait assez entendu. Il était temps de mettre en application son plan.

Son grand-père avait l'habitude de lui lire des histoires. Le Kid aimait les histoires plus que tout. Une de ses préférées était celle des *Deux Gredins*. Compère Gredin avait une barbe qui était un résumé de sa vie.

Il gardait plein de trucs dedans.

Le Kid, lui, c'était dans ses cheveux. Oh, les grands l'avaient fouillé, mais ils étaient loin du compte. Pas des vrais pros. Il avait des tas de choses planquées dans sa crasseuse tignasse. Il se palpa le crâne à la recherche d'une de ses lames de rasoir. Une bonne ruse, ça : garder des lames de rasoir cachées dans les dreadlocks. Si un adulte essayait de vous attraper par les cheveux, il en prenait pour son grade, parfois même y laissait un doigt.

Les crétins.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il avait sectionné le lacet de cuir et libéré ses mains.

Deuxième point. Son briquet. Toujours enserré dans son cocon capillaire, tel un œuf dans son nid.

Troisième point. Couper une lanière de tissu dans le bas de sa robe avec la lame.

Quatrième point. Se déplacer lentement vers la gauche. Il en avait vu juste assez lorsque les gars avaient éclairé la cave pour savoir qu'il y avait une barrique par là-bas, ainsi que de vieux rayonnages en bois.

— Ça sert à rien de bouger comme ça, fit la voix. C'est dangereux. Tu dois avoir peur, tout seul dans le noir. Viens ici. On sera amis, toi et moi.

Le Kid l'ignora et continua de faire des petits pas sur le côté, en traînant les pieds, les bras tendus devant lui. Il se situait très bien dans l'espace, une faculté développée par des mois de vagabondage souterrain. Il avança ainsi à l'aveugle jusqu'à sentir un poteau en bois. Ses doigts coururent le long du tasseau, cherchant une brisure. Le bois était vermoulu. Il repéra une écharde, puis l'arracha avec sa lame. Elle mesurait une vingtaine de centimètres de long, un peu plus épaisse qu'un crayon. Ça ferait l'affaire.

— J'ai des trucs qui vont te plaire, des bonbons et du chocolat… Et j'sais plus quoi encore. Parfois, j'oublie. Tu aimes le chocolat ? Quelle couleur tu préfères ?

Le Kid rangea sa lame, puis enroula le bout de tissu autour de la tige de bois et l'attacha avec le lacet de cuir, en prenant soin de laisser pendre une lanière.

Durant tout ce temps, le monstre n'avait pas cessé de parler d'une voix douce et ensorcelante, comme Kaa dans *Le Livre de la jungle*.

— Viens près de moi, mon enfant. Assieds-toi quelques instants. D'façon, ils finissent tous par craquer.

Le Kid était prêt. Sans le savoir, les grands lui avaient montré la meilleure arme pour terrasser le dragon. La lumière. Ils s'étaient servis de leur grosse torche pour effrayer le monstre et le tenir à distance.

Il s'avança vers la voix et, quand il fut tout proche, il alluma son briquet et, tandis que la flamme crevait la nuit, il approcha le bout de tissu, qui s'embrasa aussitôt, illuminant la pièce quelques instants.

Assez longtemps pour voir le monstre.

Il s'agissait d'un père, la quarantaine, chauve, avec de longs membres maigrelets et une bonne brioche, assis sur un banc de pierre, les bras ballants, les mains aux ongles tire-bouchonnés posées sur la pierre. À première vue, il était nu, mais c'était difficile à dire. Sa peau portait les stigmates du mal. Son corps était difforme et recouvert d'une épaisse couche de spores verdâtres. La peau de son visage émacié était tendue, faisant ressortir ses yeux. En fait, il ressemblait aux grimaces que le Kid faisait devant sa glace pour s'amuser.

Lorsque le Kid le menaça avec sa torche improvisée, ses ongles raclèrent la pierre et il leva une main devant ses yeux.

Il était furax.

— Où t'as eu ça ? Pourquoi ils t'ont laissé descendre avec du feu ?

— Parce que c'est des quiches, répondit le Kid. Parce qu'ils sont trop accrochés à leurs certitudes. Parce qu'y z'ont des œillères aux méninges. Mais, moi, j'suis pas comme eux. Moi, j'suis un tordu du bulbe. Y a du jeu dans la direction !

— Qui es-tu ?

— J'suis le Kid. Et toi, t'es qui ?

— À ton avis ? répondit le monstre, sa voix se faisant soudain froide et coupante. Je suis Absinthe, le Green Man.

44

Shadowman était en chemin. Il allait retrouver la Peur. Animé de l'étrange sentiment qu'il était plus à son aise auprès des étrangers que de ses semblables, il n'avait pas pris la peine de discuter davantage avec Saif. À quoi bon ? Le gars n'était qu'un crétin arrogant. Comme Jaz et Ricky en leur temps. Et si Saif n'y prenait garde, il allait finir aussi refroidi qu'eux.

Certes, son arrogance n'était pas totalement illégitime. Il avait monté un super camp à Ikea. L'immense parking était bien sécurisé et ils y cultivaient un beau jardin potager. Grâce à leur collection de voitures, avec de l'essence dans le réservoir, leurs maraudes étaient rapides, efficaces et relativement sûres. Enfin, ils étaient bien armés et l'immense cube offrait un abri confortable.

Pour autant, donner trop de pouvoir à quelqu'un n'est pas forcément lui rendre service. Car, le plus souvent, la personne en question a tendance à croire qu'elle est spéciale, qu'elle a toujours raison et qu'elle est invincible.

Saif le Magnifique.

Shadowman avait vu nombre d'enfants succomber à ce phénomène. À commencer par Anita, la fille qui commandait le premier camp où il avait vécu, quand l'épidémie s'était déclarée. La colonie était installée à Notting Hill, dans ce qui avait été la maison d'Anita. Au début, tout s'était bien passé et ils avaient survécu aux premiers jours de chaos et de pillages, aux

premières semaines de guerre, quand les rues étaient noires d'étrangers. Et puis Anita avait commencé à se dire que c'était grâce à elle, sans s'apercevoir que c'était surtout dû à la chance.

Peu à peu, elle était devenue présomptueuse, avait pris des risques inconsidérés, édicté toutes sortes de règles stupides.

Pour finir, ça l'avait tuée. Avec la plupart des enfants de la maison.

Shadowman avait dû partir. Ensuite, il avait tenté sa chance avec d'autres enfants avant de s'apercevoir qu'il serait mieux seul. Le dernier endroit où il avait vécu était un camp de petites frappes dirigé par un fondu appelé John. Un type violent, injuste et d'une bêtise crasse, mais qui possédait une indéniable autorité sur ses troupes qui, d'une certaine manière, le respectaient.

Enfin, il y avait eu David, qui régnait sur Buckingham Palace et se prenait pour le roi du pétrole. Lui était *vraiment* cinglé, comme tous les dictateurs avant lui. De Néron au colonel Khadafi en passant par Caligula, Henri VIII, Napoléon, Staline, Hitler, Mussolini, Margaret Thatcher et Kim Jong chose.

Le leader suprême.

Ils se prenaient tous pour Dieu. Rien ne pouvait les atteindre. Pourtant, un jour ou l'autre, ils finissaient par tomber de leur piédestal. Car ils n'étaient pas plus Dieu que n'importe qui d'autre.

L'excès de confiance, le sentiment d'invincibilité, voilà des travers qui se révélaient systématiquement fatals. Shadowman en avait conscience. Ce qu'il fallait, c'était parler doucement et avoir un gros bâton.

Qui avait dit ça ? C'était une citation de qui, déjà ? Bah, probablement un énième tyran assoiffé de pouvoir.

Bref, ce pouvoir et cette succession de bonnes fortunes avaient rendu Saif trop sûr de lui. Retranché derrière sa palissade, dans sa grosse boîte bleue, il n'arrivait pas à admettre que les choses pouvaient changer. Fallait vraiment en tenir une couche pour penser ça après ce qui s'était passé depuis un an.

Le monde entier est parti à vau-l'eau, non ? Alors pourquoi Saif refuse-t-il de voir qu'il peut changer de nouveau ?

Bah, Saif était un sombre crétin et Shadowman devait en prendre son parti.

Laisse-les se démerder.

Et puis, de toute façon, pour rien au monde il n'aurait voulu vivre chez Ikea. Ça lui avait fait trop bizarre de se réveiller dans cette fausse chambre. Maintenant, il était mal à l'aise dans un vrai lit et des draps propres. Sans compter qu'ils étaient loin de l'avoir accueilli à bras ouverts. Les enfants avaient leur château et ils ne voulaient surtout pas qu'un étranger s'y installe et qu'il leur prenne ce qu'ils estimaient leur appartenir. Seuls Johnny et son pote Dan avaient prêté l'oreille à ce qu'il avait à dire, s'étaient montrés gentils et avaient essayé de l'accueillir dignement. Ils lui avaient même dit qu'ils pouvaient tenter de faire changer d'avis Saif, mais Shadowman leur avait répondu que c'était inutile, qu'il ne se sentait pas chez lui ici.

Il en avait quand même tiré bénéfice. Il avait pu faire le plein d'eau et de provisions. Johnny et Dan y avaient veillé, se confondant en excuses. Shadowman leur avait répondu que ce n'était pas grave et la dernière chose qu'il avait faite, avant de partir, c'était une fois encore de mettre Johnny en garde.

— Ne laisse pas Saif attaquer la horde sans préparation. Dis-lui au moins d'aller voir par lui-même avant de se jeter dans la gueule du loup. Même avec des armes et des voitures, vingt-cinq enfants ne peuvent rien face à… enfin, bref, tu sais…

Il avait failli dire « Saint Georges » mais s'était ravisé, craignant que cette familiarité avec les zombis soit mal interprétée.

Il avait préféré laisser sa phrase en suspens. Johnny savait de quoi il voulait parler.

— Je verrai ce que je peux faire, avait-il répondu. Mais quand Saif a une idée dans le crâne, c'est dur de le faire changer d'avis.

— À qui le dis-tu !

Ça faisait du bien de retrouver la rue, seul. C'était cool même si, au début, marcher lui était pénible. Il avait avalé quelques antalgiques. Mais pas en quantité suffisante. Les cachets n'avaient fait qu'atténuer la douleur. Ses deux jambes étaient couvertes de coupures et d'ecchymoses. Sa poitrine lui faisait un mal de chien. Tellement mal qu'il pensait s'être fracturé une ou deux côtes. Et puis, peu à peu, ses muscles s'étaient détendus, la douleur s'était estompée et la marche était devenue plus facile. L'après-midi touchait à sa fin et le ciel s'assombrissait, pas seulement à cause du soleil qui déclinait, mais parce que de lourds nuages, annonciateurs d'orage, s'amoncelaient au-dessus de la ville. Cela faisait partie des choses qu'il

avait apprises au cours de l'année : prévoir le temps. Avant, il n'y avait jamais prêté attention. C'était à peine s'il levait les yeux vers le ciel.

Après quelques minutes de marche, il repéra une sentinelle. Un père avec une grosse brioche qui pendait par-dessus les lambeaux crasseux de son jean. Il était dans la position habituelle : bras tendus, la tête légèrement basculée en arrière, le regard fixe – avec toutefois une différence. Il lui manquait une main. Un essaim de mouches voletaient autour du moignon nécrosé, sans que ça l'émeuve le moins du monde.

— Ça va, mon moignon ? dit Shadowman en passant près de lui, s'amusant de son jeu de mots.

Chemin faisant, il en croisa trois autres, bien qu'il ait changé de direction. À croire que les sentinelles étaient partout. D'ailleurs, il avait l'impression qu'elles se déployaient en étoile depuis un point central. Vraisemblablement l'endroit où se tenait le gros de la Peur. Ainsi, si le détachement avait quitté le supermarché du pneu, il n'aurait qu'à suivre les sentinelles pour le retrouver.

Il se rappela ce que Johnny lui avait dit sur les fourmis et se demanda si les sentinelles étaient bel et bien les maillons d'un réseau de communication plus vaste, étendant ses ramifications vers d'autres étrangers pour les inciter à rejoindre l'armée de Saint Georges. Les quelques solitaires qu'il avait croisés et qui se dirigeaient d'un pas déterminé dans la même direction que lui, en plein jour, semblaient le confirmer. L'un d'eux transportait même le corps d'un enfant. Tel un chat voulant faire l'offrande d'une souris morte.

Il fallait qu'il comprenne ce qui se passait. Contrairement à Saif, il ne pouvait pas vivre dans l'ignorance. La présence des sentinelles était le signe le plus évident que les étrangers étaient en train de changer, qu'ils s'organisaient. Si la Peur se servait des sentinelles pour attirer d'autres adultes, l'armée allait rapidement croître. Combien étaient-ils à l'heure actuelle ? Shadowman et l'équipe de Jaz en avaient descendu quelques-uns la veille. Une vingtaine ? Mais, au fond, quelle différence ça faisait ?

Il n'y avait qu'une manière d'en apprendre davantage, c'était précisément la raison pour laquelle il retournait au magasin de pneus. Bien sûr, la horde avait très bien pu lever le camp, mais, jusqu'ici, tout indiquait le contraire.

Il mit longtemps à rejoindre l'appartement qui lui servait de poste d'observation car, plus il approchait, plus les étrangers étaient nombreux. Il devait faire très attention pour éviter de croiser un groupe important. Aussi

progressait-il lentement, sans prendre de risques. Finalement, deux bonnes heures s'étaient écoulées entre le moment où il avait quitté Ikea et celui où il pénétra dans l'appartement. Rien n'avait bougé. Son vomi était toujours là, séché sur la moquette. D'ailleurs, ça commençait à puer sérieusement. Le couple de macchabées était là aussi, main dans la main, les yeux fixés sur l'écran noir de la télé.

Il alla jusqu'à la fenêtre et inspecta les environs à la jumelle.

La Peur était toujours là. Des sentinelles jalonnaient la route et les étrangers arrivaient à la queue leu leu, en traînant les pieds, avant de disparaître dans le bâtiment.

Shadowman se demandait ce qui allait se passer ensuite. La Peur suivrait-elle son train-train habituel ? Sortiraient-ils à la tombée de la nuit pour se mettre en chasse ? De quel côté iraient-ils ce soir-là ? Si les sentinelles se déployaient jusqu'à Ikea, au nord, alors Saint Georges était peut-être au courant que des enfants s'y cachaient.

Était-ce comme ça que ça marchait ? Étaient-ils devenus aussi organisés que cela ? À la façon d'une colonie de fourmis prête à ratiboiser tout un quartier. Si tel était le cas, c'était effrayant.

Heureusement que Saif et les siens étaient bien protégés. En restant derrière leurs défenses, ils n'avaient rien à craindre. Saint Georges en avait-il conscience ? Jusqu'à quel point son intelligence s'était-elle développée ? Que prévoyait-il de faire ?

Shadowman n'eut pas à attendre longtemps la réponse. Il guettait le magasin depuis moins de vingt minutes lorsqu'il vit émerger des ombres. Au début, seulement quelques-unes, puis une masse compacte. À première vue, leur nombre semblait avoir au moins doublé.

Flanqué de deux de ses lieutenants, Man U et Spike, Saint Georges marchait en tête de la troupe. Fidèles à leurs habitudes, ils avançaient en silence, sans qu'aucun mot ne soit échangé. Pourtant, les étrangers agissaient tous comme s'ils savaient quoi faire, quand bien même certains parmi eux venaient d'arriver. Ils se déployèrent sur la route et, durant un moment, semblèrent hésiter, à gauche vers Ikea ou à droite vers…

Vers quoi, au fait ? La route était grosso modo orientée nord-sud, ce qui signifiait que, s'ils allaient à droite et continuaient leur chemin, ils finiraient par atteindre le centre-ville.

Là, il était ridicule. Tenter d'imaginer ce que Saint Georges avait dans le crâne relevait de la gageure pure et simple. En fait, ils pouvaient aller

n’importe où.

Il attendit, dévisageant les membres de la horde à travers ses jumelles. Le soleil blafard leur irritait la peau, faisant éclater les boutons et striant leurs joues de longues traînées écarlates. Mais ça n’avait plus l’air de les déranger. Quelque chose les animait, leur faisant oublier la douleur.

Ils avaient un but. Une motivation.

Enfin, Saint Georges se mit en route. Vers la droite. Au sud. Ils allaient passer sous ses fenêtres. Shadowman se sentit dans la peau d’un dictateur assistant au défilé de son armée. Celle-ci était loin de marcher au pas, ses membres étant bien trop ravagés pour ça, mais ce n’était pas la débâcle non plus et la troupe progressait dans un semblant d’ordre.

Il fallut un certain temps avant que tout le cortège soit passé. D’autant qu’en queue de peloton se trouvaient les plus faibles, les plus vieux et les plus atteints. Bluetooth était parmi eux, dans son sordide costume de jeune cadre sup’ couvert d’immondices, entouré d’une phalange d’étrangers moins délabrés que les autres, presque comme s’ils cornaquaient le troupeau des grabataires.

Ils faisaient penser à une armée médiévale partant au combat avec les têtes de bétail prêtes à être sacrifiées pour nourrir la troupe.

Bientôt, il ne resta plus sur la route que les sentinelles. Immobiles. Shadowman remballa ses affaires et dévala l’escalier, avant de s’engager prudemment sur la route.

Il se figea.

Un étranger arrivait du nord en traînant la patte. Tout seul.

Shadowman se ratatina et se mit à l’abri. Il le reconnaissait. C’était Moignon, emmenant une nuée de mouches dans son sillage. Il passa juste sous son nez. Shadowman le laissa s’éloigner.

Lorsqu’il fut certain que la voie était libre, il traversa la rue en direction du supermarché du pneu, curieux de voir ce que la Peur en avait fait. Plus il approchait, plus la puanteur était terrible ; une foule d’adultes putrides y avait passé deux jours. Il se couvrit le nez et la bouche avec un pan de son long manteau et se glissa à l’intérieur.

Il regretta aussitôt sa curiosité. Il y avait des os partout – d’animaux, d’enfants, d’adultes – mélangés à des déjections humaines, des lambeaux de vêtements, des cheveux, ainsi que d’infâmes débris.

Il y eut du mouvement.

Ils n’étaient pas tous partis.

Un petit étranger tout biscornu, les bras et les jambes tordus, le devant de la chemise couvert de bave, rampait parmi les immondices à la recherche de restes comestibles. Il avait les yeux humides et de longues mèches de cheveux ternes lui collaient au visage.

Il fit un grand sourire à Shadowman.

Toute la frustration, la douleur, la rage et la peur accumulées au cours des dernières vingt-quatre heures enflèrent dans la poitrine de Shadowman. Il s'approcha du père d'un pas décidé et lui explosa le crâne d'un coup de machette.

— On n'a pas gardé les vaches ensemble.

Et c'est alors qu'il entendit des ronflements de moteur.

45

— Alors comme ça, c'est toi, le croque-mitaine ? le Green Man. Le croque-mitaine vert. Monsieur Absinthe. Le crapaud dans son trou. Je t'entends bouger dans le noir. J'ai l'oreille fine, et la lame aiguisée. J'ai eu le temps de te voir avant que la flamme s'éteigne. Je t'ai vu te lécher les babines. Tu veux ton casse-croûte, hein ? Mais essaie un peu pour voir, et je te promets que je te découpe, que je te brûle ! Crois-moi, tu vas pleurer. C'est bien compris ?

— Je faisais rien. J'étais juste en…

— Je sais ce que tu faisais. Me prends pas pour une bille. Assieds-toi et écoute, Mister Green. Toi et moi, on a des choses à se dire. J'ai beaucoup de questions pour toi, mon vieil Absinthe.

— Moi aussi, j'en ai, garçon chevelu. Ça fait trop longtemps que je suis ici, sans nouvelles du monde. Je les entends parfois, là-haut, qui papotent. De plus en plus fort, ces derniers temps. Je les appelle, j'essaie de leur dire bonjour, mais ils sont stupides. Autant parler aux cancrelats.

— Voilà pourquoi tu ne vas pas me manger tout de suite. Parce que je ne suis pas stupide. J'suis pas un cancrelat. Je peux répondre à tes questions. Causons d'abord, tu veux ? Le gueuleton, après.

— Hum. J'*ai* des questions. Pas de doute là-dessus.

— On va se la jouer donnant-donnant, le croque-mitaine. Alors voilà. Tu poses une question. Je pose une question. Joue franc-jeu avec moi et je serai correct avec toi. Autant que je puisse en juger, Mad Matt et ses alcooliques ne l'ont pas été avec toi. Ils ne devraient pas te retenir enfermé ici.

— C'est vrai. C'est pas juste. T'as raison. Je suis quelqu'un d'important, moi, un VIP, le roi de la jungle. Ou un truc comme ça.

— Si t'es aussi grand manitou que tu le dis, Abscisse, comment se fait-il que tu sois enfermé sous terre comme une larve ? T'es l'homme d'en dessous. T'es mort et enterré, mon beau. Sauf qu'y a rien de beau ici. Juste de la poussière et du noir. Le Kid peut pas croire que c'est ce que tu veux, le croque-mitaine en chef. Il pense que tu veux retrouver la lumière, marcher au soleil.

— Non, pas le soleil. Pas ça. Le soleil fait du mal. Y donne des démangeaisons.

— Et quand ça démange, faut se gratter. Scratch scratch, c'est tout vous, ça. La grattounette géante. Le géant vert de l'éponge à vaisselle.

— Tu m'embrouilles.

— Je m'embrouille moi-même.

— Je les déteste. Ils disent qu'ils me vénèrent, mais ils me gardent ici comme… un… un…

— Comme un vieux pet. Une ordure. Un secret inavouable. Le débile de la famille.

— C'est pas juste, Kid, je mérite le respect.

— Tu l'as dit, bouffi.

— Mais c'est comme ça. J'ai oublié qui j'étais.

— T'es Tif et Tondu. T'es sur le sable, avec les poissons. Aveugle parmi les aveugles.

— Je comprends rien à ce que tu dis.

— Le sentiment, comme disait mon grand-père, est partagé. Tous les deux, on est des virtuoses du baragouin, des artistes du volapük, des docteurs ès charabia, si bien que ni l'un ni l'autre on n'arrive à suivre le fil dentaire de la discute. C'est pas à se gondoler, ça ? Faut qu'on arrondisse les angles pour filer droit.

— J'ai si faim, Kid. Faut que je mange. Tu sens si bon. J'veux avoir des nouvelles, vraiment, mais…

— Reste assis.

— Pardon.

— Quand tu seras de nouveau assis, Abscisse, tu pourras poser une question.

— J'y suis.

— Bien. Que veux-tu savoir ?

— Qu'est-ce qui se passe ? Dis-moi ce qui se passe. Ça fait une éternité que je n'ai pas lu un journal.

— Pas de changement. *Dog eat dog*. Le cycle sans fin des fric et des frac.

— Tiens, je mangerais bien du chien. Et je te mangerais bien, toi aussi. Parfois, y m'en apportent, du chien. C'est dur comme viande. Dis, tu veux pas t'asseoir près de moi. T'as une voix si appétissante.

— Écoute, Abscisse, faut qu'on règle ça une bonne fois pour toutes. Tu veux me bouffer ? Pff, tu serais déçu. J'suis qu'un petit bout tout caoutchouteux, une miette, une bouchée et, hop, fini. *Finito*. *Fertig*. À peine de quoi faire un petit prout de rien du tout. T'aurais encore plus faim qu'avant.

— Faut que je mange. Faut que je mange.

— J'suis qu'une pluche, une quantité négligeable, un rebus. En fait, ils te donnent que les restes. Mais c'est pas ça que tu veux, toi, parce que t'es le roi, ici-bas. Le roi de la pêche au gros. Seulement voilà, au bout de ta ligne, tu remontes que des vieilles godasses et des vélos tordus. À part quelques crevettes. C'est ce que je suis, moi. Rien qu'une pauvre crevette. Mon pire pote, Sam I Am, il dit que je suis le plus nabot des nabots. Moi, je dis que c'est lui. Qui sait qui a raison ? Toujours est-il qu'on est du plancton, voilà ce qu'on est.

— Du plancton ? Dans ce cas, moi je suis la baleine.

— Et moi Jonas. Qui va bientôt se retrouver dans ton ventre. Ou bien on est Pinocchio et Gepetto, sur notre barque, dans le ventre de la baleine. Regarde cette cave, avec ses arches et ses voûtes, on dirait pas l'intérieur d'une baleine ?

— Tu m'embrouilles de nouveau. J'arrive pas à suivre.

— Relax, Max.

— Dis-moi ce qui se passe. T'as dit que ce serait à chacun son tour de poser des questions.

— C'est vrai, c'est vrai. Mais c'est mon tour, maintenant. J'en pose une, t'en poses une. T'as passé ton tour.

— Vraiment ? C'était quoi, ma question ?

— Ah, ça c'est de la triche, Abscisse, c'est une autre question.

— Pardon. Alors, Kid, c'est quoi, ta question ?

— J'ai une devinette pour toi. Qu'est-ce qui dort dans un trou, se réveille dans un trou et passe ses journées dans un trou ?

— J'sais pas. Un ver ?

— Exact, Votre Majesté des vers de terre. C'est tout toi. T'es rien qu'un ver de terre au fond de son trou.

— Tu m'emberlificotes.

— Bah, on est rien que deux emberlificoteurs qui nous emberlificotons dans le noir. À toi maintenant, l'anaconda des vers de terre. Question suivante.

— Très bien. Moi aussi je veux te poser une colle. Et si t'as pas la réponse, j'ai le droit de te manger.

— Pas très juste, ça.

— Mais le monde est injuste. T'as pas remarqué ? Ici, c'est chez moi. C'est moi qui fixe les règles. Je pourrais t'écraser aussi facilement qu'un de mes anciens amis cancrelats.

— OK, crâne d'œuf, te fâche pas. Envoie.

— Plouf-plouf-plouf… Qui suis-je ?

— Facile, t'es le Green Man, le croque-mitaine, Absinthe, Sa Majesté des vers, le géant vert, le roi des kobolds, le Cyclope dans sa grotte, l'empereur ver, le nain Alberich veillant sur son tas d'or.

— Non, qui je suis vraiment ?

— Le troll sous le pont.

— Quoi ?

— Tu te souviens que pour brouter l'herbe de l'autre côté de la rivière, trois boucs ont voulu franchir ton pont ? Celui sous lequel tu vivais, tapi, le cul dans l'eau froide, tel le grand méchant troll verruqueux que tu es. Le premier, Petit bouc bourru, s'approche. Clic-cloc-taga-cloc. Et qu'est-ce qu'y te dit ?

— Je connais cette histoire.

— Ah, là tu m'intéresses.

— Je la racontais à mes garçons, le soir.

— T'es papa, Abscisse ? Je t'en prie, raconte. J'suis tout oreille, comme un éléphant. D'ailleurs, j'oublie jamais rien. Qu'on me le dise une fois, deux fois, trois fois. Ensuite, tu peux jeter la clé au fond du puits.

— Arrête de jacter deux secondes. Je veux me rappeler… Mes trois garçons.

— Raconte, créature souterraine, raconte-moi tes trois boucs, Grand bouc bourru, Moyen bouc bourru et Petit bouc bourru. Tes trois gentils garçons.

— Le soir, oui, ça me revient maintenant. Je passais dans les chambres de mes garçons. Trois garçons. T'as raison. L'autre, je t'en parle pas. Il est sorti tout cagneux. Mais les garçons… Je leur lis des histoires, et puis ils grandissent et je les perds. Ça remonte à loin.

— Continue.

— Sauf le petit. Lui, c'était toujours mon petiot quand… quand…

— T'arrête pas sur le mauvais, l'épidémie et tout ça, rappelle-toi quand ils étaient tout petiots.

— Oui, oui. Ça va venir. De bons souvenirs. Le soir, je leur lisais des histoires. D'abord l'aîné. Je lui en ai lu jusqu'à ce qu'il ait passé l'âge… *La petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête, Babar, Les Trois Brigands*… et puis il a grandi et il a plus voulu que je lui lise des histoires. Ensuite, la même chose s'est passée avec le suivant. Lui aussi, il a grandi. Mais pas le cadet. Il était encore petit. Et il le restera toujours parce que j'ai chopé la maladie et que le monde a basculé…

— Oublie ça, papa. Souviens-toi des histoires que tu racontais. Les trois boucs.

— Oui, leurs sabots claquaient sur le pont. Clic-cloc-taga-cloc.

— Raconte-moi, papasticot. J'suis encore petit, moi. Je pourrais être ton garçon. J'aime bien qu'on me raconte des histoires.

— Il y avait un troll, dit Absinthe, la voix semblant venir de très loin. Un troll qui vivait sous le pont. Et puis trois boucs qui avaient mangé toute l'herbe de ce côté-ci de la rivière. De l'autre côté, l'herbage était gras et vert…

Il sanglota.

— T'arrête pas, p'pa. J'aime bien écouter les vieilles histoires.

— T'es vraiment mon garçon ?

— Bien sûr. Ici et maintenant, dans le noir, je suis ton garçon. Reste là-bas, le Véreux, quand tout était calme et paisible. Que le monde tournait rond. Que tu racontais des histoires à tes fils, le soir. Allez, les garçons, au lit. C'est l'heure de dormir, les arsouilles.

— Oui… Oui. Eh bien, le plus petit des trois boucs, Petit bouc bourru, un jour, n'y tenant plus, s'approcha en trottinant puis s'avança sur le pont, clic-cloc-taga-cloc, pour aller manger de l'herbe grasse sur l'autre rive. « Qui ose gambader sur mon pont ? » grogna l'horrible troll dès qu'il entendit résonner les sabots. « Ce n'est que moi, répondit Petit bouc bourru d'une voix minuscule. Ne me mange pas. Ensuite vient mon frère, il est bien plus gros que moi. Mange-le lui et laisse-moi passer… » Je ne peux pas continuer.

— Mon grand-père me la racontait, celle-là. Il adorait les contes. *Cendrillon, Rumpelstiltskin, Raiponce, Hansel et Gretel, Jack et le haricot magique, Le Bal des douze princesses*. Ça te dit kekchose, vieux kobold ?

— Je me les rappelle toutes, fiston. Il fut un temps où je pouvais m'asseoir sur le bord du lit de mes fils et leur raconter des histoires. Comment j'ai fait pour me retrouver ici ?

— Que tu le veuilles ou non, t'y es, et moi avec. Maintenant, à toi de choisir, le Green Man, soit tu me racontes des histoires, soit tu me manges. Tu peux être papa ou troll. À toi de choisir.

— J'sais pas ce que je suis. Je pensais que je le savais. Mais j'arrive pas à avoir les idées claires à cause des autres, là-haut. Ils arrêtent pas de me crier dessus, ils essaient d'attirer mon attention. Y a aussi un autre souvenir, tu vois ? Le souvenir de la nature, du grand vert.

— Raconte-moi le grand vert.

— Je me souviens d'une forêt, d'une jungle, avec des arbres immenses, aussi hauts que des gratte-ciel. Moi, je suis tout petit. Rien qu'un germe, en fait. Je crois que j'ai vécu là pendant un million d'années. Jusqu'à ce que je m'échappe, en sauts de puce, d'un insecte à un autre animal. Sauf que je crois que ce n'est pas moi. Comment c'est possible ? Comment je pourrais être deux personnes à la fois ? L'une dans l'autre, comme les poupées. Comment j'aurais pu vivre dans la jungle, au milieu des abeilles, des puces et des chauves-souris, et être en même temps cet homme qui lit des histoires à ses garçons pour qu'ils s'endorment ? C'est pour ça que je t'ai posé cette devinette, fils. Qui suis-je ? J'ai besoin de le savoir.

— T'es le gars qui raconte des histoires.

— Comment je m'appelle ?

— T'es en train de griller tes cartouches, Abscisse. Et p'is, pourquoi tu me poses la question alors que tu connais la réponse ?

— Vraiment ?

— Oui. Mais, maintenant c'est mon tour.

— Non, attends…

— Ma question est celle-ci : depuis combien de temps es-tu là, le troll ?

— Assez longtemps pour me morfondre.

— Oh, arrête, tu me brises le cœur. Parlant de ça, as-tu un cœur ?

— Je suis un homme, c'est tout ce que je sais.

— En plein dans le mille. T'es un homme. Avec un cœur qui bat, des poumons qui froufroutent et un long intestin qui se gondole.

— Qui se gondole ?

— T'as raison, j'aurais dû dire « boyaute ».

— Mais de quoi tu parles ?

— Tu gâches tes questions, papa.

— Non, c'était pas…

— Si. Ce qui m'amène à la question suivante : t'aimerais pas te tirer d'ici ? Qu'est-ce tu fous, là, sous ton pont ? Enfermé à vie ? À attendre que l'on daigne te jeter des queues de cerise ?

— J'veux pas être ici.

— Tu vois quand tu veux, le troll ? Là, on avance ! Allez, t'as droit à une autre question.

— Tu peux m'aider ?

— Laisse-moi te raconter l'histoire autrement, papa. Le troll sort de sous le pont. Alors, Ptit bouc se retourne et lui dit : « Monsieur le troll, c'est pas une vie d'être coincé sous un pont en attendant que votre déjeuner veuille bien clic-cloc-taga-cloquer jusqu'à vous. Tout comme moi, j'ai vu l'herbe grasse sur l'autre rive, pourquoi vous ne montez pas là-haut ? Vous verriez que le monde ne se réduit pas à votre sinistre pont de pierre…

— Tu peux vraiment me libérer ?

— C'est pour ça que je suis là, cul-terreux. Le destin. Toi plus moi. Je suis venu te sauver, le Green Man.

— Je reverrai mes garçons ?

— Écoute, l'ami, j'vais pas te promettre du beurre en branche. J'peux à peine te promettre la branche. Tu peux toujours retourner chez toi, mais ta maison brûle et tes enfants sont partis. Beaucoup d'eau a passé sous ton pont, le troll. Le temps est une rivière qui s'écoule sans que l'on puisse l'arrêter. Pépé me disait ça. Quand il était devenu si vieux que ses pauvres os ne le portaient plus et qu'il a fini par rendre l'âme. On l'a mis dans une boîte et la boîte, en terre. Jamais autant pleuré.

— Mais j'ai peur, mon garçon. Peur de la lumière du jour.

— Pas toi, Abscisse, le truc à l'intérieur de toi, le mal, la poupée qui vit dans la poupée. C'est le truc qui vient de la forêt et qui s'est introduit en toi qui fait naître la peur. C'est le gars qui ne fallait pas inviter, celui qui se tient mal à table et qui harcèle toutes les filles. C'est pas toi. C'est le mal qui craint la lumière, le soleil, l'air pur et toutes ces bonnes choses. Tu l'as dit toi-même. Toi, t'es l'autre, ni Absinthe ni le Green Man, mais le père de ces garçons.

— Mark Abbezzatti.

— Ouais ! Et, donc, j'ai trouvé la réponse à ta devinette. Donc, tu ne me manges pas.

— D'accord, mais comment tu vas faire pour me sortir de là, t'es qu'un *kid* ?

— Pas un *kid*, LE Kid. Le roi des rats, le grand tunnelier. Écoute, mon bon père, on est sous terre et, sous terre, c'est mon domaine, ma poche, ma cour de récré. Tu peux être sûr que je vais trouver un moyen. Je connais ces vieilles pierres, ces anciennes galeries, ces oubliettes remplies de vin, de poussière et d'araignées. Je peux nous sortir de là. Mais, avant, il faut que tu me promettes quelques trucs. Juré craché.

— Quoi ?

— D'abord, que je ne suis *pas* ton quatre-heures.

— Pourtant, qu'est-ce que tu sens bon. Tu sens la vie et c'est ce qu'y me faut.

— Pas toi, Mark Abbezzatti. Là, c'est le mal qui parle. Toi, t'es toi et lui, c'est lui. Toi, t'es un père. C'est Absinthe l'ange déchu, qui prospère dans la forêt. C'est Absinthe qui me veut. Toi, tu dois le combattre, lui dire qui est le père. Te laisse pas dominer par le miasme.

— Non.

— Tu ne veux pas me manger. Y a des boucs bien plus dodus que moi. Mange-les, eux. C'est eux qui t'ont retenu sous le pont. Pas moi. Je ne ferais même pas une mise en bouche. À peine un croque. Donc retire tes crocs de là. D'accord, vieux troll ?

— Si tu me sors de là, Petit bouc bourru, on sera amis pour la vie.

— Je vais te ramener chez toi, le troll. Fais-moi confiance.

46

De toute sa vie, Sam ne s'était jamais senti comme ça. Totalement retourné. Oh, bien sûr, il avait déjà éprouvé de la colère, de la tristesse, de la confusion, de la terreur et de l'ennui. D'ailleurs, souvent, comme à présent, il ressentait tout ça à la fois. À cette différence près qu'aujourd'hui, en même temps qu'il sombrait au trente-sixième dessous, on le traitait comme un roi.

Comme un foutu dieu !

Et, pour la première fois de sa vie, il se disait que c'était pas forcément enviable d'être roi. Lui qui détestait tant être sous le feu des projecteurs. Être connu ? À quoi bon ? Valait bien mieux être ordinaire.

En un mot, être un dieu, ça craignait.

Matt l'avait forcé à enfiler une ridicule robe de bure verte, lui avait ceint la tête d'une guirlande de feuilles mortes et l'avait installé sur un trône au beau milieu de Saint-Paul, juste sous le dôme, où il l'avait laissé mariner pendant Dieu sait combien de temps.

Bah, Dieu n'y était pour rien, si ? Mais Dieu s'emmerdait à mourir. Assis à en avoir mal au cul, dans le raffut incessant des musiciens, avec la fumée qui lui montait à la tête, à entendre Matt déclamer interminablement son livre des vérités…

— … et il me dit : « Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation ; ils ont lavé leurs robes et les ont teintes en vert dans le sang de l'Agneau. C'est pour cela qu'ils sont devant le trône de Dieu et Le servent jour et nuit dans Son temple. Celui qui est assis sur le trône dressera sa tente sur eux. Ils n'auront plus ni faim ni soif, et le soleil ne les frappera point, ni aucune chaleur. Car l'Agneau sur le trône sera leur berger. Il les conduira vers des sources d'eau vive, et il essuiera les larmes de leurs yeux…

Ah ouais ? pensa tristement Sam. *Et comment je suis supposé faire tout ça ?*

Matt leur avait promis qu'une fois le Bouc sacrifié l'Agneau verrait la lumière et comprendrait qui il était vraiment.

Mais ça tardait à venir, semblait-il.

Ce qui signifiait que, de deux choses l'une, soit le Kid était encore en vie – ce qui laissait une vague lueur d'espoir – soit il n'était pas l'Agneau. Que tout cela n'était que foutaises.

Seule certitude : quoi qu'il se passe, Matt trouverait le moyen de le justifier. Il inventerait une fable, ou en modifierait une autre, et, immanquablement, trouverait des citations à la noix qui expliqueraient tout. Tant qu'il aurait toute cette bouffe dans l'entrepôt, son « Arbre de vie », comme il disait, ces enfants lui mangeraient dans la main. Fallait les voir, tous, assis là, tête baissée, à écouter avec une admiration béate toutes ces balivernes…

— Quand l'Agneau eut reçu le Livre, les quatre Vivants et les vingt-quatre Anciens se prosternèrent devant lui, tenant chacun une harpe et des coupes d'or remplies d'encens, qui sont les prières des saints. Ils chantaient ce cantique nouveau, qui disait : « Gloire à Notre-Seigneur, assis sur le trône, gloire à l'Agneau… »

Dans l'entrepôt, Sam avait subrepticement ramassé le blouson en cuir du Kid et l'avait caché sous son sweat. Le Kid en aurait besoin. Car Sam possédait l'intime conviction qu'il était encore en vie. Le Kid était un petit gars rusé. À cause de sa façon de parler et de la manière bizarre dont son cerveau fonctionnait, les gens le prenaient souvent pour un demeuré. Alors que c'était loin d'être le cas. Oh, Sam se doutait bien que quelque chose ne tournait pas tout à fait rond chez lui, mais il était vif, alerte, endurant, et son originalité lui fournissait toutes les qualités pour survivre dans ce nouveau monde où tout marchait à l'envers. Si quelqu'un pouvait survivre dans l'Abîme, c'était bien le Kid.

Mais qu'y avait-il là-dessous, au juste ? C'était quoi, Absinthe ? Ou qui ? En quoi consistait le sacrifice ? Voilà ce que Sam devait trouver, car, quand il l'aurait découvert, il échafauderait un plan pour sauver le Kid. Et aussi pour tuer Matt, que tout redevienne comme avant.

Ouais. D'une manière ou d'une autre, il allait tout arranger.

Intérieurement, il sourit.

En fin de compte, il pensait comme un dieu…

47

— Ça fait mal ? demanda la fille aux cheveux roux en passant tendrement le doigt sur sa balafre.

— Non. Pas vraiment, répondit Ed. Sauf des fois, quand il fait très chaud, très froid, ou que je suis fatigué. Mais quand je repense à ce que j'ai enduré, aujourd'hui, franchement, c'est rien. Au début, ça faisait un mal de chien. Tout ça à cause d'un abruti d'adulte qui m'a filé un coup de lame.

— J'espère que tu l'as tué.

Après un temps d'hésitation, Ed se raidit en repensant à ce jour funeste au cours duquel il avait perdu ses deux meilleurs amis. Il y avait un an.

— En fait, non, répondit-il, l'air interdit, je ne l'ai pas tué.

Puis il haussa les épaules, dans une vaine tentative de montrer du dédain pour quelque chose qui lui pesait encore lourdement. Il en faisait des cauchemars.

— Bah, soupira-t-il, fataliste. Aujourd'hui, il est sûrement mort, comme la plupart.

Greg, le boucher. Il leur avait affirmé qu'il était immunisé contre le mal, ou bien porteur sain. Mais en fait, non. Il avait juste mis un peu plus de temps à déclarer la maladie. Et quand ça s'était produit…

— Je parie que toutes les filles te couraient après, avant.

Ed rougit. Nicola, la fille à la crinière rousse, le serrait d'un tout petit peu trop près. Elle avait les yeux verts et sentait le parfum et le savon.

La Première ministre.

— J'sais pas, répondit-il, gêné. Ce qui est sûr, c'est que, maintenant, elles ont plutôt tendance à fuir en courant.

— Moi, j'aime bien.

— Que tu dis.

— Non, je trouve que ça te donne du caractère. J'suis pas du genre à craquer pour un beau garçon. Je n'aime pas que les choses soient trop parfaites.

— Ben, avec ma tronche, t'es servie.

Nicola éclata de rire. Ils étaient assis sur un canapé inconfortable, dans un des bureaux privés du Parlement. Ed avait eu du mal à en croire ses yeux lorsqu'il avait découvert l'endroit. Les façades extérieures étaient tellement célèbres, tellement évidentes, tellement typiques, et la vue des discussions à la Chambre des communes tellement associée à la télé publique, qu'il ne s'était jamais demandé à quoi pouvait ressembler l'intérieur.

Eh bien, c'était comme dans un palais. Et pour cause puisque, comme l'avait fièrement fait remarquer Nicola tandis qu'elle l'avait conduit ici, *c'en était un*. Le palais de Westminster. Les enfants qui l'avaient investi – et, de ce qu'il avait pu en voir, ils étaient nombreux – n'occupaient qu'une infime partie des lieux. Ed avait beau vivre dans un château, les conditions de vie à la Tour étaient autrement plus spartiates. Cet endroit n'était qu'une succession de salons gigantesques, de salles d'apparat, d'escaliers monumentaux, de couloirs décorés de dizaines de toiles, de statues, de dorures, de tapisseries, de boiseries, de vitraux à toutes les fenêtres.

Force était d'admettre que ça faisait un effet bœuf.

Pourtant, au départ, l'accueil avait été plutôt glacial, Nicola et les siens avaient ouvertement exprimé leurs réserves lorsque les chasseurs leur avaient amené la section d'Ed. Comme tous leurs congénères, ils se méfiaient de ce qui venait de l'extérieur. Et puis Ed lui avait expliqué pourquoi ils étaient là et Nicola avait fini par se détendre. Elle avait tout de même ordonné qu'ils leur confient toutes leurs armes, puis elle avait convié Ed dans son bureau pour un entretien en privé.

Son bureau ? Les enfants ont des bureaux maintenant ?

Eh bien, elle, oui. Nicola devait avoir, à peu de chose près, le même âge que lui. Pourtant, elle semblait beaucoup plus mûre. Elle était jolie et elle

lui faisait penser aux filles qu'il avait connues quand il était à l'école. Rowhurst n'était pas mixte, mais les garçons avaient pour habitude de fréquenter des filles d'autres écoles privées, comme Walthamstow Hall, à Sevenoaks. Des filles qui, pour la plupart, avaient une grande confiance en elles. Elles savaient qui elles étaient et ce qu'elles attendaient de la vie.

Exactement comme lui à l'époque. Mais plus maintenant. Il avait perdu toutes ses certitudes et ne voyait plus le monde que dans un camaïeu de gris, très loin du blanc et du noir intense avec lesquels il avait grandi. Nicola, elle, n'avait rien perdu de son assurance. Il l'imaginait sans peine parader dans le premier rôle de la pièce du lycée ou haranguer l'équipe de hockey à l'instant où celle-ci s'avançait sur la glace.

Ça faisait bizarre d'être seul avec elle, ici, dans ce bureau solennel. C'était comme si on l'avait extrait de son environnement crasseux et chaotique pour le transporter en des temps où tout était plus simple.

— Désolée si j'ai pu me montrer offensante envers vous, dit Nicola. Mais tu sais ce que c'est, on ne peut se fier à personne, et puis… Et puis, pour tout te dire, vous n'êtes pas les premiers de la Tour à débarquer ici.

Ed tressaillit.

— Tu veux dire, Boule-Chien et son gang ?

— Ceux-là mêmes. Ils sont passés, il y a, j'sais pas, trois ou quatre semaines. On se perd facilement dans les dates, de nos jours. Un moment, on a craint qu'ils soient venus nous espionner, tâter le terrain avant d'essayer de faire main basse sur notre camp.

Ed éclata de rire.

— Boule-Chien s'intéresse à tout sauf à ça. Il était peinard à la Tour. Jordan Hordern, notre commandant, ne savait même pas que vous existiez. On est dans un vrai château fort, sûrement l'endroit le plus sûr de Londres. Pourquoi diable est-ce qu'on voudrait venir ici ? Non, Boule-Chien était juste à la recherche d'anciens amis.

— Je sais, je sais, dit Nicola en passant la main dans ses cheveux.

Tombant sur un nœud, elle tira dessus pour le dénouer.

— Mais tu ne vas pas en vouloir aux gens de se montrer méfiants, voire soupçonneux ?

— Non.

— Et puis, le fait que vous débarquiez comme ça ne fait qu'ajouter à la rumeur, à la paranoïa ambiante. En plus, vous nous servez la même histoire : on cherche quelqu'un.

— Ben, c'est un fait. On cherche quelqu'un. Tu me crois maintenant ?

— Je te crois, le balafré, répondit Nicola en caressant de nouveau sa cicatrice.

Ed fit ce qu'il put pour l'ignorer.

— Finalement, qu'est-ce qui est arrivé à Boule-Chien ?

— Il est parti chercher ses amis au musée d'Histoire naturelle. Après on l'a pas revu et on ne sait pas ce qu'il est devenu. On n'a guère de rapports avec ces gens.

— Donc il a trouvé Brooke ?

— C'était elle, la fille qu'il cherchait ?

— Ouais.

— Alors, dans ce cas, oui, car, d'après ce que je sais, elle y est toujours.

— Incroyable ! Un an après…

Ed ne savait pas quoi en penser. Brooke était un peu comme Nicola : une forte tête qui osait dire les choses en face. Au début, elle lui avait fait du rentre-dedans avant de changer son fusil d'épaule, lorsque son visage avait été mutilé. Son cœur s'embrasa un court instant à l'évocation de tous ces souvenirs. Et puis, plus rien. Il avait remisé le tout au fond de son cerveau. Trop compliqué pour y réfléchir maintenant.

— Elle fait partie de ceux qui ont une bonne étoile au-dessus de leurs têtes, j'imagine, poursuivit Nicola. Une rescapée.

— Oui. Comme Boule-Chien ! répliqua Ed en tapant joyeusement sa cuisse. Je pensais que c'était fou. Que Brooke était forcément à des kilomètres, ou morte. Bon sang, z'ont dû lui faire une telle fête qu'il a jamais voulu revenir à la Tour. Sacrée arsouille, va.

La main de Nicola se posa sur son genou.

— Donc, toi, tu cherches deux garçonnets et une fille qui essayaient de se rendre à Buckingham Palace ?

— A priori, c'est leur destination.

— Tu sais le plus drôle, Ed ? répliqua Nicola avec un sourire complice. C'est que tu connais aussi le gars qui est le responsable là-bas.

— Mais non…

— David.

— David ?

— En tout cas, Boule-Chien, lui, le connaissait, vite fait.

De temps à autre, Nicola essayait d'user de mots relâchés, mais ça sonnait faux. Elle aurait pu s'épargner ses efforts, Ed n'étant pas

précisément un mauvais garçon.

— C'était y a longtemps, dit-il. Je ne me souviens pas d'un David.

— Pas un drôle. Avec une attitude de matador qui le fait paraître plus âgé qu'il n'est en réalité.

— Une minute, s'exclama Ed, stupéfait. À une époque, il avait pas avec lui tout un tas de mecs en blazer rouge ?

— Ils les a toujours.

— *Ce* David ? Bon Dieu. Aux commandes de Buckingham Palace ?

— J'en ai bien peur.

— Vous êtes en rapport, toi et lui ?

— On a signé une sorte de traité.

Ed ne put s'empêcher de s'esclaffer.

— Vous y allez carrément, vous…

— Faut bien. Sans quoi on serait déjà tous morts.

— Mais… Si t'as tes entrées au palais, tu sais peut-être si les copains de Sam y sont vraiment ?

— Sam ?

— P'tit Sam, le morveux qu'on recherche.

Nicola parut pensive.

— Je sais qu'un groupe est arrivé d'Holloway, y a pas très longtemps. Un des gars de David les avait découverts et il les avait persuadés de déménager à Buckingham. David en avait fait tout un foin. Parlant d'eux comme des « meilleurs guerriers de Londres ».

— Oui, ça colle.

— Mais, finalement, les choses ont mal tourné. De ce que j'en sais, il a voulu leur faire à l'envers et ils sont vite partis.

— Pourquoi ?

— David est bizarre, répondit Nicola. Pas facile de le supporter. Non seulement il en fait des tonnes, mais, en plus, il met la pression à tout le monde, là-bas. Beaucoup d'enfants s'en plaignent. Il tente de rassembler une armée. Il ferait n'importe quoi pour avoir plus de soldats. *Vraiment* n'importe quoi. Comme le lourdaud transpirant qui te lâche pas pendant une soirée. Il porte sur le système.

— Une armée pour quoi faire ?

— Il veut débarrasser la ville de tous les oppozes et unifier tous les enfants.

— Oppozes ?

— C’est comme ça qu’on appelle les adultes.

Ed se prit la tête à deux mains et soupira.

— C’est trop pour moi d’un seul coup.

Soudain, il réalisait à quel point ils avaient vécu en vase clos à la Tour, bien au chaud dans leurs certitudes. Jamais il n’aurait imaginé que cet autre monde puisse exister, à portée de main. Si seulement il avait bravé la terre vaine. À croire qu’on était revenus au Moyen Âge, à une époque où quelqu’un pouvait passer sa vie dans son village sans jamais visiter celui qui se trouvait un peu plus loin, sur la colline. Eh bien, maintenant, il avait franchi la montagne, et découvert sur l’autre versant, non pas un autre village, mais des villes entières, grouillantes d’activité.

Nicola se redressa et tira machinalement sur son pull.

— Je crois qu’on peut te faire confiance, dit-elle. Allons en informer le gouvernement. Je vais convoquer un conseil des ministres à la Chambre des lords.

— Le gouvernement ? D’accord.

Ed s’extirpa à regret du sofa. Ce n’était pas le meuble le plus confortable qu’il ait connu, mais il était rompu et rester un moment assis lui avait fait le plus grand bien.

Marchant côte à côte, ils retournèrent ainsi au rez-de-chaussée. Elle le collait de près. Il n’avait rien fait pour s’écarter d’elle. Dans une autre vie, il se serait peut-être passé quelque chose entre eux. Clairement, il lui plaisait. Mais il n’avait pas la tête à ça. Au contraire, il chérissait la solitude. Plus propice à la concentration. Une petite copine l’aurait détourné de son but. Et il n’avait vraiment pas besoin d’ajouter d’autres soucis à ceux qu’il avait déjà. Et puis, comment se battre avec une fille pendue à son bras ?

Sans oublier que, depuis sa balafre, il avait perdu toute confiance en lui en ce domaine.

Néanmoins…

Non, Ed, sors-toi ça de l’idée. Comme Brooke.

Ryan et ses chasseurs étaient toujours là, vautrés sur les luxueux canapés rouges de la Chambre des lords. Une meute de bêtes noirâtres sur fond vermillon. Dieu merci, ils avaient attaché leurs chiens dehors, en arrivant.

Le reste de la brigade d’Ed était là aussi, les uns et les autres comparant leurs blessures en refaisant le match du jour. Étaient également présents une dizaine d’enfants du Parlement. Les trois groupes ne se mélangeaient pas.

Nicola résuma brièvement la discussion qu'elle avait eue avec Ed.

— Sûr que c'étaient eux, s'exclama Ryan lorsqu'elle eut terminé.

— Qui, eux ? demanda Nicola en allant s'asseoir parmi les siens.

— Ceux qui ont récemment déboulé au palais, poursuivit Ryan. Effectivement, ils venaient d'Holloway. C'est ce loqueteux de Jester, avec son manteau de clown, qui les a dégottés et conduits à Buck'. Y a quinze jours, ils ont tous foutu le camp pendant la nuit. David ne veut absolument pas que ça se sache. Il a bien les boules sur ce coup-là. Tout le monde sait qu'il veut monter une armée. Or, de ce que j'en sais, ces gars étaient de sacrés bons combattants.

— Où ils sont allés ? demanda Ed.

— Au musée d'Histoire naturelle, d'après ce que j'ai compris. Comme ton gars, là, Boule-Chien. Pas eu de nouvelles depuis. C'est bien calme par là-bas. Même si, avec tout ce qui s'est passé ces derniers jours, faut reconnaître qu'on a été pas mal occupés ailleurs.

Confortablement installé sur son siège, Kyle se pencha vers Ed et lui glissa :

— Hé, boss, il semblerait que tu doives nous emmener en sortie au musée.

— On dirait.

Un garçon avec deux millimètres de cheveux sur le caillou, un sabot de 2 comme on dit dans l'armée, et une dent de devant en moins se leva et interpella Ed.

— Je peux te poser une question ?

— Je t'écoute.

— Vous êtes vraiment passés par la City pour venir ?

— Ouais. Et on a bien failli le regretter.

— Vous saviez que ça grouillait d'oppozes dans le coin ?

— Non. Euh… oui. Enfin, non. On savait qu'il y en aurait plus qu'ailleurs et que ce ne serait pas une partie de plaisir, mais jamais on aurait pensé que c'était à ce point-là, qu'en plein jour les rues seraient envahies par des cohortes d'adultes déboulant de partout.

— Je t'ai dit, mec. Nous, on n'y va même pas.

— C'était pas de gaieté de cœur, dit Kyle.

— Ça serait intéressant de savoir ce qui se passe là-bas, intervint Sabot de 2. Surtout maintenant que tous ces oppozes semblent y aller.

— Donc, si je comprends bien, fit Kyle, personne ici ne s'aventure dans le coin ?

— Non, répondit Sabot de 2. On ne va guère au-delà d'Aldwych et d'Holborn. Enfin, je veux dire, il arrive qu'on récupère un échappé des Verts, mais, d'façon, eux, on ne peut accorder aucun crédit à ce qu'ils racontent.

La mention de cette couleur ne manqua pas de mettre la puce à l'oreille d'Ed qui, se redressant, s'exclama :

— Quoi ? C'est qui les Verts ?

— Les enfants de la cathédrale Saint-Paul, répliqua Sabot de 2. Ils ont inventé une sorte de dogme à la noix et, régulièrement, ils envoient ce qu'ils appellent eux-mêmes des missionnaires, qui sont chargés de prêcher la bonne parole et de convertir d'autres enfants à leur culte de brindezingues. Ça fait un moment qu'on n'en a pas vu, cela dit. Sans doute parce que quelques-uns en ont profité pour aller voir ailleurs. Qu'ils ont fait… de… dé…

— Défection, l'aida Nicola.

— C'est ça. D'ailleurs, on en a un ici même. Il est sorti de Saint-Paul en chantant des louanges de leur soi-disant Seigneur, et puis il s'est fait la malle et s'est installé un moment chez David. Mais quand il a vu que c'était pire encore qu'à Saint-Paul, ben, il est venu chez nous.

— Pourquoi vous les appelez les Verts ? s'enquit Ed.

— Parce qu'ils sont tous habillés en vert, répondit Nicola. Ça fait partie de leur religion.

Pas bon ça, raisonna Ed en tentant de donner un sens à cette information. Petit à petit, la réalité lui apparaissait sous un jour nouveau.

— Qui commande là-bas ? Qui est le grand prêtre ?

— Un mec appelé Matt, répondit Sabot de 2.

Mad Matt. Pas possible ! Pendant tout ce temps, il se trouvait là, à Saint-Paul, à même pas deux kilomètres de chez eux. Ed se sentit pris d'une nausée. Il avait tout faux. Une image lui revint à l'esprit : celle de Sam et du Kid, assis au pub de la Tour, tandis qu'il leur racontait l'histoire de l'Agneau et du Bouc. Les souvenirs se bousculaient dans sa tête. Matt sortant de la fumée, avec ses visions et ses prophéties hallucinées. Matt causant le naufrage du bateau sur la Tamise, puis flottant sur un bout d'épave. Les enfants de la Tour parlant dans le dos de Sam et du Kid. La coquille sur la bannière. La copine de Tish, Louise, écroulée dans

l’embrasure de la porte, la main sectionnée, la gorge tranchée, un sang noir poissant ses vêtements verts.

Aussi verts que ceux de Tish, qu’il avait installée dans les Casemates avec Sam et le Kid.

Vert.

Ils s’habillent tous en vert.

Merde. Merde. Merde. Il n’était pas au bon endroit. Sam n’était pas du tout allé à Buckingham Palace. Tish avait dû les emmener à Saint-Paul, qu’elle le leur ait dit ou non.

— Faut que j’y aille, affirma Ed en se redressant.

— Où ça ? demanda Nicola, surprise.

— À Saint-Paul. Ah, et ce garçon dont vous parliez… Le Vert, celui qui a fait défection. J’aimerais lui parler.

— Et c’est reparti ! s’exclama Kyle en tapant dans ses mains. Ça va envoyer.

48

Le Kid avait peur qu'Absinthe reste coincé. Pour lui, crapahuter dans les tunnels et franchir les chatières ne posait pas de problème, car il était maigre comme un clou. Il n'en allait pas de même pour le Moisi, dont la bedaine était un sérieux handicap dès qu'il s'agissait de ramper dans un trou de souris. De temps à autre, le Kid se retournait et l'éclairait avec sa flamme pour voir si tout allait bien. Il avait déniché une petite bougie dans la jungle de ses cheveux, à peine plus grosse que celle qu'on met sur les gâteaux d'anniversaire et qui était déjà presque entièrement consumée. Il y avait néanmoins assez de flamme pour éclairer la peau verdâtre, couverte de moisissures, ainsi que la masse du bonhomme, qui remplissait entièrement la galerie, les bras tendus en avant, les ongles interminables, le visage grimaçant, les gencives brillantes et les deux rangs de petites dents couleur de cendre.

L'étirement de la peau donnait l'impression qu'il n'arrêtait pas de sourire tandis que, centimètre par centimètre, il essayait de s'extirper du goulet. Le Kid n'était toutefois guère enclin à s'arrêter pour l'attendre, car le foutu croque-mitaine ne riait pas. Au contraire, il avait faim. De sorte que si le Kid baissait la garde, nul doute qu'il ne tarderait pas à sentir la morsure de ces petites dents acérées dans son cuissot.

Il espérait juste que le tunnel ne se prolongeait pas sur des centaines de mètres.

Il avait mis un temps fou à trouver une issue à la cave, mais il avait fini par la dénicher, ce dont il n'avait jamais douté. Généralement, ce genre d'endroits possède des conduits d'évacuation et, de fait, il y en avait bien un ici, enfoui sous des siècles de poussière, de gravats et Dieu sait quels autres déchets. Il avait minutieusement ratissé le sol, à genoux, tâtonnant avec ses mains, concentré sur le moindre courant d'air, la moindre odeur d'égout, bref, sur tout ce qui pouvait lui donner une indication qu'il existait une issue à ces oubliettes autre que la lourde porte en acier noire.

Ne disposant que d'une chandelle, il l'économisait. Aussi avançait-il dans le noir le plus complet, parlant en permanence pour s'assurer que le Bouffon vert pense à autre chose qu'à se remplir la panse. Il voulait que le troll oublie les côtes premières, les jambons et les poitrines au profit de la liberté, d'un bol d'air frais et d'un changement de décor.

Par deux fois, alors qu'il inspectait la cave, le Kid avait allumé son Bic et constaté dans la soudaine explosion de lumière qu'Absinthe s'était levé et qu'il se faufilait lentement vers lui. Chaque fois, le Kid avait piqué une colère et braillé, menaçant le croque-mitaine avec sa flamme et lui rappelant qu'il allait les sortir de là tous les deux.

Alors, grommelant dans sa barbe et gémissant, caressant sa bedaine gonflée qui le mettait au supplice, Mister Moisi regagnait sa place à contrecœur et se rasseyait sur son banc, où il attendait, les bras ballants, en montrant les dents.

Le Kid aimait parler. De fait, des mots, il en avait plein la tête. À croire que tous ceux qu'il avait entendus au cours de sa vie étaient stockés là. Pourtant, le temps qu'il trouve la sortie de la canalisation, le flot s'était tari. Il sentait qu'elle était là, quelque part, dans le noir. Il tâtonnait, grattait… Et puis, juste au moment où ses doigts trouvèrent les barres de métal, sentant un souffle chaud sur sa nuque, il roula précipitamment sur le côté et injuria Absinthe. Actionnant la molette de son briquet, il le découvrit couché sur lui, la bave aux lèvres.

— Tu peux pas te le rentrer dans le crâne une fois pour toutes ? cria-t-il en trépignant avec le briquet brûlant dans la main. Si tu me manges, tu ne sortiras jamais d'ici !

— Désolé, se lamenta Absinthe. C'est pas ma faute. C'est l'autre. La poussière d'étoile, celui qui est là depuis un million d'années, c'est pas moi.

Tu l'as dit toi-même, je suis Mark Abbezzatti. Je travaille chez Promithios.

— On en a déjà discuté mille fois, protesta le Kid. J'en ai marre de tes excuses. Je veux que tu te dises une chose : je suis ton Armée du Salut. Maintenant, sers-toi de tes foutues griffes de crocodile pour dégager le trou.

Absinthe s'exécuta docilement. À genoux, il creusa et gratta les ordures jusqu'à dégager la grille qui recouvrait le soupirail. Juste assez large pour permettre le passage.

Le Kid en avait déjà vu des dizaines comme celui-là. Une vieille connaissance, en somme. Vieux et rouillé. Qu'il fit aisément voler en éclats à l'aide d'une étagère en bois arrachée au mur. Ensuite, il se glissa à l'intérieur et se laissa tomber dans un long tunnel de briques au mur duquel courait un faisceau de câbles.

Le Kid alluma sa bougie, puis inspecta les lieux, à quatre pattes, tel un nourrisson. Peut-être que, par le passé, il s'agissait d'un égout et que cette ancienne galerie ne servait plus qu'à faire passer des câbles. Le Kid savait d'expérience que le sous-sol de Londres était truffé de goulets comme celui-ci, tous reconvertis en gaines électriques. S'étant assuré que la galerie ne s'arrêtait pas quelques mètres plus loin, il fila chercher Absinthe et le trouva pendu à l'envers dans le trou, donnant de grands coups de griffes dans les airs. Un Père Fouettard en sautoir.

— Hé, Crasse-Tignasse, lui lança le Kid. Tu m'attends et tu fais comme je dis.

— J'suis coincé.

— Mais non. Remonte et puis recommence, les pieds d'abord.

Plus facile à dire qu'à faire. Absinthe finit par le rejoindre dans le tunnel.

Ils progressaient lentement dans la pestilence qui donnait envie au Kid de rendre tripes et boyaux.

Sa chandelle était sur le point de s'éteindre. Il fallait qu'ils trouvent rapidement un moyen de remonter à la surface, sans quoi Absinthe allait le bouffer. Et il finirait là, coincé dans ce tunnel comme un crapaud dans une gouttière.

— C'est le chemin du boulot ? demanda Absinthe.

— Laisse tomber ! répondit le Kid en gloussant bêtement. C'est le métro pour ver de terre.

— Je travaillais pas loin d'ici, poursuivit Absinthe. Promithios. Je portais une blouse blanche à l'époque. Lavée à quatre-vingt-dix. Et le soir,

je rentrais à la maison pour lire des histoires à mes enfants, embrasser ma femme et regarder la télé. Y a toujours la télé ?

— Non, mon bon. Tout ça a disparu. La source s'est tarie, l'ami. Un jour, peut-être que ça reviendra. Jamais été un grand fan de la petite lucarne, pour ma part. Y avait trop de trucs là-dedans. Ça me mettait la tête à l'envers, comme si mon pauvre cerveau était assailli de mots et d'images, de bruit et de fureur. J'entends un truc, ça rentre par là et ça sort plus, tu vois ce que je veux dire ? Hein ? J'suis sûr que tu comprends. Une fois que les mots s'introduisent là, j'arrive pas à les déloger. Pépé et mémé, ils disaient que c'était pas bon pour moi, la télé. Y disaient que ça me sur-stimulait. Un sacré drôle de mot, ça. « Sur-stimuler. » L'est resté celui-là. Et avec lui plein d'autres qu'on n'utilise jamais : testostérone, Toblerone, colvert, oxymore… Et parfois, ils se disloquent et se mélangent les uns avec les autres, surtout quand j'ai été sur-stimulé. Du temps où j'étais chez pépé et mémé, y avait pas pire que ça, être sur-stimulé. Vous regardiez la boîte à images avec vos marmômes, monsieur Ver de terre ?

— Oui, oui. Ça nous arrivait souvent. Ma femme et moi et les trois gars. C'était le temps du bonheur. Quand on était tous réunis.

— Il y a long de là-bas à ici, dit le Kid. Et on peut pas revenir en arrière. Non, m'sieur. Y a un sacré écart entre regarder la télé en famille et manger ma pomme. Faut relier les points. Comment t'as pu finir là-dessous, à jouer les minotaures ?

— Ils sont venus là où je travaillais, répondit Absinthe. Ça, je m'en souviens. Tous très « chut, archi-secret ». C'est le mot qu'ils ont utilisé, archi-secret.

— Archi-secret ?

— Oui. Ils venaient de la jungle, tu vois ? Des petits hommes à la peau sombre. Mon boulot à moi, c'était de leur faire passer un check-up pour m'assurer qu'ils étaient en bonne santé.

— De quoi que tu causes, là, papa ? demanda le Kid. J'suis supposé comprendre ?

— Ça me fait mal à la tête de répondre à toutes tes questions, geignit Absinthe. Ces souvenirs me tuent. Le passé, c'est du plomb. Parce que tu vois, kekchose est entré en moi. Quelque chose qui a gâté tout ce que j'avais. Ma maison, ma femme, mes enfants, tous disparus. Quelque chose est entré en moi et m'a fait faire des trucs. En fait, je suis deux. Comme t'as dit. Abbezzatti et Absinthe. On n'est pas les mêmes.

— Change de disque, mec. Çui-là, y me gonfle.

— Tout est ma faute.

— T'es tombé malade. T'es pas le seul.

— Peut-être, mais j'étais le premier.

— Parle-moi encore de tes gars, de la gentille mère de famille et du sapin de Noël. J'aime bien ces histoires.

— Oui, ça, c'était sympa, un bon souvenir. Tu vois ? On travaillait pour la boîte « chut, secret archi-secret », et le mal s'est introduit en nous. Et il nous a fait faire des choses. Cacher des choses. Vois-tu, on avait un autre enfant. Une fille. J'ai essayé de faire comme si elle n'existait pas. Elle était cagneuse, tu comprends ? De naissance.

— Ah ben, voilà une nouvelle histoire ! s'exclama le Kid. Raconte-moi la petite cagneuse.

— Elle est sortie toute bizarre, reprit tristement Absinthe. Elle était pas la seule. Y en avait d'autres. On travaillait tous. Chut-chut.

— Travailler où m'sieur Ver de terre ?

— Promithios. Je suis Mark Abbezzatti. Je travaille chez Promithios. J'étudie les maladies tropicales. Les parasites. Vous connaissez ? « Oh, non ! Ne me serrez pas la main, ha, ha. » Ma blague favorite. « Vous n'avez pas idée de ce que vous pourriez attraper. Je vous ai présenté ma femme ? Moi, c'est Mark Abbezzatti. Marié, trois garçons. La quatrième est en route. Une petite fille. Ma femme a toujours voulu avoir une fille. »

Absinthe se tut. Tout ce que le Kid pouvait entendre, c'étaient ses ongles qui grattaient contre la brique et son souffle court, tandis qu'il se traînait sur son gros bide dans la chatière. Et puis, après une longue pause, il reprit, d'une voix triste et perdue :

— Mais, à la naissance, on a vu qu'elle n'était pas normale. On était là, on avait tous des enfants. Tous anormaux. Elle aurait eu quatorze ans aujourd'hui. Mais chut, faut rien dire, c'est archi-secret. Tu connais la seule façon de bien faire ?

— Fais-moi mal, Johnny.

— Dévorer le monde. Planter ses crocs dans des chairs saines. Voilà ce qu'ils n'arrêtent pas de me crier, tous ceux qui sont là-haut. J'essaie de leur dire de la fermer, mais ils ne veulent pas se taire. J'ai leurs jacassements dans la tête. Ils sont plus forts ici. Les punaises, les sangsues, les tiques. Je leur dis qu'y a un autre moyen, mais ils n'écoutent pas. Forcément puisque, comme moi, ils sont deux. Je leur dis qu'y a un moyen. Je leur dis que bon

sang ne saurait mentir, mais ils n'écoutent pas. Tout ce qu'ils veulent, c'est manger les enfants.

— Pas moi ! s'écria le Kid. On a un accord, tu te souviens ? Une sainte alliance, irrévocable, inviolable, gravée dans le marbre, juré, craché, croix de bois croix de fer, qui dit que tu ne peux pas me manger, bonhomme.

— Non. Non, je ne veux pas te manger. Tu as raison. Je te demande pardon. Je veux te parler du bon vieux temps, de la télé, des histoires pour s'endormir, du sapin de Noël, de mes trois gars, des étoiles dans le ciel et de la forêt primaire, en dessous, où grouillent les punaises et les chauves-souris, pour qui le monde se résume à ce qu'elles ont sous les yeux. Oh oui. Des choses se sont passées, mais on s'est promis de ne rien dire à personne. On a élevé l'enfant inadapté en secret. Et puis… et puis tout a déraillé. Le mal est entré en moi dès le début, je crois, et puis il a contaminé les bestioles, les punaises, ensuite les hommes, qui ont fui leur jungle. La maladie a alors traversé les mers et les océans, pour venir jusqu'à moi et me transformer en Green Man.

— J'ai un peu de mal à suivre, docteur Spores. Je vois plus les balises.

— C'est important, je me souviens. Bon sang ne saurait mentir.

— Tu sais quoi, le Véreux ? Tu t'adresses à la mauvaise personne. Sûr que si je dois retenir un seul mot de ce que tu as dit, ce ne sera pas le bon. *Toblerone*. J'aime bien les passages sur toi, les garçons et les contes. Le reste… garde-le pour le juge. En attendant, toi et moi, on a kekchose à faire : sortir de ce trou.

49

— Au fond, je me dis que j'ai été idiot, dit le garçon dont la tête disparaissait sous un casque de policier. J'aurais dû rester à Saint-Paul avec Matt. Toute la bouffe qu'il avait, c'était hallucinant ! Une vraie caverne d'Ali Baba.

— D'où ça vient ? demanda Ed.

— J'sais pas, mais, vu les quantités, je me dis que ça pourrait être les réserves que le gouvernement a faites au moment où l'épidémie s'est déclarée. Pour s'assurer que la ville de Londres pourrait continuer à être ravitaillée, comme en cas de guerre, tu vois ?

Le garçon s'appelait Bozo et il venait de révéler à Ed sur quoi Matt était assis, c'est-à-dire une énorme réserve de nourriture qu'il avait baptisée son « Arbre de vie ». Bozo devait avoir deux ans de moins qu'Ed et le casque qu'il avait sur la tête était trop grand d'au moins cinq tailles.

— Ou bien c'est Matt qui disait vrai, poursuivit-il. Un don du ciel, une corne d'abondance, une manne. Quoi qu'il en soit, c'est uniquement grâce à ça qu'il tient. Enfin, bouffe ou pas, moi j'en pouvais plus. Tout le blablabla sur l'Agneau commençait vraiment à me rendre chèvre. Tiens, elle est bonne celle-là… Et l'Agneau a fait ça, blablabla, et il y aura du sang et des larmes, blablabla…

— Comment ils protègent leur trésor ?

— Ils ont construit un mur, bloqué toutes les routes pour empêcher les oppozes d'approcher.

Sur ces mots, il posa le doigt sur la carte qu'Ed avait dépliée devant lui et dessina un rond autour de la cathédrale. Tous deux étaient assis sous un monumental porche gothique, devant le Parlement. Le reste de la bande d'Ed attendait non loin, tous sauf Adèle, qui jouait avec des petits, qu'elle attirait naturellement. Cette fois, leurs jeux incluaient force cavalcades dans un long couloir et hurlements en conséquence. À voir Adèle ainsi, tel un tourbillon de gaieté rose, on avait du mal à croire que, moins de deux heures auparavant, la même éclatait des crânes de crevards à coups de massue.

Les autres s'étaient assis pour manger les rations qu'ils avaient apportées. Nicola ne leur avait rien offert, et Ed ne lui avait rien demandé. Elle n'avait pas à nourrir toutes les bouches qui se présentaient à sa porte. La nourriture était précieuse. Des gens se battaient pour avoir des vivres. Et c'était en cela que Matt avait décroché la timbale avec son « Arbre de vie ».

— Ouais, je te le dis, poursuivit Bozo, Matt a peut-être un pète au casque, mais il est loin d'être stupide. Pas comme moi. Si j'avais pas été si con, je pourrais encore y être, à faire tranquillement du gras, ou mieux, à Buckingham Palace. Ouais, j'ai été là aussi. David, c'est comme Matt. Il a tout à dispo : la bouffe, l'eau, la sécurité. Et moi, couillon que je suis, je viens ici. Maintenant, je vote pour tout et n'importe quoi et je me tape des speechs interminables… Et tu sais quoi ? C'est presque aussi chiant que les sermons de Matt. Si j'étais moins nouille, j'irais chercher mieux ailleurs.

— Hum, sans doute, marmonna Ed en essayant de couper court à la séance d'autoflagellation. Revenons-en à la cathédrale. Il faut que j'y aille. Mais ça grouille d'adultes, dehors, et maintenant tu me dis qu'en plus y a un mur. Il est franchissable ?

— Au bon endroit, pas de souci. Le problème, c'est les oppozes. Faut déjà passer ce rempart-là. À la cathé, ils connaissent les points de passage, les immeubles à traverser. Par contre, si, vous, vous y alliez au petit bonheur la chance, vous auriez toutes les chances de finir dans l'estomac d'un oppoze. Non. Si t'étais plus malin que t'en as l'air, tu passerais par la rive sud.

Bozo lui indiqua la route sur la carte, faisant courir son doigt sur la rive opposée de la Tamise.

Ed secoua lentement la tête.

— C’est le bordel par là-bas. On n’y va jamais. Le feu a tout détruit.

— C’est pas si terrible…

Un gros aboiement suivi d’une explosion de grognements détourna leur attention. Les chiens des chasseurs. Attachés non loin, sous la garde d’un des gars de Ryan. Bozo était assigné au portail cet après-midi-là, raison pour laquelle Ed était venu avec sa bande.

Le maître-chien calma les bêtes, puis lança un regard repentant vers le porche où Ed et Bozo se blottissaient à l’abri de la pluie qui commençait à tomber.

Ed étudia de nouveau la carte.

— T’es sûr que la rive droite est praticable ?

— Sûr que c’est par là qu’il faut passer, répondit Bozo avec assurance. Aucun enfant ne vit dans les ruines. Et si y a pas de gibier, y a pas de prédateurs non plus. À part ceux qui viennent du sud, bien sûr, mais, en général, c’est plutôt calme par là-bas. Donc, ça ne devrait pas être trop dur de remonter la rive jusqu’à Saint-Paul.

— Je vois, dit Ed en traçant lui-même le chemin sur la carte. Ensuite, il ne resterait plus qu’à franchir un pont et à sauter le mur.

— Pas si vous prenez par le pont branlant, expliqua Bozo en pointant un trait sur la carte.

— Pourquoi le pont branlant ?

— Parce que c’est un des points de passage. Ils ont muré l’entrée sud, mais vous n’aurez aucun mal à escalader la barricade. Les enfants de la cathédrale font des maraudes sur l’autre rive du fleuve, parfois. Pour chercher des meubles, des matériaux de construction pour le mur… En fait, y a encore plein de trucs, là-bas. Tout n’a pas brûlé. Suffit de savoir où chercher.

— Quelles autres défenses a Matt, en dehors du mur ? demanda Ed. Des soldats ?

— Tout le monde en a, non ?

— Hum, c’est vrai. Mais comment ils sont ? Bons ?

— Assez bons. Enfin… je crois. Je veux dire, le combat, c’est pas vraiment leur point fort. Avec l’Arbre de vie, c’est tout juste s’ils ont besoin de passer le mur, mais la cathédrale n’en reste pas moins cernée d’oppozes. Et, dans ce coin-là de la ville, mon gars, tu peux me croire, c’est de la folie.

— Je sais. Hélas…

Puis, dans un concert de bruits de bottes et de tintements métalliques, Ryan et ses chasseurs sortirent du bâtiment, grassement nourris en échange du service rendu. Nicola les soignait, et elle avait raison. Non seulement ils assuraient sa défense, mais, en plus, ils pouvaient porter des messages.

Ed se redressa et fit un *check* avec Ryan.

— T'es sûr que tu veux pas venir avec nous ? demanda-t-il.

— Nah, désolé, mon pote, répliqua Ryan en expectorant bruyamment un gros glaviot qui alla souiller le sol du porche.

Il enfila son masque.

Ed frissonna en réalisant que ce n'était rien d'autre qu'une momie de visage humain.

— Je t'ai dit, les chiens peuvent pas y aller, ajouta Ryan. Et si les chiens n'y vont pas, j'y vais pas.

— Je comprends.

Une fois de plus, Ed ne l'en blâmait pas. Sa quête à lui ne le concernait en rien.

— Je peux te demander quelque chose, Ryan ?

— Ouais, quoi ?

— On a croisé quelques adultes au comportement étrange, aujourd'hui. Debout, immobiles, les bras tendus en avant comme des enfants de chœur à qui on aurait arraché leur livre de cantiques.

— Ouais, je vois ce que tu veux dire. Nous aussi on en a vu, ces jours-ci. Y me font penser à des chiens. Quand un chien renifle sa proie, il s'arrête, lève la patte et s'immobilise, la truffe en l'air.

Il mima la scène, se figeant, une main levée, tous les sens aux aguets.

— On appelle ça l'arrêt. C'est comme ça que je les vois, ces putains de branques pétrifiés. Des zombis d'arrêt.

Ed esquissa un sourire.

— Des zombis d'arrêt. Pas mal, répéta-t-il avant de porter son regard sur la route battue par la pluie. À ton avis, c'est comment dehors, là ?

— On a juste fait un check d'en haut, répondit Ryan. Ça a l'air calme. Tu retournes dans la terre vaine ?

— Faut croire.

— Bonne chance, soldat, répondit Ryan avec un rire sombre. On se revoit en enfer.

50

— Bon, il va falloir s'y faire, dit Ed en remontant sa capuche. On retourne dans la zone. Mais, grâce à Bozo, ici présent, on a une meilleure route. Cela dit, encore une fois, si quelqu'un veut déclarer forfait, pas de problème. Jamais je m'y opposerais.

— On pourrait pas juste y aller, au lieu de pinailler, lança Adèle en le dépassant d'un coup d'épaule.

— Ouais, acquiesça Macca. On t'a accompagné jusque-là, Ed. On ne va tout de même pas t'abandonner maintenant, hein ? Et, pour couronner le tout, on va se prendre une saucée, donc plus vite on en aura terminé, mieux ça vaudra.

Dehors, sous la pluie, Ryan et sa horde préparaient les chiens, dans un vacarme d'aboiements, de bonds et de frétillements de queue. Bozo leur ouvrit le portail et les regarda s'éloigner.

— Dommage qu'ils ne viennent pas avec nous, dit Adèle, sous la pluie battante.

Elle n'était pas habillée pour le mauvais temps. Déjà ses froufrous roses et ses paillettes avaient quelque chose de pitoyable.

— Ça va aller, la rassura Will.

Le reste de la troupe suivit. Au portail, ils dirent au revoir à Bozo puis, faisant le dos rond sous la pluie, ils avancèrent sur la route.

À l'angle du Parlement, Ed prit à droite, en direction du pont de Westminster.

— Alors, boss, fit Kyle en lui emboîtant le pas. On fait quoi si Sam est là-bas ? On le ramène à la Tour ? Ou on retraverse toute la ville ?

Pour toute réponse, Ed réajusta sa capuche.

— On arrête de faire des plans, finit-il par répondre. On prend les choses comme elles viennent.

— Ça me va.

Le pont paraissait dégagé. Pour l'instant, aucun crevard n'essayait de traverser.

— Hé là ! s'exclama Kyle en arrivant à la moitié du pont.

De là-haut, la vue sur le fleuve était imprenable. Il venait juste de réaliser où ils étaient.

— Dis, ça te fait pas chaud au cœur ?

— Qu'est-ce que tu vas encore nous sortir ? répliqua Ed.

— Quoi, chéri ? Le lieu de notre première rencontre, répondit Kyle en riant, le doigt pointé vers l'amont. On a pris le bateau juste là. Et si ça se trouve, c'est peut-être même notre anniversaire.

C'était vrai. La dernière fois qu'Ed était venu par ici, c'était un an auparavant, quand il fuyait l'incendie. Ils s'étaient tous retrouvés coincés à l'embouchure du Lambeth Bridge, et forcés de livrer une bataille féroce contre une nuée de crevards, eux aussi chassés par les flammes. Dans la confusion des combats, Kyle et Ed avaient ferraillé côte à côte, le premier armé d'une fourche de jardin. Pour finir, ils s'étaient enfuis par le fleuve, sur un bateau-mouche qu'ils avaient tant bien que mal essayé de manœuvrer jusqu'à ce que Matt provoque un naufrage en heurtant la pile d'un pont. Rien que d'y repenser, Ed sentait la colère monter.

Il se demandait comment il allait réagir en revoyant Matt. Tout comme ce qu'il pouvait faire subir à Sam et au Kid. Jusqu'ici, il croyait que la principale menace qui pesait sur Sam provenait des adultes. À aucun moment il n'avait envisagé qu'il faille également se méfier des enfants. Il en était malade d'avoir perdu une demi-journée dans la terre vaine.

Matt, un vrai boulet après son empoisonnement au monoxyde de carbone, à Rowhurst. Dans une large mesure, il n'avait qu'une envie : foncer là-bas et le planter direct. Le tuer sur-le-champ.

Mais, avant cela, il fallait déjà y arriver, non ? Ce n'était pas encore fini.

Sur le pont, ils étaient exposés à tous les vents. Tous se cramponnaient, qui à sa casquette, qui à son chapeau, qui à sa capuche pour faire rempart contre la pluie. Malgré tout, celle-ci trempait même leurs sous-vêtements.

— Ça va les laver, brailla Kyle avec un grand sourire goguenard. Laverie automatique divine.

— Je ne vois vraiment pas ce qui te met de si bonne humeur, bougonna Ed en ôtant d'une main la pluie sur son visage.

— Hé, fit Kyle, la tête en arrière pour recevoir encore plus d'eau, la vie est belle !

— La vie, c'est de la merde.

— Ma première douche en un an, commenta Kyle. Décidément, on dirait que l'hygiène n'est plus ce qu'elle était.

— Pas si t'aimes pas sentir mauvais.

— Ce qui est mon cas, répondit Kyle en partant d'un gros rire. Mais je m'en fous. Je me fous de tout. En particulier des déodorants. Parce que fallait pas mettre n'importe quoi, tu te souviens ? Si tu sentais pas le bon déodorant, on se foutait de ta gueule. Fallait que tout soit recta. Comme la bonne marque de jeans. Jamais réussi à la comprendre, celle-là. Ça changeait sans arrêt et, moi, apparemment, j'avais toujours un métro de retard. « Kyle, t'es con ou quoi ? Plus personne ne porte de futes Ecko. T'es un baltringue… » Ben, tu vois, maintenant, je peux porter le jean que je veux et toute l'année, si ça me chante. Cette vie-là est beaucoup plus facile, si tu veux mon avis.

— Une vie plus facile ? T'as perdu la boule ou quoi ?

— J'ai jamais vécu de trucs pareils avant, déclara Kyle. Regarde ce qui nous est arrivé aujourd'hui.

Ed fit un bruit moqueur, mais Kyle l'ignora et enfonça le clou.

— 'Tain, je commençais à me faire tellement chier à la Tour. Ça fait du bien.

Ed n'y tint plus.

— Bon Dieu, Kyle, bafouilla-t-il. Ça a été l'enfer. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, on a tous failli y passer.

— Peut-être, mais on s'en est tirés, n'est-ce pas ? On a fracassé des têtes. On a fait kekchose. On a envoyé.

— Désolé, mais je ne vois pas dans quelle mesure on peut considérer la journée d'aujourd'hui comme quelque chose de fun.

— Tu vois, c'est là que nos routes se séparent, rétorqua Kyle. Avant ça, je parie que t'étais du genre content.

Ed cogita un instant.

— Ouais, j'imagine qu'on peut dire ça.

— Ta vie était bien ordonnée du matin au soir. T'avais une gentille famille, t'allais dans une super école, t'étais super intelligent, beau gosse, bref, t'avais tout pour toi.

— C'est beaucoup dire, mais, oui.

— Pas moi, dit Kyle. J'ai jamais été heureux. Toujours eu l'impression de trimballer un tombereau de merde sur mes épaules. Voilà pourquoi je dis que la vie est plus facile maintenant. Y a beaucoup moins de décisions à prendre.

— Putain, Kyle, qu'est-ce tu me fais, là ? Un film d'horreur ou quoi ?

— Non, écoute, *man*. Moi, avant, j'étais qu'un pauvre môme, je te jure. Toujours des problèmes. À l'école, je bitais rien à ce qu'y racontaient, j'voyais pas l'intérêt. Toujours au fond, dans tous les sens du terme, à essayer de rattraper le retard. Enfin, essayer pas trop fort quand même, faut bien le dire. Je traînais avec les mauvais élèves, les éléments perturbateurs, les cassos. Tout le monde était persuadé que j'arriverais jamais à rien. J'avais l'impression d'être une sous-merde. Ma mère avait toujours rêvé que je réussisse à l'école. Je l'ai déçue.

« Au primaire, ça allait encore. Jusqu'au CM1, CM2, c'était pas pire. Et puis on a passé des tests, des QCM, des… comment ils appelaient ça déjà… des évaluations. Et alors je me suis rendu compte que la plupart de mes potes étaient plus intelligents que moi, qu'ils allaient mieux réussir que moi dans le système. Certes, j'étais pas mauvais au foot et en sport en général, mais jamais brillant. J'étais aussi bon en dessin. Je dessinais des scènes de bataille sur des feuilles immenses, avec des centaines de petits personnages, des tanks, des robots, des hélicoptères. Pas facile de dessiner des hélicoptères. Mais les profs me demandaient toujours pourquoi je ne dessinais pas quelque chose de joli ?

« L'autre domaine où j'assurais, c'était la bagarre. C'est ce qui rendait les choses acceptables. Je pouvais tabasser quelqu'un et, pendant un moment, j'étais le roi de la meute. Mais ça ne durait jamais bien longtemps. Et, très vite, je retrouvais mon statut de tocard. En sixième, j'arrivais plus à suivre. J'avais du retard avant même que les leçons commencent. Je broyais du noir. Je m'enfonçais. Ma mère m'a envoyé voir un psy.

« T’es la première personne à qui je raconte tout ça, Ed. Et le plus drôle, c’est qu’à l’époque t’étais typiquement le genre de type que je pouvais pas blairer. D’ailleurs, si tu dis à quiconque que j’suis allé voir un psy, je t’arrache la tête et je te la fourre dans le cul. Sérieux. Personne n’est au courant. Mais, le pire, c’est qu’au bout du compte, c’est ma mère qui avait raison. J’étais déprimé. Un jour, j’ai dit à un médecin que j’avais des idées de suicide. Ça arrive à plein de monde. Ou, du moins, ça arrivait. Sans que ça veuille dire forcément autre chose que des idées, tu vois ? Juste… FAIRE KEKCHOSE. Donner un coup de pied dans la fourmilière. Je faisais des délires de violence : prendre un sabre de samouraï, ou une mitraillette et bousiller tout le monde à l’école, tous les forts en thème, tous les crétins suffisants dans ton genre qui n’avaient jamais eu à se soucier de quoi que ce soit. Eh ben, moi, j’allais leur donner un motif d’inquiétude. Ra-ta-ta-Ta-ta. Ensuite, je me serais fait sauter le caisson. Partir en beauté. Bien sûr, je ne suis jamais passé à l’acte. Au-dessus de mes forces… N’empêche que j’avais ces délires en moi et que ça me permettait de tenir.

« Jamais je pouvais me poser, Ed. J’étais mal dans ma peau à un point que tu peux pas imaginer. J’savais pas qui j’étais. Pour couronner le tout, je suis dyslexique. Autant te dire que la lecture est pas trop mon fort. Là encore, c’est plus trop un problème aujourd’hui, hein ? Les seuls livres qui me plaisaient, c’étaient les récits de guerre. Les témoignages. Au point que j’en venais à espérer une nouvelle guerre pour pouvoir être soldat. J’étais jaloux des gars qui racontaient leurs épopées de la Seconde Guerre mondiale. Leurs vies étaient simples. T’es dans l’armée. On te dit quoi faire. T’y vas et tu le fais. Point à la ligne. En plus, t’es nourri, blanchi, on s’occupe de toi et t’es loin de la maison. Loin de la merde de tous les jours. Au retour, ta mère te prend la tête, ou bien ta copine ? Tu sais tout de suite quoi répondre : “Hé, je vous sauve la mise sur ce coup-là, alors lâchez-moi un peu, d’accord ?”

« La guerre, c’est facile. Ça se résume à une alternative : tuer ou être tué. Soit l’exact opposé de tous ces trucs insignifiants qui nous pourrissent la vie de tous les jours : les cercles d’amis. Qui est ami avec qui. Qui a dit quoi. Ou bien se coltiner ma mère. Elle-même dépressive. Flippée sur les problèmes d’argent et accro aux médocs. Bref, toute cette chienlit de la vraie vie : payer des factures, acheter les fringues qui vont bien, apprendre des trucs à la con. Rien de tout ça n’a d’importance en temps de guerre.

« Je priais pour que ça arrive. Une guerre, ou une belle catastrophe. La nuit des morts vivants ou quoi ! Comme ça, je pourrais survivre, être un héros, prendre un flingue et bousiller tout ce qui bouge depuis ma super planque dans les montagnes. Pour survivre face aux zombis, j'avais déjà un plan dans ma tête. Ouais. La vie rêvée, pour moi, c'était ça. Je priais pour que ça arrive. Et tu sais quoi ? Mon rêve s'est réalisé. Se battre pour sauver sa peau. Tuer ou être tué. Chasser sa nourriture. Éliminer l'ennemi. Rien d'autre à penser. *Easy*. J'suis un guerrier, maintenant. Et un bon avec ça. Les gens me respectent. J'ai un statut. Ed, j'suis quelqu'un ! Donc, moi je dis que tout se casse la gueule. Ça me va. Je suis le contraire de ces gars du Parlement. Je ne veux surtout pas rendre la vie de nouveau compliquée… chiante. Tout ce que je veux, c'est faire ce que je sais faire le mieux : défoncer des crânes de crevards. Je peux entrer dans l'histoire. Montrer qui je suis à la face du monde.

— Vraiment ? Tu détestais à ce point les gens comme moi ? demanda Ed, perplexe.

— Un peu, répliqua Kyle, et je parie que l'inverse était vrai, que tu détestais les gens comme moi.

Ed éclata de rire.

— Peut-être bien.

— T'étais un de ces aigles qui n'avaient aucun souci à se faire quand moi j'étais un horrible bolos boutonneux. Même si on se rejoint un peu, j'imagine, avec la tronche que t'as maintenant. Mais, avant, je parie que toutes les filles te tournaient autour.

— C'est bien possible.

— C'est bien possible… ouais. Tu dis ça. Mais tout a changé. T'es plus si lisse. Moi, j'ai des aptitudes dont les gens ont besoin. Je suis content. Toi ? T'es déprimé.

— Tu le penses sérieusement ? fit Ed, surpris.

— Je parle en connaisseur. Je t'ai observé, Ed. T'es pas toujours joyeux, joyeux. Tu te replies sur toi-même. Y a une noirceur là-dedans, comme chez moi. Je tiens la mienne à l'écart pour l'instant, mais je sais pertinemment qu'elle peut revenir. Mais toi, boss, t'es en plein dedans.

— Peut-être.

De mauvais souvenirs revenaient hanter Ed dès qu'il baissait un tant soit peu la garde. Il avait passé trop de nuits à se revoir mettre le feu au lit de Jack, à regarder le corps sans vie de son ami léché par les flammes.

— T'inquiète, j'serai toujours là pour toi, fit Kyle. Parce que t'es le type le plus intelligent que je connaisse et que tu m'acceptes auprès de toi. C'était pas gagné. Pourtant, dès le premier instant, quand je t'ai vu te battre, j'ai su que ça pouvait le faire. Tu te battais comme un diable, mieux que moi. T'es un putain d'ange exterminateur, mec, et je respecte ça. On est frères maintenant, que tu le veuilles ou non. On a partagé nos secrets. Ce qui m'attriste d'autant plus quand je te vois comme ça. Tiens, par exemple, je dors super bien la nuit, moi. Alors qu'avant, c'était une vraie galère. Aujourd'hui, le soleil se couche et – bang – je suis au pays des songes jusqu'au lendemain. Sans interruption.

« Si tout ça ne s'était pas passé, je ferais quoi à l'heure qu'il est ? Je serais sûrement en taule, à moins que je me sois vraiment flingué. D'une manière ou d'une autre, je serais dans la merde. Ça, c'est sûr, mon frère.

— Parce que là, on n'y est pas, dans la merde ? répliqua Ed d'un ton cinglant. On a quoi, maintenant ? Un monde d'épidémie et de souffrances ? Des adultes qui bouffent des enfants ? Des enfants qui tuent des adultes ?

— Ça ? Mais tu rigoles. C'est le pied !

En dépit du décor d'apocalypse au milieu duquel ils déambulaient, ils progressaient à bonne allure, sur la rive droite. L'incendie avait dévasté les immeubles, les avait ouverts en deux, réduits en pièces. Sans personne pour le combattre, le feu avait fait éclater le béton. Dans les secteurs les plus touchés, il ne restait des constructions que des squelettes noircis et d'énormes tas de gravats, aujourd'hui colonisés par la végétation, qui reprenait lentement ses droits, de jeunes arbres poussant sur les débris, comme si la nature avalait la ville.

De temps à autre, pourtant, ils croisaient une rue ou un pâté de maisons à peine touchés, tels de petits îlots bien ordonnés au milieu du chaos. La grande roue, le London Eye, était encore debout, bien que tachée de suie par endroits et de rouille à d'autres. La structure principale du Southbank Centre, ce quartier culturel qui avait rassemblé des théâtres, des salles de concerts, des restaurants et des galeries marchandes, était encore là, elle aussi. Son énorme masse grise dépassait des décombres. En revanche, l'intérieur avait été pillé.

Ils croisèrent quelques crevards en baguenaude, qu'ils dépassèrent sans les voir, pressés de gagner du terrain avant la nuit. D'autant que, vu les épais nuages noirs qui s'amoncelaient dans le ciel, celle-ci tomberait vite.

Ils arrivèrent bientôt à Southwark Bridge et durent contourner un énorme tas de gravats. Will alla trouver Ed.

— T'as remarqué ?

— Quoi ?

— Là-haut, répondit Will en pointant du doigt un adulte en arrêt, au sommet des cailloux.

Ed l'avait bien vu, mais il ne s'y était pas attardé, son esprit ayant cessé de voir en eux une menace.

— Ben quoi ?

— Y en avait un à chaque pont.

— T'es sûr ?

— Sûr et certain, confirma Will, un gars malin, l'esprit toujours en alerte, qui remarquait des trucs que les autres ne notaient pas.

Macca avait une excellente vue, mais il ne prenait jamais le temps de réfléchir à ce qu'il voyait. Contrairement à Will.

— J'en ai vu nulle part ailleurs, poursuivit-il, rien que sur les ponts. Y font quoi à ton avis ?

— Ryan les appelle des pointers. Tu sais, ces chiens d'arrêt qui se figent dans une position bien particulière lorsqu'ils ont flairé une proie.

— Les chiens perçoivent des fréquences que les humains n'entendent pas, fit remarquer Will.

— Ouais, répondit Ed, soudain pensif. Ryan m'a dit qu'ils ne supportaient pas de venir par ici. Quelque chose les effraie. Tu penses que les chiens entendent quelque chose que, nous, on perçoit pas ?

— Même chose pour les filles, dit Will.

— C'est vrai ça ? demanda Kyle.

— Absolument. Leur ouïe est meilleure que celle des garçons.

Ed se souvint du bruit étrange qu'Adèle et Hayden avaient prétendu entendre, le matin même, près du zombi d'arrêt.

— Tu crois que les pointers pourraient émettre une sorte de signal ?

— Possible. Quoi qu'il en soit, il y a forcément un truc qui attire les crevards. Ça pourrait bien être la même chose qui fait flipper les chiens. Comme un bruit. Une onde. Un signal radio. Une fréquence que seuls les chiens et les crevards entendent.

— Et les filles, ajouta Kyle.

— Seulement si elles sont tout près, précisa Will. Elles ne perçoivent pas tout le spectre. Je vois ça comme un réseau dans lequel les pointers

seraient comme des bornes relais qui amplifieraient le signal pour guider les autres vers les ponts.

— Les crevards vont pas aussi loin, fit remarquer Kyle. Trop ramollis du bulbe.

— Les choses évoluent, dit Ed. En une journée, combien on a vu de trucs auxquels on s'attendait pas ? Non, pourquoi, j'en sais rien, mais, visiblement, les crevards s'organisent.

51

C’était un carnage. Saif et sa section d’assaut n’avaient pas la moindre chance. Ils étaient littéralement engloutis sous une marée mouvante de muscles putréfiés, étouffés par une masse de chairs gluantes. De son poste d’observation, Shadowman n’entendait rien. En revanche, aucune image de la scène n’échappait à ses jumelles. Une fois de plus, un drame se déroulait sous ses yeux sans qu’il puisse faire quoi que ce soit pour venir en aide aux malheureux.

Quand il avait entendu les voitures au loin, il s’était précipité dans la rue, n’osant y croire. Durant un long moment, il avait tenté de se persuader que son imagination lui jouait des tours, qu’il entendait des voix, que c’était autre chose. Un lointain grondement de tonnerre. C’était bien trop précipité. Saif n’était pas prêt.

Pourtant, aucun doute possible. Il avait bien entendu des ronflements de moteurs. Un bruit qu’avant la journée de la veille il n’avait pas entendu depuis plus d’un an. D’ailleurs, à quelle distance étaient-ils ? Dans l’épais silence qui planait au-dessus des rues désertes, le son portait à des kilomètres.

Alors, comme ça, Saif en était resté à sa première idée. Il avait monté à la hâte une expédition punitive, un peloton de lyncheurs, persuadés qu’ils n’avaient qu’à charger pour nettoyer les rues de l’armée de Saint Georges.

Restait à espérer qu'il avait engagé plus de soldats qu'il ne l'avait suggéré au départ. Car jamais une brigade de vingt-cinq éléments, même motorisée et bien armée, ne pouvait espérer faire le poids. De combien de troupes disposait-il ? Shadowman avait du mal à se faire une idée précise du nombre d'enfants qui vivaient à Ikea. Non seulement ils étaient éparpillés un peu partout dans l'immense magasin, mais, en plus, certains étaient dehors, sur le parking à s'occuper des plantations. Il ne les avait jamais vus tous rassemblés. Si ça se trouvait, Saif n'avait pas plus de vingt-cinq guerriers en tout et pour tout.

Il était tout ouïe, mais le bruit des moteurs ne se rapprochait pas. Saif ratissait sans doute les rues à la recherche de la Peur. Shadowman pouvait attendre que les voitures arrivent jusqu'à lui ou bien suivre Saint Georges. Quoi qu'il en soit, d'une manière ou d'une autre, il fallait qu'il tente une dernière fois de prévenir Saif du danger qu'il courait.

Pour finir, il décida de rester avec la Peur. Ça lui paraissait plus prudent.

Shadowman démarra au pas de course. Il savait comment rejoindre rapidement les étrangers.

Suffisait de suivre les sentinelles.

Il passa devant l'une d'elles. Puis une autre. Une troisième le dirigea vers l'avenue. Ensuite, il repéra Moignon. Il avait pris position à un nouvel endroit, au milieu d'un carrefour, les bras tendus, entouré d'un essaim de mouches.

Shadowman accéléra, ne tardant pas à rattraper les retardataires, toujours cornaqués par Bluetooth et sa petite bande. Plus lents, ils avaient été séparés du gros des troupes. *Décidément, Saint Georges est pressé aujourd'hui*. Ne voulant pas déclencher une bagarre, Shadowman les contourna et, ce faisant, les perdit. Il mit plusieurs minutes à les retrouver. Une fois encore, les sentinelles l'y aidèrent. Il en découvrit une rangée dans une rue adjacente, indiquant l'avenue. Shadowman se dépêcha et aperçut enfin la Peur : une masse impénétrable qui bloquait totalement la voie.

Depuis la rue, difficile de se faire une idée du nombre d'étrangers engagés. Aussi Shadowman chercha-t-il un poste d'observation en hauteur qui lui permette de mieux évaluer la situation et aussi de rester à l'affût de Saif.

C'est alors que la silhouette d'une grue, sur un chantier désaffecté, attira son attention. Ce serait parfait. À condition qu'il n'y ait pas trop d'étrangers autour.

Il entreprit de contourner le corps principal de la troupe. Plus facile à dire qu'à faire, puisque nombre de traînards étaient éparpillés un peu partout, sans parler du réseau de sentinelles. Toutefois, après vingt minutes de course effrénée, il finit par arriver sans encombre au chantier.

Une solide palissade de bois sur laquelle, à côté de l'inévitable graffiti, s'affichaient des vues 3D des appartements, magasins et autres bureaux supposés être prochainement disponibles, protégeait l'accès du site.

Rien d'insurmontable pour Shadowman qui eut tôt fait d'escalader le rempart et d'atterrir dans une flaque de boue de l'autre côté. La pluie s'était mise à tomber. Des mares d'eau saumâtre commençaient à se former.

Shadowman se précipita au pied de la grue et leva la tête. L'engin faisait bien trente mètres de haut. Une échelle métallique intégrée à la structure permettait d'y grimper.

Ce qu'il fit, remerciant Dieu de ne pas être sujet au vertige, sans quoi il se serait fait une belle frayeur. En effet, rapidement, le sol lui parut très, très loin. Arrivé au sommet, l'impression était encore plus saisissante. Il se serait cru à trente kilomètres de haut et non trente mètres. Il était Dieu, assis dans les nuages. La pluie dessinait de longues traînées argentées autour de lui.

Après avoir facilement forcé la porte de la cabine, il se glissa à l'intérieur, heureux de pouvoir échapper à la pluie. Il retira son sac à dos, sortit ses jumelles.

De là-haut, il avait une vue imprenable sur toute la ville. Au nord, il voyait se dessiner le gros cube bleu d'Ikea, à droite, l'immense voûte du stade de Wembley. À ses pieds, presque à portée de main, il y avait le supermarché du pneu, adossé aux rails de chemin de fer. Plus loin, au nord-est, la tache verte du parc Hampstead Heath. Enfin, en se tournant vers le sud, il pouvait voir le dédale de rues et d'immeubles qui s'étendait jusqu'au centre-ville. Tout lui semblait étonnamment proche. En deux heures de marche, peut-être moins, il serait à Buckingham Palace.

Ensuite, il baissa les yeux et esquissa un sourire.

Sans vraiment s'en rendre compte, il avait dépassé le détachement de Saint Georges qui avait progressé vers le chantier en empruntant une large rue orientée nord/sud. Ils étaient sur le point de passer à ses pieds. Il n'aurait pas pu trouver meilleur spot. Sauf que d'ici – il le réalisait un peu tard – il n'avait aucun moyen de prévenir Saif.

Merde.

D’façon, Saif ne l’aurait pas écouté.

Shadowman avait fait le maximum. Il avait essayé. Et puis, peut-être qu’en voyant la Peur Saif prendrait conscience de son erreur et battrait en retraite. Il regarda l’armée ennemie, en train d’envahir la route, tel un énorme troupeau de bétail. Saif était peut-être présomptueux, mais pas au point de ne pas voir que vingt-cinq gamins n’avaient aucune chance face à un tel déploiement de force.

Regarder la Peur depuis le ciel donnait l’impression d’observer un organisme complexe au microscope. En se concentrant sur l’image, on pouvait y distinguer des lignes de force. Devant, c’était le noyau dur des adultes, le cœur du détachement, qui marchait à une allure régulière, serrés les uns contre les autres, tel un poing fermé protégeant Saint Georges, debout au centre. D’autres étrangers gravitaient autour, en rangs de plus en plus clairsemés à mesure que l’on s’éloignait de la section principale et puis, s’étendant telles des vrilles de vignes dans les rues adjacentes, le réseau des sentinelles. Le tout faisait comme une étoile noire ou une comète filant dans le ciel en laissant des traînées de poussière. Avec le recul, il s’aperçut que, dès que la Peur faisait mouvement, les sentinelles n’arrêtaient pas de bouger. Celles qui étaient en bout de chaîne quittaient leur poste et remontaient jusqu’à celles qui les précédaient, qu’elles délogeaient d’un coup d’épaule pour qu’elles-mêmes en fasse autant. Et ainsi de suite. Par contagion, les rangées de sentinelles suivaient le corps d’armée. Une équipe de relais zombie. Personne ne restait au bord de la route.

Saint Georges utilisait la même technique qu’une pieuvre se servant de ses tentacules pour explorer son environnement. Ce qui le rendait dix fois plus mortel.

Et puis, Shadowman remarqua que d’autres arrivaient, guidés par les longs bras, venant grossir les rangs du détachement. Saint Georges aspirait tous les étrangers de Londres.

L’étoile noire avait un satellite. Le groupe de Bluetooth, de plus en plus détaché : environ une trentaine d’étrangers qui traînaient des pieds au milieu de la route contrairement à la section de Saint Georges, beaucoup plus compacte. Dans ces conditions, il était moins facile d’estimer son importance. Mais, à première vue, ils étaient près de deux cents et leur nombre augmentait sans cesse.

Finalement, au loin, il repéra les voitures. Cinq. Qui sillonnaient les rues à vive allure. Elles n'avaient pas encore rattrapé la horde. Elles s'arrêtèrent pour attaquer les sentinelles, et, au bout d'un moment, semblant comprendre le principe, elles suivirent un des tentacules pour tomber directement sur le groupe de Bluetooth. Les yeux rivés à ses jumelles, Shadowman les observa fondre sur l'ennemi.

La division d'assaut était composée de deux pick-up, de deux gros 4 × 4 semblables à la Lexus et d'un coupé cabriolet jaune, dans lequel se tenait Saif, cheveux au vent, une lance à la main et un sourire de dément aux lèvres. L'image du chef barbare sur son char ou du baleinier de haute mer, arc-bouté sur son harpon.

Ils foncèrent droit sur le groupe de Bluetooth. Sauf que Bluetooth et son gang s'étaient rapidement dispersés, abandonnant à leur sort les plus vieux et les plus atteints. La section n'en fit qu'une bouchée. Les voitures les renversaient tandis que les enfants à l'arrière des pick-up tiraient à l'arbalète ou donnaient des coups de lance et de massue. Saif lui-même embrocha deux vieux cacochymes au passage.

Ensuite, le rodéo cessa, les enfants sautèrent des voitures et se déchaînèrent sur les survivants avec sauvagerie.

En moins de cinq minutes, tous les étrangers étaient morts. Les enfants se mirent à danser dans la rue, célébrant leur victoire comme une équipe de foot. Les voyant ainsi hurler leur triomphe, Shadowman tâcha d'imaginer ce qu'ils se disaient : « T'as vu un peu ce qu'on en a fait, de ces soi-disant super zombis ? » ; « Ce Shadowman est vraiment une tanche, un lâche, un cake » ; « En fait, ils sont exactement comme les autres. »

Sauf qu'ils n'avaient pas descendu un seul membre de l'escouade de Bluetooth et qu'ils ne les avaient même pas vus se débiner. Au fond, tout ce qu'ils avaient fait, c'était rendre service à Saint Georges : en tuant les plus faibles, ils lui avaient épargné de le faire lui-même.

Ça n'annonçait rien de bon. Cette victoire éclair allait leur apporter un excès de confiance. Il restait un seul espoir, que Saif, pensant avoir décimé tous les étrangers, retourne à Ikea.

Pourtant, il apparut rapidement que ce n'était pas le chemin qu'il prenait. La division se remit en route, fonçant vers le sud en suivant les lignes de sentinelles et en en dézinguant quelques-unes au passage.

À force de trop s'intéresser à Saif, Shadowman avait perdu de vue son objectif principal. Quand il tourna ses jumelles vers l'endroit où était

supposée se trouver la Peur, il ne découvrit que des rues désertes. Impossible. Comment deux cents adultes avaient-ils pu se volatiliser ? Pourtant, c'était bien ce qui s'était passé. Les lignes de sentinelles convergeaient vers un gros rond-point où seule une vingtaine d'adultes attendaient, debout sur le terre-plein central, au milieu des mauvaises herbes et des arbustes.

Mais où diable est passé le reste du détachement ?

— Bordel, t'es où, Saint Georges ? bougonna-t-il en balayant du regard toutes les rues qui partaient du rond-point.

Mais, à part le réseau des sentinelles, qui se ramifiait à partir de cet épicentre, et les quelques étrangers qui se trouvaient sur le terre-plein, aucun signe de la Peur.

Et voilà qu'attirée par la perspective d'un nouveau massacre, la section motorisée de Saif avait remonté l'avenue à fond de train.

Mais Saint Georges n'avait pas choisi l'endroit au hasard. Bien au contraire. Des rails de sécurité ceinturaient le terre-plein, empêchant les voitures d'écraser les étrangers. Un des 4 × 4 essaya de franchir la clôture, mais, ce faisant, il était resté coincé sur le rail. Les autres voitures tournaient inutilement autour du rond-point en tirant au jugé sur les étrangers cachés dans les arbres, comme dans un vieux western où les Apaches attaquent un convoi de chariots. Les occupants du 4 × 4 accidenté appelèrent leurs amis à la rescousse. Les autres voitures vinrent se garer à côté d'eux.

— Bande de cons, grogna Shadowman entre ses dents. Vous ne voyez pas que c'est un piège ? Restez dans les voitures. Barrez-vous !

Or, tous les enfants sortaient des voitures. Shadowman les voyait rire et huer les étrangers qui se recroquevillaient dans les mauvaises herbes. Saif emprunta une arbalète à l'un de ses compères et tira en riant gaiement, pensant toujours que ce n'était qu'un jeu.

Shadowman tressaillit.

— Oh putain !

Venant de toutes les routes, une énorme masse noire convergeait vers le rond-point. Saif et sa bande n'avaient plus aucune chance de leur échapper.

L'assaut était aussi imparable qu'un tsunami.

L'étau mis en place par Saint Georges et son armée se refermait. Et la manœuvre était implacable.

Bientôt, une énorme confusion s'empara des gamins. Shadowman n'arrivait plus à comprendre ce qui se passait. La place était noire de monde et une masse grouillante noyait les enfants.

S'il ne distinguait pas grand-chose, en revanche il pouvait parfaitement imaginer ce qui se passait là-dessous : la chaleur animale des corps des adultes, la puanteur de leurs chairs nécrosées, les enfants qui chiaient dans leurs frocs en réalisant qu'ils étaient pris au piège, sans possibilité de s'échapper ni même de se servir de leurs armes. Et puis la douleur et le tourment à mesure que des mains se tendaient vers eux, les palpaient, les griffaient, qu'on les mordait…

— Dans les voitures ! cria Shadowman. C'est votre seule chance. Montez dans ces putains de voitures et foutez le camp !

C'est alors que Shadowman en vit une s'ébranler. Un gros 4 × 4 gris argenté, aux vitres teintées, qui progressait avec une horrible lenteur au milieu de la marée humaine. La simple résistance que lui opposaient les corps l'empêchait d'accélérer. Shadowman voyait les étrangers cogner dessus avec les armes des vaincus.

— Allez, vous êtes forcément plus que ça, dit Shadowman. Allez !

Puis un des pick-up se mit en route, lui aussi, avec la même lenteur exaspérante, comme s'il passait un gué pendant une crue.

— Allez, allez… Tirez-vous ! Vous y êtes presque !

De fait, le 4 × 4 approchait de la foule. Accélérant brutalement, le pick-up vint se placer dans son sillage. Ils allaient y arriver. Ils allaient s'en sortir.

Le 4 × 4 se dégagea et fonça sur la route sans qu'il soit possible de dire combien de personnes, et encore moins qui, se trouvaient à l'intérieur.

Mais *quid* du pick-up ? Un garçon et une fille hurlaient sur la plate-forme arrière. La fille ne tarda pas à être happée par-dessus bord et à disparaître dans l'abjecte masse puante. Le garçon s'accrochait, semblant sain et sauf.

Oh non.

Shadowman s'étrangla en voyant la voiture tanguer avant de se renverser sur le côté.

C'était fini. Ils n'avaient plus aucune chance. Ils étaient foutus.

Shadowman en pleurait, d'impuissance, de frustration. Il n'arrivait pas à croire que, par sa bêtise crasse et son arrogance, Saif lui avait fait assister à

un nouveau massacre, à une énième tuerie. Il insulta Saif pour avoir ainsi jeté ses gars dans la gueule du loup, et refusé de l'écouter…

Pour avoir perdu.

Les cons. Battus par des étrangers.

Et puis, la colère laissa la place à un sentiment de culpabilité. Pendant un instant, il avait été fier de Saint Georges, fier de *ses* étrangers, qui, une fois de plus, avaient fait la preuve de leur dangerosité.

L'heure de la curée avait sonné. Dans la mêlée, il aperçut Saint Georges brandissant une tête comme si c'avait été la coupe du Monde.

Ils s'amélioraient chaque jour. Ce niveau d'organisation et de planification était effrayant. Comme si Saint Georges avait su que les voitures arrivaient et qu'il leur avait tendu une embuscade. Il avait caché tous ses soudards dégénérés dans les immeubles alentour. Et il l'avait fait avec rapidité.

Ils commençaient à ressembler à une colonie de fourmis. Un million d'individus animés par sa volonté propre. Voilà à quoi ils faisaient penser, vus d'ici. À une colonie de fourmis. Comment c'était possible ? Quelques jours auparavant, ils formaient encore un troupeau informe, avançant au hasard. Qu'est-ce qui avait changé ?

Il ne pouvait répondre à aucune de ces questions pour l'instant. La seule chose qu'il pouvait affirmer, c'était que Saint Georges avait constitué une véritable armée et qu'il la dirigeait vers le sud. En grimpant sur la grue, Shadowman avait été frappé de voir à quel point il était proche du centre-ville. Si la Peur avançait à cette allure, elle pourrait être à Buckingham Palace avant le lever du jour.

Un frisson glacé lui parcourut l'échine en pensant à tous les enfants qui vivaient là, dans une relative insouciance, croyant, à tort, qu'ils étaient débarrassés des adultes. Oh, bien sûr, ils pouvaient rester à l'intérieur, protégés derrière leurs hauts murs, mais qu'est-ce qu'ils allaient manger ? Et que se passerait-il si d'aventure ils envoyaient des troupes pour combattre cette nouvelle menace ?

Sans compter qu'il n'y avait pas que David, mais aussi les enfants du musée, plus ceux du Parlement, sans oublier John et son squat de racailles. Tous des enfants comme lui. Et tous en grand danger.

Non. Il fallait arrêter Saint Georges avant qu'il ne devienne incontrôlable.

Les étrangers ne mirent pas longtemps à tout manger. Au bout de quelques minutes seulement, ils se remirent en route, laissant derrière eux une énorme flaque de sang sur la route, jonchée de lambeaux de chair et d'os. Même les cadavres de leurs congénères avaient été dévorés. Ils n'avaient rien laissé.

Rien.

À part.

Là.

Il ne rêvait pas ?

Le pick-up était couché sur le côté. De la fumée sortait du moteur. L'autre était un peu plus loin, les portes grandes ouvertes. Le coupé sport était vide. En revanche, le deuxième 4 × 4 était intact et Shadowman était pratiquement certain d'y avoir distingué une silhouette. Était-il possible que des enfants s'y trouvent encore ? Que dans leur hâte de se déplacer, les étrangers les aient oubliés ?

Ils étaient peut-être blessés. Ils avaient besoin d'aide.

Il fallait qu'il y aille. S'il pouvait en sauver ne serait-ce qu'un seul…

Il remballa ses affaires et descendit l'échelle. Il pleuvait à verse, ce qui rendait les barreaux glissants et la descente périlleuse. Son cœur battait à tout rompre. Il avait mal à la tête. Ses côtes blessées lui donnaient l'impression qu'elles allaient lui déchirer la plèvre et lui perforer les poumons. Toutes ses blessures se rappelaient à lui.

Arrivé pratiquement en bas, il voulut se dépêcher, glissa et se tordit le genou droit. Il jura. Comme s'il avait besoin de ça. Toute sa jambe le faisait souffrir maintenant.

— Pauvre idiot, se maudit-il. Fais un peu attention.

Il descendit les derniers barreaux en se tortillant et grimaça en se laissant tomber par terre. Il pouvait encore marcher, soit, mais ça le mettait au supplice et nul doute que ça allait sérieusement le ralentir. Seigneur, il ne serait bientôt plus qu'une plaie ambulante !

Il traversa le chantier en tirant la jambe. La pluie lui battait le haut du crâne. Et, cette fois, entre la pluie, le désespoir et son genou esquinté, escalader la palissade n'était plus une partie de plaisir.

Il clopina en direction du rond-point. Un premier éclair déchira le ciel, suivit d'un grondement de tonnerre qui retentit au moment où il arrivait près de la voiture. Il essuya l'eau qui coulait sur le carreau et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Quelqu'un s'y trouvait : un garçon.

— Ouvre ! cria Shadowman.

Le garçon ne réagit pas. Il essaya la portière. Fermée à clé. Cherchant du regard quelque chose pour briser la vitre, il repéra une batte de base-ball sous la voiture de sport. Il alla la ramasser et donna un grand coup. Mais la batte rebondit sans faire de dommage. Changeant son fusil d'épaule, il retourna la batte et, à deux mains, frappa d'un coup sec dans la vitre avec le talon. Après quelques essais infructueux, celle-ci vola en éclats. Une pluie de verre tinta sur l'asphalte.

— Ça va ?

Le garçon était rivé sur son siège, tétanisé, les mains cramponnées au volant. En état de choc.

Shadowman reconnut un des gars de la petite bande qui était allée faire un carton sur la mère, depuis la passerelle.

— Tu n'as rien ? demanda encore Shadowman en se penchant dans l'ouverture pour secouer le garçon.

Pour toute réponse, celui-ci s'affaissa contre lui, révélant une profonde entaille de l'autre côté de son cou.

Il s'était traîné jusqu'à la voiture et, pour tout résultat, avait interdit à ses amis de monter en verrouillant les portes, avant de défaillir, affalé sur le volant.

Que de vies stupidement gâchées ! Quel horrible carnage !

Shadowman s'emmitoufla dans son long manteau pour se protéger de la pluie et traversa le rond-point en boitant dans la direction qu'avait prise Saint Georges. Combien de temps encore allait-il devoir suivre la Peur et la regarder tuer ? Ça n'en finirait donc jamais ?

Il marchait depuis quelques minutes, se demandant si son genou allait tenir bon, lorsqu'il s'arrêta brusquement et jura.

Crétin !

La voiture.

Il pouvait en prendre une. Ça épargnerait sa jambe. Sans compter que ça lui permettrait de se déplacer plus vite et en relative sécurité, et aussi, il fallait bien le dire, à l'abri. Certes, il n'avait jamais conduit auparavant, mais ça ne devait pas être bien difficile et, de toute façon, il aurait la route pour lui tout seul.

Il se retourna sous la pluie battante. Au même instant, un éclair déchira le ciel, faisant scintiller la route détrempée. Dans le flash de lumière crue, les silhouettes d'un groupe d'adultes se détachèrent nettement. Ils

avançaient vers lui. Rapides et déterminés. Le père qui était à leur tête portait un complet bleu nuit et une oreillette de téléphone dépassait de sa tête verruqueuse.

Bluetooth et sa section. Il les avait complètement oubliés, ceux-là.

Abruti, crétin, imbécile, foutu idiot…

Il épaula l'arbalète qu'il avait dans son dos et tira. Sans attendre de voir s'il avait fait mouche, il fit volte-face et démarra au pas de course, son genou explosant de douleur à chaque foulée.

Il ne pouvait pas aller à la voiture maintenant. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était fuir.

Courir pour sauver sa peau.

52

Son nom officiel était le Millenium Footbridge et il avait été construit pour célébrer l'aube d'un nouveau millénaire dans une ville qui en avait déjà connu deux. Une nouvelle manière d'enjamber le fleuve en même temps qu'une prouesse architecturale. Un pont suspendu dont les haubans partaient sur les côtés et non vers le haut. Il reliait le quartier de la City à la Tate Modern, sur la rive opposée. Féru d'architecture, M. Rosen, professeur à Rowhurst, l'école d'Ed, organisait régulièrement des voyages d'étude avec ses élèves pour leur montrer des réalisations marquantes : la Barrière de la Tamise, le siège de la Lloyd's, le Gherkin.

Et ça : cette passerelle au nom ronflant de Millenium Footbridge.

Sauf que tout le monde l'appelait le pont branlant. Le jour de son inauguration, tellement de gens avaient essayé de le traverser en même temps que l'ouvrage s'était mis à vibrer et à tanguer. M. Rosen était friand de cette histoire et ne manquait pas de la raconter à ses élèves, au point de les emmener à Alberts Bridge, un peu plus loin en amont, où un vieux panneau rappelait aux soldats des casernes environnantes qu'ils devaient marcher normalement, et non au pas, en traversant. En effet, un pas cadencé avait une chance, certes infime, mais non nulle, de créer une onde de choc, similaire à un tremblement de terre, et de faire écrouler l'ouvrage.

Aujourd'hui, ils n'étaient pas assez nombreux pour causer quelque dommage que ce soit au pont branlant. Et pour cause, puisqu'ils n'étaient que six à s'y engager. Bozo avait vu juste : c'était bien plus facile de passer par la rive sud. Les rares crevards qu'ils avaient croisés en chemin étaient inoffensifs et ils les avaient dépassés sans peine. Ce n'est qu'en arrivant au pont qu'ils avaient dû faire usage de leurs armes.

Un petit groupe d'adultes était agglutiné devant la barricade de la rive sud, qu'ils fixaient d'un œil vide, les bras ballants. Se débarrasser d'eux n'avait pas posé de problème particulier. Ed n'avait même pas eu besoin de se joindre au combat. Kyle et lui s'étaient postés en retrait, laissant à Hayden le commandement des opérations de nettoyage. Un bon moyen de lui faire acquérir un peu d'expérience. De fait, elle avait mené l'attaque de main de maître. Épaulée d'Adèle, de Macca et de Will, elle avait dégagé le passage en un rien de temps, leur permettant ensuite d'escalader la barricade en toute sécurité.

Ed était heureux de voir que cette deuxième étape de l'expédition se présentait sous de bien meilleurs auspices que la première. D'ici, ce serait facile. Une allée menait directement à Saint-Paul depuis le pont. Coiffée d'une épaisse couche de nuages, la cathédrale était impressionnante. La blancheur de sa pierre contrastait avec le gris du ciel, son dôme immense se détachait dans la lumière crue des éclairs.

L'orage tombait pile sur eux. La pluie battait la surface du fleuve qui bouillonnait sous leurs pieds.

Ed exhorta ses troupes à forcer l'allure. Ils touchaient au but et la journée avait été longue. Quels que soient les périls qui les attendaient à l'intérieur de la cathédrale, au moins ils seraient au sec.

— Mais il y a un mot d'ordre ! cria-t-il pour couvrir les hurlements du vent dans les haubans. On ne tue pas d'enfants. Quoi qui se passe, on ne tue pas d'enfants. C'est pas notre façon de faire. Si on commence à s'entretuer, c'est que l'on ne vaut pas mieux que les adultes. À ce compte-là, autant devenir nous-mêmes des crevards.

Il s'arrêta de crier en repensant à la fille qu'il avait tuée l'autre jour. La copine de Tish. Mais ça n'avait rien à voir, n'est-ce pas ? C'était un accident. Il ne l'avait pas bien vue, dans le noir, et puis, de toute façon, elle était déjà à moitié morte…

Du moins était-ce ce dont il voulait se persuader.

Et Matt ?

Eh bien, son envie de meurtre s'était évaporée aussi subitement qu'elle était venue.

Matt n'en valait pas la peine.

— Oh, mon Dieu ! s'écria Hayden, qui ouvrait la marche sur le pont, en s'arrêtant brutalement.

— Qu'y a-t-il ? hurla Ed, sa main cherchant d'instinct son épée.

— Regardez ça…, répondit Hayden en pointant du doigt la rive opposée.

Ed plissa les yeux sous la pluie battante et eut un choc en réalisant que ce qu'il avait d'abord pris pour un amoncellement de gravats faisant partie des défenses de Matt n'était autre qu'un rassemblement de crevards. Une foule immense, compacte, une masse de vêtements crasseux rendus brillants par la pluie, surmontée par une nuée de crânes chauves évoquant des galets sur une plage. Ça lui faisait penser à un troupeau de phoques, serrés les uns contre les autres, innombrables. Rassemblés à l'extrémité du pont, ils ne bougeaient pratiquement pas.

— Chiottasse ! grommela Kyle.

— Ils peuvent monter sur le pont ? demanda Adèle en se collant à Ed, comme si cela avait quelque chance de la protéger contre cette armée.

— Si c'était le cas, ils seraient déjà là, répondit Ed. Pour l'instant, on dirait que les défenses tiennent bon. Sont pas assez finauds pour escalader la barricade ou la démonter. Tu te rappelles quand on est passés dans le coin, ce matin ? La plupart des ponts sont surélevés par rapport aux voies sur berge. On dirait que c'est pareil ici. En fait, ils sont pas au bon niveau.

Un éclair cingla le ciel et illumina un bref instant la masse de corps. Ed aperçut dans un flash des visages difformes, des yeux vides, des bouches baveuses. Au moins la pluie atténuait-elle la puanteur. Un coup de tonnerre assourdissant suivit de peu l'éclair.

— Allez, dépêchons, dit Ed.

Les autres ne se le firent pas dire deux fois.

Ainsi se précipitèrent-ils au bout du pont, avant de passer par-dessus les crevards. Un bruit familier montait de la foule, une sorte de battement de mesure, un cliquetis. En passant, Ed constata que beaucoup d'entre eux, en particulier ceux situés près de la barricade, cognaient entre eux des pierres, des bâtons ou des bouts de métal qu'ils avaient ramassés.

— C'est un cours de percussion ou quoi ? lança Kyle.

— Tout est vraiment cheulou aujourd'hui, commenta Macca en remontant au trot dans le sillage d'Ed.

Allez, mon gars, faut pas mollir.

Après un dernier coup d'œil à cette fanfare inhumaine, Ed prit l'allée à toutes jambes vers…

Vers quoi, au juste ?

53

Sam était toujours assis sur son trône dans un état proche du coma, oscillant entre rêve et réalité. Il n'avait plus aucune notion du temps. Tout ce qu'il voulait, c'était que ça s'arrête. La musique s'était comme infiltrée en lui, de sorte qu'il n'arrivait plus à faire la différence entre les battements de son cœur et les coups de tambour. Ses yeux étaient mouillés de larmes à cause de la fumée. Il avait des visions. Des formes apparaissaient et disparaissaient sans qu'il puisse démêler le vrai du faux.

Et Matt qui lisait toujours son évangile…

— … l'Agneau se tenait sur le trône, et avec lui tous ceux qui avaient son nom écrit sur le front. Et j'entendis une voix qui venait du ciel, semblable au bruit d'une cascade et au bruit d'un grand tonnerre ; et la voix que j'entendis était comme celle de harpistes jouant de leurs instruments. Et ils chantent un cantique nouveau devant le trône et personne n'entend la musique excepté ceux qui ont été rachetés de la Terre…

Enhardis par ces mots, les musiciens jouaient encore plus fort. Mais comment arrivaient-ils à tenir ? Des heures et des heures sur leurs instruments. Sam en avait bien vu un ou deux s'effondrer, terrassés de fatigue. D'autres avaient immédiatement pris leur place. Le reste, l'immense majorité, n'avait pas bougé d'un pouce depuis qu'il était assis là.

Matt agita la main, les enjoignant de redoubler d'effort.

— Votre musique doit être plus forte que le tonnerre ! brailla-t-il tandis que, dehors, la foudre secouait le ciel. Faites savoir au Seigneur qu'Absinthe fait son devoir !

Il avait beau essayer de parler comme un adulte, il avait encore la voix de crécelle d'un adolescent en pleine mue.

— Le Bouc est châtié. Une grande bataille est en train de se dérouler. Nous devons soutenir l'Agneau. Plus fort ! Où sont les trompettes ?

Le cou raide et ankylosé, Sam tourna la tête, découvrant une nouvelle fournée de musiciens qui s'installaient dans le chœur. À croire que tous les enfants capables de tirer un son d'une trompette étaient là, plus deux tambours supplémentaires.

Matt était pris d'un nouvel accès de fureur, tel un gamin exalté dans une mauvaise pièce de théâtre jouée en fin d'année.

— Et la fumée des parfums avec les prières des saints monta de la main de l'ange devant Dieu. Puis l'ange prit l'encensoir, et l'ayant rempli du feu de l'autel, il le jeta en terre ; et il se fit des tonnerres, des voix, des éclairs, et un tremblement de terre. Alors les sept anges qui avaient les sept trompettes se préparèrent à en sonner… *Sonnez trompettes !*

Des envolées de cuivre, tel un concert de klaxons enragés, faisaient trembler les murs de la cathédrale. Et puis, presque comme si ça avait été répété, les grandes portes du bout de l'allée s'ouvrirent. Un éclair révéla six silhouettes d'enfants en armure, étincelants sous la pluie, et, au milieu, brandissant sa faucheuse, sa balafre prenant une teinte violacée à la faveur de l'éclair, se tenait Ed.

Les musiciens furent tellement surpris que tous s'arrêtèrent de jouer. Pour la première fois depuis que Sam avait mis les pieds ici, un grand silence emplissait la nef.

Il se leva de son trône comme un diable sorti de sa boîte et poussa un cri de joie.

— Rassieds-toi, siffla Matt d'un ton haineux.

— Va jouer, répondit Sam en se débarrassant prestement de ses robes pour courir à la rencontre de son sauveur.

— Arrêtez-le ! hurla Matt.

Mais personne ne parut comprendre à qui l'ordre s'adressait. Nathan et ses gardes étaient tous rassemblés autour de Matt, près du trône. Les autres, assis sur les chaises, ne faisaient qu'assister au spectacle.

— Ed !

Sam courut droit sur lui, ne s'arrêtant que lorsqu'il l'eut pris dans ses bras.

— Je savais que quelqu'un finirait par venir, sanglota-t-il, ses larmes se mélangeant à la pluie qui ruisselait des vêtements d'Ed.

Celui-ci le serra chaleureusement contre lui durant un court instant, puis il prit la couronne de brindilles que Sam avait sur la tête et la jeta.

— Où est le Kid ? demanda-t-il en même temps qu'un nouveau coup de tonnerre, telle une bombe, explosait dehors.

54

Shadowman allait à peine plus vite qu'un marcheur. Il avait le genou en feu et des crampes à la jambe droite. Il n'était pas sûr de pouvoir tenir encore bien longtemps.

Mais Bluetooth et sa bande s'accrochaient à ses basques, le suivaient inlassablement.

Shadowman avait pris soin de se tenir à l'écart de Saint Georges et du gros des troupes de la Peur, évitant consciencieusement toutes les rues où étaient postées des sentinelles. Ainsi avait-il fait assez de tours et de détours pour ne plus très bien savoir où il était. D'autant moins que l'orage avait tellement assombri le ciel qu'on se serait cru en pleine nuit – alors même que, d'après ses calculs, il ne devait guère être plus de cinq heures de l'après-midi. La pluie tombait en grêle sur la chaussée, ce qui diminuait encore la visibilité. Il priait pour que ses pas l'aient guidé à peu près vers le sud, car la seule idée qu'il avait en tête, dorénavant, c'était de rejoindre le palais avant Saint Georges et ses sbires.

Toutes les deux, trois minutes, la douleur était si forte qu'il était forcé de s'arrêter. Il regardait si Bluetooth était toujours à ses trousses et, chaque fois, il était là, avec ses potes, avançant sous la pluie d'un pas lourd. Alors, Shadowman reprenait son souffle, attendant juste assez de temps pour que la douleur reflue un peu – lors d'une de ces haltes, il s'était même risqué à

prendre un antalgique dans son sac –, après quoi il rechargeait son arbalète, une opération qui le mettait au supplice à cause de son genou blessé, puis il tirait un carreau sur ses poursuivants et repartait, sans jamais prendre le temps de voir s'il avait fait mouche. Il avait néanmoins le sentiment qu'ils étaient moins nombreux que lorsque la traque avait débuté, mais peut-être ne faisait-il que prendre ses désirs pour des réalités. Il en restait tout de même une dizaine, c'est-à-dire beaucoup trop pour que, dans son état de faiblesse, avec son entorse au genou et ses côtes fêlées, il puisse tenter sa chance au corps à corps. D'autant que Bluetooth avait toujours la machette qu'il avait récupérée sur une des victimes et que les autres possédaient aussi quelques armes.

Avec des étrangers à l'ancienne, genre décérébrés, qui ne faisaient pas la différence entre les deux côtés d'une épée, quand bien même elle leur serait sortie du bide, ça aurait été du gâteau. Il les aurait attendus et tous descendus.

Mais pas ceux-là.

L'un d'eux, plus jeune et plus vaillant, marchait en tête, incitant les autres à se déplacer plus vite. Un mort de faim. Un acharné. Encore plus pressé de rejoindre Shadowman maintenant qu'il était à l'arrêt. Celui-ci fit sauter son arbalète dans son dos et dégaina sa machette.

Peut-être que c'était ça, la solution. S'il parvenait à faire en sorte que les plus rapides prennent de l'avance et se détachent du reste du groupe, peut-être qu'il pourrait les occire un par un. Ils avaient beau être malins, pour des étrangers, ils l'étaient toujours moins que lui.

Le risque, bien sûr, c'était de laisser les autres approcher en même temps qu'il en zigouillait un.

Bah, au moins, ça lui laissait quelques secondes de plus pour reposer son genou. Le jeune père s'avança plus près, distançant le reste de la troupe.

— Oui, allez, viens… je suis là…

Bien que désarmé, le père avait l'air costaud et déterminé. Il haletait. Bouche grande ouverte. Avec la pluie, son visage livide et enflé paraissait presque spongieux, comme si sa peau suintait.

Shadowman le laissa approcher. Puis, il se plia en deux et lui envoya un coup de machette à la cheville. Inutile de le tuer. Simplement le mettre hors course. Le père souffla bruyamment, puis s'effondra de côté avant de heurter le sol.

Un de moins.

Shadowman tourna les talons et démarra. Seigneur, que son genou lui faisait mal ! Il se demandait si, un jour, il pourrait remarcher normalement. Le reste de la bande était dangereusement proche. Il allait devoir forcer un peu l'allure, s'il voulait refaire la blague. Il entendait leurs pas dans son dos. Des pieds nus aussi rêches que du cuir qui résonnaient sur le bitume détrempé.

55

— J'aurais dû te tuer, il y a un an, dit Ed d'une voix froide et posée. Sur le bateau. Quand j'en ai eu l'occasion. Et j'aurais toutes les raisons de réparer cet oubli maintenant. Mais j'ai donné l'ordre qu'aucun enfant ne soit blessé. T'es complètement taré, tu le sais, ça ? Pendant que tu te montes le bourrichon avec tes bondieuseries, c'est l'enfer à ta porte. T'as vu ce qu'y a dehors ? Carrément, t'es encerclé par une armée de crevards.

— Ils ne peuvent pas entrer, répondit fermement Archie Bishop.

— Vu le nombre, crois-moi, ils finiront par y arriver.

Ils étaient assis autour d'une table ronde dans une petite pièce aux murs couverts de boiseries, sorte de niche creusée dans la façade de la cathédrale, derrière le chœur.

— Le Seigneur nous protégera, dit Archie.

— Bien sûr que non, tête de fion.

— Le Seigneur protège seulement ceux qui se protègent eux-mêmes, enchérit Kyle.

Prises par surprise, les forces de sécurité de Matt étaient restées sans réaction. Ensuite, Ed et ses guerriers s'étaient avancés vers le trône avec un tel air de menace et de violence contenue que Nathan et ses gardes avaient répugné à engager un combat qu'ils étaient, pour ainsi dire, sûrs de perdre.

Ed était tellement en colère qu'il était tout disposé à faire fi de l'ordre qu'il avait donné et à passer Matt par le fil de l'épée sans autre forme de procès. Mais Matt s'était réfugié derrière Nathan, qui avait dégainé son épée. Ed lui avait alors jeté un regard si assassin que Nathan, terrifié, avait immédiatement baissé son arme.

Comme quoi, à l'occasion, ça pouvait aider d'avoir le visage défiguré par une balafre car, lorsque, en plus de cette disgrâce physique, les yeux lançaient des éclairs meurtriers, seul un enfant très brave, ou particulièrement stupide, osait se dresser en travers de son chemin.

Nathan n'était ni l'un ni l'autre. Ces intrus étaient des guerriers de la rue, armés jusqu'aux dents. Finalement, c'était Matt lui-même qui avait demandé à ses troupes de se tenir tranquilles. Même si le fait qu'Ed lui ait enfoncé la pointe de son épée dans la gorge avait certainement aidé.

Ensuite, tout le monde s'était mis à brailler, jusqu'à ce que Matt suggère qu'ils se réunissent dans ses appartements pour discuter. Voilà comment Ed, Kyle et Sam s'étaient retrouvés attablés à la lueur de cierges vacillant dans les courants d'air face à Matt, Archie Bishop et Nathan, dans une ambiance beaucoup plus sereine.

En leur absence, ils avaient demandé à Hayden de veiller sur le reste de l'équipe, pour l'heure occupée à se serrer autour d'un brasero pour se sécher, sous les regards insistants des enfants de la cathédrale, qui échangeaient des conciliabules passionnés en se donnant des coups de coude et en montrant du doigt les nouveaux.

— On s'en sort très bien, ici, dit Archie. Que ça te plaise ou non.

— Je sais, répondit Ed, bouillonnant de colère contenue. Je suis au courant pour votre réserve secrète, votre prétendu « Arbre de vie », ou Dieu sait quel foutu nom vous lui donnez. T'as toujours été rondouillard, Archie, mais bordel, regarde-toi ! T'es gras comme une oie. Quand tout le monde à Londres crève la dalle.

— Ouais, ben ça va, fit Archie, le rouge aux joues. Pas la peine de t'en prendre à moi.

— Je m'en prendrai à qui je veux et quand je veux ! grogna Ed. Je vous rappelle que vous avez kidnappé des petits, bande de salopards.

— Nous n'avons pas kidnappé Sam, se défendit Matt. Il a choisi de venir ici.

Ed se tourna vers Sam.

— Comment ça, j'ai choisi ? s'exclama Sam, désarçonné par tant de toupet. Jamais de la vie. C'est eux qui nous ont secourus. On était coincés dans une station de métro. Et ils nous ont fait sortir, mais j'ignorais à quelle sauce on allait être mangés. D'ailleurs, si j'avais su, je serais jamais venu. Surtout après ce qu'ils ont fait au Kid.

— Très bien, dit Ed en fusillant Matt du regard. Quelqu'un va-t-il enfin me dire où il est ?

— Le Kid, comme tu l'appelles, revêt une importance toute particulière à nos yeux, répondit Matt. Tu ne peux pas comprendre.

— Essaie toujours.

— Ed, intervint Sam d'une toute petite voix, ils l'ont tué.

Se levant d'un bond, renversant sa chaise au passage, Ed se jeta à la gorge de Matt, en plongeant par-dessus la table. Celui-ci ne dut qu'à la qualité de ses réflexes d'esquiver l'attaque. Aussitôt, Nathan se leva pour le protéger. En un clin d'œil, Kyle fit le tour de la table et le menaça de sa hache.

— Arrêtez, ordonna Archie. Ça ne sert à rien.

Ed ne l'entendait pas de cette oreille.

— C'est vrai ? grogna-t-il en descendant de la table. Tu as tué le Kid ?

— Non, répondit posément Matt. Je ne l'ai pas tué. Ni aucun d'entre nous, d'ailleurs.

— Ils mentent, cria Sam. Ils l'ont fait. Ils l'ont emmené en disant qu'ils allaient le sacrifier. Ils disaient que c'était une sorte de démon, qu'il était le Bouc, qu'il essayait de nous leurrer. Lui, là. (Il pointa Nathan d'un doigt tremblant.) Il l'a emmené dans un endroit qu'ils appellent l'Abîme, sous l'entrepôt où y a la bouffe. Ils ont dit qu'ils allaient le sacrifier.

— C'est vrai ? demanda Ed en s'approchant de Nathan, qui recula d'un pas.

— En partie…

Ed leva la main.

— Arrêtez, intervint Archie. Ed, laisse-moi t'expliquer.

Un bref conciliabule s'engagea alors avec Matt, qui, après avoir un instant affiché un air fâché, finit par acquiescer d'un signe de tête. Lorsqu'il reprit la parole, Archie s'adressa à tous.

— J'aimerais parler à Ed en privé, déclara-t-il. Que tout le monde sorte. Avant qu'il y ait une bagarre, je veux au moins pouvoir m'expliquer.

Ed étudia un instant la question. Archie avait toujours été plus sensé que Matt. À l'inverse de lui, il n'essayait pas continuellement de noyer le poisson. En plus, Ed savait que si Matt et Nathan restaient là, tôt ou tard, il perdrait son sang-froid et cognerait l'un ou l'autre, si tant est que Kyle ne le devance pas. Et puis, pour l'heure, le plus important était de découvrir ce qui était arrivé au Kid.

— Très bien, dit-il. Tout le monde dehors.

Bien sûr, Kyle protesta, mais Ed réussit à le convaincre que tout se passerait bien. Puis tous sortirent.

Ils n'étaient plus que deux dans la pièce. Ed et Archie. Dehors, la tempête était pratiquement passée. Le tonnerre n'était plus qu'un grondement lointain. En revanche, la pluie continuait à marteler le toit de la cathédrale et le vent à hurler contre les vitraux.

— J'ai bien conscience que les apparences ne plaident pas en notre faveur, commença Archie.

— Tu l'as dit. Ça a même l'air de craindre. Et j'ai bien peur que ça n'en ait pas que l'air.

— Je peux le dire maintenant qu'il n'est plus là. Matt est fou.

— Ça, excuse-moi, mais c'est pas un scoop, répondit Ed. Maintenant, dis-moi, Archie, qu'est-ce qui se passe exactement ?

— Eh bien, voilà. Il y a quelques mois, on a découvert un crevard pas comme les autres. Tu sais, on a beau dire, y règne une drôle d'atmosphère par ici. Matt dit que c'est spirituel, la puissance de Dieu. Après tout, peut-être qu'il a raison. Va savoir ? Toujours est-il qu'on est dans l'œil du cyclone, ou, en tout cas, pas loin. Même si tu ne crois à aucune religion, il faut bien l'admettre, les choses sont différentes, ici.

— Si tu veux, répondit Ed, transi de froid dans ses frusques trempées qui lui collaient aux fesses. Je te le concède. Mais quel est le rapport avec le Kid ?

— J'y arrive. Mais faut que je t'explique avant. Pour que tu comprennes.

— Je t'écoute.

— On a découvert le crevard dans un immeuble de bureaux. On allait le dézinguer, comme les autres, mais çui-là était différent.

— En quoi ?

— Il pouvait parler, Ed. Il avait encore toute sa tête.

— Un crevard qui parle ? répéta Ed en allongeant les jambes devant lui. Après tout ce temps ?

— Ça nous arrive d'en trouver, dans la City, du moins avant qu'on érige le Mur. On en a trouvé certains qui restaient cachés dans le noir, sous la terre et qui paraissaient pratiquement épargnés par la maladie. Quoi qu'il en soit, celui-là pouvait encore parler, même s'il n'était pas tout à fait net non plus. Il déblatérait un tas de trucs incohérents. Tu connais Matt, il y a tout de suite vu un signe du divin, prétendu qu'il s'exprimait et qu'il fallait absolument qu'il décrypte ce qu'il disait. Des missives divines, selon lui. Bref, il s'est fait un film. Il l'a baptisé Absinthe, l'étoile déchue. On l'a attrapé et on l'a enfermé dans un cellier, sous l'entrepôt, qu'on a appelé l'Abîme. Ça a pas été facile. Il est dangereux. Très fort. Et rapide. Il est assis là, immobile, et puis… BOUM. Il a tué deux enfants de chez nous, au début. Il nous a suppliés qu'on les lui laisse. Et comme on voulait qu'il reste en vie, on a fini par accepter. On a fait une cérémonie et Matt lui a donné les deux enfants morts.

— Vous avez quoi ? demanda Ed, incrédule.

— Ouais, je sais, répondit Archie d'un ton penaud. Matt nous a dit que c'était la volonté divine. De toute façon, avec lui, tout ce qui arrive est dû à Dieu. Et puis je me suis dit, bah, ils sont morts, quelle différence ça fait ? C'était soit ça, soit les jeter dans le fleuve.

— Il a donné à ce crevard des cadavres d'enfants à manger ?

— Oui. Et, de fait, ça lui a fait du bien, à Absinthe. C'était comme s'il revenait à la vie. Après les avoir mangés, son discours était plus cohérent. Alors, depuis, on continue à le nourrir.

— Avec des enfants ?

— Non. La plupart du temps, on lui file d'autres trucs qu'on prend dans les réserves ou des animaux morts.

— Ah, tu me rassures. Donc, en fait, vous ne le nourrissez d'enfants que *de temps en temps*.

Archie n'osait pas croiser le regard d'Ed. Il gardait les yeux baissés sur ses mains et parlait à voix basse.

— Matt appelait ça des sacrifices. Les suivants étaient des enfants d'ailleurs. Une bande s'est pointée et a essayé de forcer l'entrepôt, pour voler des trucs. Y a eu une bagarre. On en a tué un et gravement blessé un autre. Le reste de la bande s'est enfui dans la City. On les a jamais revus.

Probablement abattus par des crevards. Toujours est-il qu'ils n'ont plus remis les pieds ici.

— Et vous avez donné le mort à Absinthe ?

— Oui. Lui et la fille blessée.

— Elle était encore en vie ?

— Limite. Il aime ça. Il préfère quand ils sont vivants.

— Par tous les saints, Archie. C'est à vomir. Tu te rends compte de ce que t'es en train de me dire ? Et moi qui te prenais pour un mec qui a la tête sur les épaules. Comment t'as pu ?

— Parce que quand j'ai écouté parler Absinthe, Ed, je n'y ai pas vu une intervention divine, mais une certaine vérité.

— Quelle vérité ? demanda Ed. Je comprends pas.

— Eh ben, derrière le charabia, il lâche des bouts de vérité, des indices sur ce qui se passe vraiment. Ed, il sait des trucs. D'après ce que j'ai compris, avant l'épidémie, il travaillait dans une sorte de labo de recherche biologique et médicale, ou un truc du genre. Je crois qu'il sait des choses sur les causes de la maladie. Matt le retient prisonnier pour des motifs religieux. Moi, je me prête au jeu, mais ce que je veux vraiment savoir c'est pourquoi. Pourquoi tout ça ? Et il connaît peut-être la réponse. Je veux dire, n'est-ce pas là le plus important, plus important que… tout ?

— Non. Non, non et non. Mais tout s'explique, maintenant. Matt a compris comment manier la carotte et le bâton. Il vous achète avec sa bouffe et le premier qui moufte, il le jette à sa petite fosse à crevards. Qui d'autre il a tué ?

Archie soupira.

— Après, y a eu un gars d'ici qui s'était fait tuer dans un accrochage avec des adultes, pendant qu'on construisait le Mur.

Soudain, Ed se sentit dans la peau d'un confesseur, tant Archie donnait le sentiment de se débarrasser d'un fardeau qui le tourmentait davantage que ce qu'il voulait laisser paraître.

— Ensuite, y a eu un autre vivant. Un type nommé Nev, qui était accidentellement tombé d'un balcon, dans la cathédrale. Fracture de la colonne vertébrale. Un des plus religieux de toute la bande. Plus fanatique encore que Matt. Il prenait tout ce qu'il disait pour parole d'évangile. Il a supplié Matt de le sacrifier. Il disait que Dieu l'avait choisi. Prétendait que c'était un honneur. Ce qui ne l'a pas empêché de brailler comme un cochon qu'on égorge quand on l'a mis à l'intérieur.

— Charmant.

— La dernière, enfin, avant aujourd'hui, c'était une fille. Elle arrêtait pas de causer des problèmes, de se battre avec tout le monde… Une vraie chieuse. Incapable de rester tranquille plus de cinq minutes. Aucune amie. Pour moi, elle avait un problème. Et puis, un jour, elle a vraiment pété un câble et tué une fillette. Elle l'a noyée. Fallait bien que Matt la punisse…

Ed était trop sonné pour éprouver encore des émotions. Ou pour prononcer un mot. Il se demandait juste si ce que Jordan avait fait subir à Brendan était beaucoup mieux. Il n'était plus sûr de rien.

— Très bien, dit-il finalement. Donc, t'es en train de me dire que c'est là que vous avez emmené le Kid ? Tu sais, le petit garçon ? Neuf ans ? Vous l'avez filé à bouffer à un monstre ?

— Je sais, répliqua Archie. Aujourd'hui, c'était différent. Il ne s'agissait pas d'un châtiment. Mais d'un sacrifice. Il fallait qu'on sacrifie le Bouc. Matt y tenait plus que tout. Tu penses, on attend le retour du Bouc et de l'Agneau depuis qu'on est là. Et voilà qu'ils arrivent. Matt y croyait mordicus.

— Et tu l'as laissé faire ?

— Vois-tu, Ed, répondit Archie en se penchant en avant sur la table, c'est important, ce que Matt fait ici.

— Tuer des enfants ?

— Non. Les sauver.

— Explique-moi en quoi tuer le Kid pourrait le sauver ?

— Pas lui. Lui, il a été sacrifié… mais les autres. Nous. On a tous besoin de croire à quelque chose. Et c'est précisément ce que Matt nous apporte. Quelque chose qui nous transcende. Quelque chose qui empêche les enfants de se morfondre en ressassant leurs problèmes. Enlève ça et y a plus rien, plus aucun espoir pour personne. Si on commence à penser à ce qui s'est passé, on devient fous. Un vrai cauchemar. Donc, en un sens, heureusement que Matt est là pour nous proposer autre chose. Au point où on en est on a besoin de cinglés comme lui pour assurer un semblant de cohésion sociale.

Ed ne put s'empêcher de repenser à Jordan Hordern. À ses obsessions militaires, à l'embrigadement auquel il soumettait tout le monde, aux entraînements qu'il leur faisait subir. À Nicola, au Parlement, qui n'était pas en reste avec son système de vote et son gouvernement d'opérette…

Quelque chose en quoi croire.

Quelle différence, au fond, qu'il s'agisse de l'Agneau, de l'ordre militaire, ou de la démocratie représentative ?

Mais ça n'excusait pas ce qu'ils avaient fait au Kid.

— Y a combien de temps ? demanda-t-il.

— Combien de temps que quoi ? répondit Archie en croisant enfin son regard.

— Y a combien de temps que vous avez amené le Kid à Absinthe, dans l'Abîme ?

— Bah, j'sais pas, j'ai plus de montre, mais je dirais… quelques heures, tout au plus.

— À ton avis, combien de temps il faut pour que… tu sais… ?

— Ben, il est costaud et rapide, et il a toujours faim. La dernière fois qu'on lui a amené un enfant, c'était il y a un mois. Depuis, il n'a eu que des restes.

— Combien de temps, Archie ?

— En général, en cinq minutes, c'est plié.

Ed se leva et se mit à arpenter la pièce de long en large.

— Peut-être que je devrais lui filer Matt à bouffer, dit-il.

— S'il te plaît, Ed, non, implora Archie. Laisse-le. Les enfants d'ici ont besoin de lui. T'as bien vu ? On est cernés par l'ennemi. Sans Matt, c'est tout le groupe qui fout le camp. Ce serait la panique générale. Matt s'est convaincu, et avec lui tous les autres, que le Kid était un démon, le double maléfique de l'Agneau, et qu'une fois qu'il serait sacrifié à Absinthe, tout irait bien. Que notre guerre contre les crevards serait gagnée.

— Bon Dieu ! tonna Ed en abattant le poing sur une boiserie, si fort que le panneau se fendilla. J'y crois pas ! (Il se tourna vers Archie.) T'as presque réussi à me convaincre que vous aviez fait le bon choix. Mais non. Jamais. J'ai dans la tête l'image de ce pauvre gosse, désemparé, aux mains de ce monstre de foire. C'est ça, la vérité. Rien d'autre.

— Ce qui est fait est fait, Ed.

— Ah oui, vraiment ? Eh ben, tu sais quoi ? On va aller vérifier. Si ça se trouve il est encore en vie.

— Impossible. Oublie.

— Il le faut, éructa Ed. On va y aller ! Toi, moi et Matt. Il faut que je voie par moi-même. Ensuite je déciderai. Soit j'enferme Matt avec Absinthe, soit je le bute pour que vous puissiez plus lui filer d'enfants à manger.

— Ed, il sait des choses, protesta Archie.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me foute ? Tant qu'il sera là, il représentera une menace pour les enfants. Donc va chercher Matt et finissons-en.

56

— Allez, approchez, bande de salopards. Je suis là.

Shadowman avait réussi à mettre hors jeu deux étrangers de plus et il s'apprêtait à en faire autant avec un quatrième. Un père très grand, armé d'un long bâton incurvé. Shadowman avait remarqué son empressement à se détacher des autres pour être le premier à atteindre sa proie, faisant fi de toute prudence.

Mais Shadowman voulait son bâton. Avec son genou meurtri, chaque appui le faisait souffrir le martyre.

Une mère s'échinait à suivre l'allure de Bâton de berger, deux mètres derrière lui. Arbalète à l'épaule, Shadowman visa avec soin et la toucha en pleine poitrine. Elle fit quelques pas avant de s'effondrer et de se tortiller sur le sol. Le gars était pratiquement sur lui maintenant. Il épaula son arbalète et, dans un même geste, défourailla sa machette et frappa. Mais Bâton de berger avait vu venir le coup. Il leva sa canne à deux mains pour parer. Avec un vif mouvement de poignet, Shadowman contourna la garde et lui lacéra le ventre. Las, Bâton de berger n'avait pas l'air décidé à lâcher l'affaire si facilement. Il était solide et malgré le sang qui poissait les lambeaux de son pantalon, il continuait de charger en agitant sa badine devant lui. Shadowman n'avait pas de temps pour ces âneries. Il leva sa machette et l'abattit de toutes ses forces sur le genou de son adversaire.

— Ouais ! s'exclama-t-il tandis que le père s'effondrait. Ça fait mal, hein ?

Puis, il attrapa le bâton et essaya de le lui arracher des mains. Mais le bougre s'y accrochait, ne voulant absolument pas se défaire de son précieux accessoire. Et voilà que le reste de l'escouade s'approchait dangereusement.

— Tu vas lâcher, dis… ?

Joignant le geste à la parole, il lui donna des petits coups de machette sur les doigts, tel un chef cuistot émincant des légumes, jusqu'à lui ôter toute capacité de préhension. Ayant enfin récupéré l'objet, il cala le côté incurvé sous son aisselle et démarra. Certainement pas la meilleure béquille du monde, mais toujours mieux que rien. Il s'éloigna en clopinant, tandis que la pluie se chargeait de rincer le sang sur sa machette.

Les étrangers n'allaient pas abandonner. Ils devaient être à des kilomètres du reste de la Peur maintenant, pourtant, ils ne montraient aucun signe de renoncement.

Ça, c'était l'influence de Bluetooth. Un putain de salopard, opiniâtre et motivé. Si seulement il pouvait s'arrêter et l'abattre. Couper sa putain de tête. Le reste de la bande abandonnerait sûrement la partie.

Le problème, c'était que ce cochon était malin et qu'il restait prudemment en arrière, bien au chaud au milieu de la masse. Trop heureux de voir les autres affronter le danger. À lui les morceaux de choix, aux autres les risques de la traque et de la mise à mort.

La seule solution : le tuer lui, ou les tuer tous.

Ce qui, au bout du compte, revenait un peu au même.

57

— Un miracle ! résonna la voix de Matt dans l'obscurité du cellier déserté. On a poussé la pierre et la caverne est vide. Le Bouc et l'étoile morte sont partis. Ils se sont détruits l'un l'autre, comme il était écrit. Nous sommes à l'abri des deux démons. L'Abîme est nettoyé. Absinthe ne nous empoisonnera plus et le Bouc ne nous trompera plus. Les ténèbres vont se lever sur une nouvelle aube.

Il marqua une pause, s'approcha de Sam et le prit par les épaules.

— Le monde t'appartient.

— Merci, mais j'en veux pas, répondit Sam. Tu peux te le garder.

Matt lui souriait niaisement, comme pour souligner la condescendance de celui qui sait tout face à celui qui ne sait rien.

Quelle cruche.

Intérieurement, Sam aussi souriait.

La vérité, c'était que lui savait et que Matt ignorait tout. Car, quand on regarde le monde en s'attendant à voir des miracles, en un mot lorsqu'on fantasme, eh bien on a toutes les chances de passer à côté de la réalité.

Les gens ne s'évanouissent pas dans la nature.

Ils étaient venus là, abrités sous de grands parapluies multicolores frappés de logos de compagnies depuis longtemps disparues. Ed, le visage fermé, accompagné de ses cinq amis de la Tour, Matt, à l'écart de tout

pébroque, essayait de marcher d'un pas solennel, en bravant la pluie qui fouettait son crâne rasé. Archie frissonnait sous une ombrelle bleu vif, aux couleurs d'une compagnie d'assurances. Enfin, Nathan avançait flanqué de trois gardes armés de lance.

Les enfants de la cathédrale n'en menaient pas large lorsque Nathan avait déverrouillé la lourde porte noire du cellier. Sam, quant à lui, était juste transi et triste.

Et ils avaient découvert…

Rien.

Juste une mauvaise odeur.

Ed avait paru très contrarié. Matt s'était lancé dans une de ses délirantes tirades. Sam, constatant qu'il n'y avait aucune trace de sang frais nulle part, avait décidé de pousser les investigations.

Et voilà que sous sa semelle il sentait une plaque de bois. Apparemment, celle-ci provenait du couvercle d'un des coffres vides et disloqués dont les débris jonchaient le sol du cellier. Il l'avait remarqué tout de suite. Il tapa doucement du pied. Un bruit creux lui répondit.

Le Kid était bien le roi des tunnels, non ? Il avait promis qu'il trouverait une issue.

Sam entrevoyait enfin la lumière. Les esprits chagrins en seraient pour leur compte. Ils allaient voir quel génie c'était, ce Kid. Il dut se retenir pour ne pas ricaner.

Oui, il y avait encore de l'espoir.

Ed fit une dernière fois le tour du cellier, telle une tornade, en donnant des coups de pied à tout ce qui se trouvait sur son chemin. Matt déclamait une de ses sempiternelles citations. Personne ne l'écoutait. Les autres enfants paraissaient perplexes, voire au bord de l'ennui. Ils s'étaient armés de courage, dans l'attente d'une scène d'action, et la réalité les avait douchés.

— Partons d'ici, grommela finalement Ed.

Tout ce petit monde s'engagea alors dans l'escalier menant à l'entrepôt, Ed brocardant Archie Bishop tout du long, lui disant qu'il espérait pour lui qu'il ne s'agissait pas d'un coup monté.

Une autre surprise les attendait en haut des marches.

Une bande d'enfants de la cathédrale, la plupart en armes. Ils avaient l'air déterminés. Prêts à secourir leur chef. Lorsque Matt les vit, un sourire se dessina sur ses lèvres.

— Tu ne peux pas me battre, Ed ! dit-il d'un ton grandiloquent. Car je prêche la parole de Dieu. Nous sommes une armée. Baissez vos armes, mécréants et…

— Oh, ta gueule, coupa Ed en se dressant devant les enfants.

Sam voyait bien que la plupart d'entre eux n'étaient pas du tout des guerriers et que, maintenant qu'ils se trouvaient face à face avec Ed et son escouade, ils balisaient un peu. Il se demanda combien étaient disposés à engager le combat.

Quelle que soit la réponse, il savait qu'Ed s'en fichait comme d'une guigne. Lui, c'était un baroudeur.

— Les enfants, écoutez-moi ! cria ce dernier. L'heure est venue de faire un choix. Soit vous restez ici avec Matt. Si c'est ce que vous voulez… je ne vous en empêcherai pas. Après tout, si votre truc c'est de jeter des enfants innocents aux adultes, si vous estimez que c'est la meilleure manière de vivre votre vie, alors soit, continuez. Mais laissez-moi vous dire une chose : vous ne m'empêcherez pas non plus de quitter cet endroit. J'ai fait une promesse à Sam et je vais m'y tenir. Mes amis et moi nous allons partir et emmener Sam avec nous. Il n'est pas ce que vous croyez. Juste un petit garçon qui essaie de retrouver sa sœur.

— L'Agneau reste ici avec nous ! éructa Matt.

— Ben, viens le chercher, répliqua Ed. Mais je te préviens : en venant, on a dû se battre contre une armée d'adultes, de crevards, d'oppozes, de Nephilim ou de tout ce que vous voulez. Je peux pas te dire combien j'en ai tué à moi tout seul. À un moment, j'ai arrêté de compter. On est tous des durs. Des guerriers. Je ne veux faire de mal à aucun enfant, c'est contre mes principes. Mais avec vous autres, qui tuez joyeusement d'autres enfants, les règles sont différentes.

— Un sacrifice ! argua Matt, d'un ton exalté. Une offrande à…

— Je t'ai pas dit de fermer ta gueule ? coupa Ed. Pas un mot de plus. Maintenant, je m'en vais. Direction le centre-ville. Là-bas, au moins, c'est protégé. Normal. Rien ne vous oblige à être terrorisés par Matt. Son monstre a disparu. Il n'y a plus de crevard dans le placard. Donc si certains d'entre vous veulent nous suivre, je suis prêt à passer l'éponge et à faire comme si tout cela n'avait jamais eu lieu. Les autres, je vous conchie.

Sam balaya du regard l'assemblée d'enfants. Derrière lui se trouvaient les étagères, des rangées et des rangées de nourriture qui s'élevaient

jusqu'au plafond. Personne ne bougeait. Un long silence plana, encore alourdi par le confinement de l'endroit, coupé de tout son extérieur.

Soudain, un éclat de rire hystérique vint rompre le silence et Matt s'avança d'un pas crâneur face à Ed.

— Ed, tu es un imbécile, dit-il froidement. Personne ne veut venir avec toi. Qu'est-ce que tu crois ? Ce sont tous de bons croyants. Regarde, ils portent du vert. En l'honneur d'Absinthe et en l'honneur de cet âge d'or où tout sur Terre était vert. C'est pas parce qu'ils ont peur ou à cause de toute cette bouffe qu'ils restent ici. Regarde combien exhibent fièrement la marque de l'Agneau sur leur front. Ils restent parce qu'ils veulent entrer au royaume de Dieu avec moi. Personne ne veut aller avec toi. T'es un *loser*.

58

Ed restait là, les bras ballants, le souffle court, le cœur battant. Soudain, il se sentait très, très fatigué. Rincé. Au point de se demander s'il avait encore la force d'accompagner Sam au musée d'Histoire naturelle. Comme il avait été plus simple de rester ici, à la cathédrale, d'attendre, au sec et en lieu sûr, que la tempête soit passée et que le soleil se lève sur un jour nouveau. Manger un peu de la bouffe de Matt. Se nourrir sur la bête. Se reposer.

La folie de Matt avait déteint sur lui. Il n'avait plus les idées claires. Il fallait qu'il oublie Matt et qu'il se concentre sur ce qu'il avait à faire. Il parcourut ses troupes du regard. Adèle, tout en rose, Hayden, grande et déterminée, Macca et Will, Kyle…

Il avait réussi à les mener jusqu'ici sans qu'un seul soit blessé. Partir maintenant revenait à les mettre tous en danger. Pouvait-il en exiger autant de leur part ?

Pouvait-il attendre des enfants de la cathédrale qu'ils quittent cet endroit ?

Ou essayait-il seulement de trouver des excuses à sa propre fatigue et à ses peurs ?

Matt le toisait avec un sourire triomphant aux lèvres.

Finalement, peut-être que c'était lui qui avait raison…

— En fait…, intervint une petite voix fluette. Moi, j'aimerais venir avec vous, si ça ne vous dérange pas.

La voix était celle d'une fillette portant un étui à violon. Elle devait avoir le même âge que Sam.

Eh bien, si *elle* était assez courageuse…

Ed esquissa un sourire qui tira sur sa balafre.

— Bien sûr que non, ça ne nous dérange pas. Comment tu t'appelles, chérie ?

— Charlotte. J'ai parlé avec l'autre garçon, Angus.

— Angus ? Qui est Angus ?

— Le Bouc.

— T'as parlé au Kid ?

— Oui. Je sais que j'étais pas censée le faire, mais je lui ai parlé et il m'a bien plu. Il m'a surnommée Yo-Yo, ce qui est plutôt marrant, même si j'avais pas le droit de rire. En tout cas, je l'ai trouvé sympa et j'étais contre qu'on lui fasse du mal. C'était pas bien. Je crois en Dieu et je ne pense pas que Dieu aurait voulu une chose pareille.

Sur ces mots, elle alla jusqu'à Ed, et Adèle la prit par la main en lui parlant doucement, d'un ton rassurant.

— Eh bien, s'écria Ed. On dirait que Charlotte est plus courageuse que vous tous.

— Non, répondit une autre voix, encore celle d'une fille.

En l'occurrence, Tish, qui jouait des coudes pour se frayer un chemin dans la mêlée d'enfants.

— Je viens aussi. Je sais que ce que j'ai fait est dégueulasse. Et je le regrette. J'ai essayé de me convaincre que le Kid était un démon, mais, en fait, c'était juste un petit garçon. Je ne peux pas rester ici. Je comprendrais que vous ne vouliez pas de moi, mais…

— C'est oublié, fit Ed en la prenant un bref instant dans ses bras. Tout ça, c'est la faute de Matt et de personne d'autre.

— Pas question que je reste là.

Cette fois-ci, c'était Brendan, avec qui Ed avait eu l'occasion de discuter, à la cathédrale, et qui lui avait expliqué tout ce qui s'était passé depuis qu'il avait été banni.

— Pour commencer, j'ai jamais voulu venir ici, moi. J'ai rien à voir avec tout ça. Si vous ne retournez pas à la Tour, je viens avec vous.

— Vendu, répondit Ed.

La décision était prise. Ils s'en allaient. Ed commençait juste à se dire que tout se présentait sous les meilleurs auspices quand un enfant déboula en trombe dans l'entrepôt, trempé jusqu'aux os, et dans tous ses états.

— Ils sont là ! hurla-t-il. Les Nephilim envahissent le Temple. Ils ont fait tomber le Mur !

59

L’esplanade devant Saint-Paul disparaissait sous une bouillonnante masse de corps, luisants de pluie, noirs de ténèbres. Le boum-boum de leurs instruments de fortune emplissait la nuit d’un bruit qui résonnait jusque dans les dents d’Ed.

Les enfants sortirent telle une volée de moineaux de l’entrepôt, avant de s’arrêter brutalement, se cognant les uns contre les autres. Devant eux, la voie était bloquée. Pour le moment, les adultes n’attaquaient pas. Ils se contentaient de grouiller, sans but, comme une foule dans un aéroport, qui attend une annonce.

Saint-Paul s’élevait en arrière-plan, ses hauts murs blancs semblant luire légèrement, en dépit de la pluie.

— Pourquoi ils attaquent pas ? demanda Kyle en faisant tourner sa hache dans ses grosses mains.

— C’est comme si quelque chose les tracassait.

— Z’ont pas de cerveau, dit Kyle.

— Ben, aujourd’hui, je jurerais plus de rien, répondit Will. Ceux-là m’ont l’air structurés.

Matt passa devant eux à grands pas.

— Restez près de moi ! cria-t-il. Nous allons trouver une issue. Nathan, poste tes meilleurs guerriers devant.

Sa phrase à peine terminée, il s'arrêta et rebroussa chemin à contre-courant du détachement, jusqu'au groupe d'Ed. Il fixa Sam d'un regard de dément.

— L'Agneau doit nous guider, déclara-t-il, son visage ruisselant de pluie et donnant l'impression qu'il pleurait des torrents de larmes.

Ed n'était pas d'humeur.

— Si tu penses à Sam, prévint-il, il reste avec nous.

— L'Agneau nous protégera, dit Matt.

Le sang d'Ed ne fit qu'un tour. Sa main partit toute seule. La gifle résonna. Matt trébucha.

— Pourquoi tu as fait ça ? demanda-t-il, non plus sur le ton du prêcheur exalté, mais sur celui de l'enfant rabroué devant tout le monde, au bac à sable.

Ed ne prit pas la peine de répondre à sa question, se contentant de l'insulter et de le pousser hors de son chemin. Matt recula et tomba dans une flaque. Un des acolytes se précipita pour l'aider, mais Matt le renvoya en grondant.

Se désintéressant de lui, Ed rassembla ses troupes.

— Faut qu'on retourne au pont, ordonna-t-il. Restez bien groupés derrière Kyle, Adèle et moi.

Ils serrèrent les rangs et contournèrent les enfants de la cathédrale qui restaient en retrait, dans l'expectative. De leur côté, les crevards ne semblaient toujours pas avoir remarqué leur présence. Ils avaient l'air aussi hésitants que les enfants. Certains cognaient des cailloux ensemble, des bâtons, des os ou des bouts de métal ; d'autres tournaient en rond comme s'ils cherchaient quelque chose. Quoi qu'il en soit, ils étaient en ordre dispersé. S'ils avaient tous attaqué en bloc, les enfants n'auraient eu aucune chance, car ils étaient bien trois cents adultes, massés sur l'esplanade, pendant qu'une partie d'entre eux, en file indienne, avançaient d'un pas lourd vers l'entrée de la cathédrale. Un petit groupe d'enfants terrorisés luttaient pour fermer les portes tout en essayant de repousser l'ennemi.

Remis de l'affront qu'il avait subi, Matt hurlait des ordres à la volée pour rassembler ses troupes. Par chance, il avait l'air plus soucieux de regagner la cathédrale que de retenir Sam. Ed espérait qu'il admettait sa défaite.

Au côté de Matt, Nathan tentait de mettre les troupes en formation. Mais tous ces cris avaient réveillé les crevards les plus proches, qui

s’arrêtaient, se retournaient, flairaient l’air…

Ed jeta un coup d’œil en arrière au moment même où le détachement se mettait en marche. Les enfants étaient nombreux et, pour la plupart armés, pourtant, rares étaient ceux qui paraissaient en mesure de faire des ravages au combat. Le Mur les avait protégés. L’Arbre de vie les avait nourris. Ils n’avaient pas eu besoin de sortir et de se confronter quotidiennement à l’ennemi. De toute évidence, seuls Nathan et une poignée de gardes savaient ce qu’ils faisaient.

Alors qu’ils s’enfonçaient dans la foule, un frisson parcourut la masse d’adultes ; ils étaient de plus en plus nombreux à avoir conscience de leur présence, à s’intéresser à eux. Ils se refermèrent sur le groupe de Matt.

Et ils passèrent à l’offensive.

Nathan et sa garde rapprochée se trouvaient en tête de colonne. Derrière eux, Matt et ses acolytes, bien protégés. En revanche, les autres, à l’arrière, les plus lents, les moins braves, les plus petits, ne savaient guère comment réagir. Des cris déchirèrent l’air quand les crevards commencèrent à les grappiller, un à un. Très vite, la formation se délita. Des enfants couraient dans tous les sens. Et tous ceux qui avaient le malheur de s’écarter de la colonne étaient inexorablement happés par la foule.

— Chiotte ! aboya Ed.

Une exclamation sèche, abrupte et rauque. Il s’arrêta net. Puis, sentant une main se refermer sur son épaule, il défourailla vivement son épée.

Ce n’était que Kyle.

— Je sais ce que tu penses, dit-il. Mais ça ne nous concerne pas, Ed. Oublie.

— Ce sont des enfants comme nous.

— On ne peut rien faire. On doit d’abord penser à nous.

Ed balaya du regard les visages pétrifiés des membres de son groupe. Pour le moment, ils se trouvaient derrière les lignes ennemies, occupées à tailler en pièces le groupe de Matt. En pressant le pas, ils avaient de bonnes chances de pouvoir contourner le champ de bataille et d’atteindre le pont sans combattre.

Il se tourna vers Will. Son homme de confiance, dans ce genre de situation.

— Allons-nous-en, lança Will.

— OK.

Ed fit le vide dans sa tête pour oublier Matt et les enfants qui étaient avec lui. Il leur avait donné leur chance, non ? C'était leur choix.

— On y va…

Ils longèrent les bâtiments qui s'arrondissaient à la lisière du jardin. Les échos de la bataille se faisaient entendre. Des enfants criaient, des crevards grognaient et gémissaient pendant que d'autres continuaient de battre la mesure.

Régulièrement, Will se retournait pour regarder ce qui se passait.

— C'est bon, Ed, dit-il bientôt. Le groupe de Matt a presque atteint la porte. Du moins ce qu'il en reste.

— Bon, tant mieux, marmonna Ed d'un ton absent.

Il avait fermé toutes les écoutilles, ne laissant en alerte que sa part animale, celle qui l'aiderait à se sortir de cette ornière.

— Le problème, ajouta Will, c'est que, lorsque Matt sera en sécurité, les crevards risquent de se rabattre sur nous.

Ed prit acte de la remarque. Jusqu'ici, l'ennemi s'était désintéressé d'eux, or ils n'étaient qu'à mi-chemin du pont.

— Ils ont fermé les portes ! cria Adèle.

Sa voix parut faire l'effet d'un signal. Aussitôt, les crevards firent volte-face et délaissèrent la cathédrale pour se concentrer sur le groupe d'Ed.

Très vite, ils se retrouvèrent coincés.

— Dégagez de la rue ! hurla Ed. Vite !

60

Charlotte était plus terrifiée qu'elle ne l'avait été de toute sa vie. Même quand tout était parti en vrille, elle n'avait pas éprouvé ça. Jamais elle n'avait vu autant d'adultes d'un coup. Il y en avait partout. L'odeur qui exhalait d'eux était insupportable, comme celle d'une meute de chiens mouillés mélangée à une puanteur de cabinets cradingues et à un vieux pet foireux dont le relent douceâtre vous reste coincé longtemps dans les narines. Elle voulait fermer les yeux, se boucher les oreilles, à la place elle se pinça le nez et plaqua sa main sur sa bouche. La seule chose qui la rassurait un tant soit peu, c'était d'être entourée de grands. De fait, ils faisaient rempart de leurs corps pour les protéger, Sam et elle, tandis qu'ils se déchaînaient avec leurs armes pour se frayer un chemin à travers la foule et se réfugier dans un immeuble.

Mais ils progressaient lentement. Quelques minutes plus tôt, Charlotte avait vu des enfants se faire tuer alors qu'ils tentaient de rejoindre la cathédrale. Elle s'imaginait subir le même sort, happée par un père ou une mère, puis traînée au cœur de la meute où elle serait lacérée, griffée et écharpée par des dizaines d'ongles crasseux.

Un des grands les surveillait de près, Sam et elle : une fille, habillée tout en rose, avec des paillettes partout, même dans ses cheveux, tenus par des barrettes brillantes. Charlotte avait entendu un des garçons l'appeler

Adèle. Dès qu'un adulte faisait mine de s'approcher, elle se dressait devant lui et le cognait jusqu'à ce qu'il recule ou s'effondre. Régulièrement, elle cherchait les petits des yeux pour s'assurer que tout allait bien et leur souriait. Charlotte appréciait ce sourire. Tant qu'Adèle aurait le sourire, ça voudrait dire qu'ils allaient s'en sortir.

Un jour, Charlotte avait pris l'avion avec ses parents et ils avaient traversé un orage. L'avion s'était mis à tanguer dans tous les sens et à décrocher sous l'effet des trous d'air. Au début, elle était terrorisée, et puis elle avait croisé le regard d'une hôtesse, qui discutait tranquillement avec une de ses collègues. Elle lui avait lancé le même sourire qu'Adèle, ce qui avait eu le don de la rassurer.

Il y eut un mouvement de foule et plusieurs adultes s'approchèrent. Les grands devaient se battre de toutes leurs forces. Mort de peur, Sam prit la main de Charlotte et tenta en vain de faire comme Adèle. Mais, son sourire était si forcé qu'il faisait froid dans le dos.

— C'est bon, Sam, dit-elle. Ne t'inquiète pas. Ça va aller.

Sam acquiesça d'un signe de tête, trop effrayé pour parler.

— Par ici ! appela une voix.

La porte d'un immeuble était défoncée. Derrière l'embrasure, on devinait un couloir. Charlotte fut emportée à l'intérieur avec les autres enfants. Adèle les attrapa, Sam et elle, et les entraîna vers le fond pendant que les autres gardaient l'entrée.

Hors d'haleine, Charlotte et Sam se laissèrent tomber par terre, se tenant toujours par la main.

— Ça va ? demanda Adèle.

Sam opina du chef, déglutit, puis, enfin, répondit, dans un filet de voix :

— Ça va.

— On va s'en sortir, ne vous inquiétez pas.

Charlotte espérait qu'elle disait vrai.

— On va où ? s'enquit Sam.

— Au Millenium Bridge, répondit Adèle. C'est par là qu'on est venus. Pour peu qu'on arrive à passer la rivière, on sera tranquilles.

— Y en a tellement, se lamenta Sam. On n'y arrivera jamais.

— Mais si, répondit Adèle en souriant. D'une manière ou d'une autre, on s'en sortira, tu verras.

— Comment ? Y sont des millions. Comment on va faire pour sortir ? On va se faire tuer. On est piégés. On aurait mieux fait de rester à la

cathédrale.

— Tu parles sérieusement ? s'exclama Charlotte.

— Non, répondit doucement Sam. Je ne veux plus jamais entendre parler de Matt.

— Ed trouvera quelque chose, le rassura Adèle. Il s'en tire toujours. Tu vas voir.

Elle s'agenouilla auprès d'eux avant d'ajouter :

— Faut que j'aille voir comment vont les autres. Vous serez courageux ?

Charlotte acquiesça, puis la suivit des yeux tandis qu'elle se précipitait vers l'entrée, les abandonnant seuls dans le noir. Elle sentait Sam, tremblant à son côté. Elle l'entendait renifler.

— Sam ?

— Oui ?

— Sois pas triste.

— J'suis triste pour le Kid. C'est mon meilleur ami et je ne sais pas où il est, ni ce qui a pu lui arriver. C'était vide quand on est descendus là-dessous. J'espère qu'il a fui. J'espère qu'il va bien. Mais s'il est parti, il est où maintenant ? Et qu'est-ce qui est arrivé au crevard ? Avec tous ces adultes qu'y a dehors… Le Kid est tout seul, sans personne pour le protéger. J'étais content quand j'ai vu qu'il s'était échappé. Mais, maintenant, j'ai l'impression que je le reverrai jamais.

— Ne dis pas ça. C'est à cause de lui que je suis venue avec vous au lieu de rester au Temple. Il m'a bien plu, confia Charlotte. J'aime pas Matt. Mais on était en sécurité là-bas. Et il y avait toujours de quoi manger. Mais le Kid est marrant.

— Tu l'as dit, renchérit Sam sans pouvoir s'empêcher de glousser.

— Je sais qu'il est brave, poursuivit Charlotte. Quand Matt l'a fouetté, il a presque pas pleuré. Matt a été odieux de faire ça. Je pense que le Kid vaut mieux que lui, et que tous les autres.

N'ayant plus rien à ajouter, Charlotte se tut. Un lourd silence plana. Le sol était gelé.

Soudain, une voix résonna dans le noir, les faisant sursauter. Une voix de garçon.

— T'arrête pas en si bon chemin, Yo-Yo. C'est du miel qui coule dans mes oreilles.

61

Tendant le cou, Sam vit une silhouette dégingandée se dessiner dans les profondeurs obscures du couloir. Petit, noiraud, avec des cheveux en pétard. Il ne pouvait s'agir que du Kid.

— Quand j'entends des mots pareils, j'en viendrais presque à regretter de pas être mort, dit-il.

Sam bondit sur ses pieds et se jeta à son cou. Charlotte les rejoignit, les enlaçant tous les deux.

— Alors ? fit Sam. Comment t'as fait ? Par où t'es passé ?

— Je me suis caché dans ces immeubles, répondit le Kid. Pour essayer de préparer une riposte. C'est là que j'ai vu Ed et ses soldats se pointer et entrer dans l'église. Je me suis dit que j'allais attendre qu'ils sortent. Sauf que vous êtes *tous* sortis. Je pouvais pas risquer de retomber dans les griffes de Mad Matt et son orchestre, hein ? Alors j'ai pas bougé. Ensuite, les crevards se sont pointés et ça a été une pagaille monstre. Du jamais-vu. De ma planque, j'ai suivi votre progression, compté les points tandis que vous vous battiez comme des Jedi contre ces salopards. J'ai détalé d'immeuble en immeuble pour garder le contact. Et puis, finalement, vous êtes entrés ici. Et me voilà.

— T'es sorti par une galerie, hein ? voulut savoir Sam.

— Exact, répondit le Kid avec un grand sourire.

— Je le savais !

— Je t'ai dit que j'y arriverais… Personne ne peut enfermer le fils caché d'Houdini.

De sous ses vêtements, Sam sortit le blouson en cuir du Kid.

— Je l'ai gardé pour toi, dit-il en le lui tendant. Je savais que t'allais revenir.

Le Kid se glissa avec bonheur dans son vêtement fétiche.

Ed déboula en trombe, le faisceau de sa torche crevant l'obscurité de zigzags incessants. Avisant le Kid, il poussa un cri de joie et l'embrassa chaleureusement.

— Mais par tous les diables, comment t'es arrivé là ?

— Par les souterrains, répondit le Kid. Les trous de vers de terre. J'ai trouvé un puits et une sortie dans les sous-sols d'un fast-food, un peu plus bas.

— Qu'est-ce qui est arrivé au crevard ? demanda Ed. Comment t'as fait pour lui échapper ?

— Je l'ai pas fait, répondit le Kid.

— Arrête de déconner, dit Ed en le secouant un peu. C'est pas l'heure des devinettes à la noix. Comment t'as fait pour lui échapper ?

— C'est pas une devinette, Tony Montana. Je l'ai emmené avec moi.

— Quoi ?

— Je lui ai promis de le libérer. Sauf qu'on est restés coincés jusqu'à ce que t'arrives. Il est toujours sous le fast-food, trop affolé pour monter et prendre part au spectacle.

— Pour l'amour du ciel, supplia Ed. Laisse-le où il est et tirons-nous d'ici.

— Ça, pas pouvoir, monsieur chef, dit le Kid en secouant la tête. J'ai fait une promesse. Et le Kid tient parole. À deux mains s'il le faut.

— Écoute, je suis désolé, Kid, fit Ed, visiblement sur le point de se mettre en colère, mais ça va être assez difficile comme ça. C'est l'enfer dehors pour qu'on n'ait pas, en plus, à se trimballer un foutu crevard…

— Dans ce cas, il faut que j'aille lui dire au revoir, annonça le Kid en croisant les bras sur sa poitrine. Le Kid ne se dédie pas.

Sam s'avança et alla se placer à son côté. À partir de maintenant, il ne le quitterait plus d'une semelle. Le Kid n'était peut-être pas un guerrier au même titre qu'Ed et les autres, mais question survie, il les surpassait tous. C'était pas une bonne étoile qu'il avait, mais une galaxie porte-bonheur.

Finalement, peut-être que Matt avait raison de penser qu'il avait quelque chose de spécial. Sam ne l'était pas. Il en était convaincu. Sam était juste un petit garçon. Mais le Kid ? Le Kid c'était…

Ben, *le Kid*, quoi.

— Si le Kid dit qu'il reste, alors moi aussi, intervint Sam. Pas question qu'on soit séparés à nouveau.

— Mais bon Dieu de bon Dieu ! tempêta Ed en donnant des coups de poing dans le mur.

Soudain, la voix de Kyle résonna au bout du couloir.

— Ed ! Ça devient craignos ici. Va falloir agir. Et vite !

— Une minute, aboya Ed. Tiens bon, Kyle. J'ai un p'tit problème à régler d'abord.

— Ben, magne-toi, *man*. Parce qu'on est mal barrés ici. On est à court de solutions…

62

Ed et Sam suivirent le Kid à l'arrière du bâtiment puis s'enfoncèrent dans un dédale de bureaux. Charlotte était restée avec Adèle. Elle n'avait pas voulu venir voir le crevard. Ed ne lui jetait pas la pierre. Lui-même n'était pas certain du bien-fondé de ce qu'il faisait. Il n'avait pas oublié ce qu'Archie Bishop lui avait dit à propos d'Absinthe. Le danger qu'il représentait. Il savait aussi que Sam aurait sans doute préféré rester avec Charlotte et Adèle, mais, de toute évidence, son envie d'être près de son ami était la plus forte.

Un incendie avait partiellement détruit l'arrière du bâtiment. Au fond, certains murs étaient écroulés, ce qui permettait de passer aisément d'un numéro à un autre. Ils crapahutèrent ainsi dans les gravats jusqu'au fast-food, où le Kid les mena à la cuisine. Un escalier descendait au sous-sol.

Ed alluma sa torche pour s'assurer que la voie était libre.

— Mollo avec ta lanterne, Diogène, recommanda le Kid. Et, quand on sera en bas, mets la main dessus, OK ? Abcie est comme E.T. Il aime pas la lumière forte.

Ed baissa sa torche et leva son épée.

— C'est idiot, fit-il, davantage effrayé par ce qui l'attendait en bas que par l'armée de crevards massée dehors. Et si y nous attaque ?

— Ouais, dit le Kid. Y a ça aussi. Il est un peu chaud bouillant. Un carnivore, un carnaval, un cannibale. Trois en un.

— Génial.

— Mais si j'suis là, il est cool. Un peu comme si on était potes. On parle le même langage.

— Le baragouin, répliqua Sam.

— Épargne-nous tes commentaires, petit bout, dit le Kid.

— Donc tu penses qu'on craint rien ? demanda Ed en descendant une marche d'un pas hésitant.

— Avec deux beignets comme vous, je peux rien promettre.

— Pour une fois, Kid, sois direct, le coupa Ed. Ça craint ou pas ?

— T'inquiète, ça va roule rouler comme sur des roule roulettes. Tu vas voir ce que tu vas voir, mon frère. Il va être l'atout dans notre manche. Le génie dans sa lampe. Le fanal dans la nuit.

— C'est bon, Kid. C'est bon, l'arrêta Ed avant de se tourner vers Sam et de lui confier la torche. Tiens, je te charge de l'éclairage. Moi, j'ai besoin de tous mes moyens.

Puis, brandissant son épée des deux mains, il descendit prudemment l'escalier.

Il flottait une odeur de crevard et Ed avait la bouche très sèche. Au bas de l'escalier, ils dépassèrent des sanitaires réservés au personnel, puis pénétrèrent dans un petit débarras rempli de cartons et de produits de nettoyage. Au fond, se trouvait une porte en acier, close. Le Kid fit signe à Sam, qui cacha la lumière de la torche.

Le premier s'avança jusqu'à la porte.

— Ouvre-toi, rue Sésame ! ordonna-t-il en tirant la poignée.

La porte grinça. Tous trois pénétrèrent à l'intérieur.

Ed vit des tuyaux, d'énormes boîtes de conserve, une chaudière et, assis sur un banc, un homme nu.

Sa peau disparaissait sous une pellicule de moisissure verte. Il avait de grands yeux pâles, une tête chauve, de longs membres maigrelets et un ventre rebondi. Les mains entre les genoux, il faisait tinter entre eux ses ongles tire-bouchonnés, d'une longueur prodigieuse.

Il se détourna vivement et cracha quand Sam le balaya malencontreusement avec le faisceau de sa torche.

— Tout va bien, révérend Green. Ils sont avec nous. Je nous ai trouvé un peloton de choc et, ensemble, nous allons sauver votre peau verte et

hirsute. Maintenant, debout et en avant ! lança le Kid en tapant dans ses mains.

— J'veux pas sortir, geignit le Green Man.

— Désolé, *Ra-Ra-Raspoutine, Russia's greatest love machine*, mais c'est le menu, pas la carte. Le démon se déchaîne là-haut. Si tu restes là, je ne pourrai pas te protéger.

— Je suis une étoile filante, déclara le père en se drapant dans sa dignité. Je mérite le respect.

Ed gardait ses distances. Archie lui avait dit que le crevard pouvait se montrer rapide quand il le voulait.

— Allez, lève-toi, ordonna le Kid comme s'il s'adressait à un chien désobéissant. Je t'ai bien emmené jusqu'ici, non ? T'as pas confiance en moi ?

— J'ai tellement faim.

Sur ces mots, il tourna ses grands yeux chassieux vers Sam et se lécha les babines d'une langue rose vif. Le Kid attrapa la torche et la lui braqua directement dans les yeux. Le Green Man cracha et se recroquevilla.

— Oublie ça, Quasimodo ! cria le Kid. On est tes amis, pas ton dîner. Maintenant debout ou je te laisse et je ferme la porte.

— Bon, bon, je viens, répondit l'homme en se dépliant.

Il restait là, les bras ballants, les épaules voûtées.

— Je veux juste un peu de respect.

— Compte là-dessus, bonhomme. En attendant, passe devant qu'on puisse t'avoir dans le collimateur.

La petite troupe remonta ainsi l'escalier et rejoignit l'immeuble de bureaux, le Green Man maugréant tout du long. Arrivé au bout du couloir, il se figea et refusa de faire un pas de plus.

Aucun signe d'Adèle et Charlotte. Du dehors, leur parvenait le ramdam des crevards, qui continuaient de taper et cogner sur tout et n'importe quoi. Mal à l'aise, le Green Man se frottait les mains, faisant toujours racler ses ongles.

— Y a trop de bruit, ici, lâcha-t-il. Ils me crient tous dessus. Ils veulent pas me laisser tranquille. J'ai des bourdonnements plein la tête.

— Crie-leur dessus, toi aussi, répondit le Kid. Dis-leur de la boucler.

— C'est une idée, ça, fit le Green Man en esquissant un sourire malin.

— Vas-y, l'encouragea le Kid.

L'homme ferma les yeux, mit sa tête en arrière et tendit les bras devant lui avant de se figer, aussi immobile qu'une statue. Ed retint son souffle. Absinthe était en position d'arrêt. Comme les pointers. Se pouvait-il qu'il puisse communiquer avec les crevards qui se trouvaient dehors ?

— Qu'est-ce qu'il fait ? demanda Sam.

— On dirait un pointer, fit Ed.

— Un quoi ?

— Un petit docteur Dolittle, répondit le Kid. Il sait parler avec les animaux.

— On est obligés de l'emmener avec nous ? demanda Sam qui, jusqu'ici, n'avait pas encore osé poser les yeux sur l'odieuse créature.

— Je crois bien, dit Ed, fasciné.

— Tu vois ? poursuivit le Kid. Je te l'avais dit. En plus d'être un premier prix de beauté, c'est peut-être aussi notre ticket de sortie.

Il y eut du mouvement à la porte. Kyle arriva en courant, le pinceau de lumière de sa torche dansant devant lui.

— J'sais pas ce qui se passe, Ed, lâcha-t-il avec empressement. C'est devenu tout calme dehors. Je pense qu'on devrait en profiter pour se ti… sainte merde !

Découvrant, le Green Man, il fit une grimace de dégoût et jura de nouveau.

— Tu veux que je m'en occupe ? demanda-t-il en levant sa hache.

Aussitôt le Kid bondit devant lui en écartant les bras.

— Minute, papillon, cria-t-il. Monsieur est avec moi.

Éberlué, Kyle se tourna vers Ed, qui secoua la tête.

— Drôle de journée, bougonna Kyle d'un ton abattu.

— Allez, le Véreux, dit le Kid en le secouant un peu. On y va, maintenant.

Le Green Man ouvrit lentement les yeux et cligna des paupières. Durant un instant, il parut perdu.

— Ils me saluent, remarqua-t-il. Je ressens leur amour d'insecte. Ils me saluent. Enfin, du respect.

63

Quand Ed et son équipe sortirent de l'immeuble, ils assistèrent à une scène étrange. Les crevards étaient tous là, immobiles, le regard fixé dans leur direction. La musique s'était arrêtée. Tout s'était arrêté. Même la pluie. Nombre d'adultes se tenaient en position de pointer. D'autres attendaient, bouche bée.

C'était troublant, tous ces visages tournés vers eux. Était-ce réellement le fait du Green Man ? Avait-il une emprise sur eux ? Pouvait-il les contrôler d'une manière ou d'une autre ?

L'heure n'était pas aux questions. Ils devaient en profiter. Brandissant leurs armes, ils se mirent en marche.

Ils restaient groupés. Au centre, le Green Man, Adèle et les trois petits, entourés par le reste de la bande Ed, Kyle, Hayden, Tish, Brendan, Macca et Will.

Une chaleur irradiait de la masse des adultes. De la vapeur flottait au-dessus d'eux. Ed s'avança à pas de loup, terrorisé à l'idée de faire un bruit ou un geste qui les ferait sortir de leur torpeur. Il prit conscience qu'il retenait sa respiration. Le sang battait dans son crâne. Il avait la gorge nouée. Pour lui, le bruit le plus puissant du monde, c'étaient les battements de son cœur. Les crevards allaient-ils l'entendre ? Cela allait-il rompre le charme ? Allaient-ils se réveiller et passer à l'attaque ?

Lentement, les enfants s'enfoncèrent dans la foule, zigzaguant entre les crevards, en essayant de ne pas croiser du regard leurs faces bouffées par les vers, leurs grosseurs, leurs kystes et leurs bubons, leurs yeux stupidement fixes, et s'attendant à chaque instant à ce que la meute s'anime. Montre les dents. Plonge dans une folie meurtrière.

Mais aucun ne bougeait.

Quelqu'un avait appuyé sur la touche « pause ».

— Avancez, murmura Ed. Vous arrêtez pas. Restez groupés.

— J'ai mal à la tête, fit le Green Man. Je vais pas pouvoir les retenir encore bien longtemps. Il y a tant de folie. Une telle faim. Ils veulent vous exterminer jusqu'au dernier.

— Tu parles, c'est toi qu'ils veulent, rétorqua Kyle. On devrait peut-être te laisser ici comme appât.

— Ils ne me veulent pas de mal. Ce sont mes frères et mes sœurs. On est venus ensemble des étoiles. Ils veulent que je leur dise quoi faire. Mais je n'arrive pas à les retenir.

— Concentre-toi, souffla Ed. C'est notre seule chance de nous en sortir.

Il conduisit son groupe jusqu'au bout de la rangée de cafés, où se tenait une étrange structure métallique anguleuse. Il se rappela qu'elle marquait la promenade conduisant au pont.

— Si on arrive à passer sur la rive sud, on pourra le faire à la courette, dit-il. Mettre les voiles. Si on est assez rapides, jamais ils nous rattraperont.

— Pourquoi on court pas dès maintenant ? demanda Tish.

— Parce que j'ai peur que ça les réveille.

— Je glisse, les avertit le Green Man. J'y arrive plus.

— Retiens-les, croque-mitaine, l'encouragea le Kid. Tu peux le faire.

— Non, j'peux pas. Je faiblis. J'aime pas être dehors. Je préfère mon trou.

— Bien sûr que non. T'es un VIP, je te rappelle, pas un pékin.

— Ils sont fous. Ils sont tous fous. Et j'ai faim. J'ai pas la force. Laisse-moi rentrer.

Il y avait de l'électricité dans l'air. Les crevards étaient comme des chiens de combat, tirant sur leur laisse. Tout ce qu'ils voulaient, c'était passer à l'attaque, mais une force les réfrénait. Quand celle-ci cesserait d'agir, ce serait comme le bouchon d'une bouteille de champagne qu'on aurait secouée.

Une grosse tension régnait au sein du petit groupe. Eux aussi, ils voulaient tous détaler, partir en trombe. Ces deux élans contradictoires s'annihilaient l'un l'autre.

Lequel cédera le premier ?

Certains enfants ne pouvaient s'empêcher d'allonger le pas, augmentant d'autant la vulnérabilité de la bande.

— Restez bien groupés, recommanda Ed en essayant de ne pas élever la voix. Ne vous pressez pas. Calme.

Mais il sentait que son ascendant diminuait, tout comme celui du Green Man sur les adultes.

Au sommet de la promenade, ils eurent une vue sur le pont. L'allée étroite descendait en pente douce jusqu'au pont, bordée par des constructions modernes. Il y avait un carrefour à mi-chemin. Apparemment, les crevards étaient plus clairsemés par ici, la plupart étant remontés jusqu'à la cathédrale.

Ils n'en demeuraient pas moins extrêmement nombreux. Beaucoup trop pour envisager un passage en force.

Ed avala sa salive. Il rêvait d'un verre d'eau.

Ils tenaient le bon bout, mais cette marche était en même temps une torture.

Ils avancèrent vers le pont, passèrent à quelques centimètres des crevards immobiles. La tension grandissait à chaque pas.

Will se cala à côté d'Ed.

— Avant, je passais ici tous les jours, en sortant du métro, pour aller à l'école, raconta-t-il. C'est juste là, sur la droite. On va passer devant. Parfois, dans ma tête, je me faisais des films. Genre, qu'est-ce qui se passerait si les zombis attaquaient ? Jamais j'aurais cru que ça puisse arriver en vrai.

— T'y comprends quelque chose ? demanda Ed.

— D'façon, aujourd'hui, j'comprends rien, répondit Will. Mais on dirait que ton Green Man n'y est pas pour rien.

— Sans lui, on était cuits.

— Tu lui fais confiance.

— Bien obligé.

Juste avant le carrefour, un père très grand et bedonnant leur barrait le passage. Debout au milieu de l'allée, il les fixait du regard. Un troll de pierre. Un gentil géant de conte de fées. Et puis, à mesure que les enfants

avançaient, il se mit à se balancer de gauche à droite en poussant un long râle sourd.

Le premier mouvement depuis qu'ils avaient quitté l'immeuble. Et ce premier geste en appela rapidement d'autres. Ils revenaient à la vie. Un changement s'opérait. Et Ed le voyait. Certains pointers laissaient retomber leurs bras, tels des volontaires dans un spectacle d'hypnose revenant subitement à eux, d'autres sursautaient, tressaillaient, bougeaient la tête. Des gorges pleines de pus exhalaient des souffles rauques. Des vêtements bruissaient. Ed leva son épée au-dessus de son épaule et la sentit trembler au creux de sa main.

Hayden prit de l'avance. Macca accéléra l'allure et la dépassa.

— On les perd, constata Will, sans qu'Ed puisse savoir s'il voulait parler de son propre groupe ou des crevards.

Et puis Macca commença à courir. Et avec lui, Hayden, Tish et Brendan.

D'une seconde à l'autre, le monde bascula.

Comme si quelqu'un avait enclenché un interrupteur. Appuyé sur la touche « play ».

Les crevards revenaient à eux.

64

Les adultes arrivaient de partout, y compris des rues adjacentes, au carrefour. Le gros père au milieu de l'allée leur sauta dessus.

— Tiens, goûte-moi ça, lança Kyle en donnant un coup de hache.

Fascinée, incapable de détourner les yeux, Charlotte vit la lame s'abattre sur le cou du père et trancher net la tête, qui s'envola.

— Courez ! hurla Ed.

Dans l'instant, les enfants détalèrent à fond de train dans l'allée. Le pont n'était qu'à deux cents mètres. Mais, aux yeux de Charlotte, ils paraissaient des kilomètres. Elle était si tendue qu'elle avait mal partout. Elle n'avait pas couru aussi vite depuis des mois.

Le groupe s'était scindé en deux. Quelques enfants avaient pris de l'avance. Charlotte tenait la main de Sam et du Kid, sans qu'il soit possible de savoir qui tirait qui. Atrocement lent, le Green Man peinait à suivre, étirant d'autant le petit groupe. Elle avait un point de côté. Elle ne pouvait plus respirer.

— Attendez ! J'peux pas suivre.

Ed s'arrêta net et, avec lui, le grand gaillard, Kyle.

— Allez ! cria le premier. Tu vas y arriver.

— Non. J'peux plus.

Une poignée d'adultes s'approcha. Les grands n'eurent pas d'autre choix que d'engager le combat. Devant, les premiers aussi se battaient. Ed et Kyle luttaient pour repousser les adultes, s'éloignant du même coup de Charlotte. Adèle vint leur prêter main-forte, taillant sa route au milieu des vérolés, tel un rhinocéros en pleine charge. Quand elle le voulait, elle pouvait être vraiment sauvage.

Durant un moment, Charlotte, Sam et le Kid se retrouvèrent sans protection. Charlotte poussa un long hurlement en s'accrochant à Sam. Will accourut aussitôt, tailladant les adultes jusqu'au retour d'Ed et de Kyle.

Alors que les crevards, désorientés, grouillaient en tous sens, une brèche s'ouvrit jusqu'au pont. Ce qui n'échappa pas à Ed.

— On y va, vite !

Les enfants démarrèrent en trombe, ramassant les autres en chemin.

Les pieds de Charlotte claquaient sur le bitume. Levant les yeux, elle croisa le regard d'Adèle, à son côté.

— C'est bien, ma chérie… Continue.

Apparemment, ils allaient y arriver. Ils étaient trop rapides pour les crevards. Pourtant, au niveau du carrefour, une épaisse mêlée de corps en décomposition émergea d'une rue adjacente.

Instantanément, les pères et les mères se mélangèrent à eux. Charlotte perdit le contact avec les autres. C'était le chaos. Des corps la pressaient de toutes parts sans qu'elle puisse dire s'il s'agissait d'enfants ou d'adultes. Elle était tellement comprimée dans cette pestilentielle marée de chair brûlante qu'elle n'y voyait plus rien.

Soudain, Adèle réapparut, se frayant un chemin à travers la foule à coups d'épée. Charlotte sut aussitôt que tout allait bien se passer. Adèle allait la protéger. Faire en sorte qu'il ne lui arrive rien. L'orage n'allait pas faire tomber l'avion. Adèle était son hôtesse de l'air.

Se penchant en avant, celle-ci attrapa Charlotte et tenta de la soulever de terre. Mais des mains calleuses se refermèrent sur elle, la retinrent, luttèrent pour l'arracher de l'emprise d'Adèle. Le souffle coupé, Charlotte ne pouvait plus émettre aucun son.

Elle vomit lorsque des mains la firent basculer à l'envers. Le monde n'aurait pas tourné davantage si elle s'était retrouvée dans le tambour d'une machine à laver.

— Dans tes rêves, l'affreux !

Un bruit sourd. Une giclée de sang sur son visage. De nouveau la lune. Des nuages moutonneux dans le ciel. Elle était étendue par terre et Adèle se tenait au-dessus d'elle. Elle lui tendit la main en souriant.

Charlotte lui rendit son sourire.

Et puis, tout d'un coup, Adèle disparut du paysage.

Trois mères l'avaient attrapée et la traînaient. En une seconde, elle fut avalée par la foule, exactement comme Charlotte quelques instants plus tôt.

— Ed ! Ed ! Ils ont Adèle ! Ed !

Là. Il était là. Luttant comme un diable au milieu de la foule. Et puis lui aussi disparut. Et Charlotte fut persuadée qu'elle ne le reverrait jamais. Elle n'en reverrait aucun. Tout était fini.

Un terrible craquement résonna, immédiatement suivi par deux violents impacts. Du sang giclait. Des corps s'effondraient. La hache de Kyle ouvrit une brèche, précédant de peu l'apparition de son propriétaire, qui taillait littéralement en pièces les lignes ennemies. Quelques instants plus tard, Ed reparut, emmenant Sam et le Kid dans son sillage.

— Adèle ? s'étrangla Charlotte.

— Je la vois nulle part, dit Kyle. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Rien, répondit Ed. Y a plus rien à faire. Elle est partie.

— Non, vous pouvez pas, se lamenta Charlotte. Faites quelque chose !

Mais, avant qu'Ed ait l'occasion de lui répondre, un cri retentit. Tish était happée à son tour. Brendan repoussait les adultes à coups de massue, mais il était dépassé par le nombre. Cette fois, ce furent Will, Macca et Hayden qui chargèrent, se montrant plus efficaces qu'Ed et Kyle avant eux, puisqu'ils libérèrent rapidement Tish qui rejoignit le reste du groupe en boitant, les bras couverts d'entailles. Elle avait perdu son épée dans la bataille. Un gros père édenté ne tarda pas à émerger de la foule en l'agitant en l'air.

Ed jura et lui planta sa lame jusqu'à la garde dans la panse, répandant ses tripes sur le bitume. Puis il lui arracha son arme des mains et la rendit à Tish. Il avait une expression effrayante sur le visage. Il était livide, les traits tirés, un vrai monstre.

Pendant tout ce temps, le Green Man était resté là, à pianoter, faisant cliquer ses ongles interminables, au milieu de l'espace vide qui s'était formé autour de lui, apparemment insensible à ce qui se déroulait sous son nez.

Charlotte chercha de nouveau Adèle du regard. En vain. La première vague d'assaut repoussée, les crevards revenaient à la charge. Encore cent mètres jusqu'au pont.

— Brendan, Macca, Will, prenez les petits, aboya Ed. Kyle, avec moi. Les autres, assurez-vous qu'Absinthe suit la manœuvre. Ah et, Absinthe… si tu peux faire quelque chose pour les arrêter, surtout te gêne pas.

— Non, non, non…, répondit l'étrange bouffon vert en secouant obstinément la tête.

Deux secondes plus tard, Charlotte se sentit hissée dans les airs. Brendan. Qui se rua ensuite vers le pont en hurlant comme un fou et en bousculant tous les adultes qui se trouvaient sur son passage.

Les cent mètres se changèrent en cinquante. Les cinquante en vingt-cinq… Charlotte vit Hayden et Tish qui poussaient le Green Man pour le faire avancer. Répugnant à le toucher, elles le menaient comme une vache. Ed et Kyle surveillaient les arrières, repoussant tous les adultes qui faisaient mine de s'approcher trop près.

Une vague de crevards était dans leur sillage et envahissait l'allée.

— On l'a fait ! s'écria triomphalement Brendan lorsque, enfin, ils prirent pied sur le pont.

65

Ça n'était pas terminé.

Il restait un flot de crevards sur le quai, en contrebas. De toute évidence, ils n'avaient pas encore trouvé la manière de grimper. Plus grave, il y en avait sur le pont, qui avaient dû abattre la barricade de la rive sud. Une cohorte s'entassait droit devant eux, bloquant le passage. Prenant conscience de la situation, Ed et Kyle dépassèrent leurs amis en courant et allèrent aux avant-postes. Il était vital qu'ils continuent à avancer. Le pont était leur planche de salut.

Ed n'arrêtait pas de courir. Il était plongé dans une sorte de transe, obnubilé par l'issue qu'il voyait se dessiner devant lui, telle une ligne rouge tracée sur une carte. Et il allait suivre cette ligne, coûte que coûte. Plus rien ne pourrait l'arrêter. Les crevards n'étaient pas des humains, pas même des animaux, seulement des obstacles à dégager du chemin. Ce à quoi il s'employa, jouant de l'épée, des coudes, de sa main libre, envoyant des coups de pied, jusqu'à ce que s'offre une brèche.

Kyle et lui retenaient les adultes pendant que les enfants s'engouffraient dans l'ouverture. Ils avaient tous l'air épuisés, démolis. Couverts de sang. Macca, Will, Sam, le Kid, Charlotte, Brendan, Tish et Hayden. Et enfin, Absinthe qui marchait en essayant d'allonger le pas. Adèle avait disparu. Et

ils pouvaient s'estimer heureux que le bilan ne soit pas plus lourd. Dieu sait combien de crevards ils avaient dû affronter pour en arriver là.

— Avancez, avancez, ordonna-t-il d'une voix enrouée. De l'autre côté, c'est bon.

— Plus facile à dire qu'à faire, rétorqua Macca.

Ed tourna la tête pour voir à quoi il faisait allusion.

Des crevards s'engageaient sur le pont, à l'autre bout. Il faisait trop sombre pour les dénombrer. Et d'autres continuaient d'arriver de ce côté-ci. S'ils n'y prenaient garde, ils allaient être pris en tenaille. Kyle, Macca et Will s'avancèrent pour faire rempart contre ceux qui venaient de Saint-Paul. Combien de temps pourraient-ils les retenir ?

— Attendez…, marmonna Ed en cherchant une solution.

Il voulait juste que ça s'arrête. La perte d'Adèle suffisait à son désespoir. Une autre perte l'aurait rendu dingue. Finalement, relevant la tête, il déclara :

— Je reste ici avec Kyle. On va retenir les crevards jusqu'à ce qu'on soit sûrs que vous soyez à l'abri. Hayden, tu prends le commandement de l'opération. Fonce aussi vite que tu le peux. Fais attention aux petits et essaie de garder en vie celui-là…

Il désigna du regard Absinthe, qui attendait, l'air absent.

— Non, objecta fermement Tish en se plantant devant lui. C'est moi qui vous ai mis dans cette galère. Laisse-moi tenir le pont.

— T'y arriveras jamais toute seule, répondit Ed. Kyle et moi, on est bien meilleurs guerriers que toi.

— Raison de plus pour que vous conduisiez le groupe, dit Tish. Tu es le seul capable de mettre tout le monde en sécurité. Laisse-moi faire.

— Elle a raison, acquiesça Brendan en se portant au côté de Tish.

— Bren… ? bougonna Ed en lui faisant les gros yeux.

— À deux, on a une chance, enchérit Brendan. On peut y arriver.

— Brendan, rien ne t'oblige à…

— Je vais te prouver que je ne suis pas un lâche. Et aussi que je sais me dévouer. Je compte sur toi pour le dire à Jordan Hordern, qu'il comprenne son erreur.

— Bren… t'es sûr ?

— Tish et moi, on va les retenir le temps qu'il faudra. Ensuite, on vous rejoint.

— Il a raison, Ed ! s'écria Will. On a besoin de toi.

Ed n'avait pas beaucoup de temps pour prendre une décision. Il fallait absolument qu'ils bougent. Qu'est-ce qui était le plus important ? Qu'il joue les héros en défendant jusqu'au bout sa position ? Ou qu'il sauve les enfants qu'il était venu chercher ?

Et puis il y avait Absinthe.

Ça semblait sordide de mettre en balance la vie d'un crevard avec celles de deux enfants, mais… tout au fond de lui, Ed pressentait qu'Absinthe était important. Il avait une influence sur ses congénères. Il savait des choses.

Le plus important ?

— Va falloir te décider, brailla Macca. Y en a de plus en plus qui arrivent !

Ed étouffa un juron. Il allait devoir trouver une solution ou tout cela n'aurait été qu'un immense gâchis. Et Adèle serait morte pour rien.

— OK, dit-il. À toi de jouer, Brendan. Défends le pont avec Tish. Juste le temps qu'il faut. De notre côté, on va essayer d'en dégommer un maximum sur notre passage.

— Allez ! cria de nouveau Macca.

Ed jeta un dernier coup d'œil à la promenade, noire de monde, envahie par une armée d'adultes descendant de Saint-Paul. Il jura. Qu'est-ce que pouvaient espérer Tish et Brendan ?

— Déployez-vous, ordonna-t-il en prenant la tête de la brigade. Moi, Hayden, Kyle et Macca, en première ligne. Will, tu suis avec le troll et les petits ; essaie d'avoir des yeux dans le dos. Si tu vois qu'un crevard arrive à passer Bren et Tish, fais-le-moi savoir.

— Entendu.

— *Go !*

66

Tish avait l'impression que ses mains bougeaient toutes seules, tailladant tous les Nephilim qui tentaient d'approcher. Pourquoi elle avait dit ça ? Pourquoi elle s'était portée volontaire pour une mission suicide ? Les crevards étaient tellement nombreux. Se pouvait-il qu'elle ait cru un seul instant survivre à ça ? Ou espérait-elle seulement aller au paradis ? S'absoudre dans le sang des Nephilim ? Laver le péché qu'elle avait commis en conduisant Sam et le Kid au Temple ?

Ce qu'elle avait fait était mal.

Elle en aurait vomi.

Pour autant, il y avait une limite à ce que Brendan et elle pouvaient faire. La bataille était perdue d'avance. À dix, côte à côte, ils auraient sans doute pu tenir toute la nuit.

Mais pas à deux. L'ennemi les débordait par les flancs et, dès qu'ils se tournaient pour s'occuper d'eux, ceux du centre en profitaient.

Comment avait-elle atterri ici, au côté de ce garçon qu'elle connaissait à peine ? Allait-elle mourir là, avec lui ? Elle se revoyait lors de son départ pour la tour de Londres, avec ses amis. Ça lui paraissait remonter à des mois, alors que c'était il y a seulement quelques jours.

Ils étaient partis la fleur au fusil, le cœur gonflé d'espoirs et de rêves de gloire – largement inspirés, il est vrai, par les prédications de Matt. Ils

allaient accomplir la volonté divine.

C'était ça, la volonté divine ? Découper ces sacs à pus ?

Elle se revit quittant la cathédrale, au son des musiciens, alignés sur les marches. À l'est, l'aube se levait au-dessus des toits, embrasant le ciel d'un halo rosâtre. Comme elle était fière… !

Et comme ils avaient vite déchanté, une fois franchi le Mur, quand les Neph' les avaient pris en chasse, qu'ils avaient fui, que le groupe avait été dispersé, que la moitié était retournée à Saint-Paul, contrairement à Tish, Louise et les autres qui avaient poursuivi leur route. Ils étaient tombés un à un, jusqu'à ce que, la voix cassée à force d'appeler à l'aide, ils parviennent à entrer dans cet hôtel, près de la Tour, où Louise avait été blessée.

Ed avait tué Louise et sauvé Tish. Mais il ne pourrait pas la sauver cette fois-ci. Et pour cause, puisqu'il n'était plus là. Mais pourquoi s'imposer ce calvaire ? Pourquoi ne pas simplement baisser les bras, s'allonger par terre et se réveiller au paradis ? Après tout, peut-être que les prophéties de Matt allaient se réaliser, peut-être que tout son délire était vrai.

Elle avait toujours eu la foi chevillée au corps. Toute petite, déjà, elle sentait la présence d'un Dieu bienveillant, là-haut, qui la regardait en souriant. D'ailleurs, c'était ce qui l'avait aidée à traverser les moments difficiles.

Mais Matt. Il avait tout perverti. Il lui avait rempli la tête de poison. Si elle croyait vraiment à ce qu'il disait, que faisait-elle là ? Pourquoi n'était-elle pas au Temple avec les autres croyants ? Pourquoi avait-elle choisi de déserter ?

Pourquoi elle était là ?

Pour prouver quelque chose à Matt. Lui montrer qu'il avait tort.

Et elle priait Dieu. Pas pour elle. Il était déjà trop tard. Mais pour Sam et le Kid.

Qu'ils en réchappent.

67

Pour Ed et sa bande, c'était passé. Juste, certes, mais passé tout de même. Après avoir bataillé ferme pendant un long moment, ils avaient fini par franchir le pont, ce qu'ils n'auraient certainement pas réussi à faire sans le concours de Tish et Brendan. Maintenant, ils étaient sur la rive droite et ils regardaient derrière eux.

— Mate-moi ça ! s'exclama Will, incrédule face à ce qui se déroulait sur la rive opposée.

Dans leur empressement à rattraper les enfants et à suivre le Green Man, les crevards amassés sur le quai poussaient tellement que nombre d'entre eux tombaient à l'eau. On aurait cru voir un troupeau de gnous se lançant à l'assaut d'une rivière. Le fleuve en bouillonnait.

— *Yes !* s'exclama Ed d'une voix triomphale. Continue de les appeler, Absinthe. Fais-les tous venir. Raye-les de la carte. Noie-les tous, ces salopards !

Le Green Man ferma les yeux et se concentra, sous les hourras des enfants qui assistaient, extatiques, au suicide collectif de la horde. Cependant, il fallait penser à la suite. Détournant les yeux du spectacle, Ed posa la main sur l'épaule de Hayden.

— On va se séparer, annonça-t-il. Toi, tu fonces à la Tour. T'arrête pas en chemin. Sous aucun prétexte. Tu as toujours été la plus rapide, tu peux le

faire. Raconte à Jordan ce qui s'est passé cette nuit.

— Et je lui dis de faire quoi ? demanda Hayden.

— Personne ne dit à Jordan Hordern ce qu'il a à faire. Il décidera lui-même. Fais-lui juste bien comprendre que s'il veut faire une descente, il faut qu'il mobilise une armée. Et puis dis-lui aussi qu'une fois que j'aurai accompagné Sam chez sa sœur, je me repose un peu et je rentre.

— Faut qu'on se tire d'ici, prévint Macca. Le bouffon vert est en train d'attirer tous les crevards de la rive sud.

Et c'était vrai. Des adultes avançaient entre les ruines, se faufilant dans les rues. Pour la énième fois, Ed jura.

— Vas-y, Hayden. Cours.

— D'accord, dit-elle.

Puis elle le prit brièvement dans ses bras et décampa au pas de course, vers l'est, en longeant le fleuve. Ed n'en revenait pas que la Tour ne soit qu'à dix minutes d'ici. Dans une large mesure, il ne rêvait que de la suivre pour retrouver la sécurité de ses hauts murs de pierre.

Mais, cette fois, il n'allait pas décevoir Sam. Il s'agenouilla à hauteur des petits.

— Vous êtes prêts à courir ?

Le regard vitreux, ils acquiescèrent d'un hochement de tête.

— Dans ce cas, on y va.

— Et pour Tish et Brendan ? s'enquit Will.

Mince, Ed les avait complètement oubliés. Il leva les yeux vers le pont. Impossible de voir ce qui se passait à l'autre extrémité.

— Ben, ils vont devoir s'accrocher, dit-il. En attendant on va essayer d'entraîner avec nous tous ceux qui sont là. Ce sera toujours ça.

— Ils vont s'en sortir ?

— J'espère, répondit Ed.

Et il passa à autre chose.

68

Tish était si épuisée qu'elle était persuadée qu'elle allait s'évanouir. Elle avait l'impression que ça faisait des jours qu'elle était sur ce pont. Elle se voyait s'arrêter, comme on coupe le courant. Jeter l'éponge. Laisser les choses suivre leur cours, sans s'en soucier.

Dans l'obscurité de la nuit, son imagination lui jouait des tours. Elle ne savait plus très bien si tout cela était réel ou le fruit de ses divagations. Elle voyait le visage de ses amis, grimaçait à l'idée qu'elle ait pu tuer l'un d'eux.

Sa mère, sa sœur, ses amis de la cathédrale.

Ensuite, vint l'image de Louise, les boyaux répandus hors de son ventre, tendant la main en implorant son aide…

Sauf que ce n'était pas elle, hein ? Mais le Neph' qu'elle venait d'éventrer.

Éventré…

Combien de fois elle avait utilisé ce mot auparavant ?

Jamais…

Ou alors pour parler d'un coussin ou de la vitrine d'un magasin. Certainement pas d'une panse.

Commence pas à délirer, Tish, se dit-elle. Brendan et elle reculaient lentement sur le pont, butant sur les cadavres. Devant eux se tenait un front

d'adultes, la bave aux lèvres. À peine en avaient-ils descendu un qu'un autre prenait sa place, tandis que, sur le quai, ils tombaient dans la Tamise comme des rats en perdition avant d'être emportés par le courant.

À elle seule, la masse des crevards qui leur faisaient face les forçait à reculer. Ils étaient déjà à la moitié du pont. Elle ne pouvait pas prendre le risque de se retourner pour voir si Ed et les autres s'en étaient sortis. Elle ne devait se concentrer que sur ses gestes, ses mouvements d'épée qui écharpaient la foule de Neph'.

Louise apparaissait de nouveau, rampant vers elle, le bras tendu, la main en moins. Son poignet se réduisait à un moignon sanguinolent.

Non, pas Louise ! Pas Louise !

Concentre-toi, Tish. Elle poussa un cri et lança un nouvel assaut.

— On devrait essayer de courir, dit Brendan d'une voix rauque. On a fait ce qu'on a pu.

— OK, fit Tish. Une dernière attaque et on dégage.

Ensemble, ils portèrent le fer contre le mur de Nephilim avec une rage féroce, puis Brendan cria :

— *Go !*

Ils pivotèrent et coururent…

Droit sur un groupe de Neph' qui venaient en sens inverse.

Dans la confusion, ne sachant plus où se diriger, Brendan glissa dans une flaque de sang et de tripes. Il s'effondra contre la rambarde et poussa un cri de douleur. Immédiatement, les Nephilim se jetèrent sur lui. Tentant de le remettre sur pied, Tish baissa un instant son arme.

Un seul instant, suffisant pour que les deux groupes de Nephilim opèrent leur jonction et les encerclent. Elle sentait leur chaleur, leur moiteur, leurs mains avides, ainsi qu'une sorte de paix.

Deux autres mains vinrent doucement l'envelopper.

Les mains de Dieu.

Elle ferma les yeux et s'abandonna au sommeil en même temps qu'une forêt d'adultes, de mères, de pères, d'ados, occultait le halo de la lune.

Du fin fond des ténèbres pointa une lumière.

Elle s'était sacrifiée.

69

Ed et sa bande arpentaient le Strand d'un pas lourd. Ils passèrent devant le Savoy, traînant leurs pieds meurtris sur le bitume, telles des poupées de chair dolentes, ce qui, compte tenu du nombre de blessures dont chacun souffrait, n'était pas loin d'être le cas. Ils n'avaient pas fait beaucoup de chemin depuis Saint-Paul. Éreintés par la bataille, ils avançaient lentement. D'autant que suivre la rive sud n'était pas aussi facile que précédemment. En appelant les crevards de la rive nord, le Green Man avait aussi attiré tous ceux qui se trouvaient en face. Aussi les enfants s'étaient-ils battus pied à pied avant d'être refoulés sur la rive de départ au niveau de Waterloo Bridge.

Après, ça avait été un peu plus facile. Ils n'avaient pas eu de mal à semer les rares crevards qui avaient tenté de les suivre et, par chance, les rues étaient plus tranquilles par ici. Le Strand offrait une large visibilité. S'ils restaient bien au milieu de l'avenue, ils avaient moins de chance d'être pris par surprise. Tous les sens en alerte, Ed avançait, tirant profit de toute l'expérience de survie accumulée depuis un an. Il ne pouvait pas encore se permettre de se relâcher. Ils progressaient, mais il restait un bon bout jusqu'au musée. Il fallait qu'ils continuent, quand bien même il avait l'impression de traîner un énorme poids mort derrière lui. Les immeubles

de part et d'autre de l'avenue étaient incroyablement tentants. Y entrer, s'allonger, dormir…

Mais il ne connaissait pas ce quartier, ignorait d'où pouvait provenir le danger. Et la dernière chose dont il avait besoin, c'était de déranger un nid de crevards.

Continuer à marcher. Le musée, c'était la sécurité. La promesse d'un lit.

Passant devant un immeuble cossu au porche voûté, soutenu par des colonnes de marbre rose, Ed sentit du mouvement. Il tourna la tête. Derrière l'arcade s'ouvrait une cour remplie de crevards qui se bousculaient pour passer le goulet de l'entrée et se répandre sur le trottoir. Confus, ils émergeaient dans la rue en vacillant comme des culs de plomb, les bras collés au corps.

Ils lui rappelaient quelque chose.

Et puis il éclata de rire – un rire aux accents hystériques, qui fit sursauter les autres enfants.

— C'qu'y a, chef ? demanda Kyle en se tournant vers ce que regardait Ed.

Après un silence, il attrapa la hache couverte de sang qu'il avait sur l'épaule et déclara :

— OK, je m'en occupe.

— Laisse, ordonna Ed, hilare.

Kyle eut un temps d'hésitation durant lequel les crevards envahirent la chaussée en se dandinant.

— Qu'est-ce qu'y a de si drôle ? demanda Kyle. T'as les fils qui se touchent ou quoi ?

— Sans doute. La journée a été longue.

— Pourquoi tu rigoles ? insista Kyle sans quitter des yeux les crevards qui avançaient lentement vers eux.

Pour autant, ceux-là avaient l'air pitoyables. Ils ne semblaient pas représenter une menace.

— Regarde-les, répondit Ed en les désignant de la main. Ils ressemblent à des pingouins.

À présent, tous les enfants étaient tournés vers les adultes, agglutinés et piétinant maladroitement sur la route en butant les uns contre les autres. De fait, ils faisaient *vraiment* penser à des pingouins. Tous les enfants se mirent à rire en se moquant d'eux. Les crevards s'arrêtèrent, troublés.

C'est alors que le Green Man sortit du rang et s'avança vers eux.

— Rentrez, dit-il. Rentrez mes frères, rentrez mes sœurs.

Les adultes s'exécutèrent aussitôt, traînant des pieds jusqu'au porche avant de s'en retourner dans la cour. Ed cessa aussitôt de rire. Trop mal aux côtes. Il inspira profondément. Il tremblait et avait le vertige.

Il regarda la verte silhouette hirsute d'Absinthe, son cul qui pendouillait sous ses os saillants. Il était content que le Kid ait réussi à le convaincre de l'emmener avec eux. Même en comptant les deux engueulades auxquelles cela avait donné lieu depuis qu'ils avaient quitté le pont branlant. Kyle, en particulier, avait voulu le planter sur place quand sa force d'attraction envers les autres crevards s'était fait sentir. Ed avait dû faire valoir que, sans lui, ils ne se seraient jamais échappés de Saint-Paul. En outre, il avait l'intime conviction que le Kid avait raison – enfin qu'Archie avait raison – et qu'il pourrait bien devenir encore plus utile à l'avenir.

Le Kid prit Absinthe par le bras et le tira sur la route.

— Allez, Mildiou, faut y aller maintenant.

Avec eux, tout le groupe se remit en route en marchant à bonne allure. Ed se mit à côté du Kid.

— Ça va ?

— Connu pire, connu mieux, connu pirieux.

— Si tu le dis.

— Je le dis, je le dis, je le dis.

— Et lui ? dit Ed en levant le menton vers Absinthe qui avançait en bougonnant dans sa barbe.

— Pourquoi tu lui demandes pas directement ?

— Absinthe ?

Ça faisait bizarre, quand même, de parler à un crevard.

— Ça te va de continuer ?

— Ça bourdonne dans ma tête, gémit le Green Man. J'entends les déchus m'appeler de leurs voix d'anges. Des anges ou des insectes, au fait ? Hum ? Ils pépient. J'étais tranquille dans mon trou, mais ici, c'est comme retourner dans le grand vert. Vous n'imaginez pas quelle symphonie peut émettre la jungle. Clic, clic, boum, boum, zzzzip, zzzzip. Le vert arrive en ville. Mes frères déchus arrivent. Je les entends dans le grand tuyau. Ils se déploient partout, à la manière d'une toile d'araignée. Vous voyez ce que je veux dire ? Et puis il y a le grand frère tout là-bas. Il est fort. Peut-être même plus fort que moi. Il veut venir nous voir. Mais ce ne sera pas pour ce soir. Il veut d'abord rassembler son troupeau, être entouré de son essaim.

Mais y en a d'autres qui approchent, en courant. Ils sont en chasse. Et ils ont très, très faim. Ils m'ont parlé dans le tuyau. Ils vous embrassent. Écoutez. Ils arrivent.

— Qu'est-ce tu racontes ? marmonna Ed en essayant de donner du sens aux paroles incohérentes du Green Man.

Il se tourna vers le Kid.

— T'as compris ce qu'il a dit ?

— Rien du tout.

— Ils arrivent, répéta Absinthe. Mes frères.

— Tu veux dire qu'il y en a d'autres comme toi qui viennent par ici ? Il faut qu'on se méfie ? demanda Ed.

— On pourrait les trouver. Ils ont très faim. Ils chassent une mouche. De la viande fraîche. Oh, mon Dieu, je peux presque les sentir. Ils en crèvent d'envie.

— Une mouche ?

— Une proie mouvante. Rapide.

— Tu veux dire un enfant ?

— Je veux dire de la viande.

— Des crevards sont en train de poursuivre quelqu'un, c'est ça ? insista Ed en regrettant qu'Absinthe ne soit pas un peu plus direct. Combien ils sont ?

— Je ne sais pas, gémit Absinthe d'une voix plaintive. Laisse-moi. Arrête de m'embêter.

— Combien ? J'ai besoin de savoir.

Kyle, qui avait attentivement suivi la conversation, intervint :

— On a fait assez de bonnes actions pour la journée, boss.

— Un enfant, Kyle. Peut-être plusieurs. Imagine si c'était toi.

— Je peux très bien me défendre tout seul, répondit Kyle. J'attendrais pas que quelqu'un vole à mon secours.

Sans tenir compte de la remarque, Ed interrogea de nouveau Absinthe.

— À quelle distance ?

— Aussi près que peut l'être une mouche. Le battement d'aile d'un papillon en Australie.

— Qu'est-ce qu'un papillon vient faire là ?

— Voilà si longtemps que je n'ai pas vu la nuit, dit Absinthe en levant les yeux au ciel qui, à la faveur du vent, commençait à se dégager et laissait poindre quelques étoiles.

— Les nuages et toutes les maisons et la vie, poursuivit-il. Ça fait trop longtemps. Je voudrais retourner dans le grand vert. J'avais de la place là-bas. J'avais le monde entier pour moi. J'étais le roi de la jungle.

— Dis-moi où sont ces crevards ! s'emporta Ed. Ce gamin qu'ils pourchassent.

— On s'arrête pas, dit Kyle. On va pas prendre le risque que quelqu'un d'autre soit blessé.

— Personne ne sera blessé, répliqua Ed d'un ton cinglant. Promis.

— En même temps, ça dépend pas vraiment de toi. Si un millier de crevards affamés déboulent au coin de la rue, tu ne pourras pas faire grand-chose.

Ed s'arrêta et attrapa le Green Man par les épaules.

— Combien d'adultes ? lui cracha-t-il au visage en le secouant comme un prunier. Quelle distance ?

— Pas nombreux. Proches.

— Et combien d'enfants ?

— Un vrai repas.

— Un enfant, protesta Kyle. Rien qu'un. Oublie, Ed. Tu ne peux pas les sauver tous. Tu ne peux pas sauver le monde à toi tout seul.

— On doit faire ce qu'on peut.

— Je sais ce qui te travaille, dit Kyle en baissant suffisamment la voix pour que les autres ne l'entendent pas.

— Quoi ?

— Les enfants de la cathédrale, avec Matt, t'as pas pu les aider.

— C'est pas ça…

— Adèle. Partie.

— Kyle…

— Tish et Bren. On les a laissés sur le pont. Et puis la copine de Tish, Louise. Tuée l'autre jour. En fait, t'essaie de compenser. Un enfant perdu, un autre sauvé. Mais, à ce jeu-là, tu vas finir par nous lancer dans une bataille perdue d'avance ! Tu tiens vraiment à bazarder tout ce que l'on a gagné aujourd'hui ?

Ed ne répondit pas. Kyle était souvent plus malin qu'il en avait l'air. Et il connaissait Ed mieux que personne. D'ailleurs, ça ne concernait pas uniquement les enfants à leurs côtés, mais tous ceux qu'il avait perdus. Malik, Aleisha, Bam…

Et Jack.

En fait, c'était surtout pour Jack. C'était là, présent dans un coin de sa tête. Ed savait qu'il ne recroiserait jamais Greg, le père qui avait tué son meilleur ami, donc n'importe quel autre crevard ferait l'affaire.

Et si pour oublier Jack il fallait qu'il sauve jusqu'au dernier enfant de Londres, il le ferait.

— Je ne t'oblige pas à venir, lança Ed. Reste avec les autres. Emmène-les au musée. Je m'en occupe tout seul. Mais je dois aider cet enfant.

Kyle soupira, essuya la lame sanglante de sa hache sur la jambe de son pantalon, puis la leva devant sa bouche et y déposa un bisair avant de la balancer de nouveau sur son épaule.

— Ma pauvre Brain-biter, tu ne connaîtras donc pas le repos ce soir ? dit-il. Je te suis, boss.

Ed donna un petit coup dans les reins du Green Man.

— Allons-y.

70

Ils descendaient Regent Street, en direction de Piccadilly Circus. Devant eux marchait en boitant un garçon, seul, la tête basse, les yeux fixés sur ses pieds. Il portait une tenue de camouflage grise et une sorte de grande cape. Si Ed se sentait fatigué, ce môme paraissait à l'article de la mort. Il ne devait qu'au long bâton sur lequel il s'appuyait de tenir encore debout. Une arbalète dépassait de son épaule et une machette pendait à sa main libre. Aussi lourde qu'une valise. De fait, il ne semblait guère en état de faire usage ni de l'une ni de l'autre de ses armes. Vingt pas derrière, une dizaine de crevards lui filaient le train, tels une meute de loups poursuivant un cerf blessé. Le mâle dominant semblait être un père vêtu des lambeaux répugnants d'un costume de jeune cadre dynamique. Une oreillette Bluetooth était fichée dans son oreille.

Et lui aussi portait une machette.

La section d'Ed prit position au milieu de la rue, une statue d'Eros à sa gauche et une rangée de barrières métalliques à sa droite.

Aujourd'hui, Macca n'avait pas encore eu l'occasion de se servir de son arbalète. Tous les combats s'étaient faits au corps à corps. Tirer un carreau serait revenu à le gâcher.

Mais là, c'était différent. Ils avaient le temps. Et le nombre était bon.

— Vas-y, ordonna Ed.

Macca chargea son arme.

— L'a l'air insignifiant, dit Kyle. J'espère qu'il en vaut la chandelle.

Ed grogna. Où est-ce qu'il avait entendu ça ?

— Pour ce soir, c'est le dernier, déclara-t-il. Promis, juré.

Macca attendit que les crevards soient à portée avant de tirer. L'un d'eux s'effondra. Le boiteux releva les yeux, ébahi de découvrir d'autres enfants. C'était comme le voir revenir à la vie. Il crapahutait avec une énergie retrouvée. Ed l'appela.

— Par ici ! Viens !

Déjà, Macca avait rechargé un nouveau carreau, qui siffla aux oreilles du garçon clopinant dans leur direction. Un deuxième crevard tomba.

— Tout va bien, mon pote, lança Kyle en accueillant le boiteux, qui vacillait.

Will le soutint.

— Merci, fit-il d'une voix aussi cassée que le reste.

Trop concentrés sur leur traque pour penser à s'arrêter, les crevards poursuivaient leur charge, ivres de l'odeur du sang frais.

— Sus à l'ennemi ! cria Ed en s'avançant, sabre au clair.

Kyle se tenait juste derrière lui. Après un troisième et dernier tir, Macca posa son arbalète, tira son épée et partit à l'assaut en poussant un cri de guerre. Will restait en arrière, soutenant le boiteux et gardant un œil sur Absinthe et les trois petits.

Il leur fallut moins d'une minute pour en finir. Quatre adultes mordirent la poussière au premier assaut, venant s'ajouter aux trois que Macca avait déjà descendus. Après un bref déchaînement de violence, seul restait debout le père avec son oreillette, entouré des reliques de sa bande.

Il brandissait sa machette, prêt à en découdre. Les enfants hésitaient, circonspects. Ed se demanda une fois encore comment les adultes arrivaient à réapprendre des comportements humains. Le père avait l'air dangereux. Et aucun des enfants n'osait avancer.

— Çui-là, il est pour moi, fit le boiteux que Will avait aidé.

Sur ces mots, il s'avança en tirant la jambe jusqu'au père, qui arma un coup de machette. Mais le garçon n'était visiblement pas d'humeur à entamer un combat d'épées. Il écarta la lame avec son bâton et, d'un ample geste du bras, fit cingler sa machette qui trancha net la gorge du crevard. Le père fit un obscène bruit de succion, une sorte de gargouillis semblable à celui que peut faire une baignoire que l'on vide, et tomba à la renverse.

— Joli coup, s'extasia Kyle avec un sifflement admiratif.

Mais le garçon n'en avait pas terminé. Debout au-dessus de sa victime, il lui taillada le cou jusqu'à ce que la tête se détache du tronc.

— Ça, c'est pour Jaz, souffla-t-il avant de tomber à genoux sur la route et de fondre en larmes.

71

Les derniers lambeaux de l'orage tremblaient dans le ciel, au loin, vers l'est, au niveau de l'estuaire de la Tamise. Au-dessus de la tour de Londres, les nuages se dispersaient, laissant scintiller les étoiles.

Penché au créneau, au sommet de Byward Tower, Jordan Hordern regardait fixement les immeubles brillant de pluie qui s'étendaient jusqu'à Saint-Paul. Avant que l'orage n'éclate, il était déjà monté là pour observer les crevards qui passaient au pied de la Tour, en se dirigeant vers l'ouest. Les rues en étaient pleines. À cette distance, à cause de sa vue défaillante, c'étaient de vagues ombres. Maintenant que la pluie avait cessé, il était remonté sur le rempart. Il aimait être seul, la nuit.

Et c'était là que Tomoki l'avait trouvé quand Hayden était rentrée. Elle leur avait raconté à tous les deux ce qui s'était passé, et Jordan l'avait écoutée avec intérêt. Il était content qu'Ed n'ait pas été tué. Il avait besoin de soldats comme lui.

À présent, elle avait fini de parler et Tomoki était parti. Il sentait qu'Hayden attendait qu'il dise quelque chose. Elle se balançait d'un pied sur l'autre. Il faisait souvent cet effet-là aux gens qui ne pouvaient s'empêcher d'éprouver un léger malaise en sa présence. Sans qu'il ait jamais su comment y remédier.

Avec les étoiles, c'était simple. On pouvait toujours prévoir leur emplacement, suivre leur course dans le ciel. Il aimait les étoiles. En revanche, les gens étaient compliqués.

— On ne tentera rien ce soir, déclara Jordan.

— T'es sûr ? rétorqua Hayden.

— Trop dangereux.

— Hum, t'as raison.

Jordan ne regardait pas Hayden. Il préférait ne pas regarder les gens quand il leur parlait. Ça lui permettait de se concentrer sur ce qu'il disait. De toute façon, vu l'état de ses yeux, il n'y voyait plus grand-chose.

— Penses-tu que Matt puisse tenir jusqu'au matin ? demanda-t-il.

— Ça dépend, répondit Hayden. Je pense qu'ils ont pu fermer les portes de la cathédrale, mais qui sait combien de crevards avaient déjà réussi à se faufiler à l'intérieur. Sans parler du million qu'il y avait dehors.

— Un million ? répéta Jordan, toujours aussi attaché à l'exactitude des chiffres.

— Non, pas un million, mais tu vois ce que je veux dire.

— Non.

— Beaucoup, dit Hayden. Innombrables. Les enfants vont être assiégés dans la cathédrale. Ils ont bien quelques guerriers, mais…

Hayden s'éteignait progressivement. Elle était couverte de sang. Elle avait besoin de se laver et de dormir. Jordan ne tarderait pas à la libérer.

Mais pas avant qu'elle ait répondu à quelques questions.

— Ce crevard que vous avez pris avec vous…

— Hum, et alors ?

— Dis-m'en un peu plus à son sujet.

— Bah, y a pas grand-chose à dire. C'était vraiment bizarre. Les enfants de Matt l'appelaient Absinthe ou le Green Man. Il semble avoir une sorte d'influence sur les autres adultes.

— Tu crois que c'est à cause de ça, la grande transhumance de tout à l'heure ? Tu crois qu'ils étaient attirés par cet Absinthe ?

— Possible, répliqua Hayden. Je t'ai dit, ceux qui étaient plantés dans les rues, les pointers, avaient l'air de diriger les autres.

— Hum, décidément, il se passe de drôles de choses ces temps-ci.

— T'as une idée de ce que tu vas faire demain matin ? demanda Hayden d'une voix fatiguée.

— Rassembler une armée, marcher jusqu'à là-bas et régler le problème. C'est-à-dire pulvériser tous les crevards qui pourraient rester et jeter les autres dans le fleuve.

— Et Matt ?

— Pas mon problème. Mon problème, c'est de régler la question de la terre vaine. On sécurise toutes les rues d'ici à la cathédrale et après, on continue, jusqu'au Parlement. Je n'ai rien contre Matt. Il peut rester où il est, garder son poste, je m'en fiche.

— Et la bouffe ? Tout ce qu'il a dans son entrepôt ?

— C'est à lui. J'suis pas un voleur. J'y vais pas pour piller son stock. Cela dit, j'en prendrai sans doute une partie, en compensation de mes services. Je passerai un *deal* avec lui. On le protège et, en échange, il nous cède quelques provisions. S'il ne veut pas entendre raison, il sera toujours temps de lui mettre une fessée. Mais il nous sera plus utile s'il garde le contrôle de son camp. On a besoin d'enfants là-bas. Il nous faut des points de chute un peu partout dans Londres. Même chose pour cette Nicola dont tu m'as parlé. Le vent se lève. À nous d'en profiter.

— Il a tellement de trucs là-dedans, Jordan. Tu devrais voir ça !

— Mais j'y compte bien. Sauf que, vois-tu, si on a de la nourriture à profusion à portée de main, on risque de se ramollir. Il faut qu'on continue à marauder, à essayer de faire pousser des fruits et des légumes, à s'entraîner au combat. Va falloir qu'on construise l'avenir, Hayden, et c'est pas en vivant sur les miettes que nous ont laissées les adultes qu'on y arrivera.

— Mais il a des machins géniaux, insista Hayden.

Jordan se redressa.

— T'inquiète pas, on va y goûter, à son trésor de guerre, répondit Jordan en s'apprêtant à redescendre. En attendant, repose-toi. Il va y avoir de l'action, demain.

72

Nicola se préparait à aller au lit. Elle avait sa chambre au palais de Westminster. Après tout, c'était pas comme s'ils manquaient d'espace. C'était immense. Il y avait tellement de pièces qu'elle n'était même pas entrée dans toutes.

Pour autant, sa chambre n'était pas imposante. Elle n'avait pas besoin de grand-chose. Il y avait une armoire pour ses vêtements, une bibliothèque pour ses livres, un lit à côté d'une table basse sur laquelle se consumait une chandelle. Il faisait bon. L'air était sec. Rassurant. Il pouvait y faire un froid glacial en hiver, vu qu'ils n'avaient pas de chauffage, mais de toute façon, ailleurs c'était pareil.

Ce soir-là, ça allait encore.

Assise devant son miroir, elle coiffait ses longs cheveux roux en pensant au garçon qui était venu aujourd'hui. Ed, avec son armure et sa balafre. Elle se demandait si elle le reverrait. Quelle drôle de journée ils avaient passée, avec tous ces oppozes qui envahissaient les rues. Même Ryan et ses chasseurs en avaient eu des sueurs froides alors que, d'habitude, rien ne les intimidait. Les discussions avec le conseil des ministres s'étaient poursuivies jusque tard dans la nuit afin d'essayer de tirer un bilan des événements du jour.

La situation était en train d'évoluer, aucun doute là-dessus. Elle allait devoir faire avec. En même temps, elle avait parfaitement conscience qu'ils ne pourraient pas vivre éternellement dans une bulle artificielle, à jouer aux adultes en organisant des scrutins et en adoptant des lois sans, pour ainsi dire, entretenir aucun lien avec l'extérieur. Tôt ou tard, les enfants devraient arrêter de fuir les adultes. Reprendre Londres. Mener une vie normale.

Et s'ils voulaient survivre, il faudrait qu'ils aient eux-mêmes des enfants. Une des filles était enceinte. Et elle était terrifiée. Comme tout le monde, d'ailleurs. Car comment allaient-ils la faire accoucher, pour l'amour du ciel ? La fille survivrait-elle ? Et le bébé ?

Nicola éclata de rire. C'était fou. Les hommes faisaient des bébés depuis des milliers d'années, non ? Ça ne devait pas être si difficile. Les souris le faisaient. Les mouches. Les singes. Pourtant, elle avait suffisamment lu de livres pour savoir que, par le passé, l'accouchement était un moment délicat. Beaucoup de choses pouvaient mal tourner. Sans médecin. Sans médicaments. Sans expérience.

À un moment ou à un autre, Nicola devrait se trouver un petit ami, s'installer avec lui, décider d'avoir des enfants, en un mot, passer le cap.

D'une certaine manière, depuis l'épidémie, la vie avait été un jeu. Mais elle savait aussi que ça ne pouvait pas continuer éternellement.

Un grand changement était sur le point de se produire.

La vraie vie reprenait ses droits.

Et elle pensait à Ed. Il avait l'air intelligent, honnête et vaillant.

Elle s'esclaffa de nouveau. À quoi bon nourrir des fantasmes de collégienne à son égard puisque, selon toutes vraisemblances, il était mort à l'heure actuelle ? N'était-il pas retourné en terre vaine ?

Restait David, à Buckingham Palace. Elle était bien placée pour savoir qu'il l'avait dans la peau. David était un bon parti, comme aurait pu dire sa mère. Il était puissant, régnait sur de nombreux enfants. Cependant, comme petit copain, il ne l'intéressait pas le moins du monde. Et ces choses-là ne se commandent pas. En outre, elle n'avait aucun désir de jouer les reines qui convolent dans le seul but de sceller une alliance.

À l'idée d'embrasser David…

Elle grimaça devant son miroir, feignant un haut-le-cœur.

En revanche, Ed…

Même sa cicatrice au visage n'était pas un handicap rédhibitoire à ses yeux. Elle n'avait jamais été attirée par les garçons trop beaux, préférant

systématiquement les outsiders. Ceux que sa mère n'aimait pas, en somme.

Elle se glissa dans les draps. Elle bougea ses jambes pour les réchauffer et souffla sa bougie.

Puis elle se demanda une fois encore si elle reverrait Ed un jour.

73

Ryan jura en entendant sa chienne sursauter dans son sommeil. Agitées de soubresauts, ses pattes raclaient le sol.

— Calme, grogna-t-il en la tapotant gentiment.

Il avait du mal à trouver le sommeil. Comme presque tous les soirs, d'ailleurs.

Ses chasseurs, leurs chiens et lui étaient tous entassés à même le plancher d'une vieille maison près de Victoria Station. Les chasseurs vivaient avec leurs bêtes. Elles leur tenaient chaud et les protégeaient.

Ils changeaient très régulièrement d'endroit, de crainte que des adultes en goguette ne flairent leur odeur et ne les prennent en chasse. De plus, les squats devenaient vite affreusement sales. Normal, vu qu'ils ne faisaient jamais le ménage et qu'ils laissaient les ordures s'accumuler là où elles tombaient. D'eux-mêmes, les chiens choisissaient une pièce pour y faire litière, de sorte qu'en quelques jours, l'endroit puait autant qu'un nid d'adultes. Alors ils déménageaient, forçaient une autre maison.

Pourquoi pas ? Après tout, c'est pas comme s'ils manquaient d'immeubles vides, non ?

Globalement, ils menaient la belle vie, échangeant leur nourriture et tout ce dont ils avaient besoin contre des services rendus aux enfants sédentaires. En plus, y avait toujours plein de trucs à trouver dans les rues.

Et Ryan était le roi de la rue par ici. Il pouvait fièrement déambuler n'importe où, sans crainte.

On le respectait.

En revanche la nuit, quand tout était noir, qu'ils étaient tous serrés les uns contre les autres, mélangés aux chiens, comme des animaux, Ryan Aherne se sentait très, très seul. Au grand jamais il n'en aurait parlé à quelqu'un. Pas lui, le guerrier le plus farouche de Londres, avec un visage de père en guise de masque et un cordon d'oreilles accroché à sa ceinture, en trophée.

Sa mère et son père lui manquaient terriblement.

Allongé sur le dos, il songea au passé. S'installer devant son ordinateur, aller sur Facebook, boire du Coca, regarder des films d'horreur en DVD avec son père, manger les petits plats de sa mère, discuter de tout et de rien.

Parfois, il lui arrivait de faire semblant d'être dans son ancien lit. Dans sa chambre, entouré de tous ses objets. S'il fermait bien les yeux, il arrivait à dire où était chaque chose. Sa télé, ses posters, ses DVD et ses jeux vidéo, ses altères, ses coupes de foot.

Sa mère et son père qui dormaient à côté.

Parfois, comme ce soir, il se laissait aller aux larmes.

Et ça l'aidait un peu.

74

— Ils font quoi ?

— J'sais pas.

— Y vont bien ?

— J'sais pas, David. Comment veux-tu que je le sache ?

— Je répète : est-ce qu'ils vont bien ?

— Bah, euh… Non, ils ne vont pas bien. C'est des adultes, je te rappelle. Ils sont malades. Ils vont pas bien.

— Ne te fais pas plus bête que tu n'es, Pod.

David s'entretenait avec son chef de la sécurité dans la chambre royale de Buckingham Palace. En tout cas, c'était comme cela qu'ils désignaient cette pièce, non que la reine y ait dormi, mais parce que c'était là qu'ils conservaient les scories de la famille royale : six hommes et femmes à divers stades de décomposition. Ils puaient comme c'était pas permis. David avait bien essayé de leur apprendre le pot, mais ils continuaient de faire quand et où bon leur semblait.

— En tout cas, ils sont vivants, dit Pod. Mais ils restent plantés là, sans bouger.

David leva sa chandelle pour éclairer leurs visages. En temps normal, ils auraient dû s'esquiver en se protégeant les yeux. Alors que ce soir, ils ne

réagissaient pas du tout. Ils restaient là, la tête en arrière, les bras tendus, aussi immobiles que les statues de cire de chez Madame Tussauds.

— Depuis combien de temps ils sont comme ça ?

— On sait pas trop. Un des gardes a jeté un coup d'œil en fin d'après-midi et les a trouvés dans cet état-là. Quand il est revenu une heure plus tard, ils n'avaient pas bougé d'un pouce. Ça fait une éternité qu'ils sont comme ça, maintenant.

— Mets quelqu'un là-dedans, avec eux, dit David. Et préviens-moi du moindre changement. Ils sont importants pour moi. Je ne voudrais vraiment pas qu'ils meurent à cause de moi.

— Je vais poster deux de mes meilleurs gardes.

— Je vais me coucher, répondit David. En espérant que ça ira mieux demain.

— Tu l'as dit. Aujourd'hui, c'était trop bizarre, ajouta Pod, avec tous ces étrangers qui rôdaient partout. Une mère s'est mise à côté de la statue de la reine Victoria et elle est restée dans la même posture toute la journée. Et tu vois l'orage qu'on a eu ? Sûr qu'elle y est toujours à l'heure qu'il est. Vraiment, il se passe kekchose de louche.

— Ouais, répondit David en se pinçant le haut du nez pour lutter contre la migraine. Écoute, Pod, si demain matin y a un étranger qui joue les mannequins de vitrine devant nos grilles, fais-moi plaisir, sors et dégomme-le pour moi, d'accord ? Je veux dire *toi* personnellement. Fais-le pour moi.

— OK. *No problemo*.

— Je veux juste que tout rentre dans l'ordre, grogna David.

— Normal. Je comprends. Tu peux compter sur moi.

David baîlla, puis jeta un dernier regard à cette fichue famille royale. Pourquoi les choses lui échappaient-elles ? Pourquoi tout le monde ne se contentait-il pas de faire ce qu'il demandait ?

Pourquoi c'était pas normal ?

75

Shadowman n’avait jamais emmené personne ici, dans sa cachette secrète.

— Je l’utilise en cas d’urgence, expliqua-t-il aux enfants qui l’avaient sauvé.

— C’est cool, Dylan, commenta le gars à la grosse tête carrée et à la hache posée sur l’épaule en opinant du chef d’un air approbateur.

Lorsqu’ils lui avaient posé la question, il leur avait donné son vrai nom, Dylan Peake, trop épuisé pour continuer à mentir. Il avait abattu toutes ses défenses, jusqu’à les introduire ici, dans son repaire.

— C’était là que t’allais quand on t’a trouvé ? demanda Ed, leur chef, un gars horriblement défiguré par une grosse balafre.

Quand ils s’étaient rencontrés, ils étaient tous couverts de sang séché des pieds à la tête. Depuis, ils s’étaient lavés et avaient mis les habits propres que Shadowman leur avait trouvés. Essentiellement des affaires qui étaient ici lorsqu’il était arrivé.

— Je n’avais pas de destination précise, répondit Shadowman. L’idée, c’était pas d’aller quelque part, mais de m’éloigner de quelque chose. Je tentais juste de fuir. Trop crevé pour penser plus loin que ça. Ces salopards m’ont poursuivi sur des kilomètres. Depuis Kilburn.

— Kilburn ! s’étonna le garçon à la tête carrée.

— Oui, dit Shadowman. Je sais, c'est fou. Mais ils ne voulaient pas me lâcher. Et j'avais beau en tuer, d'autres les remplaçaient aussitôt. Le pire, c'est que je ne pouvais même pas essayer de me cacher. La nuit. Dans le noir. Chaque immeuble est un repère potentiel pour les étrangers.

— Les étrangers ? répéta Ed.

— Les adultes.

— Les crevards.

— Les crevards ? répéta Shadowman avec un sourire. Ouais, c'est bon, ça. J'aime bien. Les crevards…

Puis il marqua une pause, son sourire s'estompa, et il ajouta d'une voix grave :

— Ils ont changé. Leur comportement a évolué…

— C'est vrai, on a pu s'en rendre compte, renchérit Ed. On dirait qu'ils sont plus rationnels.

— Le problème, c'est que ce n'est pas juste un faux-semblant, dit Shadowman. Ils *sont* plus intelligents.

Sur ce, il raconta à Ed tout ce qu'il avait pu glaner sur Saint Georges et son armée. Leur organisation, leur objectif. La discussion dériva ensuite sur les sentinelles, ou les pointers, comme les appelait Ed, et, là aussi, ils échangèrent leurs informations. Enfin, Ed lui fit un petit topo sur l'étranger vert qu'ils traînaient avec eux. Shadowman avait l'impression d'être sur le point de comprendre quelque chose, comme si, tout d'un coup, les choses allaient s'emboîter les unes dans les autres et faire sens. Si seulement il n'avait pas été si éreinté.

— Les crevards…, marmonna Ed en tendant les jambes devant lui et en agitant les orteils. Un jour, il va falloir qu'on s'en occupe sérieusement. Mais, pour l'heure, si on pouvait les oublier cinq minutes, je ne serais pas contre, d'accord ?

— D'accord, répondit Shadowman en fermant un moment les yeux, goûtant cet instant de paix.

Oublier les étrangers.

Tout oublier.

76

En plus d'être trouées à plusieurs endroits, les chaussettes d'Ed sentaient horriblement mauvais. Pour autant, ça faisait vraiment du bien de se réchauffer les pieds devant le feu, sans ces maudites bottes qui lui semblaient peser une tonne. Le lendemain, il fracturerait un magasin et s'en trouverait une nouvelle paire.

C'était une sacrée belle planque que Dylan s'était dégottée : un ancien club privé, au dernier étage d'un immeuble situé dans une ruelle dérobée, non loin de Trafalgar Square. Le décor correspondait en tout point au cliché attendu pour ce genre d'endroit. Des canapés en cuir, des boiseries, des peaux d'ours par terre et des toiles anciennes aux murs. Un feu brûlait dans la cheminée. La sécurité était aussi resserrée que celle de la banque d'Angleterre et, en eau comme en nourriture, il y avait de quoi soutenir un siège. Dylan partageait tout ça avec eux. Ed avait conscience de ce que cela devait lui coûter. C'était sa tanière. Entre survivre et mourir, parfois, il suffisait d'une planque comme celle-là pour faire pencher la balance du bon côté. Il avait dû être super heureux le jour où il l'avait découverte, intacte. Une véritable forteresse.

Grâce à lui, ils étaient en sécurité. Car son improbable petite bande était arrivée au complet.

Kyle sirotait une bière tiède en se réchauffant les fesses près du feu, un chapeau melon vert pomme, qui avait dû appartenir au portier du club, sur la tête. Macca et Will jouaient aux cartes. Assis sur un énorme sofa, P'tit Sam, Charlotte et le Kid discutaient fiévreusement entre eux, essayant de rattraper le temps perdu.

Et enfin Absinthe, le Green Man, enveloppé dans une vieille couverture écossaise, assis bien droit dans un fauteuil, les mains sur les genoux, les prunelles luisant à la lueur de la chandelle.

Son odeur le disputait à celle des chaussettes d'Ed.

C'était fou. Fou d'être assis si près d'un adulte. Surtout un adulte recouvert de moisissures. Ed avait expliqué à Dylan qui était Absinthe, les espoirs qu'il représentait. Dylan avait écouté sans broncher. Il paraissait comprendre, comprendre les adultes, et ne s'offusquait pas d'en avoir un assis dans son fauteuil.

— Donc, tu penses qu'il pourrait se révéler utile ? dit Dylan.

— Je le pense. Il connaît des trucs, même si on sait pas encore très bien quoi. Et puis y a ce pouvoir sur les autres crevards dont je t'ai parlé. Une sorte de contrôle à distance. De la télépathie.

— Sérieux, tu crois ? demanda Dylan. Tu penses vraiment qu'ils communiquent par télépathie ?

— Toi, t'en dis quoi ?

— J'en sais rien, répondit Dylan en haussant les épaules et en dodelinant de la tête.

Ed se pencha vers lui.

— Moi, je crois, dit-il doucement, que le développement du syndrome leur a apporté un sens nouveau.

— Impossible, dit Will en quittant le sofa pour s'approcher du feu.

— On l'a tous vu, protesta Ed. Toi-même t'as fait un parallèle entre les pointers et les antennes, comme quoi ils répandaient la bonne parole. Et puis, t'as bien vu comment Absinthe les a contenus et…

— Je sais, l'interrompit Will. C'est pas ce que je voulais dire. Ce que je voulais dire, c'est qu'il est impossible que des super pouvoirs apparaissent soudain aux humains, comme dans les comics. On ne change pas. On reste ce qu'on est. On ne va pas tout à coup se mettre à voler ou à traverser les murailles. C'est pas comme ça que ça marche.

— OK, mais alors comment t'expliques qu'ils semblent exécuter des ordres alors qu'ils ne se parlent pas ? demanda Dylan.

— Je ne sais pas, répondit Will. Tout ce que je sais, c'est que l'on ne change pas ce que l'on est. Scientifiquement, c'est pas possible. Par contre, si quelque chose s'est introduit en eux…

— Quelque chose comme quoi ?

— Encore une fois, je l'ignore. Un truc extérieur. Quelque chose qui leur donnerait la capacité de communiquer de la sorte.

— Tu veux dire un parasite ?

— Ouais, peut-être.

Ed soupira.

— Désolé, mais je suis trop fatigué pour penser à ça maintenant, dit-il. Quand j'aurai un peu moins mal au crâne, on aura une vraie discussion avec Absinthe.

— Il faut savoir que ça ne va pas être facile de le traîner partout avec vous, fit remarquer Dylan.

— C'est vrai. Je doute que tous les enfants de Londres se montrent aussi compréhensifs que toi.

— Je le crains également.

— Ed ?

Levant les yeux, ce dernier découvrit Sam et le Kid, debout devant sa chaise. Sam avait l'air inquiet.

— Ça va, les microbes ?

— Est-ce qu'on va rester ici cette nuit ?

— Si Dylan n'y voit pas d'inconvénient, oui, répondit Ed. Mais, franchement, je ne me vois pas faire un pas de plus ce soir. Et quand je te regarde, je me dis que tu ressembles de plus en plus à un mort vivant.

Ce qui était vrai. Ses yeux brillaient dans des cavités noirâtres, ses lèvres étaient craquelées.

— C'est juste que je voudrais revoir ma sœur.

Ed l'attira à lui.

— On va la trouver, p'tit gars. Promis. On est bien arrivés jusque-là, non ? Le plus dur est derrière nous. Mais il n'est pas question que j'aille faire un autre tour en ville ce soir. Demain matin, je partirai en reconnaissance avec Kyle, on ira au musée d'Histoire naturelle. D'après ce qu'on sait, c'est là que se trouve Ella.

— En plein midi, ça va pas le faire non plus, dit le Kid.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Le Kid leva le menton vers Absinthe.

— Il ne supporte pas la lumière vive ni la grande ville. Donc on ne peut le bouger que la nuit.

— Seigneur, Kid, tout est dix fois plus dangereux la nuit.

— Je sais.

— Sans compter qu'on ne peut pas débarquer n'importe où avec notre grand crevard vert, genre : « Salut, les gars, je vous présente Shrek. » Va falloir la jouer plus fine que ça.

— Donc, demain, on planifie tout, reprit Kyle avant de laisser échapper un tonitruant rot de bière.

Il s'approcha d'Absinthe. Il n'avait bu que deux bouteilles, mais il paraissait ivre.

— Salut, le Moisi, dit-il. Dis, tu vas jouer le jeu ?

Absinthe le regardait fixement. Il n'avait pas prononcé un mot depuis qu'ils étaient arrivés.

— Ou tu vas créer des problèmes ?

— Il ne causera aucun souci, rétorqua le Kid.

— L'a intérêt. Mais écoute-moi bien, le Green Man. Si on doit te bouger le jour, on le fera, tu me suis ? Pas de discussion. Tu peux te foutre ta couverture sur la tête si tu veux, mais tu fais ce qu'on te dit.

— Je n'apprécie pas le soleil, répliqua Absinthe, mais je saurai me tenir.

Kyle se pencha vers lui.

— Dis, tu ne vas pas essayer de nous bouffer pendant la nuit, au moins ?

— On fera des tours de garde, annonça Ed. Par paire.

— Ed… ?

Cette fois, Kyle coupa brutalement la parole à Sam, en essayant de ne pas s'énerver.

— Écoute, Sam. On est venus ici pour toi, d'accord ? Tout ça, c'est pour toi. On va la retrouver, ta sœur. T'inquiète pas. Une nuit de plus, qu'est-ce que ça change ?

Le visage de Sam se froissa, et il se mit à pleurer.

— Et si elle est morte ?

Ed le prit dans ses bras.

— Ne pleure pas, petit. Tout va bien se passer. On y est presque.

Dylan se leva.

— Vous savez quoi, dit-il en grimaçant de douleur à l'instant de prendre appui sur sa jambe blessée. Il me semble que j'ai des bonbons quelque part.

Voyons si j'arrive à les retrouver.

— Yeah ! acquiesça joyeusement Kyle en fourrant sa bouteille de bière entre les mains d'Absinthe et en faisant passer le chapeau melon vert d'une tête à l'autre. Que la fête commence !

Sam ne put s'empêcher de rire. Absinthe avait l'air si ridicule, si décontenancé, que ça en devenait irrésistible.

Le Kid ne tarda pas à l'imiter, puis Ed et Dylan. Très vite, l'hilarité fut générale. Et, pendant un moment, de fait, tout parut aller pour le mieux.

77

Saint Georges termina le morceau de viande qu'il était en train de mâchouiller. Une impression d'avoir mâché ce truc pendant des siècles. Il avala la boulette, la sentit descendre dans sa gorge, puis dans son estomac enflammé. La viande avait bon goût. Comme toujours. Ça le remplissait de lumière.

Il était entouré de son armée. Ils étaient venus à lui. Innombrables. Il sentait la force du nombre l'envahir. Ils étaient comme un cœur qui bat, et chaque pulsation dissipait un peu plus les ténèbres qui obscurcissaient ses pensées, laissant place à la lumière.

Ils étaient lui et il était eux. Un seul et même esprit. Il se propageait en mangeant le monde, en lui donnant son sens. Tout lui appartenait. Il le mâchait, comme la viande.

C'est comme ça.

Il était là. Seul, double, multiple…

Ça se tient, ça ?

Il était là depuis longtemps. Ça, il le comprenait. Il était une sorte de dieu, tombé des étoiles. Tombé dans le grand vert. Il avait toujours vécu dans la jungle. Comment avait-il pu l'oublier ? Les souvenirs étaient là, en lui.

Il avait régné sur ce monde, comme il allait régner sur celui d'aujourd'hui. Pour cela, il suffisait de détruire les derniers. Les jeunes. L'unique chose susceptible de l'arrêter. Eux partis, le monde lui appartiendrait.

Oh, mais comme ils avaient bon goût ! Rien de meilleur. Quand il était boucher…

C'était quand, d'ailleurs ? Avant ou après la jungle ? C'était pas clair. Il se rappelait de son garçon. Son Liam. Des garçons lui avaient fait quelque chose, l'avaient emmené.

Quelque chose comme ça.

Quelque chose.

C'était confus.

Il avait été boucher et il avait aimé son Liam. Liam était différent. Il n'aurait jamais touché à un cheveu de Liam. Les autres, c'étaient juste… de la viande. Or, il savait tout de la viande. Puisqu'il était boucher.

Il grogna et plaqua ses mains contre ses tempes. Ça le gratouillait. Son œil palpitait. Il l'essuya. Quelque chose en sortit. Il palpa avec ses gros doigts. Il avait un truc coincé sous sa paupière inférieure. Il pinça puis examina ses doigts. Une petite chose grise et luisante se contorsionnait comme un ver entre son pouce et son index. Il appuya sur son œil. D'autres asticots émergèrent à la commissure. Il se lécha les doigts.

Où était-il ?

Il voulait savoir.

Ouh là, mollo. C'était douloureux. Toutes ces pensées et ces souvenirs qui lui revenaient comme ça d'un coup, telles des bulles dans une pinte de bière. Il fallait qu'il soit fort et clairvoyant s'il voulait accomplir sa mission. Il les flairait là, les jeunes, tendres et goûteux. Il marcherait sur eux quand il serait prêt.

Fort, fort loin, il entendait chanter ses frères. Une multitude de voix. En approche. Parfois, la nuit, une voix sortait du lot, plus forte et plus claire que les autres. Elle appelait.

Enfin, difficile d'être plus précis. Il lui aurait fallu des mots.

Car il était le chef, n'est-ce pas ? Et son peuple… Un essaim de mouches. Oui, c'était ça. Des insectes. Avec des ailes d'ange. Des locustes. Qui allaient bientôt former un nuage. Comme avant.

Quand ils seraient prêts.

Quand tout serait prêt.

Quand ils seraient si forts qu'ils seraient invincibles.

Il esquissa un sourire et, dans l'obscurité, trois cents visages déconfits sourirent avec lui.

L’auteur

Charlie Higson est né britannique en 1958. Très célèbre outre-Manche, il a été chanteur puis acteur avant de se faire connaître en écrivant pour la télévision. Il est l’auteur de la série des *Young James Bond* relatant l’adolescence du fameux agent secret, mais aussi de romans policiers qui mêlent réalisme social et humour grinçant. Son goût prononcé pour les films d’horreur l’amène à écrire une série de livres de zombis, avec lesquels il espère causer de nombreuses nuits sans sommeil à ses lecteurs.

Tous les livres de Pocket Jeunesse sur

www.pocketjeunesse.fr

Titre original :
The Sacrifice

Directeur de collection :
Xavier d'Almeida

Publié pour la première fois en 2012 par Puffin Books, an imprint of Penguin, London.

Couverture : Photos © iStock

Text copyright © Charlie Higson, 2012.
© 2014, éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers Poche, pour la traduction française et la présente édition.

ISBN : 978-2-823-81748-5

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Loi n° 49 956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : septembre 2014.

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.se singlelogin.re go-to-zlibrary.se single-login.ru

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library